

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-  
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine  
de Paris, Membre de l'Académie Royale des  
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,  
& de la Société Royale d'Agriculture de la  
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

JANVIER 1767.

---

TOME XXVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1767.

PREMIER EXTRAIT.

*Les Vapeurs & Maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques, reconnues & traitées dans les deux sexes; traduction de l'anglois de M. WHYTT: on y a joint, 1° une Exposition anatomique des nerfs, avec figures; par M. Alexandre MONRO; 2° l'Extrait des principaux ouvrages sur la nature & les causes des maladies nerveuses; 3° des Conseils sur le régime & la conduite qu'on doit observer, pour se préserver, tant de l'attaque que des retours de ces maladies; ouvrages revus & publiés par M. LE BEGUE DE PRESLE, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal. A Paris, chez Vincent, 1767, in-12, deux volumes.*



ES nerfs sont, de tous les organes qui entrent dans la structure de la machine animale, ceux dont l'influence s'étend sur un plus grand nombre de fonctions; il n'en est, en effet,

aucune où ils ne concourent pour quelque chose. On ne doit donc point être surpris si les moindres dérangemens qu'ils éprouvent, sont accompagnés d'accidens si nombreux & si variés. Les anciens praticiens, qui n'avoient pas encore été éclairés des lumieres de l'anatomie, & qui connoissoient moins bien que nous les nerfs, leurs diverses fonctions & l'étendue de leur influence, attribuoient tous les phénomènes qui accompagnent les désordres de ces organes à des vents, à une prétendue humeur mélancolique qu'ils disoient résider dans les hypocondres, ou aux mouvemens de la matrice dans les femmes; ce qui les avoit engagés de donner aux maladies dans lesquelles ils observoient ces phénomènes, les noms de *maladies venteuses*, *hypocondriaques*, *hystériques*, ou de *vapeurs*; noms que les modernes ont conservés, quoiqu'ils n'y attachent plus les mêmes idées. C'est donc aux modernes qu'est dûe la connoissance de la véritable nature de ces maladies; & c'est peut-être la branche de la médecine à laquelle ils ont fait faire le plus de progrès. Mais, quelque considérables que soient ces progrès, il s'en faut de beaucoup que la matiere ne soit épuisée; à peine, osons le dire, a-t-elle été effleurée. Nous ne doutons point que le public ne voie avec reconnoissance les efforts que des



## ET MALADIES NERVEUSES. §

hommes célèbres ne cessent de faire, depuis quelque tems, pour y répandre un peu de jour.

Nous avons déjà rendu compte des ouvrages de deux médecins François (a) qui, ayant exercé leurs professions, l'un dans une des provinces les plus méridionales de la France, & l'autre dans la capitale, nous ont décrit ces différentes maladies telles qu'ils les ont observées, c'est-à-dire avec les nuances qu'ont dû y mettre les mœurs, le genre de vie particulier aux habitans de leurs pays respectifs, & sur-tout la différente température des deux climats, dont l'influence nous paroît être beaucoup plus grande sur ce genre de maladies, que sur toutes les autres. Nous allons faire connoître maintenant l'ouvrage d'un troisième médecin qui a pratiqué dans un climat plus septentrional, & chez un peuple dont les mœurs sont différentes des nôtres, & nous laisse entrevoir une dégradation bien sensible dans l'intensité des symptômes de ces maladies qui paroissent devenir d'autant moins effrayantes, qu'on approche plus près des poles. M. Whytt, membre du collège des médecins d'Édimbourg, étoit d'autant plus propre à bien traiter cette

(a) MM. *Pomme* fils, médecin d'Arles, & *Lorry*, médecin de Paris. Voyez les Journaux des mois de Septembre 1764, Mai & Décembre 1765.

matiere , qu'il paroît s'en être occupé depuis très-long-tems , & qu'il a été exposé lui-même à une maladie de cette espece. Il avoit déjà publié, dès l'année 1751 , un *Essai sur les mouvemens vitaux ou involontaires des animaux* ; ouvrage dans lequel il entreprend de prouver que ces mouvemens sont une suite nécessaire de l'impression que font sur les nerfs des organes qui les exécutent, les fluides ou les autres causes irritantes qui agissent sur eux ; impression qu'il prétend se transmettre jusqu'à l'ame qui, en conséquence, détermine l'influence des nerfs vers ces organes. L'ouvrage, dont nous annonçons la traduction, & que nous avons entrepris d'analyser ici, paroît, en quelque sorte, être une suite de ce premier.

Cet auteur avertit, dans sa préface, que, quoique les nerfs souffrent plus ou moins dans presque toutes les maladies, & qu'en ce sens, il soit peu d'indispositions qu'on ne pût qualifier de *nerveuses*, cependant il n'a entrepris de traiter que de celles qui reconnoissent pour cause l'extrême délicatesse ou une sensibilité contre nature des nerfs, & qu'on observe attaquer principalement les personnes de cette constitution. Et, comme une grande partie de ces maladies paroît résulter de la sympathie qu'ont entr'elles les différentes parties, il a cru en devoir traiter

dans le premier des huit chapitres qui composent son ouvrage. Entrons en matière.

On sçait que les nerfs sont de petits cordons qui prennent leur origine du cerveau & de la moëlle épiniere, ou plutôt de leur substance médullaire, dont ils ne paroissent être que la continuation, & se distribuent à toutes les parties du corps. Les plus gros cordons sont évidemment composés de plus petits filets qui marchent parallèlement, depuis leur origine jusqu'à leur terminaison, sans se ramifier ni s'anastomoser comme les arteres & les veines. Quoiqu'il y ait bien de l'apparence que ces filets reçoivent du cerveau & de la moëlle épiniere un fluide particulier, cependant leur extrême finesse & la subtilité du fluide ne nous ont pas permis d'en découvrir la nature; & nous ignorons si ce fluide est destiné seulement à nourrir les nerfs, ou s'il est l'instrument par lequel ils exercent leurs fonctions. Quoi qu'il en soit, nous sçavons que les nerfs communiquent le sentiment, & qu'ils concourent à la production du mouvement dans les différentes parties du corps. Toutes les parties du corps, qui sont pourvues de nerfs, ont plus ou moins de sensibilité; mais elles ne sont pas toutes également susceptibles de mouvement: il n'y a proprement que celles qui ont la structure musculaire, & les vaisseaux sanguins, qui jouissent de cette pro-

priété. On n'observe dans les corps vivans ; que deux especes de mouvemens, le mouvement volontaire, & l'involontaire, toujours produit par un *stimulus*. Le premier suppose une communication libre, par le moyen des nerfs, entre le cerveau & la partie qui doit être muë. Le second continue quelque tems, quoiqu'à un degré plus foible, dans des organes dont tout commerce avec le cerveau est entièrement rompu ; ce qui avoit fait conclure que ces mouvemens étoient indépendans des nerfs, & étoient dûs à quelque propriété de la fibre musculaire. Mais notre auteur démontre que ce jugement est au moins précipité, puisqu'une forte dissolution d'*opium*, appliquée à l'extrémité des nerfs, sans entrer dans le sang, & sans être portée au cerveau ou aux muscles, non-seulement détruit les mouvemens volontaires, mais encore rend les muscles insensibles aux plus forts *stimulus*.

C'est encore aux nerfs qu'est dûe la sympathie, tant générale que particuliere, qu'on observe entre les différentes parties du corps ; sympathie en vertu de laquelle une irritation produite dans quelque partie sensible, affecte tout le système des nerfs, ou seulement quelque partie souvent très-éloignée de celle sur laquelle a été faite la premiere impression. M. Whytt rapporte un très-grand nombre d'exemples de ces sympathies. Mais,

comme ils sont généralement connus , nous ne croyons pas devoir les transcrire ici : nous passerons donc immédiatement à la théorie qu'il en donne.

Toute sympathie, dit-il, suppose le sentiment, &c, par conséquent, est dûe aux nerfs qui sont les seuls instrumens des sensations : la preuve qu'il en donne, c'est qu'on arrête les effets de cette sympathie, toutes les fois qu'on affecte assez puissamment le système nerveux, pour détruire la sensation qui la produit. C'est ainsi que la peur, la surprise, ou toute autre passion forte, arrête le hoquet; qu'un point de côté, ou une forte douleur de rhumatisme dans les muscles de la respiration qui se réveille, toutes les fois qu'on veut éternuer, empêche les effets d'une irritation dans le nez, qui, sans cela, auroit produit l'éternuement, &c. Les sympathies, que quelques auteurs ont cru pouvoir attribuer au tissu cellulaire, aux vaisseaux sanguins, à la continuité des membranes, &c. ou ne sont pas, selon notre auteur, de véritables sympathies, ou elles sont dûes aux nerfs; car si, par exemple, la chaleur & la douleur que ceux qui ont une pierre ou un ulcère dans la vessie, ressentent à l'extrémité de l'urètre, la démangeaison du nez, qu'occasionnent les vers qui irritent les intestins, & autres symptomes semblables, étoient

dûs à la continuité des membranes irritées, & non aux nerfs, l'œsophage & le pharynx devroient être plus affectés que le nez; le milieu & le commencement de l'urètre devroient souffrir plus que son extrémité, &c.

Quoiqu'il paroisse démontré que toutes les véritables sympathies entre les différentes parties du corps sont dûes aux nerfs, il n'est pas cependant aisé d'expliquer comment elles sont produites. L'opinion, qui a prévalu, a été qu'elles sont l'effet d'une communication qu'on a supposée entre les nerfs, & sur-tout à la connexion que le grand nerf intercostal a avec la cinquième, la sixième, la huitième paires, & avec tous les nerfs qui procedent de la moëlle épiniere. Mais, quelque plausible que cette théorie paroisse au premier coup d'œil, cependant, lorsqu'on vient à l'examiner plus particulièrement, on trouve qu'elle présente des difficultés insurmontables. 1<sup>o</sup> Parce que chaque filet nerveux paroît très-distinct, depuis son origine jusqu'à sa terminaison. 2<sup>o</sup> Parce que s'il y avoit une communication, ou anastomose quelconque, entre les différentes branches de nerfs, soit dans les ganglions ou ailleurs, il en devroit nécessairement résulter de la confusion dans nos sensations, ou dans les mouvemens de nos différens muscles. 3<sup>o</sup> Parce qu'on observe une sym-

pathie très-marquée entre plusieurs parties dont les nerfs n'ont pas la plus légère communication entr'eux. Parmi les exemples nombreux que M. Whytt apporte en preuve de cette proposition, nous nous contenterons de citer les suivans. Certains bruits ont coutume de causer un frissonnement universel : cependant la portion molle du nerf auditif, qui est l'organe de l'ouïe, ne paroît pas, lorsqu'il est une fois sorti du cerveau, avoir aucune communication avec la portion dure, ni avec aucun autre nerf. Si la sympathie entre les viscères de l'*abdomen* & les autres parties du corps, est dûe à la communication des nerfs avec le grand intercostal, pourquoi toutes les parties, dont les nerfs dérivent de cet intercostal, ou communiquent avec lui, ne sympathisent-elles pas ensemble ? Pourquoi, dans la colique néphrétique, l'estomac souffre-t-il plus que les intestins ? & pourquoi les poulmons & les autres parties ne sont-elles pas affectées dans cette maladie ? Pourquoi l'irritation, que produit une pierre dans la vessie, n'occasionne-t-elle pas de nausée & de vomissement, puisque la vessie reçoit ses nerfs de la huitième paire & de l'intercostale, ainsi que les reins ? Pourquoi une irritation dans le nez produit-elle l'éternument, & non pas la toux, le vo-

missément, le dévoiement ou le hoquet ? &c. &c.

Mais, si les sympathies ne peuvent pas s'expliquer par la connexion ou les anastomoses des nerfs, il faut nécessairement les rapporter au cerveau & à la moëlle épiniere qui sont, comme nous l'avons dit, la source de tous les nerfs. La preuve que notre auteur en donne, c'est que la sympathie des différentes parties cesse subitement, lorsque leur communication avec l'origine des nerfs vient à être interrompue ; c'est ce qu'il prouve par plusieurs expériences dont nous ne rapporterons que la suivante. Si l'on pique ou irrite de quelque autre maniere quelque'un des muscles des jambes d'une grenouille, la plus grande partie des muscles des deux jambes & des cuisses entrent en convulsion, même après qu'on lui a coupé la tête, pourvu que la moëlle épiniere soit entiere. Mais, si l'on détruit cette dernière, quoique les fibres du muscle irrité éprouvent un foible mouvement, tous les autres muscles restent dans un parfait repos.

On a observé que, malgré le grand nombre de mouvemens sympathiques qu'a coutume de produire l'irritation des nerfs des différentes parties, lorsqu'on vient à irriter le nerf qui se distribue à un muscle particulier, il ne s'excite de mouvement que dans



ce muscle ; d'où notre auteur croit pouvoir conjecturer que les différens mouvemens sympathiques, produits par irritation, sont dûs, non à la communication & à la connexion des nerfs, mais à une sensation particulière, produite dans certains organes, & transmise au cerveau & à la moëlle épinière ; ce qui lui donne lieu d'expliquer plusieurs phénomènes qui, sans cela, paroissent inexplicables. Par exemple, pourquoi le diaphragme n'entre point en convulsion, lorsqu'on irrite les nerfs qui se distribuent à la vessie & au *rectum*, comme lorsque ces parties sont affectées par un *stimulus* inusité ? Il confirme cette conjecture, en faisant observer que l'irritation qu'on cause dans le conduit auditif, en y introduisant une plume, excite souvent une envie de tousser, sur-tout si la sensibilité de la membrane de la trachée-artère a été augmentée par un rhume, tandis qu'une violente douleur du même conduit n'est pas suivie du même phénomène. De même, l'injection d'une dissolution de sublimé corrosif, ou l'introduction d'un cathéter dans l'urètre, n'excitent pas de mouvement convulsif dans les muscles accélérateurs de l'urine, comme fait la semence qui cependant agit bien moins fortement sur les nerfs de ce canal. Enfin le seul chatouillement des flancs ou de la plante des pieds suffit très-souvent pour faire entrer tout le

corps en convulsion ; cependant il n'arrive rien de semblable, lorsque ces parties sont enflammées ou blessées ; preuve bien évidente que ces mouvemens sont occasionnés par une sensation particuliere , excitée par le chatouillement , & ne résultent pas de la sympathie que les nerfs des flancs & de la plante des pieds ont avec ceux des autres parties du corps , en conséquence de quelque connexion entr'eux.

Notre auteur convient qu'on peut lui objecter qu'il n'est pas plus aisé d'expliquer la sympathie qui se trouve entre les nerfs , à leur origine dans le cerveau , que celle qu'on supposoit dans leur connexion. Mais il répond que son but n'est pas d'expliquer comment les différentes parties du corps peuvent sympathiser les unes avec les autres , au moyen des nerfs , mais seulement de faire voir la véritable source de cette sympathie qu'il croit devoir rapporter au cerveau & à la moëlle épiniere. Nous ne suivrons pas M. Whytt dans les explications qu'il donne de certains effets des passions , & de quelques autres sympathies particulieres qu'il croit devoir attribuer au voisinage des parties , &c. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ces détails.

Les nerfs , ainsi que les autres parties du corps , sont exposés à différentes maladies qui peuvent être l'effet de quelque dérangement.

ment dans leurs membranes, dans leur substance médullaire, dans le cerveau ou dans la moëlle épiniere. Mais l'extrême délicatesse de ces organes ne nous permet pas, même après la mort, de découvrir quel dérangement particulier de ces parties produit telles ou telles maladies; & nous n'avons aucun signe pour distinguer les affections morbifiques, auxquelles chacune d'elles peut être exposée; ce qui nous met, en quelque sorte, dans l'impossibilité de reconnoître les causes immédiates des différentes maladies nerveuses: nous sçavons seulement que les effets de ces causes peuvent se réduire à quelques changemens dans la sensibilité & la puissance motrice que les nerfs communiquent aux différentes parties du corps.

Les symptômes, qui résultent de ces différens désordres dans le système nerveux, sont si nombreux & si différens quelquefois d'eux-mêmes, qu'on a raison de regarder ces différentes maladies comme de véritables Prothées; aussi rien n'est-il plus difficile que d'en donner une description exacte. M. Whytt a donc cru devoir se contenter d'en tracer l'esquisse suivante qui contient l'énumération des symptômes qu'il a observés le plus communément. Ces symptômes sont: Des vents dans l'estomac ou dans les intestins, le *soda*, des aigreurs, du dégoût, des

vomiffemens d'une humeur aqueufe ou d'un phlegme visqueux , ou d'une liqueur noire , femblable à du marc de café ; le défaut d'appétit , des indigestions , quelquefois une faim dévorante , & une digeftion trop précipitée ; des foibleffes , des défaillances , un fentiment d'inanition , lorsque l'estomac eft vuide ; un goût defordonné pour des alimens rares ou extraordinaires , fouvent même pour des chofes qui ne peuvent fournir aucune nourriture ; des gonflemens dans la région de l'estomac , fur-tout après avoir mangé ; des douleurs vives , & quelquefois des crampes dans ce viscere ; des refferremens dans les hypochondres , accompagnés d'oppreffion ; du mal-aife fans douleur dans l'estomac , accompagné d'abattement , d'inquiétude , & quelquefois de timidité ; des battemens dans le ventre ; des fpafmes & des diftentions dans quelques parties des inteftins ; des coliques violentes ; des borborygmes ; le ventre quelquefois trop lâche , quelquefois trop refferré ; des douleurs aux lombes , qui reffemblent à la colique néphrétique ; de l'irritation & de la chaleur dans le col de la vefsie , & dans l'urètre , avec des envies fréquentes de piffer ; un flux abondant d'urine limpide ; d'autres fois , un crachotement continuel , des feux foudains , des friffonnemens , un fentiment de froid dans certaines parties , comme fi on y eût verfé de l'eau ; dans  
d'autres

d'autres tems; une chaleur extraordinaire, des douleurs passageres dans les bras & dans les jambes; une douleur dans le dos & entre les deux épaules; des douleurs accompagnées de chaleur, qui passent souvent du dos ou des côtés dans quelques parties de l'*abdomen*; des crampes, c'est-à-dire, des convulsions dans les muscles ou dans quelques-unes de leurs fibres; des trémoussemens subits dans les bras & dans les jambes; des mouvemens involontaires, presque constans, des muscles du col, de la tête & des extrémités; des convulsions générales qui affectent à la fois l'estomac, les intestins, la gorge, les bras, les jambes; & presque tout le corps; convulsions dans lesquelles le malade s'agite comme dans un violent accès d'épilepsie; de longues défaillances qui se succèdent quelquefois à des intervalles très-courts; des palpitations de cœur, un pouls très-variable, souvent naturel, quelquefois extraordinairement lent, d'autres fois fréquent, plus souvent petit que plein, &, dans certaines occasions, irrégulier ou intermittent; une toux sèche avec difficulté de respirer, ou resserrement dans les poumons, qui revient par accès; des bâillemens, des hoquets, des soupirs fréquens, des étranglemens comme si on avoit un morceau dans le gosier; des accès de cris & d'un rire convulsif. Quoique, pendant le

jour, les malades soient assez frais, & que leur pouls soit plus lent que le naturel, dans la nuit, sur-tout pendant le sommeil, une chaleur brûlante se répand sur tout le corps; le pouls devient plus fréquent & plus tort; & ils sentent une défaillance ou un peu de mal à l'estomac; des vertiges, sur-tout lorsqu'on se leve précipitamment; des douleurs de tête quelquefois périodiques; le clou hyستérique, un bourdonnement dans les oreilles, l'obscurcissement de la vue, & une espece de brouillard épais qu'on croit voir sur tous les objets, quoiqu'on n'apperçoive rien dans les yeux. On voit quelquefois les objets doubles; & on sent des odeurs extraordinaires; des insomnies cruelles, accompagnées d'un mal-aise difficile à décrire, mais qu'on diminue, en sortant du lit; un sommeil troublé, des songes effrayans, le cochemar, quelquefois des assoupissemens, ou un trop grand penchant au sommeil; des peurs, de l'humeur, de la tristesse, du désespoir; dans d'autres occasions, de la hardiesse, des pensées peu arrêtées, une mémoire chancelante, des imaginations ridicules; les malades se persuadent quelquefois qu'ils sont attaqués de maladies qu'ils n'ont pas, & croient leurs maux aussi dangereux qu'ils les trouvent insupportables; ils se fâchent même quelquefois contre ceux qui veulent les détromper de leur erreur.

Les malades, après avoir été long-tems tourmentés par plusieurs de ces symptômes, ( car jamais ils ne se trouvent réunis dans la même personne, ) tombent quelquefois dans la mélancolie, la manie, l'ictère noir, l'hydropisie, la tympanite, la phthisie pulmonaire, la paralysie, l'apoplexie, ou quelque'autre maladie mortelle.

M. Whytt distribue en trois classes les malades qui sont exposés à ces symptômes, dont quelques-uns méritent mieux le titre de *nerveux*, que les autres. 1<sup>o</sup> Ceux qui, quoiqu'ordinairement en bonne santé, sont cependant exposés, à raison de l'extrême délicatesse de leurs nerfs, à de violens tremblemens, à des palpitations, à des défaillances, à des accès de convulsions, toutes les fois qu'ils éprouvent des craintes, des chagrins, de la surprise ou quelque'autre passion, ou qu'ils sont exposés à de grandes irritations dans quelques-unes des parties les plus sensibles du corps. 2<sup>o</sup> Ceux qui, outre les symptômes précédens qu'ils éprouvent, comme les premiers, dans les mêmes circonstances, sont presque toujours plus ou moins sujets aux indigestions, aux vents, au clou hystérique, aux vertiges, aux douleurs passageres de la tête, à un sentiment de froid dans sa partie postérieure, à de fréquens soupirs, des palpitations, des inquiétudes, des crachotemens, ou des flux

d'urine pâle, &c. 3<sup>o</sup> Ceux qui, ayant ; en général, le système nerveux moins mobile, ne sont guères affectés de palpitations, de défaillances ou de mouvemens convulsifs, lorsqu'ils éprouvent de la crainte, du chagrin, de la surprise ou quelque autre passion ; mais qui, à cause du mauvais état des nerfs de leur estomac & de leurs intestins, éprouvent presque continuellement des indigestions, des rapports, des vents, des pertes d'appétit, ou une faim dévorante, de la constipation ou du dévoiement, des feux, des vertiges, de l'oppression, ou des défaillances dans les hypocondres, de l'abbatement, des pensées désagréables, des insomnies ou un sommeil interrompu, &c. Notre auteur veut qu'on appelle simplement *nerveux* les accidens qu'éprouvent les malades de la première classe ; &, pour se conformer à l'usage, il donne le nom d'*hystériques* à ceux de la seconde classe, & celui d'*hypocondriaques* aux symptômes qui caractérisent les maladies de la troisième. Il examine, à ce sujet, s'il y a, entre la maladie hystérique & la maladie hypocondriaque, une distinction aussi réelle que quelques auteurs l'ont imaginé : il n'hésite pas à prononcer que c'est une seule & même maladie.

Pour mettre plus d'ordre dans ses recherches sur les causes de ce genre de maladies,



il a cru devoir les distinguer en *prédisposantes*, & en *occasionnelles* ; & il en a fait le sujet des chapitres 3, 4 & 5 de son ouvrage. Il réduit les causes prédisposantes des maladies nerveuses aux deux suivantes, 1<sup>o</sup> à une trop grande délicatesse & sensibilité du genre nerveux, 2<sup>o</sup> à une foiblesse contre nature, ou à la sensibilité dépravée de quelques-uns des organes du corps.

La trop grande délicatesse & sensibilité de tout le système nerveux peut être naturelle, c'est-à-dire, dépendre d'un vice de la constitution primitive, ou l'effet de maladies, ou d'un mauvais genre de vie, qui produisent l'affoiblissement de tout le corps, & sur-tout des nerfs. De longues fièvres, qui reviennent souvent, des hémorragies abondantes, de grandes fatigues, des chagrins longs & excessifs, un genre de vie desordonné, le défaut d'exercice, sont autant de causes qui peuvent augmenter ou même produire cet état de délicatesse dans tout le système nerveux. C'est la plus grande mobilité de ce système dans les femmes, qui les rend plus sujettes que les hommes, à ce genre de maladies ; c'est la même disposition dans les enfans, qui fait que le virus variolique les jette souvent dans des convulsions auxquelles ne sont pas exposés ordinairement les sujets un peu plus avancés en âge, dont les nerfs sont moins sensibles.

Outre cette trop grande sensibilité de tout le système nerveux, on observe souvent, dans certains organes, une foiblesse ou une délicatesse extraordinaires qui en dérangent tellement les sensations, qu'on voit les personnes dans lesquelles elles se rencontrent, exposées à des accidens très-extraordinaires, produits par des causes qui n'occasionnent pas le plus léger dérangement dans les personnes d'une constitution saine. On voit, par exemple, des femmes délicates qui supportent facilement l'odeur forte du tabac, & que celles du musc, de l'ambre, ou des roses pâles, si agréables pour d'autres personnes, jettent dans des accès de convulsions. M. Whytt a connu une femme qui, presque aussi tôt qu'elle avoit conçu, prenoit pour le tabac une aversion qui ne cessoit que quelque tems après qu'elle étoit accouchée.

Mais il n'est point d'organe dans le corps, dont les nerfs, lorsqu'ils sont affectés, produisent si fréquemment la maladie hypochondriaque ou hystérique, que le canal alimentaire, sur-tout l'estomac. Il ne faut pas confondre la délicatesse extraordinaire des nerfs de ces viscères, qui peut être la suite de leur constitution primitive, ou l'effet de quelque maladie, d'un mauvais régime, de violens chagrins & de quelque autre cause, avec la sensibilité qu'ils acquièrent dans les

inflammations ou les ulcères de ces parties, puisque, dans ce dernier cas, tout ce qui a quelque acrimonie, cause des douleurs vives; au lieu que, dans le premier, plusieurs alimens insipides & innocens en apparence, produisent un très-grand mal-aise dans l'estomac & les intestins; tandis que les esprits volatils, le vin, l'eau-de vie, les épiceries, non-seulement ne causent pas le moindre désordre, mais même calment les accidens produits par des substances qui, dans l'état de santé, ne causeroient pas le plus léger dérangement. Cette délicatesse, ou cet état morbifique de l'estomac & des intestins, ne consiste pas seulement dans leur foiblesse, mais principalement dans une disposition singulière de leurs nerfs, dont la sensibilité est dépravée. La preuve de cela, c'est qu'on observe, dans cet état du canal alimentaire, que l'appétit non-seulement se soutient, mais encore qu'on digère plus aisément du bœuf & du mouton même fumé & salé, & qu'on en est moins fatigué que de plusieurs substances végétales que les personnes saines éprouvent beaucoup plus légères. D'ailleurs, il n'est pas rare de trouver des personnes, dont l'estomac & les intestins sont dans le plus mauvais état, qui n'éprouvent cependant aucun symptôme nerveux ou hypocondriaque; tandis qu'on voit des personnes tourmentées de ces acci-

dens, qui ont bon appétit, digèrent bien, & n'ont ni glaires ni autres humeurs dépravées dans l'estomac. Il ne nous est pas plus aisé de découvrir en quoi consistent les différentes especes & les différens degrés de sensibilité qu'on observe dans les nerfs du canal alimentaire & des autres organes, que leur structure, & ce qui leur procure la sensibilité en général. Mais l'expérience nous démontre que la sensibilité particuliere des nerfs du gosier, de l'estomac & des intestins est souvent changée par les maladies, lors même que le système nerveux n'est presque pas altéré; c'est ce qu'on observe, sur-tout dans l'hydrophobie qui suit la morsure d'un chien enragé.

Les causes occasionnelles des maladies nerveuses doivent, selon notre auteur, ou se trouver dans le sang, ou avoir leur siège dans quelque organe particulier du corps: il appelle les premières *générales*, & les dernières, *particulières*. Il réduit les causes occasionnelles générales aux trois suivantes; 1<sup>o</sup> à quelque matiere morbifique, engendrée dans le sang; 2<sup>o</sup> à la diminution ou à la suppression de quelque évacuation; 3<sup>o</sup> au défaut d'une quantité suffisante de sang, ou un sang qui manque de densité.

Il arrive qu'il s'engendre dans le sang des matieres hétérogenes qui, lorsqu'elles ne sont point entraînées avec les autres excré-

tions, affectent désagréablement les nerfs, toutes les fois qu'elles viennent à les toucher, ou forment des obstructions dans les petits vaisseaux; ce qui donne naissance à différens symptômes, suivant les parties qu'elles attaquent. M. Whytt dit avoir eu occasion d'observer plusieurs fois, dans sa pratique, des symptômes nerveux, hypochondriaques & hystériques, occasionnés par des matieres hétérogenes de cette espece, qui affectoient, en différens tems, différentes parties du corps. Il rapporte, à ce sujet, l'histoire d'une femme qui, ayant supprimé imprudemment une fièvre intermittente, se vit exposée à des suffocations, une toux sèche, des douleurs dans différentes parties du corps, & des contractions spasmodiques des muscles; accidens dont elle ne fut délivrée que lorsque la matiere hétérogene, qui rouloit dans son sang, se fût déposée sur une glande de l'aisselle, qui vint à suppuration. Il ajoûte qu'il a souvent vu qu'une démangeaison entre les orteils, des pustules rouges à la poitrine ou sur le ventre, ou quelques autres éruptions cutanées, avoient calmé des symptômes de cette espece.

Différentes causes peuvent produire dans le sang cette matiere morbifique, capable de donner naissance aux maladies nerveuses; telles sont la mauvaise qualité des alimens

une disposition scorbutique ou scrophuleuse ; des fièvres dont la crise a été imparfaite , ou d'autres maladies mal traitées , sur-tout des éruptions cutanées , lorsque la matiere , qui les entretenoit , rentre & vient à se déposer sur quelque partie interne. Mais , de toutes les matieres hétérogenes qui se trouvent dans le sang , la matiere arthritique est , selon notre auteur , celle qui affecte le plus communément les nerfs ; ce qu'il prouve par un très grand nombre d'observations que les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire , ne nous permettent pas de rapporter.

La seconde des causes occasionnelles générales est la suppression des évacuations ordinaires , telles que les régles des femmes , les hémorrhoides , &c. Les nausées , les vomissemens , les goûts dépravés , les défaillances & les autres accidens auxquels les femmes sont exposées quelques mois après la conception , démontrent que le changement de la circulation dans la matrice , l'obstruction ou la distension de ses vaisseaux , ou tout ce qui irrite ses nerfs , peuvent produire la plûpart des symptomes qu'on qualifie communément de *nerveux* ou d'*hystériques*. La même chose arrive dans la suppression , la diminution ou l'irrégularité des régles ou des hémorrhoides. Il est vrai que ces symptomes sont plus ou moins re-

marquables, selon le plus ou moins de sensibilité des nerfs des personnes qui en sont affectées. Notre auteur croit que les accidens nerveux, que produit la suppression des règles, peuvent être une suite de la sympathie de la matrice avec les autres parties, & sur-tout avec l'estomac, de la surabondance du sang, ou de la rétention de quelque matiere capable de blesser les nerfs.

La troisième cause générale occasionnelle des maladies nerveuses, assignée par M. Whytt, est, comme nous l'avons dit, le défaut d'une quantité suffisante de sang, ou un sang qui n'a pas assez de densité; de-là vient que le flux immodéré des règles, des lochies ou des hémorrhoides, & toutes les autres grandes hémorragies, sont si souvent suivies des plus violens symptomes de cette espece. Cet auteur range aussi parmi cette classe de causes les veilles immodérées, la trop grande fatigue & l'abus des plaisirs de l'amour.

Il réduit à six les causes occasionnelles particulieres; 1<sup>o</sup> des vents, 2<sup>o</sup> des glaires, 3<sup>o</sup> des vers dans l'estomac, 4<sup>o</sup> des alimens de mauvaise qualité, ou pris en excès; 5<sup>o</sup> des squirrhes ou d'autres obstructions dans les viscères du bas-ventre, 6<sup>o</sup> les passions de l'ame.

1<sup>o</sup> Les vents dans l'estomac, quoiqu'ils soient un symptome très-ordinaire des ma-

ladies nerveuses, cependant méritent une place parmi leurs causes occasionnelles, puisqu'ils occasionnent plusieurs accidens quelquefois très-graves, tels que le défaut d'appétit, des nausées, des défaillances, de l'abbatement, des veilles, des gonflemens dans l'estomac & dans les intestins, le *globus hystericus*, des vertiges, des élancemens dans la tête, &c. C'est sur-tout en affectant les nerfs de l'estomac, que les vents produisent ces symptomes.

2<sup>o</sup> Les glaires qui, selon notre auteur, ne sont que la mucofité qui tapisse naturellement l'estomac, dont la sécrétion est augmentée par l'affoiblissement des organes sécrétoires, les glaires, dis-je, en enduisant les houppes nerveuses, les rendent trop peu sensibles au *stimulus* des alimens, obstruent les vaisseaux absorbans; les sucg gastrique & intestinal se séparent en trop petite quantité, ou deviennent visqueux; ce qui doit déranger les digestions, & empêcher l'absorption des parties les plus fines des alimens; tandis que les glaires, affectant désagréablement les nerfs du canal alimentaire, sur-tout lorsqu'ils sont d'un tissu foible & délicat, occasionnent le défaut d'appétit, quelquefois une faim extraordinaire, des nausées, des vents, des tranchées, des dévoiemens, des frissons & des chaleurs passageres, de la fréquence dans le pouls,



de la foiblesse, des défaillances, de l'abattement, de l'assoupissement, des soupirs, des mouvemens convulsifs, & des vertiges. M. Whytt a même vu des malades dans lesquels des glaires de cette espece ont produit de legers délires, & dont les yeux étoient comme ceux des gens yvres.

3<sup>o</sup> Tout le monde connoît les accidens nombreux & variés que les vers logés dans l'estomac & dans les intestins, ont coutume de produire. Les humeurs âcres, qui séjournent quelquefois dans les premieres voies, donnent souvent lieu aux mêmes symptomes.

4<sup>o</sup> Les alimens les plus sains, si on les prend en trop grande quantité, surchargent l'estomac & les intestins, se digerent mal, deviennent acides ou putrides, engendrent des vents, & par conséquent, affectent désagréablement les nerfs; d'où résultent une foule de symptomes. D'un autre côté, une trop petite quantité d'alimens occasionne des défaillances, des vents, & avec le tems, affoiblit si fort l'estomac & les intestins, qu'ils deviennent incapables de recevoir & de digérer ce qui seroit nécessaire pour soutenir le corps. Les alimens de haut goût, ou pesans, les vins trop généreux, &c. non-seulement énervent, par degrés, le ton de l'estomac, émoussent ou détruisent la sensibilité de ses nerfs, mais

encore corrompent le sang, & peut-être produisent la matiere arthritique. D'un autre côté, un régime trop aqueux & venteux affecte délagréablement les nerfs, engendre une grande quantité de vents, & produit un grand nombre de symptomes nerveux. Notre auteur observe que les déiordres dans le régime produisent sur-tout ces effets chez les personnes dont l'estomac & les intestins sont naturellement foibles & disposés aux accidens nerveux.

5<sup>o</sup> Les squirrhes ou autres obstructions de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, du pancréas, du mésentere, de la matrice, des ovaires, &c. produisent souvent les symptomes de la maladie hypocondriaque & hystérique, tels que le défaut d'appétit, les nausées, les crampes de l'estomac, des vomissemens quelquefois d'une matiere noire ou couleur de sang, des vents & des crudités dans les premieres voies, des chaleurs hectiques, des sueurs froides, de l'abbatement & autres accidens plus ou moins violens, selon que les nerfs du malade sont plus ou moins foibles & sensibles.

6<sup>o</sup> Rien ne produit des changemens si subits ni si surprenans, que les grandes passions de l'ame, soit qu'elles soient excitées par des objets extérieurs ou par l'exercice des sens internes. C'est ainsi que des histoi. es

tristes & pitoyables, la vue d'objets affreux & inattendus, les grands chagrins, l'inquiétude, la terreur & les autres passions, occasionnent fréquemment les accidens nerveux les plus subits & les plus violens. Les fortes impressions qui se font, dans ce tems-là, sur le cerveau & les nerfs, jettent très-souvent les personnes qui y sont exposées, dans des accès hystrériques, & produisent des convulsions ou des défaillances. Les effets de chacune de ces causes sont trop connus, pour que nous suivions M. Whytt dans tous les détails où il entre à ce sujet. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent pas non plus de rien extraire de la théorie qu'il donne, dans son fixieme chapitre, des symptomes nerveux, hypocondriaques & hystrériques les plus remarquables : nous réserverons la partie pratique de son ouvrage pour un second Extrait, dans lequel nous exposerons le traitement, tant général que particulier, qu'il propose pour ce genre de maladies.





## OBSERVATION

*Sur une Espece particuliere de Vapeurs , de laquelle on conclut à posteriori , que la pratique trop généralisée des humectans dans cette maladie , seroit quelquefois nuisible ; par M. DABLAÏN , médecin à Douai.*

Je fus appelé, le 3 Mai de cette année 1766; chez la nommée *Delcourt*, lingere en cette ville de Douai en Flandre, âgée d'environ quarante-quatre ans, d'un tempérament phlegmatique, mais d'une constitution grêle, délicate, & facile à émouvoir, disposée au scorbut dont elle sembloit menacée depuis long-tems.

Elle me dit être tombée, la veille, en de grandes foiblesses, accompagnées de cardialgies & de vomissemens violens; que, depuis quelque tems, elle avoit entièrement perdu l'appétit, & se trouvoit la bouche mauvaise; qu'il lui restoit encore des nausées; que cependant elle étoit bien, en comparaison de la veille, & que le besoin de purger lui sembloit causer toute sa maladie.

Je lui tâtai le poulx; il étoit foible & mol: j'examinai l'état de la bouche & de la langue; celle-ci étoit fort chargée: les  
dents

dents étoient mal-propres; & les gencives très-pâles laissoient, au moindre attouchement, échapper des gouttes de sang; ce qui ne l'effrayoit point, parce qu'elle les avoit ainsi depuis long-tems. J'examinai le reste de la bouche & du corps, sans y découvrir aucune marque plus décidée du scorbut. Je m'informai de sa maniere de vivre, des maladies auxquelles elle avoit été sujette, & des circonstances qui regardent le flux périodique. Elle vivoit frugalement, usoit d'alimens sains, prenoit quelquefois du café, mais sans habitude & sans excès; faisoit peu d'exercice, s'étoit bien portée depuis une fièvre dont elle avoit été prise, il y avoit quinze ans; à l'égard des menstrues, la source sembloit vouloir s'entarrir; elles souffroient quelque retardement depuis un certain tems; mais il n'y avoit eu aucun dérangement, les deux derniers mois; & ce flux venoit de cesser.

Je crus, comme elle, qu'il suffiroit de nettoyer les premières voies, pour prévenir les attaques qu'elle venoit d'essuyer. Je l'eus fait, le lendemain, par un léger vomitif, si sa répugnance invincible pour ces remèdes, à cause des accidens qu'elle m'assura lui être survenus, même à la suite des plus foibles, ne m'avoient forcé de faire choix d'un simple minoratif. Elle le prit le 6: il ne sembla altérer en rien, ni la cause ni l'effet

34 OBSERVATION SUR UNE ESPECE  
du mal ; car, comme l'avant-veille , les  
cardialgies, les vomissemens , les foibleffes  
parurent à leur type ordinaire.

Je ne la vis pas ce jour-là : on rapporta  
au purgatif ces tristes accidens , mais à tort ;  
ils n'étoient que le retour d'un paroxysme  
dont elle avoit subi la premiere attaque ,  
deux jours avant ; on le verra par l'histoire  
de la maladie. Elle fut assez bien , le 7 ,  
mangea, but avec moins de dégoût : je ne la  
vis pas encore ; car elle croyoit la maladie  
vaincue. Le 8 , l'hydre reparut : on me  
rappella , pour le combattre. Je fus , pour  
la premiere fois , spectateur de l'ennemi que  
j'avois à vaincre. Les symptomes de la ma-  
ladie étoient , à quelques nuances près , les  
mêmes que ceux dont elle m'avoit fait la  
peinture , & qui , au rapport qu'on m'en  
fit , l'avoient encore vexée , le jour de la  
purgation. La gorge & le visage étoient  
considérablement enflés : celui-ci étoit de  
couleur livide ; le pouls étoit ferré , petit  
& précipité ; un sentiment de froid se fai-  
soit sentir dans toute l'habitude du corps :  
ces symptomes étoient joints aux cardial-  
gies , aux vomissemens , aux foibleffes.

Un peu revenue de cet état , elle ne  
répondoit que par des signes qui marquoient  
que le principal siège de son mal étoit  
l'estomac qu'elle frapoit , pour en marquer  
la douleur. Je soupçonnai cet état vapo-

reux ; mais heureusement garanti de ce tourbillon trop répandu , qui ne laisse voir à plusieurs que ce genre de maladies , je ne voulus rien hasarder : je l'interrogeai sur les signes que les auteurs reconnoissent unanimement caractéristiques de cette maladie ; je n'en pus tirer que des réponses équivoques , la plupart par signes , & quelques *non* mal articulés. Il falloit cependant du secours : quel moyen d'en apporter , sans connoître la maladie ? J'interrogeai les assistans ; je cherchai de ceux avec qui elle vivoit , des lumières que je ne pouvois espérer d'elle-même ; j'apprends qu'elle avoit été autrefois sujette aux vapeurs. J'examine derechef la malade ; je redouble mes attentions ; je rapproche & rapporte au cas présent l'image de différentes hystrériques confiées à mes soins ; j'en fais la comparaison ; je joins à ces réflexions la circonstance de l'âge ; & , après ce mûr examen , qui ne me laissoit plus lieu de douter du caractère de cette maladie , & l'attention réfléchie de sa complication , de la nature du sujet , &c. je n'hésitai point de lui faire prendre une potion légèrement cardiaque & anti-hystrérique , composée d'eau de tilleul , d'eau de mélisse simple , de syrop de pivoine & d'armoïse : le tout , en proportion convenable , à prendre , d'heure en heure , par cuillerée.

## 36 OBSERVATION SUR UNE ESPÈCE

Je suivis, ce jour-là, la maladie de fort près. J'eus la douce satisfaction de voir les accidens céder manifestement aux remèdes que j'employois : l'accès finit, vers le soir ; & fut emporté par une legere sueur, comme il avoit commencé par un simple sentiment de froid. Le lendemain 9, il ne restoit plus d'autres marques d'incommodités, qu'un peu de foiblesse : la malade auroit pu manger ; ce qu'elle ne fit pas cependant, par précaution ; car elle craignoit n'avoir essuyé ce nouvel assaut du jour précédent, que pour l'avoir fait, la veille. Elle se contenta, pour toute nourriture, d'un peu de bouillon corrigé du suc de citron, & de vin trempé de trois parties d'eau. Je fus alors bien assuré que cette maladie avoit une apurxie marquée ; je la caractérisai du nom de *fièvre hystérique-intermittente* ; j'en'employai cependant pas encore, ce jour-là, le remède que je croyois propre à en attaquer le fond ; aussi les accidens reparurent-ils, le lendemain 10, avec autant de férocité : j'ajoutai à la potion que j'avois ordonnée, les gouttes anodines & la teinture de castor ; qui calmerent puissamment ; j'en fis faire usage comme dans l'accès précédent ; & ce dernier fut beaucoup plus court : la sueur y mit fin plus promptement.

Je crus, le 10 qui étoit le jour d'inter-



mission, devoir attaquer la source du mal. Le quinquina me parut propre à cet effet : je l'ordonnai à prendre, quatre fois par jour, à la dose d'un scrupule. Cette pratique fut couronnée du plus heureux succès ; car, le 11, l'accès ne montra que son ombre, & n'annonça, pour ainsi dire, que le jour où il avoit coutume de venir ; aussi l'usage du quinquina ne fut-il pas interrompu. J'ordonnai des alimens solides : la malade les digéra parfaitement, & se trouva très-bien. Le 12, jour ordinaire d'intermission, fut des plus heureux, l'appétit des meilleurs. La digestion se fit bien : la langue étoit belle, le ventre libre (a) ; l'urine avoit une couleur citrine ; l'excrétion n'en étoit ni trop ni trop peu abondante. J'augmentai alors les doses de quinquina de six grains : la maladie disparut entièrement ; & le 13 fut sans aucune trace d'accès.

Comme je cessai de voir la malade, je lui recommandai l'usage du quinquina continué au moins pendant une quinzaine ; mais, rétablie, elle négligea mes conseils ; & son indocilité lui coûta, après trois semaines de tranquillité, le retour de quelques paroxysmes pour lesquels elle me fit rappeler. Je

(a) Il faut remarquer que chaque prise de quinquina lui procuroit une selle.

### 38 OBSERV. SUR UNE ESPECE, &c.

recourus de nouveau au quinquina : la malade plus docile en fit un plus long usage ; elle jouit, depuis ce tems, d'une bonne santé.

Voilà, je crois, au moins un cas particulier de vapeurs, qui montre, par l'effet qu'a produit le quinquina, que l'usage des bains, de l'eau tiède, les bouillons de poulet, &c. auroit été infructueux & même nuisible, & qui tend à prouver, avec M. Paris (a), que cette pratique ne peut être regardée comme applicable à toutes les circonstances de cette maladie.

Ce sçavant a suffisamment prouvé la vérité de son sentiment ; il l'étaie d'un assez grand nombre d'autorités respectables, pour que cette observation paroisse inutile. Mais des esprits prévenus en faveur d'un système, s'en laissent difficilement dissuader :

*Segnius irritant animos demissa per aures,  
Quamque sunt oculis subjecta fidelibus (b).*

(a) Journal de Juin 1766, tome xxiv, pag. 526.  
*Lettre à M. PAMARD, sur l'Usage des Humectans dans les vapeurs.*

(b) Art. poët. v. 180.



## OBSERVATIONS

*Sur l'Usage des Humectans ; par M. DELA-BROUSSE, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, & médecin de l'hôpital S. Jean de la ville d'Aramon.*

*Honora medicum. Eccles.*

Nanon Paulete, femme de Jean Coste, cardeur de soie, établie, depuis peu, dans ce pays, âgée de trente-cinq ans, mit au monde une fille, le 4<sup>e</sup> du mois d'Août de cette année 1766. Son accouchement ne fut suivi d'aucune perte en rouge, mais seulement de quelque sanie mêlée avec beaucoup de sérosité.

Trois jours se passèrent dans cet état ; avec la tranquillité ordinaire de la malade & de la sage-femme : lorsque, sur le soir, l'accouchée fut saisie d'un délire phrénétique, eut des spasmes, & tomba dans la léthargie.

Dans cette situation fâcheuse, on eut recours à moi. Arrivé chez la malade, je m'informai de ce qui s'étoit passé. Je touchai le poulx de cette apoplectique spasmodique, presque éclipé ; je portai ma

main sur son ventre prodigieusement tendu ; je crus reconnoître la matrice en contraction ; je me rappelai la pratique de M. Pommé dont le succès a été si souvent constaté dans des cas de même espèce.

Malgré la saignée du pied , & les cordiaux qu'on avoit déjà proposés , j'ordonnai un pédiluve dégoûrdi pendant une heure , des fomentations émollientes sur le bas-ventre. La malade revint à elle , sans souvenir de son état passé. Le lendemain , j'appliquai les mêmes remèdes : les lochies parurent après ; & la malade se rétablit parfaitement sans autres remèdes.

La femme de Germani , surnommée *la Bossue de Jean-André* , accoucha d'un fils , le 25 du mois de Juillet de la présente année. Une de ses amies lui tint lieu de la sage-femme qui étoit absente. Comme elle n'étoit pas au fait de ces sortes d'opérations , elle coupa , & noua un peu trop haut le cordon du placenta , lequel se présenta , quelques heures après.

La sage-femme , qui survint , ne profita pas de cet heureux moment. Dans cet intervalle , l'accouchée tomba dans une attaque d'épilepsie spasmodique , qui fit rentrer l'arrière-faix. Le cordon rompit au nœud : la malade eut une hémorragie des plus abondantes , suivie , par intervalle ,

de convulsions & de cardialgies. Le pouls manquoit à chaque instant, quoique l'hémorragie subsistât. Tout le monde l'avoit abandonnée : son chirurgien avoit prédit sa mort à M. le curé qui étoit pour lors dans sa chambre.

Je la trouvai dans ce misérable état à ma première visite, & j'ordonnai sur le champ un pédiluve froid pendant demi-heure. Je fis mettre & renouveler souvent du linge trempé dans l'eau froide, sur le bas-ventre, faisant arroser, de tems en tems, la région hypogastrique avec la même eau.

J'eus le bonheur de voir cesser bientôt la perte & les cardialgies : le pouls s'éleva ; les convulsions diminuèrent, & la malade articula.

Comme je ne devois pas perdre de vue l'écoulement des lochies, je lui fis appliquer pour lors des fomentations émollientes chaudes, en lui faisant avaler quelques cuillerées d'une potion faite avec les eaux de lys & de plantain, le syrop d'œillet, de diacode, quelques gouttes anodines, & de teinture de castor, avec le sang de dragon & le corail rouge.

Je mis la malade au bouillon avec un peu de riz ; j'employai la tisane de poulet, à laquelle j'ajoutai une once de grande consoude : elle rendit l'arrière-faix, le troisième jour de ses couches. Je la conduisis,

avec ce régime, jusqu'au neuvième, & je la purgeai, le dixième : elle s'est parfaitement rétablie depuis, les lochies ayant eu leur cours.

Marie Romieu, femme de Jouve surnommé *l'Abondance*, après avoir gardé, pendant un mois, la diarrhée qu'on traita avec des remèdes drastiques, tomba dans une apoplexie spasmodique. Je fus appelé; & je vis, à ma première visite, l'image d'une véritable morte : elle n'avoit qu'un petit pouls serré, & une respiration foible qui me fit appercevoir qu'elle vivoit encore.

Le bas-ventre étoit tendu & boursoufflé : je reconnus la matrice en contraction; j'ordonnai un demi-bain, dégourdi, pendant une heure, ensuite des fomentations émollientes légèrement tièdes.

La malade revint; elle se plaignit beaucoup de sa tête. Je fis appliquer des frictions trempés dans l'oxycrat. La douleur de tête apaisée, le pouls s'éleva. Je fis continuer les fomentations, & la mis à l'usage des farineux, augmentant son régime par degré. Elle guérit radicalement.

M. Bigourdan, notre respectable curé; attaqué, depuis long tems, pendant les étés, d'un vomissement vaporeux, avoit fait jusqu'ici plusieurs remèdes inutiles. Je

lui conseillai de se mettre à l'eau rafraîchie dans un puits, dès que son incommodité paroîtroit, c'est-à-dire depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre. Il a suivi ce conseil ; & , quoiqu'il bût anciennement fort peu de vin , il s'est si bien trouvé de cet humectant , qu'il veut garder dorénavant cette règle , puisqu'il vient d'éprouver qu'il n'a plus cette incommodité , depuis son usage.

Que les antagonistes de M. Pomme s'élèvent après , contre les observations journalières qui appuient sa méthode. Doutera-t-on de mon exactitude ? Je joindrai ici le certificat de M. le curé qui , outre le fait qui le regarde , a été témoin de tous les autres. Voudra-t-on des faits plus détaillés ? Je m'offre à les donner. Je leur confesserai humblement les maux que j'ai fait souffrir à nombre de vaporeuses , en me conformant à l'ancienne pratique des stimulans & des cordiaux.

Il est vrai qu'il y a des bornes à tout. Je me fers de l'eau froide & chaude en différens cas ; j'obtiendrai toujours une détente par une douce chaleur ; je fortifierai la fibre par l'application des corps froids. C'est à un bon physicien à connoître ses principes , & à un médecin éclairé à les appliquer.

Le nœud Gordien dépend de la parfaite connoissance du pouls de ces vaporeuses ,

puisqu'il s'agit, dans ces cas-là, de stimuler ou de relâcher : heureux ceux qui le connoissent ! Nous devons attendre de la troisième édition de M. Pomme la solution de ce problème, & des règles exactes sur l'application des remèdes qu'il a proposés.

*Nous soussigné, Curé perpétuel de la ville d'Aramon : Certifions que tout ce que dessus avancé par M. Delabrousse, médecin, contient vérité. En foi de quoi, &c. A Aramon, ce 17<sup>e</sup> Octobre 1766.*

BIGOURDAN, Curé d'Aramon;

---

## L E T T R E

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES, maître en chirurgie à Plancoët en Bretagne, contenant quelques Observations sur l'Usage des Humectans dans les maladies nerveuses.*

MONSIEUR,

La prévention a toujours retardé le progrès des sciences & des arts : heureux celui qui ne s'est livré à ses effets, que dans les sciences de pure spéculation, qui n'intéressent l'homme qu'indirectement ! Mais il en



est d'autres qui le touchent de si près, qu'il est de la dernière conséquence de se tenir, sans cesse, en garde contre cette prévention qui ne peut lui être que funeste. L'art de guérir, cette science divine, n'en est, par malheur, pas plus exempte que les autres. Chacun se fait un système, l'arrange dans sa tête; & une fois qu'il y a pris racine, il est comme impossible de l'en arracher. Si l'on vient à bout d'en élaguer quelques branches, le tronc en acquiert plus de force; & elles sont bientôt remplacées par d'autres qui s'étendent au loin, & couvrent de leur ombre tout ce qui les environne: l'esprit de parti s'en mêle; la dispute ne cesse point; on ne sçait plus où l'on en est; & alors, pour me servir de l'expression d'un auteur respectable à tous égards (a), alors, dis-je, le mot de *vérité* ne fait naître qu'une idée vague; & tant de débats n'ont souvent produit qu'une obscurité plus grande. D'où vient cela? d'un amour-propre mal dirigé, qui semble né avec l'homme. Si les ministres de santé avoient toujours eu présent ce beau précepte que l'illustre J. J. Rousseau a eu le courage de prendre pour devise: *Vitam impendere vero.*, je crois que nos connoissances feroient plus étendues & plus certaines.

(a) M. De Buffon, H. N. in. 12, tom. j, pag. 76.

Je ne m'attacherai donc, Monsieur, dans les observations suivantes que j'ai l'honneur de vous adresser, qu'à être historien fidele. Heureux si je remplis cette tâche, & si ces petites observations peuvent être de quelque utilité !

I. M<sup>lle</sup> L\*\*\*, âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin, entre en travail d'un premier enfant. On commence par lui faire prendre un lavement d'eau & de sel marin, où celui-ci ne fut point épargné. Les liqueurs spiritueuses & les cordiaux de toute espece furent donnés en abondance. L'accouchement ne se faisant point, on en vint aux crochets. Cette pratique meurtriere amena un enfant mort, extrêmement gros à la vérité ; mais aussi le vagin, le *rectum* & le périnée furent délabrés. Il survint, une heure après cette belle opération, un tremblement universel, grincemens de dents, soubresauts dans les tendons. Cet état dura deux heures. Le poulx convulsif ne discontinua point ; le spasme général étoit manifeste. Les avis furent partagés sur le traitement : les uns vouloient les cordiaux, les autres les adoucissans & les humectans. Les boissons spiritueuses furent unanimement, mais en vain, interdictes. Les lochies ne parurent point : les toniques furent employés sans succès. Huit jours

étoient passés, lorsqu'on eut connoissance du délabrement mentionné ci-dessus; & quand on demanda à l'opérateur la raison qui lui faisoit céler cet accident, il répondit d'un grand flegme, qu'on devoit y regarder. La gangrene se manifestoit déjà. Les fomentations, les injections de quinquina furent mises en usage : il fut donné intérieurement. Le dévoiement se mêla de la partie : on employa les cordiaux. Le pouls ne changea point : le délire survint ; & la malade mourut, le vingt-unième de sa couche, avec un engorgement gangreneux de toutes les extrémités inférieures.

II. Une femme pléthorique, âgée de vingt-six à vingt-sept ans, accouche, à quelques jours de son terme, d'un enfant mort, à la suite d'une frayeur. Les lochies ne coulent point : quelques cordiaux & autres toniques sont donnés inutilement : cependant elle se rétablit dans trois semaines. Les règles ne paroissent point : des maux de tête violens se font sentir avec tension douloureuse dans tout le bas-ventre ; la saignée du bras & du pied est pratiquée ; les purgatifs & les emménagogues ordinaires sont employés. Les règles percent, aucun soulagement ; la tête s'affecte de plus en plus ; la malade croit que sa tête va s'ouvrir ; des éblouissemens, vertiges, foiblesses, une pesanteur & une roideur dans tous les mem-

bres, mettent le comble à sa triste situation. La saignée, les purgatifs sont réitérés; on applique les mouches à la nuque. Ne voyant point de changement, on tourne ses vues d'un autre côté. N'étant pas à portée de prendre les bains, on fait usage du pédiluve, des adoucissans & des délayans: il vient du calme. La malade convalescente redevient enceinte, se porte de mieux en mieux, accouche le plus heureusement du monde. Les lochies, cette fois, coulent parfaitement. Les tisanes de chicorée sauvage & de laitue avec des bouillons légers font tout le traitement qui la fait jouir aujourd'hui d'une bonne santé.

III. M<sup>lle</sup> C\*\*\*, âgée d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux, se met, dans le neuvième mois de sa grossesse, dans une colere des plus violentes. Quelques momens après, elle se trouve comme accablée, & ne sent plus les mouvemens de son enfant. Elle est deux jours dans cet état: le troisième, elle perd tout-à coup l'usage des yeux. Elle est saignée sur le champ, & elle recouvre la vue. Une demi-heure après la saignée, il lui prend des mouvemens convulsifs par toute l'habitude du corps: la vue s'éclipse de nouveau; & elle éprouve de fortes tranchées. On espere dans l'accouchement: elle est resaignée: les accidens se calment, & reparoissent avec  
plus

plus de violence. On fait usage des vomitifs, des calmans, des toniques ; on revient à la saignée ; le spasme convulsif ne cède point ; les accès épileptiques se succèdent de minute en minute ; en vain veut-on tenter l'accouchement forcé. Le vagin est tellement contracté, qu'il permet à peine l'introduction d'un doigt. Elle meurt, après avoir été vingt-quatre heures dans l'état le plus terrible.

L'ouverture du cadavre ayant été faite, on trouva que l'enfant étoit mort, (peut-être dès l'instant de la colere,) la peau excoriée en différens endroits ; & le cordon faisoit deux circonvolutions autour de son cou. Les eaux, qui le contenoient, étoient comme bourbeuses. On trouva hydropisie des deux ovaires, dont l'un étoit aussi gros qu'un œuf d'oie. La tête fut aussi examinée. La dure-mère, comme desséchée, adhéroit intimement au cerveau ; on trouva de plus, environ deux onces d'eau très-limpide, épanchée sur les nerfs optiques. Voilà tout ce qui parut d'essentiel dans cette ouverture, excepté que la vésicule du fiel étoit très-remplie de bile d'un assez beau verd.

IV. Un chirurgien traite, à la suite d'une couche, une demoiselle dont les lochies étoient supprimées : il fait usage de différens toniques, & particulièrement de la décoc-tion d'hyssope. Mais rien ne paroît ; & la ma-

lade se trouve de plus mal en plus mal. On appelle alors un médecin (a) qui commence par supprimer tout remède échauffant & irritant, pour y substituer les délayans & les adoucissans. Un mieux marqué se manifeste; & les vuidanges commencent à prendre leur cours. Le même chirurgien, qui continuoît toujours de voir la malade, l'engage à reprendre l'usage de l'hyssope, &c. Elle, par complaisance, se rend à son invitation : tout se supprima de nouveau. Le médecin, étonné de ce changement, en demande vainement la cause. Il apperçoit des phioles; il les examine : au lieu d'apozèmes humectans & autres de cette nature qu'il avoit prescrits, ce sont des cordiaux & encore de l'hyssope. Il a le courage de jeter tout par la fenêtre; & sa malade se rétablit.

V. Madame G\*\*\*, au septieme jour de sa couche; se fâche; & les lochies s'arrêtent. La limonade & la tisane simple de chiendent en rétablissent le cours. Quelques jours après, une autre fantaisie lui prend; & voilà encore les lochies suspendues. Mais, à cette fois, la tête s'engage; le pouls est ferré & convulsif; & le délire paroît. Le pédiluve, la limonade & la tisane la mettent bientôt sur pied.

(a) M. *Blouët*, docteur en médecine à Rennes, & mon ami; c'est lui-même qui m'a raconté le fait.

SUR L'USAGE DES HUMECTANS. § I

VI. Le nommé *Droguet*, couturier de son métier, se plaignoit, depuis plusieurs années, de maux de tête continuels, avec battemens ; de douleurs d'estomac ; défaillances, palpitations : la peau, toujours sèche & brûlante, l'incommodoit beaucoup. Les saignées, les purgations, les opiat de toute espece ont été mis en usage ; & le soulagement n'a jamais répondu à la quantité des remèdes : un calme apparent n'annonçoit ordinairement qu'un mal-être plus considérable pour le paroxysme suivant. Alors on lui a fait prendre les bains à la rivière, dont il a reçu un grand soulagement, ainsi que de l'usage du petit-lait & de quelques autres apozèmes humectans. N'ayant cependant pu en continuer l'usage aussi long-tems qu'il eût été nécessaire, il n'est pas parfaitement rétabli ; mais il compte s'y remettre, & en attend toute sa guérison.

VII. Je puis ajoûter à ces observations ce que m'a dit, il y a quelques années, un apothicaire, d'une dame vaporeuse à l'excès, & qui avoit la fureur de vouloir être droguée journellement ; que, dans l'intention de lui complaire seulement, on lui faisoit boire de l'eau fraîche comme un remède mystérieux qui étoit bien payé, en conséquence du mieux (prétendu, dit-il,) qu'elle éprouvoit.

Je pourrois encore ajoûter à tout cela ;

que, faisant moi-même usage, depuis quelques mois, d'eau pure pour boisson ordinaire, je suis beaucoup moins affecté de maux de tête, de chaleurs & picotemens à la poitrine, qui, depuis long-tems, ne cessoient de me tourmenter.

Convaincu, par la lecture réitérée de l'ouvrage de M. Pomme, de la bonté de sa méthode, je ne cesserai de la mettre en pratique, que quand des observations multipliées & exactes m'en feront voir le défaut.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

*Sur l'Usage des Humectans dans les maladies spasmodiques, adressées à l'auteur du Journal; par M. BRUN, médecin à Pignans en Provence.*

MONSIEUR,

Vous annoncez que vous recueillerez avec soin les pièces qui pourront servir à l'instruction du procès que le système de M. Pomme a fait naître parmi les médecins praticiens. Cette promesse, engageant les gens de l'art à produire tout ce qui pourra éclaircir une question qui paroît encore pro-



blématique à plusieurs, je vais fournir les observations que j'ai faites, dans l'espace d'environ deux ans, sur l'usage des humectans, pour la guérison des maladies dont le spasme m'a paru être la première cause.

En 1762, M. l'abbé Cauvet, primicier du chapitre royal de ce bourg, âgé de quarante-sept ans, d'un tempérament bilieux & hypocondriaque, fut attaqué, l'après-midi d'un jour du mois d'Août, d'une grande douleur à la tête. Le soir du même jour, la douleur fut si violente, qu'elle l'obligea de se mettre au lit. Dans la nuit, il lui survint une grosse fièvre qui continua avec des redoublemens. Il fut saigné deux fois du bras, & une fois du pied; il fut purgé trois fois. La fièvre dégénéra en tierce : on la guérit avec le quinquina : la douleur de tête subsista pourtant toujours; les reins, l'estomac étoient quelquefois douloureux. Le café & les liqueurs étoient employés pour adoucir ses tourmens : ce manège fut continué pendant deux ans. A la mi-Janvier de 1765, il parut, dans ce pays, un charlatan : le malade ne manqua pas de l'aller consulter. L'empyrique lui promit une guérison radicale : il lui fit frotter la tête rasée avec ses drogues, & il lui en fit avaler quelques doses. Leur effet fut si violent, que ses entrailles sembloient être en feu : ses douleurs en devinrent plus insupportables : il ne doi-

moit plus ; son estomac étoit gonflé & douloureux. Alarmé de sa situation, il m'appella. Le récit de ses maux & les remèdes employés me montrèrent un hypocondriaque dont le genre nerveux souffroit. L'état fâcheux du malade demandant de prompts secours, je lui fis quitter le café & les liqueurs dont il s'abreuvoit, pour tempérer, me disoit-il, les ardeurs de son estomac. Je le mis à l'usage d'une tisane rafraîchissante ; & on lui servoit, tous les jours, un lavement d'eau commune. Un mois après, il prit, pendant vingt-quatre jours, une prise de petit-lait distillé : une partie du mois d'Avril, il trempa ses pieds dans l'eau ; & , tous les matins, on lui administroit un bouillon rafraîchissant. En Mai, il prit les bains domestiques. Ce traitement, continué jusqu'à la mi-Juillet, calma ses douleurs considérablement ; & si, de tems en tems, elles reparoissent, c'est que ce M. ne veut pas observer un régime convenable : il les adoucit cependant alors, avec des lavemens & des pédiluves.

Dans le mois de Mai, même année, Christine Gauthier, femme d'un tisserand de ce lieu, âgée de vingt-sept ans, sujette aux vapeurs, eut un violent accès de fièvre, dont la durée fut de trente-six heures : elle étoit nourrice. Son chirurgien la saigna &

la purgea avec un simple minoratif. Ce purgatif irrita si fort ses entrailles, qu'elle y ressentit des douleurs aiguës & un feu ardent : les vapeurs s'en mêlerent d'une étrange façon. Je fus appelé, pour remédier à une pressante suffocation jointe à une fièvre ardente. Je prescrivis une tisane de poulet dont la malade se gorgeoit, trois à quatre lavemens par jour. Le troisième jour, je fis mettre ses jambes dans l'eau jusqu'aux genoux. Le cinquième jour, bien loin d'avoir du soulagement, sa suffocation augmenta, au point qu'on la crut perdue. On vint m'appeller à la hâte. Je la fis entrer dans le bain. Ce traitement, continué une vingtaine de jours, emporta radicalement la fièvre & les douleurs qui n'ont plus eu de retour.

Dans le mois de Juillet même année, le sieur Antoine Amieil, fayancier de ce même bourg, âgé de cinquante-quatre ans, ressentit des douleurs au bas-ventre. L'apothicaire du lieu, en qui il a grande confiance, le fit saigner, & lui donna une médecine. Le purgatif n'apporta aucun soulagement. Quelques jours après, le même pharmacien le resaigna & le repurgea. Les douleurs en devinrent plus vives, plus continuës, & s'étendirent tout à l'entour de l'ombilic. Le malade perdit le sommeil & l'appétit. Dans

ces circonstances, on m'appella. Je trouvai un homme fort inquiet sur son état, enseveli dans la mélancolie, s'imaginant qu'il alloit tomber dans la phthisie. Je le rassurai de mon mieux. Reconnoissant une tympanite naissante, j'employai la tisane de poulet, les fomentations, les lavemens & les bains domestiques. Ce traitement, qui dura environ un mois, détruisit, sans retour, les germes d'une maladie qui alloit devenir sérieuse.

Dans le mois de Septembre, même année, Louis Martel, de ce même bourg, jeune homme vigoureux & robuste, âgé de vingt ans, exerçoit, à Brignolle, sa profession de garçon foulonnier : il y fut attaqué de la fièvre d'accès, qu'on guérit à la maniere accoutumée, saignée, médecine & quinquina. Après la guérison de sa fièvre, il lui survint des douleurs d'estomac si atroces, qu'il fut obligé de discontinuer son métier. Le guérisseur voulut fortifier son estomac avec les confectiions, les opiatz & autres brûlots de cette espee. Son état empirant, on le déclara hectique, & on lui conseilla de venir respirer l'air natal. Arrivé, vers la fin d'Octobre, on me le confia. La cause du mal étant connue, j'employai les humectans & les rafraîchissans. Dans l'espace de trois semaines, je le renvoyai à son travail. Les

douleurs reparurent quelques jours après : on le renvoya ici. Je repris le même traitement que je continuai pendant un mois. Tout fut emporté ; & , depuis ce tems , il jouit d'une parfaite santé.

Dans le courant de 1764 , madame Fabre , ma parenté , âgée de quarante-huit ans ; qui n'a jamais fait d'enfans , hystérique , mariée à La Celle , village près Brignolles , fut soupçonnée d'être grosse : après plus de neuf mois d'attente , ce ne fut plus la grossesse , mais un œdème , qui se dissipoit & revenoit périodiquement , qu'un chirurgien de Brignolles voulut détruire à force de saignées & de purgatifs. Ce traitement , peu analogue au tempérament de la malade ; réduisit cette pauvre femme au point qu'elle ne pouvoit plus ni aller à la garde-robe ni uriner que par les purgatifs. Indigné de cette manœuvre , ne pouvant quitter des malades que j'avois alors , je dis à ses parens de la faire venir ici : on l'amena , au commencement de Novembre 1765. Elle souffroit horriblement des reins & de l'estomac : les douleurs l'empêchoient de dormir ; l'enflure étoit universelle. Elle étoit obligée de se lever & de se recoucher plusieurs fois dans la nuit. Celle qui suivit son arrivée , fut plus tranquille : elle reposa , effet de l'exercice ; ce qui ne contribua pas peu à me faire connoître davantage sa maladie. Je fis espérer

à la famille d'en tirer bon parti. Je commençai par la tisane de poulet, & les lavemens : quelques jours après, j'en vins aux bains ; à la fin du mois, je la renvoyai à La Celle, en parfaite santé. Je ne dissimulerai pas sa rechute ; je l'attribuai aux froids rigoureux que nous ressentîmes dans les mois de Janvier & Février, auxquels nos corps ne sont pas accoutumés dans ces climats tempérés ; mais la belle saison, sans aucun remède, ramena, ainsi que je lui avois dit, la sérénité & la santé.

A Gonfaron, village dans notre voisinage, M<sup>lle</sup> Minjaud, fille aînée, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut attaquée, dans le mois de Mars de cette année, d'une fièvre continuë avec des redoublemens & une violente douleur à la tête. Son chirurgien la saigna trois ou quatre fois : la saignée n'ayant pas diminué la vivacité du mal, je fus appelé. Je prescrivis une tisane rafraîchissante qui, prise pendant six ou sept jours, diminua la fièvre, & calma la douleur de tête. Elle entra en convalescence : il lui survenoit cependant, toutes les après-midi, une petite fièvre & une vive douleur de tête. Appelé de nouveau, en examinant les différens symptômes, je crus reconnoître un fond d'hystéricité dans cette demoiselle : je lui

fis faire usage de bouillons rafraîchissans :  
 ses indispositions subsisterent toujours , à la  
 vérité , avec moins de violence. Voulant  
 détruire ce germe de fièvre qui occasionnoit  
 le mal de tête , craignant qu'un purgatif ne  
 vînt déranger mon projet , en portant l'in-  
 cendie dans les entrailles , je lui fis prendre  
 l'eau de poulet : son usage diminua la ma-  
 ladie , mais ne la guérit pas. Ne sçachant plus  
 de quel côté me tourner pour appaiser cette  
 douleur de tête rebelle , & anéantir une  
 fièvre quotidienne qui ne duroit que trois ou  
 quatre heures , mais desséchoit la malade  
 qui dépérissoit à vue d'œil , & pour les jours  
 de laquelle ses parens étoient dans l'alarme ;  
 car ils appréhendoient , & moi aussi , que  
 cette fièvre opiniâtre ne la conduisît à la  
 phthisie ; fort triste que cette demoiselle ne  
 méritoit pas , par tous les avantages & les  
 faveurs que la nature avoit réunis en sa per-  
 sonne : on me pressoit de la tirer d'un dan-  
 ger dont j'étois moi-même ardemment oc-  
 cupé de la délivrer. Je leur dis qu'il n'y  
 avoit que le quinquina , mais que j'en redou-  
 tois l'usage. La constance du mal me força  
 enfin à y avoir recours. Vers la fin du mois  
 de Mai , j'en ordonnai , quoiqu'à regret ,  
 une once à prendre en différentes doses ,  
 Mais quel fut mon repentir ! La malade fut  
 saisie d'une fièvre ardente , & d'un mal à la  
 tête insupportable. Le chirurgien , sans atten-

dre mon avis, fit faire prudemment usage à la malade de la tisane de poulet : averti du danger, je fis ajouter les demi-bains : leur usage pendant quinze jours arrêta la fièvre & la douleur de tête. Elle suspendit alors les remèdes gênans pour une jeune personne. Quelques jours après, une petite fièvre & une légère douleur de tête reparurent. Je lui fis user d'une tisane rafraîchissante, & des pédiluves qui, continués pendant plus de deux mois sans interruption, ont tout emporté ; & des grâces animées, répandues sur toute la personne de cette demoiselle, sont un sûr garant de son entier rétablissement.

Dans le même village, au mois de Juin 1765, Rose Pissot, femme d'un travailleur, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée d'une vive douleur à la tête, sans fièvre. Son chirurgien la saigna plusieurs fois au bras & au pied sans aucun soulagement. Il employa infructueusement les anodins & les antihystériques : il appliqua un emplâtre vésicatoire à la nuque, & , quelques jours après, un cautère au bras ; le tout fut sans succès. Cette infortunée étoit clouée dans son lit, ne pouvant soutenir sa tête, n'ayant de repos ni jour ni nuit. La durée du mal me fit appeller. Sur l'exposé, & après l'examen de la malade, je prescrivis une tisane rafraîchissante, & les bains ; je fis raser sa tête sur



laquelle on appliqua des linges trempés dans l'eau froide, qu'on renouvelloit de tems en tems. Ce traitement, continué une huitaine de jours, soulagea la malade ; de façon qu'elle reprit ses travaux ordinaires de la campagne. Comme ses facultés ne lui permettoient pas d'observer le régime nécessaire, elle effuyoit, de quinze jours en quinze jours, de legeres douleurs de tête, dont la durée de quelques heures n'interrompoit pas ses occupations journalieres. A la fin d'Octobre, elle appella son chirurgien qui la trouva presque dans le premier état. Ne pouvant lui faire prendre les bains, attendu les obstacles inséparables de la pauvreté, & du manque de secours pour les malades dans les petits endroits, il la saigna à la jugulaire. La malade fut soulagée : la douleur de tête disparut : elle retourna à la campagne. Il lui survint cependant une oppression de poitrine, qui ne l'empêcha pas de vaquer à ses affaires, de laquelle oppression je suis persuadé qu'elle guériroit, si elle pouvoit prendre quelques bains, & user d'un régime rafraîchissant.

Dans le même village, au mois de Janvier de la présente année, Therese Martre, femme d'un tonnelier, âgée de trente-quatre ans, fut attaquée de cruelles douleurs à l'estomac, avec dégoût & un vomissement

continuel : elle n'avoit point de fièvre. Son chirurgien employa les anodins & les antihystériques ; le tout inutilement : ces derniers augmentoient même les douleurs. Je fus mandé : je prescrivis l'eau de poulet & les demi-bains. Dans l'espace de huit jours, les douleurs cessèrent : le vomissement fut arrêté ; l'appétit revint ; & depuis ce tems-là, cette femme n'a plus ressenti de pareilles incommodités.

Au même village, le mois de Juillet dernier, une paysanne accoucha très-laboureusement : pendant le travail, on la gorgea de cordiaux & de liqueurs. Quelques jours après son accouchement, les vuidanges se supprimerent ; & elle eut un flux d'urine extraordinaire, de couleur blanchâtre, & d'une âcreté si grande, que les parties naturelles en étoient excoりées, avec de cuisantes douleurs. Sur l'avis qu'on me demanda, & le récit qu'on me fit, je prescrivis une simple tisane adoucissante & rafraîchissante. Cette boisson seule rétablit les vuidanges, calma les douleurs, fit cesser le diabète ; & les urines reprirént leur couleur naturelle.

Je prie MM. les antagonistes du système de M. Pomme d'examiner sans prévention, & de peser scrupuleusement l'observation où j'ai employé le quinquina.

Je crois devoir joindre ici un mot de réponse à la Lettre que M. Coste, médecin à Ville en Bugey, m'a adressée dans le Journal d'Octobre dernier. En reconnoissant la vérité de mon observation qu'il avoit paru nier dans sa premiere Lettre, il se contente maintenant de reprocher à M. Pomme de n'avoir pas donné l'explication physique de la manière d'agir du bain froid. Cet auteur seroit, sans doute, inexcusable, s'il avoit omis une chose aussi essentielle; mais ne le condamnons pas trop légèrement. J'ouvre la seconde édition de son ouvrage; & je trouve, à la page 173, une explication de la manière d'agir des différentes especes de bains, dans laquelle le bain froid n'est pas oublié. Si ce qu'il dit, dans cet endroit, ne suffit pas, je prie M. Coste de se donner la peine de lire la Relation de la fameuse cure de madame De Cligny, insérée dans la Réponse au Journaliste de Trévoux, pag. 478 de la même édition. J'ajouterais à tout cela ce que j'ai dit moi-même, dans ma Réponse à l'anonyme de Lyon, insérée à la fin de cette seconde édition. Voyez sur-tout les pages 493, 94, 95 & 96. J'espere que M. Coste trouvera, dans ces différens morceaux de l'ouvrage de M. Pomme, de quoi se satisfaire, & qu'il conviendra que les reproches qu'il fait à cet

auteur, ne sont pas plus fondés que le Pyrrhonisme qu'il avoit d'abord montré sur mon Observation.

---

## OBSERVATIONS

*Sur la Prédiction de plusieurs Crises par le pouls ; par M. STRACK, docteur & professeur de médecine, & médecin de S. A. M. l'électeur de Mayence.*

OBSERVATION 1<sup>re</sup>. Une femme vint me consulter sur un grand mal de tête, accompagné de chaleur, dont son mari, âgé de trente ans, homme d'une bonne constitution, étoit incommodé depuis quelques jours. Je prescrivis une saignée, des juleps rafraîchissans, & de la crème d'orge acidulée. Quelques jours après, on me pria de lui faire une visite ; le malade me dit qu'il avoit saigné du nez, la nuit précédente, & avoit rendu environ une demi-chopine de sang ; ce qui l'avoit beaucoup soulagé. Rempli de ce que je venois de lire dans Solano, je fus très-fâché d'avoir manqué une aussi belle occasion. J'examinai le pouls du malade ; je trouvai qu'il y avoit encore du rebondissement ; je crus pouvoir prédire  
un

un saignement de nez, qui arriva, en effet, le lendemain, & guérit le malade.

OBS. II. Une dame de trente-huit ans, qui avoit eu, pendant quelques jours, un rhume de cerveau & de poitrine, me donna son pouls à tâter : je le trouvai rebondissant à-peu-près à chaque septieme pulsation ; je lui prédis un saignement de nez pour le lendemain, qui arriva, en effet, au grand étonnement de la malade qui de sa vie n'avoit saigné du nez.

OBS. III. Un jeune seigneur, âgé de treize ans, eut, au mois de Janvier 1766, une fièvre continuë dont il guérit. Vers la fin de la maladie, le pouls, de convulsif qu'il étoit, devint rebondissant à-peu-près à la septieme pulsation. Je prédis un saignement de nez qui arriva, en effet, à minuit. Le malade rendit quelques onces de sang.

Deux jours après cette crise, le pouls devint intermittent ; mais l'intermission ne remplissoit pas l'intervalle d'une pulsation entiere : je crus pouvoir prédire un cours de venire ; mais il ne rendit qu'une grande quantité de vents. Cette intermission incomplète ne prédiroit-elle que des vents ? N'y auroit-il que lorsqu'elle seroit complète, qu'elle annonceroit le cours de ventre ?

Long-tems avant d'avoir lu les livres qui traitent du pouls, j'avois observé, princi-

pablement chez les enfans , que ceux qui avoient le pouls intermittent , avoient de la saburre dans les premieres voies ; en conséquence , je les purgeois ; & cela m'a réuffi constamment. Je croyois même que cette observation m'étoit particuliere.

OBS. IV. Une jeune femme eut des coliques qu'on taxa d'*hystériques* ; ayant examiné son pouls que je trouvaï intermittent , à la troisieme & quatrième pulsation , j'annonçai , en conséquence , qu'elle auroit incessamment des selles liquides : elle en eut , en effet , deux , l'une deux heures , & l'autre quatre heures après ma prédiction. Après cette évacuation , l'intermission du pouls cessa ; & il devint régulier ; ce changement m'engagea à prédire qu'elle n'iroit plus à la selle , de 24 heures ; ma prédiction se vérifia. Ayant été averti que cette femme avoit rendu beaucoup de glaires dans ses deux selles , je la purgeai plusieurs fois ; ce qui la guérit parfaitement.

OBS. V. Une demoiselle , d'une bonne constitution , se trouvant auprès d'une dame à qui j'avois prédit un saignement de nez qui étoit arrivé , me présenta son pouls par curiosité. Je lui prédis des tranchées , pour le lendemain , avec quelques selles liquides , ayant trouvé son pouls intermittent , à-peu-près à la quatorzieme pulsation. Elle rit de

ma prédiction, d'autant plus qu'elle n'avoit d'autre incommodité que d'être naturellement très-constipée. Elle vint nous annoncer, le lendemain, que son sommeil avoit été interrompu, à six heures du matin, par des tranchées qui l'avoient forcée d'aller deux fois à la garde-robe en dévoiement; ce qui l'avoit extrêmement étonnée.

OBS. VI. Une femme de soixante ans avoit une inflammation au bas-ventre, qui menaçoit de se terminer en gangrene; elle guérit cependant. Sur la fin de sa maladie, je trouvai le pouls intermittent; je prédis, en conséquence, un cours de ventre, en présence de plusieurs médecins. Le lendemain, elle eut deux selles liquides; & le pouls se rétablit. Trois jours après, il rede-vint intermittent; je prédis encore la diarrhée qui survint, le lendemain: je terminai la cure, en évacuant avec de la manne.

OBS. VII. Une fille de treize ans étoit tourmentée de vertiges, de crampes & de mouvemens convulsifs. Ayant observé, dans l'intervalle des accès, que le pouls étoit intermittent, à-peu-près à la cinquième pulsation, je pronostiquai, en conséquence, un cours de ventre, pour le lendemain, qui cependant ne vint pas. Fondé sur ce que j'avois observé & pratiqué avec succès autrefois, je prescrivis un purgatif léger,

pour le surlendemain. Ce purgatif agit violemment, à raison de la matière qui abondoit dans les premières voies, & fit vuidér beaucoup de glaires.

OBS. VIII. Je lisois le pronostic que Solano porte sur le pouls qu'il appelle *inciduus*, pendant que je traitois un homme de qualité, âgé de trente ans, attaqué d'une fièvre aiguë. Après les remèdes convenables, son pouls se développa vers le 10<sup>e</sup> jour; (je dis vers le 10<sup>e</sup> jour, parce que le malade ne put pas fixer exactement l'époque du commencement de sa maladie.) Je trouvai, le soir de ce jour, que son pouls avoit ce caractère. Quoique sa peau fût encore très-aride, j'osai lui prédire une sueur. Il commença, en effet, vers les dix heures du soir du même jour, à suer abondamment; ce qui continua jusqu'au lendemain, & le soulagea beaucoup. Je dois faire observer ici, que ce malade, pendant tout le cours de sa maladie, n'avoit usé que de remèdes rafraîchissans; qu'il avoit toujours été fort légèrement couvert; que son appartement étoit spacieux, & que la porte avoit été tenue ouverte jour & nuit. Cette sueur critique étant finie, la peau redevint sèche. Le soir, le pouls parut encore *inciduus*: j'annonçai encore de la sueur qui vint en effet, & dura, toute la nuit, avec une telle



abondance, que ses freres s'en effrayerent. Le lendemain, à ma visite du matin, je le trouvai encore baigné dans sa sueur; mais son pouls étoit plein, mol & égal: je prononçai hardiment qu'il étoit guéri; il fut, en effet, bientôt en état de quitter le lit.

OBS. IX. Pendant que je lisois les *Recherches sur le pouls* de M. De Bordeu, une demoiselle de trente-huit ans, pléthorique, d'ailleurs très-craintive, qui avoit coutume d'être réglée fortement toutes les trois semaines, mais qui n'avoit rien vu depuis cinq semaines, me consulta, pour sçavoir si elle pourroit, sans danger, faire un petit voyage dont elle devoit être de retour le lendemain. Ayant trouvé son pouls mol & égal, je lui dis qu'elle pouvoit partir hardiment. Trois jours après son retour, elle me pria de lui tâter le pouls. Je le trouvai *miure*, c'est-à-dire que ses pulsations alloient en diminuant; sur quoi, je lui dis qu'elle auroit incessamment un flux abondant d'urine. Elle me répondit que, depuis la nuit précédente, elle en avoit rendu une très-grande quantité; ce qui l'avoit très-fort étonnée.

Quelques jours après, cette même personne, frappée de ma prédiction, me présenta encore son pouls à examiner. Fondé sur ce que j'avois lu dans les *Recherches sur*

*le pouls*, je lui dis que je croyois qu'elle auroit ses règles incessamment, & qu'elle les auroit abondantes : elle m'apprit qu'elles étoient survenues ce jour même. Depuis ce tems, j'ai eu plusieurs fois occasion, après avoir examiné son pouls, de lui prédire le jour où elle sera réglée.

OBS. X. Une demoiselle, en âge d'avoir ses premières règles, eut des contractions spasmodiques qu'on prétendoit la prendre à-peu-près tous les mois. On me consulta à ce sujet ; je prédis, sur l'indication prise de son pouls, quelques pertes blanches, au bout de deux jours. Mon pronostic ne se vérifia pas le jour que j'avois annoncé : la malade eut une colique qui ne fut accompagnée d'aucune évacuation, au lieu de la perte blanche qui n'arriva que huit jours après.

OBS. XI. Un étranger, homme bien constitué en apparence, étant venu de 60 lieues, pour conduire sa femme paralytique aux bains chauds de Wisbaade, me consulta sur la maladie dont elle étoit attaquée ; & lorsque je lui eus dit ce que j'en pensois, il me pria de lui tâter le pouls : je le trouvai pectoral, tel que le décrit l'auteur des *Recherches*. Je lui dis que je croyois qu'il cracherait bientôt : il me repliqua que, depuis plusieurs années, il avoit coutume d'exppec-

torer, tous les matins, quantité de crachats cuits & puriformes.

OBS. XII. Je traite, depuis quelque tems, deux malades, dont l'un est tourmenté d'une matiere arthritique vague, & l'autre a tous les symptomes qui ont coutume d'indiquer une pierre dans la vésicule du fiel. J'ai constamment prédit à l'un toutes les fois que la matiere arthritique devoit se jeter sur le bas-ventre, ou sur l'estomac, ou sur les parties qui sont au-dessus du diaphragme; & j'ai pronostiqué à l'autre lorsqu'il devoit avoir des douleurs dans le bas-ventre, des vomissemens, ou des selles fréquentes, soit difficiles, soit aisées.

Voilà les observations que j'ai eu lieu de faire jusqu'ici, sur la prédiction des crises par le pouls; je passe sous silence beaucoup d'autres qui pourroient paroître imparfaites. Mais elles suffisoient pour exciter ma curiosité, & pour m'engager à les continuer. Je ne doute pas que chaque médecin, pour peu qu'il soit praticien, ne sente toute l'importance de ces recherches, & qu'il ne pense, avec moi, que, si tout ce que M. De Bordeu avance, se trouve vérifié, (comme je ne doute pas qu'il ne le soit tôt ou tard,) il mérite, dans l'histoire de la médecine, une place pour le moins aussi distinguée que celle de Solano. Sa façon de s'enoncer, la

netteté de ses idées, l'ordre qui régné dans son ouvrage, le détail exact de toutes les connoissances qui relient ses observations, ses doutes judicieux, les points de vue lumineux qu'il indique, & sur tout la conformité de sa doctrine avec plusieurs observations d'Hippocrate & des bons praticiens de nos jours, est un préjugé très-avantageux pour sa doctrine & l'excellence de son ouvrage. Si quelques médecins refusent d'admettre les vérités pratiques qui résultent de ses observations, c'est peut-être parce qu'elles ne s'accordent pas avec les hypothèses de nos écoles. Mais, comme je connois un grand nombre d'autres faits constatés par l'expérience, qui ne sont pas moins opposés à la théorie commune, pourquoi voudroit-on rejeter ceux-ci, & les regarder comme imaginaires ?

Il n'y a que l'observation dans laquelle Solano prétend avoir prédit une jaunisse par le pouls du bras droit, qui pourroit, au premier abord, paroître souffrir quelques difficultés ; mais on auroit tort d'en soupçonner la fidélité : j'ai observé, auprès de quelques malades, un phénomène qui ne paroît pas moins singulier, & dont, je l'avoue, je ne sçauois rendre raison. J'ai observé, par exemple, que la joue droite d'un malade qui avoit une inflammation au grand

lobe du foie , étoit constamment fort rouge ; la gauche , au contraire , rarement , ou très-peu. J'ai vu également , dans un jeune malade qui avoit un grand abcès au grand lobe du foie , que la joue droite étoit d'un rouge foncé , & qu'à mesure que la suppuration gagna le lobe gauche , la joue gauche devint aussi rouge , mais d'un rouge moins foncé & moins tacheté , parce que , comme l'ouverture du cadavre l'a fait voir , l'abcès du lobe droit étoit plus considérable que celui du lobe gauche. Arétée (a) a observé que , s'il survient des hémorragies dans les fièvres qui ont pour principe quelque vice dans la rate ou dans le foie , le sang sort par la narine du côté qui répond à celui du viscere. Ne voyons-nous pas souvent que l'érysipèle , qui se jette aux jambes des malades qui ont le foie vicié , affecte , de préférence , la jambe droite ? Comment expliquer ces différens phénomènes par les théories reçues ? Cela me paroît bien difficile , pour ne pas dire impossible.

(a) *Sanguinem in febribus à liene & hepate erumpere ex nare ejusdem lateris in quo viscus affectum hæret.* Morb. acut. lib. ij , cap. 2.



## OBSERVATION

*Sur une Hydrocéphale ; \* par M. DESLANDES, maître en chirurgie, & accoucheur à Tours.*

L'enfant, dans le sein de sa mère, est quelquefois exposé au caprice de la nature, tant dans la multiplicité de ses parties, que dans leur difformité ; il n'y est même pas exempt de maladies, dont quelques-unes le forcent à perdre la vie avant de voir le jour, ou peu de tems après la naissance : l'hydropisie est une de ces maladies qui forment le plus souvent un obstacle à sa sortie, & pour lequel on a besoin des secours de la chirurgie, pour terminer l'accouchement ; celle dont je vais faire le détail, est cette espèce d'hydropisie qui prend le nom d'*hydrocéphale*, eu égard à la partie affectée ; je terminerai cette explication par la relation des différens vices de conformation, que j'ai observés chez le même enfant.

Le 15 Décembre 1765, je fus appelé, pour secourir la femme d'un tapissier de cette ville, grosse de neuf mois. Elle avoit le ventre d'une étendue si considérable, que l'on pouvoit la juger grosse de plusieurs en-

\* Voyez la Figure.

fans : je la trouvai avec des douleurs vives & très-rapprochées ; ce qui me fit prendre le parti de m'assurer de son état : pour cet effet, je la fis mettre sur un petit lit qu'elle avoit fait préparer pour son accouchement. A la première douleur, j'introduisis ma main dans le vagin que je trouvai rempli par les eaux qui formoient une tumeur très-grosse & allongée ; j'attendis la fin de la douleur, pour m'assurer de la situation de l'enfant ; je trouvai alors l'orifice très-dilaté ; mais je ne pus sentir au travers des membranes aucunes parties de l'enfant, parce que la grande quantité d'eau m'empêchoit de porter ma main plus loin ; je pris donc le parti, à la première douleur, d'ouvrir les membranes des eaux, qui en laisserent écouler une si prodigieuse quantité, qu'elles ont pu être évaluées à 8 ou 9 pintes : elles furent suivies du cordon ombilical, & d'un pied que j'amena d'abord dans le vagin, & sur lequel je baptisai l'enfant sous condition ; je fus ensuite chercher l'autre ; &, après les avoir joints ensemble, je les attirai au dehors du vagin ; je me mis ensuite en devoir de terminer l'accouchement, suivant les règles de l'art. Mais quelle fut ma surprise de voir l'enfant arrêté, dans le tems où je commençois à avoir les fesses ! Ne pouvant alors le tirer davantage, je fus obligé de faire un examen, pour voir l'obstacle qui s'opposoit

à son extraction, sans cependant porter mon attention sur les parties de la femme, parce que je la sçavois bien conformée, l'ayant précédemment accouchée quatre fois; je fixai donc toute mon attention sur l'enfant; pour cet effet, j'introduisis ma main le long de la poitrine de l'enfant, jusqu'à sa tête, qui ne me parut pas avoir plus de volume qu'un enfant à terme doit avoir; sa face étoit latérale, & regardoit l'*ilium* gauche; je remarquai qu'il appuyoit fortement le menton sur sa poitrine; ce qui me fit juger que quelque chose d'extraordinaire à la partie opposée faisoit pencher la tête; je portai alors mon autre main du côté de l'*ilium* droit, que j'eus beaucoup de peine à introduire, à cause du col de la matrice qui serroit très-fort de ce côté; je sentis cependant, à l'extrémité de mes doigts, une tumeur qui prenoit naissance du col de l'enfant; je poussai mes recherches plus loin; & je vins à bout d'introduire ma main dans la matrice, où je reconnus que la tumeur, qui étoit mollé & ronde, avoit un volume trop considérable pour terminer l'accouchement, sans la vider; ce que j'exécutai, dans le moment, par une ouverture que je pratiquai à sa partie inférieure, qui évacua les eaux contenues dedans; après quoi, j'achevai l'accouchement.

Ayant remarqué à l'enfant quelque autre



particularité, je demandai aux parens de me le confier jusqu'au lendemain; ce qu'ils m'accorderent. Je le fis, dans le moment, porter chez moi, où j'en fis l'examen en présence de MM. Le Normand & Dupichard, docteurs en médecine, & de plusieurs de mes confreres : il est à remarquer qu'avant de les appeller, je remplis le vuide de la tumeur avec du coton, afin de la faire voir telle qu'elle étoit dans le sein de la mere : sa figure étoit presque ronde, étant un peu allongée par sa partie inférieure qui se portoit jusques vers la quatrieme vertebre du dos; son volume excédoit d'un tiers la tête de l'enfant; son pédicule imitoit, en quelque sorte, un second col qui s'étendoit, depuis la partie moyenne supérieure de l'occipital, jusques vers la cinquieme vertebre du col, & étoit fixé, par ses parties latérales, à l'union de l'occipital avec les pariétaux. Je fis l'amputation de la tumeur, qui me fit appercevoir un trou rond, à pouvoir y introduire le petit doigt, pénétrant dans le crâne, situé à la partie moyenne inférieure de l'occipital, & qui n'étoit séparé du trou occipital, que par un ligament de deux lignes de longueur sur une de largeur, attaché à deux épines qui formoient conjointement la cloison.

L'ouverture du crâne fit voir de l'eau

épanchée entre lui & les méninges, & qui communiquoit, à la faveur du petit trou, avec celle qui remplissoit la tumeur.

Il est à présumer que l'hydropisie, dont cet enfant étoit attaqué, s'étoit formée intérieurement, & que l'ouverture, qui s'est faite à l'occipital, a donné passage à l'eau épanchée sous les tégumens qui ont prêté suffisamment pour occasionner la tumeur expliquée ci dessus.

Quant aux différens vices de conformation, dont l'enfant étoit attaqué, je vais les rapporter suivant l'examen qui en a été fait.

1<sup>o</sup> Un bec de lièvre à la lèvre supérieure, qui la divisoit vis-à-vis l'aile gauche du nez, ainsi que la voûte du palais aussi divisé, de ce côté, jusqu'à la luvette, & qui faisoit voir, par son écartement, tout le dedans du nez, de même que la cloison de ce côté seulement; l'autre narine étoit dans son état naturel.

2<sup>o</sup> Les oreilles formoient, par leurs parties inférieures, trois ou quatre petits mamelons oblongs, dont quelques-uns ne tenoient que par un pédicule de la grosseur d'un très-petit fil; leurs parties supérieures ne différoient en rien de la forme naturelle.

3<sup>o</sup> Le fondement étoit formé, de manière qu'il n'y avoit aucune marque à l'endroit où devoit être l'anüs.

Je passai à l'examen des parties renfermées dans le bas-ventre, où je ne trouvais qu'un rein qui étoit du double du volume ordinaire : la figure étoit mammelonnée comme le rein d'un veau ; il avoit deux uretères, dont un, dans sa place ordinaire, étoit dilaté à y pouvoir introduire le pouce ; il étoit plein d'eau, de même que le rein : le second uretère prenoit naissance de la partie supérieure & externe du rein, & venoit s'insérer à la partie postérieure de la vessie, à quatre lignes du précédent : son canal étoit ouvert dans toute son étendue, & donnoit passage à l'urine.

La femme jouit d'une santé parfaite.

---

## OBSERVATIONS

*Sur les Inconvéniens qui résultent de l'usage des spiritueux dans les plaies d'armes à feu ; par M. BAYLE, chirurgien à Nonette, près d'Issoire en Auvergne.*

Profiter des instructions des maîtres de l'art ; réduire en pratique leurs sages méthodes ; distinguer les cas dans l'application de chaque remède, en saisissant à propos

les indications qui se présentent à remplir ; c'est se conduire en sûreté dans le traitement des maladies externes. . . . Heureux si les deux observations suivantes , relatives , en quelque façon , à celle de M. Beauffière , insérée dans le Journal du mois d'Août 1764 , pag. 154 , pouvoient être de quelque utilité aux jeunes chirurgiens qui vivent esclaves sous la dépendance & le préjugé de l'école , que l'autorité de quelques anciens n'ont rendu que trop respectables ! . . .

1<sup>re</sup> OBSERVATION. Le nommé *Beniche* , journalier de ma paroisse , reçut , à la joue droite , sur la fin du mois de Septembre , année 1764 , un coup de fusil chargé à plomb , dont le plus grand écartement des postes se fixa sur les muscles du col ; en sorte que le peaucier en étoit tout criblé. . . . Au premier abord , cette grande plaie m'effraya , soit à cause de la foiblesse où je trouvai le blessé , occasionnée , sans doute , par la rupture de quelques vaisseaux cutanés , soit par rapport au gonflement de la partie que l'air , en s'insinuant dans les endroits divisés , avoit considérablement tuméfiée : néanmoins ma crainte ne fut que passagère. Dans mon examen , rien ne me parut sinistre ; & l'œil du côté malade s'étoit conservé dans toute son intégrité. . . . Je me contentai dès-lors d'appliquer sur toute l'étendue de la plaie un digestif léger , & par-dessus , une fomentation

tation émolliente & légèrement résolutive : la saignée fut contreindiquée par la foiblesse. Je soutins les forces du malade , en ajoûtant à ses bouillons quelques cordiaux : au troisieme jour , le gonflement disparut ; la suppuration fut assez abondante pour faciliter la sortie de quelqu'un de ces corps étrangers ; & ne regardant plus cette maladie que comme très-simple à suivre, je la remis entre les mains des enfans du blessé, pour éviter des frais à ce malheureux , en leur recommandant de ne rien changer aux remedes topiques. . . Mes ordres ne furent pas exécutés : une personne charitable leur fournit d'autres moyens, en leur conseillant l'application de l'eau-de-vie, dans laquelle on avoit trempé la boule de Nancy. Ce remede n'eut pas les effets qu'on en attendoit : il donna lieu , au contraire , aux accidens suivans. La suppuration cessa, dès-lors ; le gonflement reparut ; les muscles du col entrèrent dans des convulsions si violentes, que la respiration & même la déglutition en furent interceptées pour quelque tems. . . .

Rappelé , pour la seconde fois, avec M. Beringier, mon beau-pere, chirurgien, pour travailler à détruire, s'il étoit possible, des symptomes si effrayans, nous décidâmes qu'il falloit en venir aux émolliens & aux anodins : le *mica panis* eut la préférence ; des lavemens nourrissans, répétés dans la

journée, furent les seuls secours pour soutenir les forces qui restoient, les voies ordinaires, trop gorgées, ne permettant pas l'usage d'aucun aliment liquide : mille fois la bronchotomie nous parut indispensable, pour donner quelques moyens de respirer. Au bout du cinquieme jour, lorsque tout paroissoit annoncer une mort prochaine, la nature, de concert avec l'art, furent victorieux ; les parties se distendirent ; la suppuration se rétablit ; la fièvre, qui s'étoit allumée, baissa de beaucoup ; la respiration, de même que la déglutition, reprirent leur état naturel ; &, dans cinq semaines, cette grande maladie, qui, dans son principe, n'étoit rien, se termina heureusement. ....

La seconde observation, quoique produite par un instrument contondant, ne laisse pas que d'avoir du rapport avec la premiere. Jean Portal, paysan des Pradeaux, reçut, dans une dispute nocturne, plusieurs coups de bâton à la tête, qui ne formerent que quelques contusions legeres. Le plus grand désordre se passa sur le bras gauche qui, dans toute sa longueur, ne faisoit qu'une même échymose. Je fus appelé, le lendemain de l'accident ; je trouvai le malade sans connoissance ; le pouls petit, dur & fréquent, la respiration gênée, un saignement de nez ; & le vomissement, survenu à l'instant des coups, me firent crain-

dre un épanchement sur tout le cerveau : toute mon attention , dans cette conjecture , fut d'avoir recours aux anti-phlogistiques ; en conséquence , je pratiquai , dans les premières vingt-quatre heures , deux saignées du bras , & une du pied ; je prescrivis quelques lavemens purgatifs , afin de débarrasser les gros excréments : par ces moyens , les accidens disparurent : il ne fut question que de remédier aux contusions du bras ; celles du crâne étoient peu de chose. J'eus recours à ma méthode ordinaire ; je mouillai tout le bras d'une fomentation émolliente. Le troisième jour , un gonflement , qui s'étoit joint aux contusions , cessa , & me fit découvrir une luxation complète de la tête de l'*humérus* , que je réduisis par les secours de l'art. Obligé de vaquer à d'autres affaires , je laissai le soin des pansemens entre les mains de la femme du blessé. Dans mon absence , un frere Récollet , qui faisoit la quête dans cette paroisse , poussé par le bruit de cet événement , se rendit chez le malade , s'informa des moyens qu'on avoit employés dans le traitement , examina lui-même la plaie ; & , sans avoir égard aux circonstances , il fit appliquer , sur le champ , sur toute l'étendue de l'échymose des compressees trempées dans l'eau-de-vie camphrée , promettant le succès le plus heureux , appuyé sur l'expérience qui venoit

84 OBSERVATION SUR L'USAGE, &c.  
d'être faite sur un religieux de son ordre.  
Les premiers accidens reparurent de nouveau, & avec plus de force; l'affoupissement & le délire annonçoient une mort évidente, si les saignées faites à propos, & les fomentations émollientes répétées, n'étoient venues au secours du malade dans un état si déplorable, occasionné par la témérité d'un ignorant, le malade resta dans cette espece d'agonie pendant deux jours, lorsqu'insensiblement la tension du bras diminua; & de-là s'ensuivit, par degré, la disparition des autres symptomes, jusqu'à la curation entière & radicale. En voilà assez pour convaincre les plus incrédules qui ne cessent, dans de semblables occasions, de vanter hardiment l'usage fréquent des spiritueux: si jamais de pareils faits leur tombent sous les yeux, peut-être se rendront-ils à l'évidence....  
Je suis, &c.





# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: NOVEMBRE 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	3	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	28	4	28
2	3	9	5 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
3	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	5	28	2	28
4	3 $\frac{1}{2}$	10	9	28	2 $\frac{1}{2}$	28
5	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28	6	28
6	3	7 $\frac{1}{2}$	4	28	6	28
7	3 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
8	0 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	1	28	1	28
9	0 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	$\frac{1}{4}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
10	01	6 $\frac{1}{2}$	3	28	5	28
11	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2	28	2 $\frac{1}{2}$	28
12	2 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4	28	2	28
13	5	9 $\frac{1}{2}$	7	27	11 $\frac{1}{2}$	27
14	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	7	27	10 $\frac{1}{2}$	27
15	7 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{4}$	27
16	8	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{4}$	28
17	8 $\frac{1}{2}$	13	11	27	11 $\frac{1}{2}$	27
18	9 $\frac{1}{4}$	14	11 $\frac{1}{4}$	27	9	27
19	9 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27	5 $\frac{1}{2}$	27
20	7 $\frac{1}{2}$	10	9	27	7 $\frac{1}{2}$	27
21	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27	8 $\frac{1}{2}$	27
22	5 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28
23	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{3}$	28	4	28
24	6 $\frac{1}{4}$	10	8 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{2}$	28
25	8	10	9 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$	28
26	7 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	6	28	3 $\frac{1}{4}$	28
27	2	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	2	28
28	3 $\frac{1}{2}$	5	1	28	4 $\frac{1}{2}$	28
29	0 $\frac{1}{2}$	4	$\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
30	01	1	$\frac{1}{2}$	28	3	28

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 13 h.</i>
1	O. leg. br. b.	O. b. nuag.	Serein.
2	S. leg. br. n.	S. nuag. br.	Beau.
3	S. leg. br. n.	S. nuag. br.	Beau.
4	S-S-E. br. nuag. couv.	S S-E. couv. brouillard.	Couvert.
5	N-N-E. pl. couvert.	N. couvert. bruine.	Beau.
6	N. br. nuag.	N. nuages.	Nuages.
7	N. couvert.	N. couv. n.	Beau.
8	S-S-E. ép. brouillard.	E. ferein.	Serein.
9	E. brouillard. beau.	E-N-E. fer. brouillard.	Serein.
10	E. brouillard. beau.	E. beau. ép. brouillard.	Brouill.
11	N-E. ép. br.	E. br. épais	Ep. brouill.
12	E. épais br.	E. beau. br.	Beau.
13	S-S-O. pet. pluie. couv.	S-O. couv. nuages.	Gr. pluie.
14	S. couv. n.	S. nuag. br.	Couvert.
15	S-E. couvert. petite pluie.	S-E. pl. cont.	Couvert.
16	S. couvert. pluie.	S. couvert.	Pluie.
17	S-S-E. nuag. couvert.	S S-E. couv.	Couvert.
18	S. nuages.	S. nuages.	Beau.
19	S-S-E. beau. nuages.	S. nuages. c.	Pluie.
20	E. nuages.	E-S-E. n. b.	Pluie.
21	E-S-E. n. couvert.	S-E. couv. pluie.	Brouillard.
22	E. ép. br. uill. nuages.	S-E. nuagés. beau.	Couvert.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
23	O. N. O. br. épais.	O. brouill.	Beau.
24	O. br. nuag.	O. nuag. br.	Couvert.
25	N - N - O. c. bruine.	N - O. couv.	Couvert.
26	N - O. nuag.	N - O. nuag.	Couvert.
27	N. fer. nuag.	N. beau.	Nuages.
28	N - N - E. c. nuages.	N - N - E. n.	Beau.
29	N - E. beau.	N - N - E. b.	Beau.
30	E - N - E. br.	N - E. nuages. beau.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre ; pendant ce mois , a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été d'un degré au-dessous du même terme ; la différence entre ces deux points est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de 13  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

3 fois du N - N - E.

3 fois du N - E.

2 fois de l'E - N - E.

7 fois de l'E. S.

2 fois de l'E - S - E.

3 fois du S - E.

4 fois du S - S - E.

6 fois du S.

## 88 MALADIES REGN. A PARIS

Le vent a soufflé 1 fois du S-S-O.  
 1 fois du S-O.  
 3 fois de l'O.  
 1 fois de l'O-N-O.  
 2 fois du N-O.  
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 5 jours serein.  
 16 jours beau.  
 18 jours du brouillard.  
 18 jours des nuages.  
 14 jours couvert.  
 7 jours de la pluie.

### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1766.*

Les fièvres, qu'on avoit observées dans le mois précédent, ont continué pendant tout ce mois; nous devons ajoûter à la description de celle qui a régné à S. Lazare, que, dès le commencement de la maladie, les urines dépoient une quantité très-considérable de matiere muqueuse.

Les petites véroles ont paru se multiplier: il y en a eu parmi beaucoup de confluentes; cependant elles n'ont pas paru extrêmement meurtrieres. On a ouï parler d'un très-grand nombre de personnes qui ont été attaquées de rougeoles.

Il a régné, dans quelques quartiers de la ville, une espece de fluxion de poitrine, dont le caractere étoit plutôt catarrhal qu'inflammatoire. Les saignées trop multi-

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 89  
pliées n'ont servi qu'à affoiblir les malades ,  
& aggraver les symptômes : le tartre stibié  
en lavage, & les purgatifs réitérés ont paru  
réussir beaucoup mieux.

---

*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois d'Octobre 1766 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

L'air est resté à un état de température  
moyenne, depuis le 1<sup>er</sup> du mois jusqu'au  
10. Dans les jours suivans, le thermo-  
mètre s'est approché du terme de la conge-  
lation ; mais le tems s'est remis au tempéré,  
vers la fin du mois. Il y a eu très-peu de  
pluie : elle n'a été remarquable que le 8 &  
le 9 : cependant le vent a presque toujours  
été *sud*.

Le barometre a été constamment observé  
au-dessous du terme de 28 pouces, depuis  
le 1<sup>er</sup> du mois jusqu'au 11 ; &, depuis le  
20 jusqu'au 31, il a presque toujours été aussi  
observé au-dessous de ce terme. Le 6 & le  
8, le mercure a descendu à 27 pouces  
4 lignes, & même plus bas ; & il en a été  
de même du 24 & du 27 : le 17, il s'est  
élevé à 28 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, mar-  
quée par le thermometre, a été de 17  $\frac{1}{2}$  de-  
grés au-dessus du terme de la congelation ;

90 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

& la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de  $16\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

4 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

9 fois du sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

1 jour d'éclairs.

1 jour de grêle.

6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Octobre 1766.*

La fièvre continuë putride persistoit, & étoit toujours dangereuse. La tête, dans presque tous les malades, étoit tellement prise, dès le commencement de la maladie, que les disparates, ou le délire obs-

cur, s'ensuivoient presque d'abord; ce qui étoit bientôt suivi du *coma* & du délire absolu, accompagné de soubresauts. Cette fièvre d'ailleurs, devenoit plus vermineuse qu'elle ne l'avoit encore été : les minoratifs aigrets & anti-septiques, tels que les décoctions de tamarins, faisoient la base de la cure; & les malades ne guérissent que par un flux de ventre bilieux, qui ne s'établissoit guères cependant d'une manière critique, avant le quatorzième jour. La convalescence étoit longue dans ceux qui guérissent, quoique le traitement de la maladie eût été suivi dans toutes les règles.

Le refroidissement considérable du tems, vers le 10 du mois, fut la cause de beaucoup de diarrhées qui, dans quelques-uns, furent accompagnées de coliques. Cette maladie a été opiniâtre dans plusieurs, & n'a pu guères être déracinée que par le rétablissement de la transpiration supprimée, à laquelle on devoit l'attribuer. C'est à cette même cause que l'on a dû rapporter des rhumes fâcheux & des fluxions de poitrine, qui ont obligé de recourir plus ou moins aux évacuations sanguines, & aux remèdes incisifs, pectoraux & diaphorétiques, dans l'usage desquels on étoit d'autant plus obligé d'insister, que la lymphe du sang a été observée très-coëneuse dans presque tous les malades.

## LIVRES NOUVEAUX.

*De optimâ & tutissimâ celeberrimi Rothomagensis professoris methodo quæ in viris calculosis celebratur sectio lateralis Dissertatio anatomico-chirurgica.* C'est-à-dire : Dissertation anatomique & chirurgicale sur l'excellence & la sûreté de la méthode de pratiquer la taille latérale de M. Lecat, célèbre professeur de Rouen, soutenue, aux écoles de chirurgie de Bordeaux, par M. Grossard, sous la présidence de M. La Fourcade, maître en chirurgie à Bordeaux. A Bordeaux, 1766, in-4°. On en trouve quelques exemplaires, à Paris, chez Vallat-La-Chapelle.

Recherches sur le Tissu muqueux, ou l'Organe cellulaire, & sur quelques Maladies de la poitrine; par M. Théophile De Borden, docteur en médecine de la Faculté de Paris & de Montpellier. On y a joint une Dissertation du même auteur, sur l'usage des eaux de Barèges dans les écrouelles, avec cette épigraphe :

*Suum cuique judicium, & omnes pro suo quisque arbitrato, aliter atque aliter eâdem de re sentiunt.*

BALLONIUS.

A Paris, chez Didot le jeune, 1767, in-12.



## PRIX PROPOSÉ

*Par l'Académie royale de chirurgie , pour  
l'année 1768.*

L'Académie royale de chirurgie propose de nouveau pour le prix de l'année 1768 , le sujet suivant :

*Etablir la théorie des lésions de la tête par contre-coup , & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer.*

Les Mémoires qui lui ont été envoyés précédemment , n'ayant pas rempli toute l'étendue de ce sujet , elle croit devoir indiquer un Recueil d'observations d'anatomie & de chirurgie , où l'on trouvera les principes donnés par les meilleurs auteurs sur cette question importante (a). L'intention de l'Académie est de favoriser les concurrents , en leur présentant des faits tirés de livres rares , qu'il paroît essentiel de connoître & de consulter. Le prix sera double ; il consistera en deux médailles d'or , de la valeur de cinq cent livres chacune , suivant la fondation de M. *De la Peyronie*.

Ceux qui enverront des Mémoires , sont priés de les écrire en françois ou en latin , & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

(a) *A Paris , chez Cavelier , libraire , rue Saint Jacques , au Lys d'or.*

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages ; ils y joindront , à part , dans un papier cacheté & écrit de leur propre main , leurs nom , qualités & demeure ; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait mérité le prix.

Ils adresseront leurs ouvrages , francs de port , à M. *Louis* , secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie , à Paris , ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes , de quelque qualité & pays qu'elles soient , pourront aspirer au prix ; on n'en excepte que les membres de l'Académie.

Les deux médailles , ou une médaille , & la valeur d'une autre , à volonté , seront délivrées à l'auteur même qui se sera fait connoître , ou au porteur d'une procuration de sa part , l'un ou l'autre représentant la marque distinctive , & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1767 , inclusivement ; & l'Académie , à son assemblée publique de 1768 , qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques , proclamera celui qui aura remporté le prix.

*L'Académie , ayant établi qu'elle donneroit , tous les ans , sur les fonds qui lui ont été légués par M. De la Peyronie , une mé-*

*daillé d'or de deux cent livres, à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matiere de chirurgie que ce soit, au choix de l'auteur, elle adjugera ce prix d'émulation, le jour de la séance publique, à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage, dans le courant de l'année 1767.*

*Le même jour, elle distribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq chirurgiens, soit académiciens de la classe des libres, soit simplement régnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année 1767, un Mémoire, ou trois Observations intéressantes.*

---

## A V I S

*Aux jeunes Chirurgiens.*

Un citoyen zélé pour le bien de l'humanité, a déposé la somme nécessaire pour les frais de la réception gratuite de deux élèves à la Maîtrise en chirurgie de Paris. Son intention est que les professeurs royaux des écoles jugent, par des épreuves convenables, non-seulement des connoissances acquises des concurrens, mais aussi des dispositions qui promettoient des talens plus distingués.

Ceux qui, ayant fait les études & les exercices que les réglémens prescrivent, se croiront en état de concourir, peuvent se faire inscrire, avant le 15 Mars prochain 1767, chez M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie.

Ce délai est donné en faveur des chirurgiens de province.

# T A B L E.

<b>L</b> ES Vapeurs & Maladies nerveuses, &c ; traduit de l'anglois de M. <i>WHYTT</i> . Par M. Le Begue de Presle, médecin. 1. <i>EXTRAIT</i> .	Page 3
Observation sur une Espèce particulière de Vapeurs. Par M. Dablain, médecin.	32
Observations sur l'Usage des Humeurs. Par M. Delabrouffe, médecin.	39
Leure de M. Mareschal de Rougetes, chirurgien, sur l'Usage des Humeurs dans les maladies vaporeuses.	44
Observations sur l'Usage des Humeurs dans les maladies vaporeuses. Par M. Brun, médecin.	52
— sur la Prédiction de plusieurs Crises par le pouls. Par M. Strack, médecin.	64
Observation sur une Hydrocéphale. Par M. Deslandes, chirurgien.	74
Observations sur les Inconvéniens des spiriteux dans les plaies d'armes à feu. Par M. Bayle, chirurgien.	79
Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Novembre 1766.	81
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1766.	88
Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Octobre 1766. Par M. Boucher, médecin.	89
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1766. Par le même.	90
Livres nouveaux.	92
Prix proposé par l'Académie royale de chirurgie, pour l'année 1768.	93
Avis aux jeunes Chirurgiens.	94

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1767. A Paris, ce 23 Décembre 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-  
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine  
de Paris, Membre de l'Académie Royale des  
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,  
& de la Société Royale d'Agriculture de la  
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

FÉVRIER 1767.

---

TOME XXVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

FÉVRIER 1767.

---

SECOND EXTRAIT.

*Les Vapeurs & Maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques, reconnues & traitées dans les deux sexes ; traduction de l'anglois de M. WHYTT : on y a joint, 1<sup>o</sup> une Exposition anatomique des nerfs, avec figures ; par M. Alexandre MONRO ; 2<sup>o</sup> l'Extrait des principaux ouvrages sur la nature & les causes des maladies nerveuses ; 3<sup>o</sup> des Conseils sur le régime & la conduite qu'on doit observer, pour se préserver, tant de l'attaque que des retours de ces maladies ; ouvrages revus & publiés par M. LE BEGUE DE PRESLE, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal. A Paris, chez Vincent, 1767, in-12, deux volumes.*

Nous avons annoncé, en terminant notre premier Extrait, que nous donnerions, dans celui-ci, le traitement que



M. Whytt indique pour les différens genres de maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques ; traitement qui fait l'objet du septieme chapitre de son ouvrage. Nous remarquerons donc d'abord , avec lui, que, quoique l'on puisse dire, en général, que ces maladies sont plus incommodes & plus longues que dangereuses, néanmoins, comme elles peuvent être produites par différentes causes, le danger qui les accompagne, & le traitement qu'elles exigent, doivent être très-différens ; d'où l'on peut conclure que les remedes échauffans , aromatiques, ou fétides, auxquels on a donné les noms de *nervins* & d'*anti-hystériques par excellence*, quoiqu'utiles dans quelques cas, sont souvent dangereux dans plusieurs autres. En général, M. Whytt observe que s'il est presque toujours en la puissance de la médecine & du médecin de procurer du soulagement, il leur est souvent impossible de déraciner ce genre de maladies. C'est pourquoi il conseille à ceux qui entreprennent de les traiter, d'exhorter, avant toutes choses, leurs malades, sur-tout ceux qui ont du courage, à supporter leurs maux qu'on ne peut quelquefois ni prévenir ni guérir parfaitement. Il est bon aussi de les avertir que, si, de leur côté, ils ne prennent avec constance les remedes qu'on leur prescrit, & s'ils ne se soumettent avec persé-

véance à un régime & à des exercices réglés, on ne peut leur promettre de soulagement sensible ni durable.

Notre auteur réduit à deux indications générales toutes les vues qu'on doit se proposer dans le traitement des maladies nerveuses. 1<sup>o</sup> De diminuer ou d'écarter les causes prédisposantes qui rendent le corps sujet aux affections nerveuses. 2<sup>o</sup> D'éloigner ou de corriger les causes occasionnelles qui produisent, sur-tout dans ceux qui y sont prédisposés, cette foule de symptômes nerveux, hypocondriaques ou hystériques, dont nous avons fait l'énumération dans notre Extrait précédent.

La principale cause qui dispose le plus souvent aux maladies nerveuses, est, comme nous l'avons déjà dit, la trop grande délicatesse ou la sensibilité excessive des nerfs en général, ou de ceux de l'estomac & des intestins en particulier. Lorsque cette disposition particulière des nerfs est naturelle, c'est-à-dire, lorsqu'elle dépend de la constitution du sujet, & qu'elle n'est pas la suite de quelque indisposition ou de quelque erreur dans le régime, on ne peut guères se flater de la changer entièrement; c'est beaucoup, lorsqu'on peut parvenir à la diminuer. Les meilleurs remèdes qu'on puisse employer, pour remplir cette première indication, sont ceux qui non-seulement fortifient l'estomac

& les intestins , mais encore tout le corps , ou ceux qui , par l'action particuliere qu'ils exercent sur les extrémités des nerfs auxquels on les applique , affoiblissent , pour un tems , la trop grande sensibilité de tout le systême.

Les remedes capables de fortifier le corps , que l'expérience nous a fait connoître , sont , 1<sup>o</sup> les amers ; M. Whytt préfere la *racine de gentiane*, les *sommités de petite centaurée* , & les *écorces d'oranges* ; les deux premiers , parce qu'ils sont moins désagréables & moins échauffans que les autres ; & le dernier , à raison de son odeur agréable. Il conseille de les donner en infusion dans le vin , à moins que le malade ne soit sujet aux aigreurs ; auquel cas , il les fait infuser dans l'eau-de-vie ou dans l'eau simple. Lorsqu'ils échauffent le malade , il en diminue la dose , ou y ajoûte l'élixir de vitriol de la pharmacopée d'Edimbourg : enfin , si , au lieu de réveiller l'appétit , ils le détruisent ou qu'ils pesent sur l'estomac , il conseille d'y renoncer & d'avoir recours à d'autres remedes. 2<sup>o</sup> Le quinquina : notre auteur prétend qu'il fortifie beaucoup plus , & échauffe beaucoup moins que les autres amers ; il a joint quelquefois ces deux genres de remedes avec succès , sur-tout lorsque la maladie étoit accompagnée de flatuosités dans l'estomac. Il assure qu'il n'a jamais vu que le quinquina produisît aucun mauvais effet , lorsque l'esto-

mac des malades s'en accommodoit. 3<sup>o</sup> Le mars : il est peu de remède, selon M. Whytt, qui fortifie d'une façon si marquée l'estomac, les intestins & le reste du corps, que le mars & ses préparations. Il préfère, avec Sydenham, la limaille d'acier ; il la prescrit, à la dose de cinq, jusqu'à quinze ou vingt grains ; &, quoiqu'à cette dernière dose, elle échauffe quelques personnes, il y a cependant des tempéramens qui peuvent en supporter des doses beaucoup plus fortes : il cite, à ce sujet, l'exemple d'un homme qui en prenoit, chaque jour, deux cent trente grains en trois doses ; ce qu'il continua, pendant plusieurs mois, pour une foiblesse d'estomac, & des indigestions. Quelquefois la limaille dérange l'estomac, surtout dans les personnes foibles & délicates. Dans ce cas, Sydenham faisoit prendre quelques gouttes de *laudanum*, le soir, en se couchant ; mais notre auteur préfère quinze grains ou un scrupule de thériaque. Les personnes qui ne peuvent pas soutenir la limaille d'acier, supportent mieux la teinture de Mynsicht, le vin chalybé, les eaux de Pyrmont, ou les autres eaux ferrugineuses. Les amers, le quinquina & le mars ont besoin d'être continués pendant plusieurs mois, autrement ; on ne doit pas en attendre un grand effet : il est même des cas où l'on est obligé d'en continuer l'usage pendant

des années entières. Alors il est plus avantageux de prendre le quinquina & les amers pendant l'hyver & le printems, en en interrompant, de tems en tems, l'usage pendant une semaine ou deux ; l'été, on peut aller aux eaux, &c.

4<sup>o</sup> Les bains froids. *Rien*, dit-il, *ne fortifie plus sensiblement le système nerveux ; & ne donne plus de ressort à tous les vaisseaux, que le bain froid ; car, ajoûte-t-il, quoique l'eau n'agisse immédiatement que sur les nerfs & les vaisseaux cutanés, cependant sa vertu fortifiante se communique, par sympathie, jusqu'aux parties les plus intérieures.* Les saisons les plus propres pour en faire usage, sont le printems, l'été & l'automne. C'est assez, sur-tout pour les personnes maigres, de prendre trois ou quatre bains froids par semaine ; mais, comme ils tendent à maigrir, les personnes grasses pourront en faire usage tous les jours. Les bains froids ne conviennent point dans les personnes dont l'estomac, le foie ou quelque autre viscere sont obstrués, ou autrement affectés, parce qu'en faisant refluer le sang de la circonférence au centre, ils augmenteroient les embarras, & , par conséquent, les accidens. Notre auteur a cru devoir avertir qu'en recommandant les amers, le quinquina, l'élixir de vitriol, les martiaux & les bains froids, il n'a pas prétendu qu'on

dût faire faire usage de ces remèdes au même malade, sur-tout en même tems, mais qu'il y en a dans lesquels la teinture de quinquina avec quelques amers suffit; d'autres qui retirent plus d'avantage du mars en substance, ou des eaux martiales, &c.

5° L'air, lorsqu'il est froid & sec, conserve & fortifie tout le corps; aussi rien n'est-il plus propre à le relâcher & à l'affoiblir, qu'un air trop chaud, sur-tout lorsqu'il est rendu tel par un grand feu ou un poêle dans une petite chambre: cependant, lorsque l'estomac & les intestins sont foibles, on doit se garantir du froid avec soin, principalement en hyver, rien n'étant plus contraire dans ces sortes de cas, que la suppression de l'insensible transpiration.

6° Les alimens. Il faut qu'ils soient nourrissans, mais de facile digestion, & accommodés à l'estomac du malade. On doit sur-tout éviter les excès qui affoiblissent toujours l'estomac, & dérangent ses nerfs. Le vin pris avec excès énerve les forces & les facultés de l'ame; quelques verres de cette liqueur pendant le repas, ou après, peuvent être utiles; mais une plus grande quantité surcharge les estomacs foibles, & retarde la digestion. Le tems le plus propre, selon notre auteur, à boire un peu de vin, est celui où l'estomac est vuide, *parce que*, dit-il, *cette liqueur étant moins affoiblie,*

*& s'appliquant plus immédiatement aux nerfs, elle a plus d'efficacité pour les fortifier* : il assure s'être très-bien trouvé d'un verre de vin de Bordeaux, pris avec une bouchée de pain, deux heures avant son dîner, dans un tems où il avoit l'estomac foible; &, dans une autre circonstance, où à la suite d'une autre indisposition, il avoit le dedans des mains brûlantes, étoit très-foible, & suoit au moindre mouvement qu'il faisoit. En traitant des alimens & des boissons, il croit devoir avertir que l'usage immodéré qu'on fait aujourd'hui du thé en Ecosse, est une des causes les plus fréquentes des maux d'estomac, auxquels il paroît qu'on est plus exposé qu'autrefois. Il avoue qu'il a été un tems où il croyoit que les reproches, qu'on faisoit à cette boisson, n'étoient pas fondés; mais son expérience l'a détrompé.

7<sup>e</sup> L'exercice est si nécessaire pour fortifier les nerfs, que, sans ce secours, les remèdes les plus efficaces se trouvent sans effet. De toutes les espèces d'exercices, celui du cheval est regardé avec raison comme le plus utile. M. Gilchrist de Dumfries recommande la navigation comme un secours très-efficace contre les maladies nerveuses. M. Whytt cite l'exemple de deux personnes, dont l'une, très-sujette à des accès d'épilepsie, n'en éprouvoit jamais

aucun, tant qu'elle étoit à la mer; & l'autre fut délivrée, par une navigation de fix semaines, de syncopes accompagnées de convulsions; toutes les fois qu'elle prenoit un purgatif, ne lui eût-il procuré qu'une seule selle, &c.

8° On doit sur-tout égayer & distraire les malades, parce que rien ne dérange plus le système nerveux, & sur-tout les forces digestives, que la crainte, le chagrin & l'inquiétude.

Quelque efficaces que soient tous ces remèdes pour redonner au système nerveux en général, & aux nerfs du canal alimentaire en particulier, la force qui leur manque, on est obligé d'en continuer long-tems l'usage, avant qu'ils produisent quelque effet sensible; ce qui oblige souvent d'avoir recours à un autre genre de remèdes, pour pallier les accidens auxquels les personnes vaporeuses & hystériques sont si souvent exposées.

Les principaux remèdes de cette espèce sont, 1° ceux qui, pendant le tems de leur opération, affoiblissent la sensibilité des nerfs, &, par ce moyen, calment les douleurs & les mouvemens irréguliers, ou les spasmes, qui sont produits par quelque irritation. On doit mettre à la tête l'*opium* qui; lorsqu'il est appliqué, en suffisante quantité, aux nerfs de quelque partie sensible, affoi-



blit non-seulement leur sensibilité , mais encore , par sympathie , celle de tout le système nerveux. Il est sur-tout fort utile dans les spasmes fixes , aussi-bien que dans les convulsions alternatives des muscles ; dans les douleurs qui ne sont pas compliquées d'inflammation ; dans la foiblesse , les lassitudes & les bâillemens qui accompagnent le flux immodéré des règles ; dans les coliques venteuses , & quelquefois dans l'asthme spasmodique qui n'est accompagné ni d'obstruction ni d'épaississement de l'humeur bronchique , lorsqu'on le donne , à l'heure du sommeil , à la dose d'un grain ou d'un grain & demi , avec un peu d'*assa-fœtida*. M. Whytt dit avoir vu calmer , par son secours , cette agitation & ces bouffées de chaleurs auxquelles les hypocondriaques sont si sujets. Quoique l'*opium* soit propre à apaiser un grand nombre d'accidens nerveux , quelque cause qui les ait produits , cependant il est plus particulièrement adapté à ceux qui reconnoissent pour cause la trop grande délicatesse du système nerveux. Mais , quelque utile que soit ce remède dans plusieurs cas , il y a des personnes auxquelles il fait plus de mal que de bien : on doit sur-tout éviter d'en faire usage , lorsque les malades sont abbatus ; car , quoiqu'il paroisse les ranimer d'abord , il les laisse ordinairement dans un état d'abattement plus grand que celui dont

il avoit paru les tirer. Un des accidens, qui accompagne le plus souvent son usage, c'est la constipation à laquelle M. Whytt veut qu'on remédie par l'usage des pilules aloëtiques, ou de quelqu'autre purgatif léger. Dans quelques cas de douleurs d'estomac & des intestins, accompagnées d'indigestion, de beaucoup de flatuosités & de rots dans lesquels l'*opium* ne paroïssoit pas convenir, à raison de la faculté qu'il a de constiper, M. Whytt s'est bien trouvé de l'extrait de jusquiame, pris, en se mettant au lit, à la dose d'un grain & demi, jusqu'à trois ou quatre, &, à une moindre dose, le matin; car, quoique ce remede soit moins calmant que l'*opium*, cependant il lui est préférable dans beaucoup de cas, à raison de sa vertu laxative.

2<sup>o</sup> Ceux qui, en affectant les nerfs d'une maniere agréable, & peut-être en les relâchant, diminuent le sentiment de la douleur, & arrêtent souvent les tremblemens, les convulsions, les spasmes & les autres mouvemens irréguliers des nerfs : de cette espece sont les demi-bains, les bains de pieds, les fomentations chaudes qui réussissent dans les cas où l'*opium* ne convient pas. Mais, comme tous ces moyens tendent à relâcher, on ne doit, dit notre auteur, y avoir recours que dans les cas les plus urgens, chez les personnes foibles & délicates; ce qui s'ac-

corde peu avec la méthode de quelques médecins François ; méthode dont l'efficacité est démontrée par une foule d'observations qu'on peut voir dans notre Journal. Au reste, en blâmant la timidité de M. Whytt sur l'usage des humectans, je ne doute pas que les partisans de cette méthode n'approuvent les vues excellentes, qui se trouvent répandues dans son ouvrage, tant sur la théorie que sur le traitement des maladies qui ont leur siège dans le système nerveux ; mais poursuivons.

3<sup>o</sup> Ceux qui, par leur *stimulus* particulier, affectent assez puissamment les nerfs, pour non-seulement les rendre moins sensibles à l'irritation des différentes causes morbifiques, mais encore pour leur communiquer un peu de force, au moins pendant quelque tems : de ce nombre sont le camphre, le castor, le musc & les gommes fétiides. Les effets de ces remèdes dépendent de leur action sur les nerfs de l'estomac : il ne paroît pas qu'au moins, la plupart d'eux agissent, en qualité de stupéfiants ou de narcotiques, comme l'*opium*. Le camphre, par exemple, est très-volatil & très-pénétrant ; il favorise la transpiration, & agit fréquemment comme anti-spasmodique. Il procure souvent le sommeil dans les fièvres accompagnées de délire, dans lesquelles l'*opium* seroit nuisible. M. Whytt dit en

avoir éprouvé de bons effets dans la manie & la mélancolie : il a rendu les malades plus tranquilles & plus posés. Il rapporte, à ce sujet, l'histoire d'une personne qui, voulant connoître quels effets produiroit une forte dose de camphre, en avala un demi-gros dissous dans un peu d'huile d'olives ; immédiatement après, il sentit, dans son estomac, une chaleur extraordinaire qui n'étoit cependant pas incommode. Après s'être promené dehors, pendant une demi-heure, il voulut jeter les yeux sur quelques nouvelles ; il se trouva entièrement incapable de comprendre ce qu'il lisoit, sa tête étant remplie d'un grand nombre d'idées confuses. Il commença à chanceler, en marchant : peu après ses yeux parurent se couvrir d'un voile épais ; & il éprouva d'autres symptômes qui lui firent craindre une attaque d'apoplexie. Mais, étant sorti pour aller se faire tirer du sang chez l'apothicaire le plus voisin, le grand air commença à dissiper tous ces accidens ; & , au bout de quelques heures, il se retrouva dans son état naturel, sans avoir fait aucun remède.

M. Whytt est bien éloigné de regarder le *castoreum* comme un remède aussi efficace dans les maladies nerveuses, que quelques médecins l'ont imaginé : donné à la dose de douze ou vingt grains, il procure du repos, en diminuant la sensation désagréable que les

vents qui s'engendrent dans l'estomac, ont coutume de causer; sensation qui souvent produit l'insomnie : en effet, le *castoreum* paroît convenir principalement aux personnes tourmentées de vents : quelquefois même il a paru augmenter l'efficacité de l'*opium*, lorsqu'on le lui a joint, soit en substance, soit en teinture.

Le musc échauffe moins que le *castoreum* ; & on peut l'employer dans les cas où il ne seroit pas sûr de donner le *castoreum* ni l'*opium*. Selon notre auteur, deux ou trois grains de musc, broyés avec un peu de sucre, & donnés dans une cuillerée d'eau de menthe, arrêtent le vomissement occasionné par la dentition dans les enfans. Riviere dit que, de son tems, on le donnoit avec succès, à la dose de treize grains, dans les accès de la passion hystérique ; il est assez ordinaire maintenant, qu'on l'ordonne, même à une plus forte dose, deux ou trois fois le jour.

L'*assa-fœtida* est la plus forte des gommes fétides, & presque la seule, dit M. Whytt, que je sois en usage de prescrire intérieurement dans les affections nerveuses ou hystériques. Elle produit de très-bons effets dans les flatuosités, dans les spasmes du canal alimentaire, & dans les accès d'asthme, qui sont produits ou augmentés par les vents qui distendent l'estomac.

Lorsque

Lorsque les symptômes nerveux ou hystériques sont accompagnés de quelque mouvement de fièvre, on ne doit employer qu'avec réserve les gommes fétides, le camphre & le *castoreum*, à raison de leur qualité échauffante : il seroit même prudent de s'en abstenir tout-à-fait. Ils conviennent mieux dans les cas où le pouls est foible & lent. Comme nous ne connoissons point la maniere dont chacune de ces substances agit sur les nerfs, il n'est pas possible de prévoir, avant de l'avoir essayé, quelle est celle qui réussit le mieux dans chaque tempérament. La disposition des nerfs de l'estomac est même quelquefois telle, qu'une cuillerée de suc de limon, sans le mélange d'aucune autre drogue, a suffi constamment, pour guérir une palpitation de cœur, dans une personne qui avoit fait inutilement usage de tous les remèdes qu'on qualifie du titre d'*anti-hystériques*.

Une remarque importante de notre auteur, que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que cette seconde classe de remèdes dont nous venons de parler, (*l'opium*, les demi-bains, le camphre, le *castoreum*, le musc & l'*assa-fœtida*, ) ne sont utiles que comme palliatifs, en diminuant ou en écartant la douleur ou les autres accidens dans les maladies nerveuses ou hysté-

riques, & qu'on ne doit point attendre de leur usage le rétablissement de la force ou de la consistance des nerfs; ce qui est cependant nécessaire pour opérer une cure radicale. Cependant; si l'on en croit cet auteur, lorsque ces maladies ne dépendent pas tant d'une foiblesse générale du système nerveux, que de l'état morbifique des nerfs de l'estomac, l'usage long-tems continué de ces palliatifs peut rendre la cure radicale; car, tandis que ces remèdes diminuent les mauvais effets de ce désordre des nerfs; la nature, soit par elle-même, ou aidée de leur secours, peut très-bien, à la longue, se débarrasser de la cause morbifique; ou la corriger.

Tels sont les moyens que M. Whytt propose pour combattre les causes qui disposent aux maladies nerveuses; maladies auxquelles on est toujours exposé, tant que ces causes subsistent, & qu'on ne peut, par conséquent, se flater de déraciner; qu'en changeant ces dispositions; nous avons cru devoir nous étendre un peu sur cette partie de son ouvrage, afin de mettre nos lecteurs en état de comparer sa méthode curative avec celle des auteurs dont nous avons parlé au commencement de notre Extrait précédent. Nous passerons un peu plus légèrement sur les moyens qu'il indique pour détruire les

causes occasionnelles : comme ces causes sont le plus souvent l'effet ou la suite d'autres maladies, nous ne nous arrêterons qu'à ce qui nous paroîtra particulier à notre auteur ; ou plutôt nous nous contenterons d'indiquer les vues générales qu'il présente, pour combattre chacune de ces causes.

Nos lecteurs se rappelleront, sans doute, qu'il distingue les causes occasionnelles en *générales* & en *particulières* ; qu'il réduit les générales aux trois suivantes, *une matière étrangère dans le sang, la diminution ou la suppression de quelque évacuation habituelle, & le défaut d'une quantité suffisante d'un sang bien conditionné*. Lorsqu'on a lieu de soupçonner que c'est une humeur de goutte vague qui produit les accidens nerveux, il conseille de la combattre ou de prévenir sa reproduction par un régime convenable, l'exercice, les amers, ou la diète blanche ; il propose aussi de tenter l'eau de chaux, le savon, les vésicatoires & les canteres. Lorsqu'on croit devoir accuser cette espèce d'humeur qu'on a appelée improprement *scorbutique*, mais qu'on devroit plutôt appeler *dartreuse*, il veut qu'on tâche de pousser cette humeur à la peau, par les vomitifs, les stomachiques & les sudorifiques, & qu'on termine la cure avec les mercuriels doux, & les eaux miné-



rales purgatives. Lorsque la matiere morbifique est le reste de quelque ancienne maladie mal guérie , il faut avoir recours aux remedes les mieux appropriés à la nature de la maladie, ou aux circonstances dans lesquelles se trouve le malade. Si la maladie est entretenue par la suppression de quelque évacuation habituelle, on sent assez qu'il faut employer les moyens les plus efficaces pour la rétablir. Lorsqu'elle est occasionnée par le défaut d'une quantité suffisante de sang, en conséquence du flux immodéré des hémorrhoides, des menstrues ou des lochies, on doit d'abord s'efforcer d'arrêter ces évacuations; ensuite on travaillera à remplir les vaisseaux par le moyen d'alimens legers, de facile digestion, mais qui ne portent pas de chaleur.

Les causes occasionnelles particulieres sont, comme on l'a pu voir dans notre premier Extrait, des vents, des glaires ou des vers dans l'estomac. Nous avons déjà rapporté les moyens que notre auteur indique, pour combattre les vents; il propose de détruire les glaires par l'usage des vomitifs; des amers, des martiaux, de l'exercice, sur-tout de celui du cheval. Tous les medecins connoissent les moyens de détruire les vers. Les irrégularités dans le régime sont encore une des causes particulieres qu'il

propose de combattre par un régime plus régulier : il indique, à cette occasion, celui qu'il croit le plus convenable aux personnes qui sont sujettes aux maladies nerveuses. Quant aux obstructions des viscères du bas-ventre, il propose de les résoudre au moyen des frictions douces, des fomentations relâchantes & résolutes, des vomitifs & des purgatifs doux, souvent répétés ; des apéritifs parmi lesquels il donne la préférence au tartre soluble, au sel polychreste, au mercure & au savon. Il prétend avoir employé le quinquina avec succès, dans des tumeurs au col, qui avoient le caractère écrouelleux : le traitement a besoin d'être favorisé par un régime & des exercices convenables. Enfin, pour remédier aux effets des passions de l'ame, il propose d'écarter tous les objets désagréables, & tout ce qui peut les exciter ; de travailler à fortifier les nerfs, afin que l'esprit soit moins disposé à s'affecter des impressions des objets extérieurs, ou de ses propres réflexions ; ou d'exciter des sensations ou des passions d'un autre genre, assez fortes pour affoiblir l'impression des premières.

Le huitième & dernier chapitre est destiné au traitement particulier des symptômes les plus graves des maladies nerveuses : comme ce n'est qu'une application

des vues générales que nous avons exposées ; nous ne croyons pas devoir suivre M. Whytt dans ces détails : nous renverrons donc nos lecteurs à l'ouvrage même ; & nous sommes persuadés qu'ils ne le liront pas sans fruit.

L'éditeur , à qui nous sommes redevables de la traduction de cet ouvrage utile , a cru devoir y joindre , 1<sup>o</sup> l'*Anatomie des nerfs de M. Monro*, ouvrage qui méritoit bien de paroître en notre langue. 2<sup>o</sup> Les Extraits des ouvrages qui ont paru sur les maladies nerveuses , hypocondriaques & hystériques , pendant les dix-septieme & dix-huitieme siècles. 3<sup>o</sup> Un examen de la question : *Si on doit penser, avec Boerhaave, que Sydenham se soit trompé, en mettant au nombre des maladies hystériques ou nerveuses une colique sujette à retour, & qui occasionne la jaunisse ?* Enfin des conseils sur les moyens de prévenir les maladies nerveuses , en forme d'Introduction. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire , ne nous permettent pas de faire connoître plus particulièrement ces différens morceaux.





## OBSERVATION

*Sur une Hydropisie ascite, guérie par l'usage des pilules toniques sur M. PIQUET, maître de musique & haute-contre de Saint-Germain l'Auxerrois, communiquée par lui-même, avec des réflexions ; par M. BACHER, médecin à Tann en Alsace.*

En l'année 1765, dans le courant du mois de Juin, j'eus un grand dévoiement ; & mon appétit s'éteignit. Je me sentois plus pesant ; j'avois de grandes lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, & enfin un grand mal-aise par tout le corps.

Dans cet état, j'eus recours à un médecin. Il me donna des vomitifs qui me firent rendre une grande quantité de bile ; mais l'appétit ne revint pas : le dévoiement continua ; & mon ventre étoit toujours gonflé & tendu : je marchois avec peine ; & je fatiguois extrêmement, pour monter un escalier : une altération continuelle me causoit des maux insupportables ; & la respiration devenoit, de jour à autre, plus embarrassée. On me conseilla d'aller à l'Hôtel-Dieu, où l'on me promit tous les secours possibles. J'y fus transporté à la sale des

prêtres, le 19 de Juillet. Depuis mon entrée jusqu'au 1<sup>er</sup> Septembre, mes jambes & mes cuisses devinrent si enflées & si dures, que je ne pouvois marcher : mon ventre étoit de même très-dur ; & l'enflure, en général, étoit si rénitente, qu'à peine le doigt y faisoit impression : mes urines ne couloient qu'en petite quantité ; elles étoient chargées & troubles : la respiration étoit extrêmement gênée : je n'avois point d'appétit, point de sommeil, une soif inexprimable : tout empira au point que, malgré ma grande foiblesse, l'on me proposa la ponction.

Un de mes amis, qui avoit vu les effets surprenans des pilules toniques sur un sujet plus épuisé que moi, & qui avoit déjà essuyé deux ponctions, pria M. Bacher de me voir. Ce médecin me donna de l'espérance, & me fit commencer l'usage des pilules toniques, le 2 Septembre. J'en pris quinze, à sept heures du matin, quinze à neuf, & quinze à onze heures : par-dessus chaque prise de pilules, j'avalais du bouillon ou de la tisane ; je continuai ainsi trois jours ; & , le quatrième, j'interrompis les pilules ; je les recommençai, le cinquième, & ainsi de suite. Je prenois, deux fois par jour, un bouillon de veau avec du cresson, de l'oseille & du sel ammoniac ; & je buvois à ma soif de l'eau avec un peu de vin, ou d'une tisane. Ma soif s'est étanchée ; l'ap-

pétit est revenu petit-à-petit ; le sommeil m'est venu visiter de tems en tems ; le ventre a diminué peu-à-peu , & est devenu mollet ; la respiration plus libre : mes jambes & mes cuisses se sont déenflées au point que les muscles commençoient à obéir , & sont devenus plus souples : j'ai senti de même mes forces revenir , bien lentement à la vérité.

J'étois à la fin du deuxième mois , lorsque tous ces changemens ont paru ; mais je n'étois pas guéri. La souplesse de mon ventre permit l'examen des viscères : on trouva le foie plus dur & plus gros que dans l'état ordinaire ; & on découvrit plusieurs tumeurs très-marquées , d'une étendue considérable , dans les glandes du mésentère. Peu après , mon ventre redevint gros & dur ; j'étois gonflé de vents , de bile & de glaires que je n'ai cessé de rendre. Les évacuations étoient copieuses : je vomis , pendant trois jours , de la bile de toutes les couleurs ; & même le troisième , je vomis une partie des pilules avec de la bile.

J'étois très-souvent privé du sommeil ; ou , si je reposois une heure ou deux , c'étoit d'un sommeil interrompu ; je souffrois de grandes douleurs ; & j'étois fort affoibli. On me chauffoit des serviettes qu'on m'appliquoit sur le ventre ; & on me donnoit des rôties au vin , qui calmoient mes douleurs ,

& me procuroient du sommeil. Il me prenoit, de tems à autres, des sueurs très-copieuses : j'avois aussi des saignemens de nez très-fréquens qui me soulageoient de maux de tête cruels : les urines passaient bien ; & la transpiration me rendoit plus à l'aise. Je commençois pour lors à me trouver passablement bien ; je me retournois à mon aise dans le lit.

J'étois rebuté des pilules, lorsque les grands froids sont venus ; & je fus obligé de les interrompre pendant un mois. Pendant cet intervalle, j'ai bu, tous les jours, le matin, l'après-dîner & le soir, chaque fois, un verre de vin blanc, préparé avec les baies de genièvre & de laurier.

Dès que le tems est devenu plus doux, j'ai repris les pilules toniques comme auparavant, à l'exception qu'au lieu d'un jour, je mettois deux ou trois jours d'intervalle ; je rendois tous les jours beaucoup de bile, de glaires & de vents. A la fin d'Avril, les duretés de mon ventre se trouvèrent considérablement fondues : je sentois mes forces revenir petit-à-petit ; je dormois bien ; je buvois & mangeois de même ; je me trouvois très-à l'aise dans tout mon corps ; je chantois sans peine ; je marchois très-bien, le matin ; mais, sur le soir, je sentois des douleurs quelquefois très-vives dans les talons, & au-dessus du pied. Depuis quel-

ques jours, après avoir frotté un peu rudement une de mes jambes, elles jettent une eau roussâtre. Les obstructions sont entièrement dissipées; &, quoique je ne me sente pas tout-à-fait les mêmes forces que j'avois avant ma maladie, cela ne m'empêche pas de jouir d'une parfaite santé.

PIQUET, maître de musique,  
haute-contre de Saint-Ger-  
main l'Auxerrois.

À Paris, ce 18 Juin 1766.

### RÉFLEXIONS.

J'ai appris que la personne qui fait le sujet de cette observation, s'appliquoit, depuis quelque tems, à des études très-abstraites; j'ai cru pouvoir regarder cette application comme la cause éloignée de sa maladie. On sçait que l'effet ordinaire de ces applications forcées est de troubler la digestion; ce qui suffit pour produire le dévoiement & la perte d'appétit. Ces premiers désordres ont dû en entraîner une foule d'autres. Dans ces circonstances, quand les solides sont disposés à l'atonie, il doit nécessairement se faire des engorgemens, sur-tout lorsque le corps est rempli d'humeurs dépravées, comme il l'est toujours, lorsque les digestions sont dérangées.

Il eût été facile, dès les premiers instans,



de rétablir la santé de ce malade, en disposant les humeurs corrompues à être évacuées, en fortifiant les fibres, & en réparant la perte des esprits, occasionnée par la trop grande application. Les bouillons ou apozèmes amers avec les sels, les purgatifs placés à propos, les mixtures ameres stomachiques, les vins médicinaux, une nourriture restaurante, & de facile digestion, enfin la dissipation, eussent satisfait à ces indications. Mais, quand le mal fut devenu plus grave, il falloit, sans négliger ces moyens, insister davantage sur les apéritifs, & choisir les plus puissans; il-falloit sur-tout assujettir le malade à un régime humectant & délayant.

On sera surpris, sans doute, que j'ose prescrire les délayans dans de pareilles circonstances, lorsque tous les praticiens semblent s'accorder à prescrire le régime le plus sec, pour remédier à l'atonie, prévenir & empêcher les infiltrations & les épanchemens. Mais est-on bien sûr d'obtenir, par ce moyen, le but qu'on se propose? Ne doit-on pas craindre plutôt d'accélérer la dépravation des humeurs déplacées, de les rendre plus ténaces, de dessécher le sang, &, par conséquent, d'augmenter les engorgemens & les obstructions? L'hydropisie, qui survient après un pareil traitement, est, ou très-difficile à guérir, ou incu-

nable , parce que les humeurs ont acquis un tel degré de ténacité , qu'il n'est plus possible de les ramener à la fluidité requise dans un corps déjà affoibli. Le dessèchement du sang & la ténacité des humeurs ne peuvent qu'augmenter par l'usage des hydragogues : on ne doit , par conséquent , pas être surpris de voir si peu de succès dans le traitement des hydropisies , dans lequel on suit cette méthode.

Si les hydragogues & un régime sec ont réussi quelquefois , c'est que ces hydropisies ne dépendoient que d'un simple relâchement. Mais ce genre d'hydropisie peut se guérir aussi parfaitement , & même plus sûrement par la méthode que je propose ; méthode qui , en laissant aux malades la liberté de boire à leur soif , leur prescrit la boisson qui convient à l'état présent de la maladie. L'expérience nous apprend que les hydropisies par relâchement se guérissent facilement , en buvant à volonté des eaux minérales ferrugineuses avec de bon vin , par l'usage de différens vins médicinaux , & par le secours des évacuans toniques. On peut donc permettre aux malades de boire à leur soif , même dans les hydropisies qui dépendent d'un simple relâchement. Cette méthode a même des avantages sur celle qui tend à détruire l'hydropisie par exsiccation. Mais , quand l'hydropisie a pour cause

la sécheresse du sang, la ténacité des humeurs, leur dépravation; des engorgemens, des obstructions, des évacuations immodérées, quel effet peut-on attendre d'un régime sec, & de l'usage des hydragogues? On voit de l'enflure: ce sont des eaux qui le produisent. On se propose aussi-tôt de les évacuer, de les dessécher. Mais d'où viennent ces eaux? Quelles sont les causes de cet épanchement, de cette infiltration? Quand même le malade pourroit soutenir ce traitement, quand on parviendroit à évacuer & à dessécher ces eaux, n'arrive-t-il pas nécessairement qu'excepté le cas où l'hydropisie dépend d'une simple atonie, les eaux reparoissent; il survient une rechute d'autant plus fâcheuse, que le traitement a aggravé les causes du mal.

Examinons les avantages de notre méthode. On peut, par une boisson appropriée, relâcher, détendre, corriger la mauvaise qualité des liquides; c'est même la seule voie de remédier à la sécheresse du sang, à la ténacité des humeurs, & le moyen le plus efficace de détruire les engorgemens & les obstructions. Ces avantages sont incontestables; & les inconvéniens qui peuvent résulter, en laissant boire les hydropiques à leur volonté, ne sont qu'apparens. La crainte de les disposer plus vite à l'enflure, ni même celle d'augmenter l'épan-

chement, lorsqu'il est le plus considérable, ne doit pas empêcher de suivre les vues que nous proposons.

Lorsque l'épanchement n'est pas encore fait, une boisson choisie sera un des plus sûrs moyens de le prévenir, en détruisant les causes qui l'auroient produit; lors même que la maladie sera plus avancée, & que l'épanchement sera inévitable, la boisson, bien loin de le rendre plus dangereux, pourra faciliter la guérison, en divisant, atténuant & délayant les humeurs épaisses & ténaces; le sang sera beaucoup moins sec & appauvri; les obstructions seront moins difficiles à détruire; les fibres plus souples se prêteront plus facilement à l'action des remèdes.

C'est encore un préjugé de craindre d'augmenter l'enflure, en permettant aux hydro-piques de satisfaire leur soif avec une boisson appropriée. Ce préjugé est d'autant plus difficile à détruire, que la plupart des malades sentent réellement un poids, un mal-aise, une plus grande gêne dans leur respiration, après avoir bu. Le ventre se tend davantage; le malade s'alarme: tout cela est bien capable d'en imposer à quiconque ne connoît pas, par expérience, les avantages de notre méthode. Le liquide, que les hydro-piques prennent, augmente l'enflure, donne du mal-aise, gêne la respiration, ou

parce que les vaisseaux, par lesquels il doit passer, sont bouchés & engorgés par une matiere ténace & visqueuse, ou parce que les vaisseaux affaiblis ont perdu de leur diametre (a). Dans l'un ou dans l'autre cas, il n'y a pas de meilleur moyen, pour y remédier, que l'usage bien réglé de liquides convenables, sans lesquels, nul autre remede ne peut agir avec succès. En continuant ce traitement, à moins que la maladie ne soit à son dernier degré, c'est-à-dire à moins qu'il n'y ait un affaiblissement universel, ou quelque viscere affecté au point que les fonctions vitales se trouvent lésées, on doit s'attendre à une débacle qui est le premier pas vers la guérison. Par cette méthode, on peut parvenir à évacuer entièrement les eaux, même dans le cas où il y a des squirrhes & des obstructions irrésolubles. Il est vrai qu'alors ces cures ne sont que palliatives, & que la moindre cause suffit pour amener une rechute. Mais, dans ces cas que je regarde comme incurables, la meilleure méthode est celle qui fait vivre le plus long-tems, & avec le moins d'incommodités qu'il est possible. L'expérience prouve que ce n'est jamais par la surabondance des liquides, que les hydropiques périssent. Si j'ai eu la

(a) Voyez pag. 27 & suiv. du *Précis de la Méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies*.

satisfaction de guérir un grand nombre d'hydropiques, j'ai eu occasion d'en voir mourir pour le moins autant, & même davantage ; je les ai tous vu périr de sécheresse & d'aridité, presque de la même façon que ceux qui meurent d'une inflammation de poitrine. La fin des hydropiques est d'autant plus cruelle & violente, que le régime a été sec, & qu'on a mis en usage des remèdes trop actifs.

L'hydropisie, dont on vient de lire l'histoire faite par le malade même, étoit précisément au point de pouvoir encore être guérie. L'état de la maladie, la longueur du traitement & les accidens qui sont survenus, montrent que si le mal eût jetté des racines plus profondes, il seroit devenu incurable. L'enflure pâteuse & rénitente prouvoit la grande ténacité des humeurs : dans ce cas, les forces sont presque toujours épuisées ; & la cure devient très-longue, parce que ce n'est qu'insensiblement qu'on peut délayer & atténuer les humeurs épaissies, qu'on parvient à résoudre les engorgemens & les obstructions ; & ce n'est que par des moyens proportionnés à l'état actuel de la faiblesse des fibres & des forces qui restent au malade, qu'il est permis d'attaquer le mal.

Le malade parut presque entièrement désenflé, pendant vingt-quatre heures ; mais

l'enflure reparut subitement. Il seroit difficile d'expliquer comment se font ces épanchemens subits. Les tumeurs des jambes étoient cependant plus souples ; la respiration plus libre ; des évacuations copieuses, & des sueurs abondantes qui procuroient du soulagement , donnoient de l'espérance , malgré la foiblesse du malade. Lorsqu'il fut presque entièrement dégonflé pour la seconde fois , il se dégoûta des pilules au point qu'il fallut en suspendre l'usage. Dans cet intervalle, il observa un régime humectant , délayant & fortifiant ; il prit , trois fois par jour , une dose d'un vin médicinal , afin d'atténuer les humeurs ténaces , de faciliter la résolution des engorgemens & des obstructions , & de soutenir les forces ; aussi le malade reprit-il , au bout d'un mois , ses pilules avec le succès le plus complet. L'enflure disparut entièrement ; les obstructions , qui étoient si manifestes & si considérables , se font totalement dissipées ; le sommeil & l'appétit sont revenus.

Ce traitement , à la vérité , a été très-long : si on eût voulu le précipiter , le malade eut certainement succombé ; tandis que je crois pouvoir assurer que cette cure est radicale & parfaite. Sur la fin de la convalescence , il restoit encore un peu de foiblesse dans les jambes : il y en avoit même une de laquelle il suintoit une humeur roussâ-

tre, mais qui a cessé de couler, au bout de quelques jours. Les forces sont entièrement revenues; la voix est aussi belle, aussi libre, aussi forte qu'avant sa maladie. Toutes les fonctions se font avec l'aisance avec laquelle elles doivent se faire dans l'état de santé; & il ne reste à M. Piquet, que le souvenir d'une maladie si grave.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Ascite avec anasarque, guérie par le même remède.*

Charles-Antoine Franché (a), âgé de six ans, avoit une fièvre quarte, depuis six mois. Malgré l'usage des remèdes les plus efficaces, il survint un anasarque avec une ascite des plus marquées: l'enflure augmenta de jour en jour, avec les symptômes les plus fâcheux; les urines étoient rares & briquetées; le sommeil tout-à-fait mauvais; l'appétit perdu; la soif & la fièvre étoient considérables; le ventre étoit douloureux; & tellement distendu, que la respiration en étoit extrêmement gênée; l'enflure étoit pâteuse, & toute l'habitude du corps d'un

(a) Fils de Leger Franché, cocher de madame Rouillé, à l'hôtel d'Harcourt, fauxbourg Saint-Germain.



blanc verdâtre ; la bouche & la langue même avoient cette couleur.

L'enfant étoit dans cet état , lorsqu'il commença , le 1<sup>er</sup> Février 1766 , à prendre quinze pilules toniques , par jour , en trois doses , en buvant , chaque fois , du bouillon ou de la tisane par-dessus : il avala , entre la première & la seconde prise de pilules , un bouillon de veau à l'orange , avec huit grains de sel d'absinthe : je conseillai , en même tems , de lui laisser satisfaire sa soif. Le cinquième & le sixième jour , les urines commencerent à mieux passer ; & il eut cinq à six selles , dans les vingt-quatre heures. Ce petit hydropique cependant enfla de plus en plus , au point qu'il ressembloit plutôt à une masse informe , qu'à une figure humaine : l'enflure se prêta mieux.

On continua le même régime , en interrompant , chaque cinquième jour , l'usage des pilules toniques , pour les reprendre le sixième. On baigna souvent le *scrotum* & la verge , qui étoit prodigieusement gonflée , avec du gros vin rouge aromatique , & de l'eau de chaux. Le 12 Février , les urines coulerent en abondance , sans que l'enflure en parût diminuer ; mais elle cédoit plus aisément au doigt. Les jours suivans , le visage & les mains commencerent à désenfler ; la soif & la fièvre diminuerent ; l'appétit &

le sommeil furent meilleurs. Le 25, l'enflure avoit notablement diminué ; & la respiration étoit de beaucoup moins difficile. Le 15 Mars, le visage, les bras & les jambes étoient presque déœfflés ; la fièvre ne reparoissoit que rarement ; les yeux se ranimerent ; la langue & les lèvres reprirent une couleur vermeille ; le ventre cependant étoit toujours rénitent, & très-gonflé. Le 10 d'Avril, il parut mieux se prêter ; & on sentoît que le foie étoit très-dur, & la rate plus grosse que dans l'état naturel. Le 1<sup>er</sup> de Mai, le ventre parut en meilleur état ; la couleur du visage fut bonne ; il fit très-bien ses fonctions ; il fut gai, & il se donna de l'exercice. Pendant le mois de Mai, il reprit de l'embonpoint, & il continua l'usage des pilules toniques, à la dose de sept à huit pilules par jour, en ne les prenant que deux ou trois jours de suite ; il les interrompoit, pendant deux ou trois jours, pour les reprendre ensuite. Le mois de Juin & de Juillet, il ne reprit les pilules, que trois jours consécutifs dans chaque quinzaine. Pendant cet intervalle, les obstructions se sont totalement dissipées : son ventre est dans l'état naturel ; & ce petit garçon jouit depuis d'une santé si parfaite, que son embonpoint, sa gaiété & ses forces feroient douter que jamais il eût été malade, si cette guérison n'eût été faite sous les yeux de cent person-

nes, & en présence du même médecin qui lui a donné ses soins avant moi.

Malgré toute l'étendue des connoissances que les hommes d'un génie vaste peuvent embrasser, leurs systêmes & leurs raisonnemens les ont toujours mal dirigés, quand ils les ont fait précéder l'expérience : rien, au contraire, ne contribue plus à perfectionner l'art & l'artiste, que les raisonnemens qui suivent l'observation, & des faits souvent réitérés.

La théorie la plus saine, avec des faits isolés, ne porte point conviction en médecine; mais une saine théorie, appuyée par des expériences mille fois répétées, doit détruire les préjugés, quoiqu'ils soient consacrés par l'usage, & reçus dans la pratique.

Le grand nombre de cures pareilles à celles dont on vient de voir l'observation, justifie avec évidence la théorie qui nous guide dans notre méthode. La boisson abondante, par les raisons données dans la première observation, devoit nécessairement faire enfler cet enfant davantage, puisque le liquide, ne pouvant, par aucune voie, être évacué, devoit occuper un espace.

La guérison de cet enfant n'est certainement dûe qu'à notre méthode & à l'usage des pilules toniques, puisque, dès les com-

mencemens de la maladie, dans ses progrès & dans son état, on avoit cherché à la combattre sans succès, par les remèdes regardés comme les plus efficaces.

Quoique les avantages de notre méthode soient incontestables dans bien des cas, cependant la cure devient infiniment plus difficile, sans le secours des pilules toniques; & dans beaucoup d'autres, elle seroit impraticable, parce qu'il n'y a point de remède connu qui satisfasse aussi immédiatement aux indications générales qui se présentent à remplir dans les hydropisies : leurs avantages sont encore de pouvoir être prises conjointement avec d'autres remèdes, & avec moins d'inconvéniens; de pouvoir être plus long-tems continuées, d'être applicables à tous les tempéramens, au moyen des précautions qui accompagnent leur administration (a), enfin de pouvoir être aisément dosées, & de n'être point difficiles à prendre.

(a) Voyez les quatorze premières pages du *Précis* de les administrer.



## OBSERVATION

*Sur une Fluxion catarrhale de la Vessie ;  
par M. LANDEUTTE, médecin du roi  
dans ses hôpitaux militaires, membre du  
collège royal des médecins de Nancy.*

Plus une maladie est rare , moins les auteurs en ont parlé ; plus un observateur doit être circonspect dans son diagnostic , & fidele dans la description qu'il en donne. S'il y est question de portrait & de comparaison , il faut que les traits principaux de ressemblance soient touchés avec le scrupuleux pinceau de la vérité , enfin , qu'ils n'ayent rien d'emprunt.

Le tems & la saison , où on observe une maladie , contribuent pour beaucoup à la justesse de son diagnostic. Les maladies d'hyver , par exemple , participent naturellement toutes plus ou moins de la suppression de la transpiration , & reconnoissent aussi , en partie , pour cause les principaux épaississans & coagulans qui se rencontrent alors dans l'air.

Un tems humide & froid , tel que nous l'avons eu , pendant presque tout l'hyver de 1765 , fortifie le préjugé en faveur des causes de la fixation des liqueurs : on est

bien plus autorisé à la croire de la partie, si les maladies pour lors dominantes sont catarrhales ou rhumatifantes : on aura également lieu d'y soupçonner de la complication, pour peu qu'on y reconnoisse des signes de l'altération des différentes humeurs concentrées & retenues dans les organes de leur sécrétion, par la gêne qui résulte du resserrement des vaisseaux de tout genre à la circonférence. Celle, dont je vais donner l'histoire, étoit probablement de cette classe ; & elle peut n'avoir paru rare, que parce qu'on l'avoit peut-être confondue dans une autre, avant que MM. Sénac & Lieutaud en eussent non-seulement reconnu la possibilité, donné la définition, mais encore rencontré un exemple. *Hæc verò, cùm sacra sint, sacris hominibus demonstrantur ; profanis verò nefas priusquàm scientiæ sacris initiati fuerint.* HIPPOCRAT. *Lex.* M. Lieutaud dit, dans son *Précis de Médecine*, (livre précieux) à l'article de la FLUXION CATARRHALE DE LA VESSIE, que Frédéric Hoffmann fut un jour consulté pour une semblable maladie ; qu'il est probable qu'il n'en avoit jamais eu d'idée auparavant, non plus que les médecins de son tems ; aussi cet Hippocrate de l'Allemagne l'appelle-t-il *rarus vesicæ morbus*.

Le nommé *la Liberté*, caporal de la com-

pagnie de Robert au régiment d'Eu, âgé de vingt-neuf ans, d'un tempérament pituiteux & sanguin, est entré à notre hôpital, le 13 Mars 1765, attaqué d'une maladie que j'ai cru pouvoir qualifier de *fluxion catarrhale de la vessie* : (j'avois aussi, dans le même tems & dans le même lieu, plusieurs autres maladies catarrhales à traiter) il en étoit déjà fort incommodé, depuis huit jours; & sa maladie, (qu'il disoit ne lui être venue que pour avoir trop long-tems gardé sur le corps ses vêtemens mouillés par une neige fondue) avoit commencé par un accès de fièvre de quarante-huit heures, qui fut très-violent, & qui se termina par une abondante sueur; cet accès avoit été précédé d'un long frisson, accompagné d'envies de vomir, de grands maux de tête, de reins, & d'une douleur vive dans toute l'étendue de l'os *sacrum*, & des os de la hanche droite : (le malade en souffroit encore, mais beaucoup moins, lors de son arrivée à l'hôpital.) Dès le premier moment de l'invasion de la fièvre, le malade fut attaqué d'une incontinence d'urine avec cuisson, qui dura autant que l'accès : l'urine, pendant ce tems, s'échappoit involontairement goutte à goutte; de sorte que le *stillicidium urinæ* ressembloit assez bien à cet écoulement séreux & âcre qui prend au commencement du *coryza*, qui en annonce le premier tems,

& fait connoître l'état phlogistique des parties. Le détail où je vais entrer, prouvera que la fluxion catarrhale, que je décris, a parcouru ses autres périodes avec un rapport également marqué & soutenu.

A cette incontinence succéda l'état presque opposé, je veux dire une dysurie qui dégénéroit souvent en strangurie de peu de durée. Il étoit à ce degré de maladie, quand il vint à l'hôpital, & à cette difficulté d'uriner se joignoit une douleur assez vive à la région de la vessie, ainsi que des nausées fréquentes qui, dès le premier jour, n'avoient pas discontinué. Je lui trouvai, en même tems, la langue chargée d'un limon blanchâtre, fort épais; ce qui me décida à lui faire prendre trois grains & demi de tartre stibié en deux doses, qui agirent à merveille par haut & par bas, sans augmenter la douleur de la vessie; ce qui prouve qu'elle n'étoit plus inflammatoire. Les nausées en furent entièrement dissipées. Après avoir satisfait, en partie, à l'indication d'évacuer les premières voies, je prescrivis au malade la potion suivante pour l'après-midi :

*R. Olei amygd. dulc. ℥ iij.*

*Liquor. mineral. anodin. Hoffm.*  
gutt. x.

*Syrup. Althææ, ʒ vj.*

*Misce; fiat potio pro quatuor dosibus.*



la tisane fut une décoction de racines de guimauve, de semence de lin & de réglisse : je lui fis faire, en outre, des fomentations répétées à la région de la vessie. Ces différens remedes diminuerent les douleurs, & rendirent les urines moins difficiles.

Le malade fut purgé, le lendemain, avec un gros d'agaric, un gros & demi de séné, un gros de sel de Glaubert, & une once & demie de manne ; ce minoratif opéra plus de quinze fois, sans la moindre irritation ; les douleurs de la vessie en parurent, au contraire, plus supportables, par le dégorgement, sans doute, des différens viscères du bas-ventre, & , en même tems, parce qu'il n'abordoit plus tant d'humeur catarrhale à la vessie, par le moyen des urines qui les y charrioient. Les fomentations de la veille furent reprises, l'après-midi, & la tisane continuée.

Le 15, le malade fut mieux : il n'y eut point de strangurie ; les urines coulerent avec une liberté plus sensible ; & je vis, ce jour-là, pour la première fois, au fond de son pot une assez grande quantité de glaires jaunâtres qui y étoient fort adhérentes : ces premières glaires coûtèrent au passage ; je m'empressai à seconder la nature, en saisissant la nouvelle indication ; & , à cet effet, je fis prendre, ce même

jour , au malade , les trois bols suivants :

*R℞. Pulv. temper. Stahli, ʒ ss.*

*Succini pulv.*

• *Farinæ feminis lini, aa gr. xxx.*

*Saponis albi, ʒ j.*

*Syrup. Althææ, q. s.*

*Misce ; fiant boli tres, in die deglutiendi.*

je fis encore ajoûter à la tisane ordinaire les feuilles de pariétaire & de scabieuse.

Ces nouveaux moyens donnerent plus de facilité aux urines qui fournirent, le lendemain matin, au fond du pot, plus de deux doigts de haut de glaires ténaces & semblables à celles de la veille : l'état de la vessie m'avoit paru les demander, pour lui servir de léger *stimulus*, afin de l'aider au dégorgement de ses glandes & de toutes celles qui se trouvent en grand nombre dans l'épaisseur & au-dessous de la membrane interne des uretères.

A mesure que ces glaires, retenues & altérées par le séjour dans les organes de leur sécrétion, étoient portées au-dehors, la douleur de la vessie, qui provenoit du poids des humeurs, diminuoit.

Ne peut-on pas comparer le moment de la sortie de ces glaires altérées par le séjour

dans leurs glandes , à cet instant de relâchement qui survient dans le *gravedo* , où les glandes nombreuses de la membrane pituitaire commencent à fournir , pour leur débordement , une humeur jaunâtre , & quelquefois verdâtre ? Tous les autres tems de ces deux maladies , qui m'ont paru ne différer que par leur siège , se sont parfaitement ressemblés , à certains événemens particuliers près , qui dépendoient de la structure & des usages différens des parties.

Les bols ci-dessus , & la tisane diurétique , adoucissante & diaphorétique furent continués , le 16 ; je fis légèrement nîtrer cette dernière , pour aider davantage , par-là , à la sortie des glaires qui continuoient à s'échapper en grande quantité , avec une forte de sable blanchâtre , & à écailles , comme celui que rendent quelquefois les gouteux , à la fin ou à la suite d'une attaque.

Le malade se plaignit , le 17 , d'une assez grande douleur au rein gauche : cela me mit dans le cas de lui réitérer différentes questions , tant au sujet de la pierre , que de la gravelle & de la goutte vague dont il n'avoit , dit-il , jamais rien éprouvé : elle se dissipa en deux jours. Les urines allèrent toujours leur train avec leur abondant dépôt glaireux & sablonneux.

Je regardai cette douleur accidentelle du rein gauche comme pouvant être occasion-

née, ou par le déplacement d'une humeur de goutte sciatique, qui, suivant les apparences, s'étoit fait sentir, quelques jours auparavant, pour la première fois, comme je l'ai dit, à la hanche droite & à l'os *sacrum*; &, dans ce cas, cette dernière impression douloureuse pouvoit être considérée comme une sorte de *lumbago arthritica*, ou bien cette même douleur du rein gauche pouvoit provenir directement de l'humeur catarrhale qui, ainsi que celle de sciatique, est d'une nature un peu errante & sujette à se promener dans son voisinage: ce caractère n'est pas le seul qui fasse reconnoître de l'analogie entre ces deux humeurs morbifiques.

Les glaires, qui se déjaunissoient journellement & insensiblement, étoient parvenues, dès le 20, à une couleur blanche. Ce changement fait petit-à-petit, semble établir encore ici une sorte de parallèle avec ce qui se passe dans le *coryza*. Je substituai, ce jour-là, de nouveaux bols aux anciens; ils furent composés d'un gros de savon blanc, d'un demi-gros de coquilles d'œufs préparées, de vingt grains de nître, d'un scrupule de farine de lin, de deux gouttes de baume de Copahu & de syrop d'*Althæa*.

Le dépôt muqueux des urines me parut fort diminué, le 21; mais celui de l'espèce de sable talqueux étoit toujours le même.

Le malade se plaignit, ce jour-là, d'une douleur assez vive au cordon gauche des vaisseaux spermatiques, à l'endroit de sa sortie par l'anneau des muscles du bas-ventre : cette douleur n'étoit l'effet d'aucune scène qui se passât dans le rein du même côté, ou dans la vessie, puisqu'il n'y souffroit plus : elle n'étoit point non plus occasionnée par le resserrement dont bien des auteurs ont cru capable l'anneau tendineux par où passe ce cordon ; il fallut donc en chercher la cause dans la légèreté & la fugacité de l'humeur morbifique, principale ou conjointe, qui s'y étoit portée ; pour y apporter du calme, j'ordonnai qu'on fit une embrocation d'onguent d'*Althæa*, &, le lendemain 22, je fis mettre au malade un suspensoire garni de compresses dans le fond, afin de soutenir le testicule gauche qui étoit considérablement & précipitamment descendu, & d'en faciliter le rehaussement par le rétablissement du ressort du muscle crémaster.

Je trouvai, le 23, les urines absolument sans glaires ; mais elles avoient encore entraîné une certaine quantité de ce sable écailleux : la douleur à l'endroit de l'anneau étoit totalement dissipée ; & le testicule se retrouvoit dans l'état naturel.

Il reparut quelques glaires dans les urines, le 24 ; mais ce fut pour la dernière fois : on n'y vit plus ensuite que de ce sable dont  
j'ai

j'ai parlé. Le malade ne prit plus qu'un bol, de même que le 25 ; & sa tisane ne fut faite, par la suite, qu'avec les racines de fraïsier, les feuilles de pariétaire & de scabieuse.

L'usage des diurétiques, sur-tout de ceux qui sont mucilagineux, continué depuis quinze jours ; le relâchement, qui suit naturellement les états de tension & d'engorgement, lequel est toujours en raison du degré où ils ont été portés, donnerent lieu à une incontinence d'urine bien différente de la première par sa cause. Le malade m'en apprit la nouvelle, le 26 ; elle n'avoit lieu, dit-il, que lorsqu'il étoit debout, ou assis hors du lit ; & les urines, dans ces situations, distilloient goutte à goutte, sans que le malade s'en apperçût ; la seule humidité de sa chemise l'en avertissoit. J'y remédiai, en lui faisant quitter l'usage de tout diurétique, & en leur substituant la tisane de grande consoude, & les deux bols suivans :

*R̄. Rhei pulv. mastich,*

*Croci Martis astring. āā gr. x.*

*Cathecu, boli Armenæ, āā gr. xij.*

*Balsam. Peruv. gut. ij.*

*Syrup. Cydon. q. s.*

*Misce ; fiant boli duo, in die vorandi.*

Ces remèdes rétablirent parfaitement les

choses , en trois jours ; & , le 29 , il ne prit plus qu'un de ces bols. Le 30 , je le restreignis à sa seule tisane. Enfin , le 3 Avril , il sortit de l'hôpital , parfaitement guéri.

## RÉFLEXIONS.

La cause & les symptômes de cette maladie m'ont paru en caractériser assez bien la nature ; & la fièvre , qui en a accompagné les premiers instans , a prouvé , par sa marche & sa durée , qu'elle ne démentoit en rien le type propre des fièvres catarrhales-bénignes.

On a journellement , & en toute saison , des exemples de fluxions catarrhales de toute espèce , même d'épidémiques , qui dépendent pour lors d'une certaine constitution de l'air , dont les molécules étrangères gagnent la masse des humeurs par intro-mission.

Il est surprenant que , parmi ces différentes fluxions catarrhales , on rencontre si peu celle des voies urinaires , sur-tout en hyver , & pendant les autres tems propres à arrêter la transpiration.

L'humeur de la transpiration arrêtée ou diminuée a coutume , comme on le sçait , de se détourner par la voie des urines ; elle devroit donc , lorsqu'il s'y trouve réunie , en même tems , une fluxion catarrhale sporadique ou épidémique , porter sur les reins ,

les urètères & la vessie, une partie du levain morbifique : cet événement, malgré cela, n'a que rarement lieu ; ce qui fait croire que l'obstacle au transport du principe fluxionnaire vient d'abord de sa qualité acrimonieuse coagulante qui le fait s'embarraffer lui-même, & s'accrocher dans la lymphe des parties par où il pénètre dans le corps ; ensuite, que c'est moins par les urines, même augmentées, qu'arrive & se fixe sur la vessie le levain catarrhal, que par le moyen du tissu cellulaire qui en semble être la vraie route de communication, quoiqu'elle soit longue, coudée, ondulée & tortueuse.

Voilà quelle peut-être, suivant mon idée, la cause de la rareté des fluxions catarrhales cystiques.

## OBSERVATIONS

*Sur le Pouls, à M. DE LA MAZIERE, médecin à Poitiers ; par M. ROBIN, docteur en médecine en l'université de Montpellier, à Touss.*

Rappelez-vous, mon cher confrere, de quel ridicule je tâchois de couvrir ceux de nos étudiants en médecine, qui cherchoient à s'instruire sur les crises qu'annoncent les



différentes nuances du pouls, soit en santé, soit en maladie. Autant j'étois éloigné de la doctrine de l'auteur des *Recherches sur le Pouls*, autant ma propre expérience me rend son partisan. C'est pour lui faire une espece d'amende honorable, que je choisis la voie du Journal, pour vous faire part de mes observations à ce sujet. Vous devez y ajouter d'autant plus de foi, qu'elles ne sont rien moins que le produit de la prévention.

Le 30 Septembre 1766, je commençai à voir une enfant d'environ six ans, malade d'un coup de soleil. Je n'observai, les trois premiers jours que je la vis, qui étoient aussi le premier période de sa maladie, qu'un pouls d'irritation, qui se soutint constamment tel jusqu'au 3 Octobre. Ce jour-là, je remarquai beaucoup moins de spasme dans l'artere; aussi le mal de tête, dont elle avoit été vivement tourmentée, étoit-il un peu plus supportable; mais *les pulsations s'échappoient, pour ainsi dire, sous le doigt, insensiblement, jusqu'à disparaître presque entièrement par degrés, & elles revenoient ensuite aussi par degrés, jusqu'à l'entier développement de l'artere*; il y avoit toujours néanmoins un caractère d'irritation. Le pouls se soutint ainsi, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, sans que la crise annoncée parût. J'osai pourtant dire que je

croys que l'enfant urineroit abondamment. En effet, à sept heures du soir, le pouls étant tel qu'il vient d'être dit, les urines coulerent très-copieusement.

Ensuite de cette excrétion, le pouls reprit son même degré d'irritation, l'artere ne se faisant sentir qu'au doigt index.

Le lendemain, le pouls parut reprendre la marche du pouls des urines; il s'y décida entièrement dans la journée; il resta tel dans la nuit; &, dans cette nuit, la petite malade rendit beaucoup d'urines.

Il y eut, pendant quatre jours consécutifs, un passage continu du pouls d'irritation au pouls des urines. Mais vous observerez que le ventre étoit toujours serré, depuis le commencement de sa maladie.

Le 8, à l'irritation du pouls se joignit un *rebondissement marqué* : le pouls même *poussoit le doigt avec une force & une vivacité singulieres*; & les *rebondissemens étoient très-fréquens*. Le nez de l'enfant saigna; & elle mouilla deux mouchoirs de son sang. Ce pouls *nasal*, après cette excrétion, disparut, & ne revint plus dans tout le courant de la maladie. Il reprit encore son premier & plus constant caractère d'irritation jusqu'au 14 du mois.

On avoit mis, pendant tout ce tems, en usage les vésicatoires & les lavemens, tantôt purgatifs, tantôt à l'eau simple. Ces lave-

mens n'opéroient aucune évacuation, & même la plûpart n'étoient pas rendus; & toujours le pouls restoit *dur & serré*. La fièvre même étoit si violente, que, dans une minute, montre en main, je comptai cent soixante-douze battemens d'arteres; & les carotides battoient d'une telle force, que la tête avoit un mouvement exactement correspondant à la dilatation de l'artere.

Enfin, le 15, le pouls prit le caractère intestinal, tel véritablement que le décrit l'auteur des *Recherches*: il demeura dans cet état, pendant plus de six heures, toujours néanmoins compliqué avec le pouls d'irritation. *Les irrégularités du pouls, ses intermittences se suivoient de près à près.* Quelqu'indication qu'il y eût pour placer un purgatif, l'irritation du pouls, qui subsistoit, m'en empêcha: d'ailleurs je voulus essayer si l'excrétion, que paroissoit promettre le pouls, arriveroit naturellement: j'eus même la témérité de la prédire à madame de la Ferté de Mehien, qui étoit présente, & qui avoit la bonté de s'intéresser au sort de notre petite malade. Je ne fus point trompé dans mon attente: le dévoiement bilieux arriva, & dura un jour & demi, le pouls étant toujours intestinal.

Dépuis le 17 jusqu'au 24, le pouls perdit presque totalement son caractère d'irritation, & eut alternativement celui des urines

& celui des selles ; & , en même tems , le mal de tête ne se faisoit point ou presque point sentir ; aussi l'enfant urina t-elle beaucoup ; & les urines étoient très-troubles , & dépofoient une matiere purulente qui remplissoit plus de la moitié du verre ; & les selles furent bilieuses. Le 26 , le pouls est redevenu naturel ; & les trois doigts du milieu , posés sur la longueur de l'artere , étoient frappés également.

II. OBS. Le 12 Octobre , M. Rives , chirurgien de cette ville , m'appella pour une fièvre qui le retenoit au lit. Après avoir rempli mon ministere à son égard , madame Rives , sa femme , se plaignit à moi de différentes incommodités. Je lui tâtai le pouls ; je le trouvai *assez développé , plein , fort , résistant à la pression des doigts ; il y avoit de l'inégalité dans la force des pulsations.* Je lui dis que si elle n'avoit pas ses règles , elles ne tarderoient pas probablement à paroître. Elle me répondit qu'il étoit vrai qu'elle en avoit les avant-coureurs. Vous remarquerez que c'étoit au bras gauche que je trouvai ce caractère de pouls de la matrice. Je tâtai le bras droit ; j'y trouvai le même caractère ; mais je crus appercevoir quelques nuances d'irritation : je lui demandai si elle n'éprouvoit pas quelque douleur au côté droit. Elle me dit : Mais à quoi devinez-vous donc mon mal ? Cela est vrai : j'ai,

depuis quelques jours ; des douleurs assez vives au-dessous du sein droit.

III. OBS. Enfin, le 23 de ce mois, en revenant de Saint-Amand, je passai aux Chartiers, paroisse de Mézilles ; j'y vis Laurent Prau, laboureur, qui relevoit d'une fièvre bilieuse : je remarquai *une grande inégalité dans la distance & dans la force des pulsations : le pouls même devenoit, de tems en tems, intermittent d'une façon très-marquée.* Vous observerez que cet homme n'a pas plus de quarante ans. Je lui demandai s'il n'avoit pas le dévoiement. Il me dit que non ; mais que, depuis la nuit précédente, le ventre lui *grouilloit* beaucoup.

Ces observations, mon bon ami, me décident plus que jamais pour la doctrine que M. de Bordeu a cherché à établir. Je la crois d'autant plus sûre, qu'elle est appuyée sur un grand nombre d'observations dont son ouvrage est plein. Je pense qu'on ne peut trop s'inculquer dans la mémoire les signes qui caractérisent tous les pouls dont il parle, & que plus les médecins en feront une application suivie & réfléchie dans leur pratique, moins ils seront exposés aux bévues que l'obscurité de la physique du corps humain peut occasionner. Mais il faut se défaire des préjugés ; & la chose n'est pas facile ; pour moi j'y renonce en entier. Une

chose seulement m'inquiète ; c'est de ſçavoir ſi , quand le pouls annonce conſtamment une criſe par un organe quelconque , il faut appliquer des remedes relatifs aux excré- tions qui ſe font par cet organe. L'auteur des *Recherches* ſ'exprime toujours ſur cela , en maniere de doute ; maniere ſage , & qui coupe court à toute critique ; l'auteur des *Nouvelles Observations ſur le Pouls intermittent* ; paroît vouloir laiſſer toute la be- ſogne à la nature. « Il eſt certain , dit-il , » ſuivant la doctrine du pouls , que le pouls » intestinal annonce une criſe qui ſe prépare » ou bien qui ſe fait actuellement dans les » entrailles. Où eſt la néceſſité d'accélérer » cette criſe , l'orſque la nature la fait comme » il convient ? C'eſt comme ſi , l'orſque les » régles ſont en train de couler dans une » femme , on vouloit donner quelques re- » medes qui entreteinſſent , ou qui augmen- » taſſent cette évacuation , &c. *Nouv. Obſ.* » pag. 211. » Je voudrois que quelques ha- biles praticiens , conſommés dans ce genre d'observations , & dans leur ſuite , M. de Bor- deu lui-même , me décidalſent. Pour moi , ſi j'oſe dire mon ſentiment ; je penſe volon- tiers comme M. Cox ; médecin Anglois ; je ſuis l'indication que préſente le pouls ; j'ad- miniſtre des remedes en conſéquence , quand je n'y vois point de contre-indication , & que le pouls perſiſte conſtamment à annoncer

telle crise : je puis vous assurer m'en être bien trouvé jusqu'à ce jour. Je me réserve, par la suite, à vous faire part, avec cette candeur que vous me connoissez, des bons comme des mauvais succès qui auront résulté, dans ma pratique, de la doctrine sur le pouls, mise en usage.

Je suis, &c.

---

## L E T T R E

*A M. PETIT, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, sur l'Inoculation ; par M. GERY, professeur public & ordinaire de la langue françoise à Jever en Oost-Frise.*

Le 14 Octobre 1766.

M O N S I E U R ,

Les Mémoires, que vous avez publiés sur l'inoculation, m'étant tombés entre les mains, je n'ai pu m'empêcher de vous écrire la présente qui sûrement ne vous déplaira pas, puisque ce n'est qu'une preuve de plus, & même une preuve des plus complètes que vous puissiez apporter contre les anti-inoculateurs.

Je ne suis pas médecin ; mais j'aime la

médecine, d'autant plus qu'elle a des rapports particuliers avec la physique; & je puis vous assurer que je ne suis porté par aucun autre motif à vous écrire cette lettre, que par l'amour que j'ai toujours eu & que j'aurai toujours pour mes compatriotes.

Comme la petite vérole s'est manifestée, sur la fin de l'hyver dernier, dans la campagne, aux environs de cette ville, avec des accidens funestes à la plûpart de ceux qui ont eu le malheur d'en être attaqués; M. Moëring, très-habile médecin, prit la résolution de l'inoculer; il comença par ses propres enfans; le succès répondit à l'attente qu'en avoit toute personne raisonnable; plusieurs personnes éclairées, je veux dire de celles qui savent vaincre les préjugés, suivirent son exemple: le succès a prouvé l'utilité de l'inoculation; moi-même je puis vous attester que je n'ai point craint d'hazarder un fils unique de (a) dix-huit mois. Enfin, pour abrégér, de cent trois

(a) Mon fils, âgé de dix-huit mois, avoit toutes ses dents; & M. Moëring a eu attention de n'en point inoculer de plus jeunes; il n'a pas voulu inoculer pendant les grandes chaleurs, & ne le fait point présentement, à cause d'une maladie nommée *herbst krankheit*, maladie d'automne, très-fréquente en ces contrées: il attend le printemps prochain.



enfans inoculés, je puis vous assurer qu'il n'y en a pas eu un seul qui ait été dangereusement malade.

Vous pouvez bien penser, Monsieur, que, lorsque M. Moëring a commencé l'inoculation, tout le monde, ou du moins la plupart, ont crié contre lui, & qu'il n'y en a eu que fort peu qui se soient rangés de son avis. Mais la scène a changé : la petite vérole naturelle, car il faut mettre les points sur les i, a été apportée, en cette ville, par des gens de la campagne, & y a fait un tel ravage, que presque chaque maison est en deuil ; & l'on compte jusqu'à deux cent huit morts de cette maladie ; ceux qui en sont revenus, en très-petit nombre, sont très-marqués ; les inoculés, au contraire, très-peu, ou point du tout : il y a eu trois ou quatre enfans où l'inoculation n'a eu aucun effet, quoiqu'elle ait été faite à deux reprises, & même jusqu'à trois, dans un sujet. Mais on a remarqué que les mêmes enfans se sont trouvés plusieurs fois auprès de leurs petits camarades attaqués de la petite vérole naturelle, & même dangereusement, sans ressentir les moindres incommodités de cette cruelle maladie. De plus, je connois deux candidats ; l'un en droit, âgé de vingt-sept ans ; & l'autre en théologie, de vingt-neuf, qui se sont fait inoculer : l'un a eu la petite

vérole , mais très-bénigne ; l'autre ne l'a point eue du tout.

Vous croyez facilement, Monsieur, que ceux qui, au commencement, ont déclaté contre l'inoculation, ont été très-fâchés de ne s'en être pas servis, lorsqu'ils ont vu leurs enfans enlevés par cette maladie, tandis que les autres jouissoient de la santé la plus parfaite.

Voici à-peu-près la méthode dont M. Moëring s'est servi.

Il a préparé les sujets, en les purgeant peu-à-peu, c'est-à-dire, tous les huit jours ; il a fait prendre aux enfans de la poudre aux vers, délayée dans du syrop ; à d'autres il a ordonné de l'absinthe digérée dans du vin, à jeun, & cela, pendant un mois ou six semaines ; ensuite il leur a fait appliquer les vésicatoires, & , douze heures après, un plumasseau imbibé de matiere variolique ; il leve ce plumasseau au bout de vingt-quatre heures ; & l'on met sur la plaie un onguent qui l'empêche de se fermer : si elle se ferme, on l'ouvre par la poudre des mouches cantharides. La fièvre survient le cinquième jour : trois jours après, paroît la petite vérole ; lorsque la fièvre est un peu violente, il se sert des remèdes rafraîchissans, mais avec précaution : il ne veut point que l'on échauffe les chambres où sont les malades ; & s'il fait chaud, il veut que l'on se serve des

## 158 LETTRE SUR L'INOCULATION.

plus fraîches, & même que l'on laisse les portes ouvertes, sans cependant que le malade soit exposé aux vents coulis. Les plaies coulent, huit ou douze jours après l'entière guérison du sujet; elles se cicatrisent d'elles-mêmes.

M. Bouttelmann, médecin à Varel; on prononce *Farel*, a inoculé avec le même succès. Il lui est mort un sujet de cent vingt-quatre; & j'ai ouï dire que ce n'est point de l'inoculation, mais de l'*herbst krankheit*; la *maladie d'automne*, qui s'est fourrée où elle n'avoit que faire.

Enfin, Monsieur, je le répète: je n'ai point l'honneur de vous connoître ni de vous être connu; mais je trouve l'inoculation si utile & si nécessaire, que je vois à regret, que mes compatriotes négligent un remède si salutaire. Si l'on ne m'en croît point sur ma parole, je m'en fais fort de faire attester la présente par MM. Moëring & Bouttelmann, & de plus, par la régence & par tous les membres de la justice de cette ville.

Je voudrois être en état de vous prouver la sincère estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.



## OBSERVATION

*Qui démontre la Possibilité des Fractures incomplètes des os cylindriques ; par M. RENAULT, chirurgien-major de régiment de Dauphiné.*

D'un fait seul, quelque évident qu'il paroisse, on ne peut tirer une conséquence générale, pour en faire un point de doctrine dans une science qui a autant besoin d'être soutenue de preuves par des observations répétées, que la chirurgie. L'on y trouve d'ailleurs quelquefois de l'extraordinaire, parce que l'on est peu accoutumé à voir, &, par cette raison, à bien voir. Quelque persuadé que je sois de cette vérité, je crois ne pouvoir me dispenser de dire mon sentiment sur l'accident dont je fais l'exposé. Il a même fallu que j'aie eu occasion de voir aussi souvent celui dont je vais parler, pour faire connoître ce que l'on peut penser d'un événement qui semble offrir quelque chose de rare. Il tomba de cheval, vers le commencement du mois de Mai 1761. Ce fut le bras droit qui, dans la chute, porta tout le poids du corps ; il y ressentit de la douleur jusqu'au 24 du mois suivant, qu'il se fractura l'*humerus*, au-dessus de l'insertion du muscle

deltoïde, par un mouvement fort léger ; cette fracture a été guérie dans le tems, & avec les secours ordinaires, c'est-à-dire qu'elle a été traitée comme simple, *tantum cum fasciis & quiete.*

Il n'est pas surprenant qu'une fracture simple guérissè par de semblables moyens. Mais le mouvement, qui fut immédiatement suivi de la fracture, n'étoit pas suffisant pour que l'on puisse dire qu'il en fût seul la cause ; ainsi le premier examen de la maladie, & la connoissance du mouvement qui sembloit l'avoir produite, ne devoient point me la faire regarder comme simple ; car, lorsqu'un os se fracture aussi facilement, on doit croire qu'un vice intérieur a altéré sa substance, & l'a rendue assez fragile pour céder au moindre effort. Ayant cependant reconnu que celui qui fait le sujet de cette observation, n'avoit précédemment eu aucune maladie qui pût prouver l'existence d'un vice particulier dans les humeurs ; capable de produire cet effet, je fus obligé de chercher la cause ailleurs, pour porter mon jugement avec connoissance, & déterminer le traitement qui y convenoit. Je crus la trouver dans la chute faite environ six semaines avant : en voici la raison. Il me dit qu'à-peu-près deux heures avant cet accident, étant à souper, voulant couper une pièce de viande, il fut obligé de prier un de ceux  
qui

qui étoient à table avec lui, de le faire, parce qu'il craignoit de se casser le bras, & que, depuis l'instant de sa chute jusqu'à celui de la fracture, il avoit trouvé une diminution de force dans son bras, qui avoit toujours été en augmentant. Ces circonstances me parurent suffisantes pour conclure que cette fracture étoit commencée par la chute : quoiqu'il soit difficile de concevoir qu'un os rond & long puisse se fracturer en partie, on pourra m'objecter que, dès cet instant, elle étoit complète; mais que l'os étoit retenu en situation par les inégalités qui se trouvoient, à chaque extrémité de sa division, engagées les unes dans les autres, & que les muscles, qui sont très-forts & multipliés en cette partie, y contribuoient aussi. Si l'on fait attention que, dans ce tems-là, il fit un voyage de plus de trois semaines, on concevra facilement que l'effort que l'on fait en montant à cheval, surpasse de beaucoup celui qui précéda la fracture, qui n'étoit qu'un mouvement déterminé par la volonté de jeter quelque chose d'assez léger à quatre pas de lui. Je ne peux, conséquemment, comprendre comment il eût pu se faire que cette fracture eût resté en cet état pendant environ six semaines, si, dès l'instant de la chute, elle avoit été complète. Je sçais que personne ne convient

de la possibilité de la fracture incomplète des os cylindriques : c'est cependant le sentiment auquel je m'arrête, n'en pouvant imaginer d'autres. En examinant le bras, je ne pus distinguer de quelle espece étoit la fracture. Les extrémités de l'os, à l'endroit de sa division, me parurent arrondies : j'y sentis aussi de la mollesse ; raison de plus pour la croire anciennement commencée ; conjecturant que ce qui en paroissoit mol, & ce qui m'empêchoit de sentir la crépitation, n'étoit autre chose que le suc osseux, épanché, qui avoit rendu les bouts de l'os divisé, obtus, de tranchans qu'ils sont pour l'ordinaire.

La difficulté de maintenir cette partie en situation, qui n'y put rester, le bras étant en écharpe, & qui exigea le plus parfait repos, puisque je fus obligé de la traiter comme fracture de la jambe, me fit d'abord croire qu'elle étoit oblique ; mais je fus aussi-tôt dans le cas de penser autrement par la réflexion que je fis, que, dans cette espece de fracture, le poids de l'avant-bras suffisoit assez ordinairement pour résister à la force contractive des muscles. J'attribuai donc cette difficulté au peu de surface que présentait cet os à l'endroit de sa division, & à l'épanchement du suc osseux. Je fus confirmé dans cette opinion par une éminence

considérable à l'endroit du cal, le bras ayant conservé sa longueur & sa rectitude naturelle, après sa guérison parfaite.

Il reste encore une autre objection : Pourquoi le suc osseux, dans six semaines, n'a-t-il pas acquis la consistance, la dureté & la solidité suffisantes pour souder l'os ? On n'en fera pas surpris, lorsqu'on saura que, quoiqu'il soit raisonnable de croire que le mouvement continuuel soit capable de s'y opposer, il n'est pas certain qu'il y ait eu un épanchement de suc nourricier, dès l'instant de la chute, puisqu'elle fut suivie de près de plusieurs accès de fièvre intermittente, qui exigèrent, pendant environ trois semaines, les remèdes indiqués en pareil cas. Il y eut amaigrissement, conséquemment, point de réparation. On sait que c'est ce qui arrive aux femmes enceintes : le suc nourricier employé à la perfection du fœtus, ne peut l'être à la formation du cal.

Puis-je conclure, d'après tout ce qui précède, que la fracture incomplète des os cylindriques est possible ? &, en conséquence, établir les signes qui pourront la faire soupçonner, pour, en ce cas, se déterminer à prendre les précautions capables d'empêcher qu'elle ne devienne complète, en procurant, par le repos, la formation du cal ? Lorsqu'après une chute, &c. on



s'appercevra qu'il y aura une douleur continue, & que le blessé se plaindra qu'il n'a pas la même force dans cette partie, reconnoissant, au contraire, qu'elle diminue de jour en jour, je crois qu'il sera prudent de traiter ce membre comme si l'os en étoit fracturé, & que, quoique cet accident soit très-rare, il est bon d'en faire un point de doctrine en chirurgie.

---

## OBSERVATION

*Sur un Sarcome ; par M. TELMONT DE  
SAINT-JOSEPH, étudiant en médecine & en chirurgie.*

Dans l'art que nous exerçons, & qui, par la sagesse de ses principes, la certitude de ses opérations, paroît le moins donner lieu aux équivoques, il se trouve cependant des occasions où il est très-difficile de reconnoître parfaitement la nature d'une maladie qui présente quelquefois des signes univoques à une maladie d'une autre espèce : tel est le cas où je me suis trouvé, en traitant la maladie dont j'ai l'honneur de vous faire une description des plus fideles.

Le 19 Avril 1765, je fus prié d'aller voir le nommé *Guillaume Rousteing*, du lieu de

Léfanne en Piedmont, frontiere de France, à une lieue & demie près de Briançon en Dauphiné; son tempérament étoit sanguin, mélancolique.

Cet homme me montra, au pli de l'aîne gauche, une tumeur du volume environ d'un enfant de huit mois, laquelle occupoit toute la partie inférieure de l'*abdomen*, & descendoit en forme de poire renversée, dont la base étoit supérieure, & la pointe, ou le col, inférieure; cette tumeur étoit molle en certains endroits, dure en d'autres, rouge vers sa pointe, mollasse vers sa base, causant au malade des coliques par intervalle, avec des vomissemens. Les signes m'engageoient assez à croire que c'étoit une hernie; ce qui me paroissoit confirmé par la cause primitive qu'il me dit y avoir donné lieu, depuis huit ans. Il avoit fait pour lors un effort considérable, à la suite duquel il ressentit, dans l'instant, une douleur très-vive au pli de l'aîne. Etant arrivé chez lui, il observa une tumeur de la grosseur d'une noisette; ce qu'ayant négligé & ayant continué sa façon de vivre, cette tumeur étoit allée en croissant de plus en plus. Je fis observer au malade l'état dangereux de sa situation, & je lui dis que je ne voyois d'autre ressource, que dans celle de l'opération. Il me répondit qu'il ne pouvoit pas s'y résoudre, & qu'il

préféroit la mort. Je lui prescrivis néanmoins un régime convenable à son état ; & je me retirai.

Au mois de Mai, il eut une maladie des plus dangereuses ; dans le mois de Juillet, il fut attaqué d'une pleurésie ; & enfin, le 19 Septembre 1765, étant alité, depuis huit jours, à cause de sa tumeur qui lui avoit occasionné les douleurs les plus aiguës, il me fit prier de venir le revoir chez lui.

Je trouvai cette partie de la même grosseur que la première fois ; mais il y avoit dans sa pointe un sinus très-considérable, produit par la gangrene, qui fournissoit une sanie très-puante, & qui avoit acquis, par sa corruption, l'odeur des matières fécales : je ne doutai plus d'un instant, que ce ne fût une hernie ; dans cette certitude, ayant disposé l'esprit du malade, & préparé mon appareil, je me mis en devoir d'opérer. Quoique l'opération ne me parût pas sans danger, cependant, après avoir fait aux parens le pronostic tel qu'il devoit être, je crus devoir suivre la règle qui permet d'appliquer un remède incertain, plutôt que de livrer le malade à une mort certaine.

Je commençai à dilater le sinus avec le bistouri, à la faveur d'une sonde cannelée ; n'ayant trouvé que des parties graisseuses,

flasques, muqueuses & sphacélées, je ne pouvois distinguer qu'une masse informe; j'emportai avec les ciseaux tout ce qui étoit gangrené & approchant de la partie saine; le malade souffroit violemment; il eut quelques mouvemens convulsifs: je pansai la plaie suivant l'exigence du cas, & renvoyai le reste de l'opération au lendemain.

Le jour d'après, je continuai mon incision vers la partie supérieure avec beaucoup de ménagement, craignant toujours de toucher à l'intestin: cependant je trouvois plusieurs foyers remplis de matiere; enfin je parvins peu-à-peu à couper avec mon bistouri les deux tiers de cette masse que je fis peser, & qui étoit du poids de six livres. La foiblesse du malade m'obligea à discontinuer pour la seconde fois; je pansai la plaie avec les spiritueux & les pourrissans; je plaçai plusieurs trochisques de *minium* sur la surface, pour former une escharre qui tomba au bout de deux jours. Le quatrième jour, il y survint une inflammation très-considérable qui ne put être calmée, ni par les émolliens appliqués extérieurement, ni par les embrocations sur le bas-ventre, qui ne furent pas épargnées. Une fièvre considérable se joignit à un grand mal de tête, des coliques réitérées: le ventre devint dur & sensible; il n'avoit aucun repos. Le sixième

jour, en levant l'appareil, je trouvai quelques phlistènes aux environs : il s'élevoit du fond de la plaie une odeur cadavéreuse ; il eut des sueurs froides, des syncopes, des convulsions : tout cela prouvant que la gangrene s'étoit communiquée aux intestins & aux muscles, en m'enlevant tout espoir de guérison, ne me permit que de recourir aux calmans devenus inutiles par le progrès de la maladie. Le malade mourut, le 25 Septembre 1765.

Je fis tout de suite l'ouverture de son corps ; je trouvai les anneaux, l'arcade & le trou ovalaire fermés ; ils n'avoient permis l'issuë d'aucune partie : la base de cette masse étoit charnue, adhérente sur toute sa surface aux muscles de l'*abdomen*, & tout l'intérieur gangrené.

## OBSERVATION

*Sur une Plaie considérable à un des doigts de la main droite ; par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville, &c.*

Le nommé *Jean-Rambert Marduier*, natif de cette ville d'Arles, d'un tempéra-

ment sec, vif, nerveux & robuste; âgé d'environ quarante ans, employé pour avoir soin du pont qui est sur le Rhône, se laissa prendre le doigt du milieu de la main droite entre deux bateaux; & la compression fut si forte, que la peau & la graisse furent coupées circulairement près l'articulation de la premiere phalange, & le bout du doigt tellement séparé, que la peau, la graisse & l'ongle se separerent de la phalange, & se renverserent comme une espece de capuchon. Cet infortuné vint me trouver au logis dans cet état, & dit à un de mes élèves en chirurgie de lui couper le bout du doigt. Heureusement, je descendis de mon cabinet; je lui tirai de la main les ciseaux dont il s'étoit déjà muni, pour lui faire cette opération. Bien éloigné d'avoir une semblable pensée, comme la pratique commune sembloit l'ordonner, je commençai de prendre l'extrémité du doigt qui avoit la figure d'un dé, ou d'un doigt de gant; j'ajustai les parties divisées le mieux qui me fut possible; je fis une petite compresse en croix de Malthe, trempée dans l'eau-de-vie; & quelque tour d'une petite bandelette furent tous mon appareil. J'eus la satisfaction de voir que le bout du doigt fut non-seulement réuni le douzieme jour, mais même parfaitement cicatrisé.

De la présente observation, je conclus

qu'on ne doit jamais amputer une partie ; que dans une extrême nécessité, & qu'on ne soit bien sûr qu'il n'y ait rien à espérer de la guérison de la partie malade ; qu'on doit toujours tenter à procurer la réunion & le recollement des parties.

---

## R É F L E X I O N S

*Sur un article du Dictionnaire de Chirurgie, avec une Méthode de réduire les Luxations de la Cuisse ; par M. D U P O U I , maître en chirurgie de Paris.*

Rien ne prouve mieux la difficulté de faire un bon dictionnaire de Chirurgie, que celui qui vient de paroître. On a de la peine à démêler si c'est à des personnes de l'art que nous devons cette production ; car, outre quantité de fautes & d'omissions dont cet ouvrage fourmille, on y trouve une théorie & une pratique surannées qui ne sentent plus la bonne chirurgie. D'ailleurs les éloges outrés, que ces auteurs prodiguent, souvent sans raison, à des objets de peu de mérite, font suspecter un défaut de connoissances, ou leur partialité.

Ils auroient dû, sans doute, pour rendre cet ouvrage plus utile, faire choix de

quelqu'un qui eût été un peu plus initié dans la science de la chirurgie, & qui eût mieux possédé l'ensemble des connoissances qu'elle exige. L'Académie de chirurgie est, sans contredit, le centre de ces connoissances. C'est-là que les différens faits sont discutés, toujours épuisés autant qu'il est possible, & réduits à leur juste valeur. Nous allons voir que ce n'est pas sans sujet que je reproche à ces auteurs de n'être pas suffisamment instruits des choses dont ils parlent. J'en citerai un seul exemple, parce qu'il me concerne.

J'ai lu à l'Académie de chirurgie un Mémoire sur les moyens de réduire les fractures & les luxations. J'ai proscrit de leur traitement toutes sortes de machines, & tous les moyens violens dont on étoit dans l'usage de se servir jusqu'alors, soit pour faire leur réduction, soit pour maintenir, pendant le cours du traitement, les parties dans l'état où on les avoit mises; si ces auteurs avoient voulu, ils auroient rendu tout cet ensemble; & je me serois fait un vrai plaisir de les en instruire.

J'ai donné un plan général pour le traitement des fractures & des luxations; mais j'ai proposé une méthode particuliere, pour réduire la luxation de la cuisse: nos auteurs n'ont parlé de cette méthode, que vaguement dans trois endroits différens; ils n'en



disent rien à l'endroit de la luxation de la cuisse : ce n'est qu'à celle du bras , qu'ils en parlent plus particulièrement , en disant que , si les différentes manœuvres qu'on a employées pour la réduction , n'ont pas réussi , il faut mettre en usage la méthode de MM. Fabre & Dupoui , tandis que je n'ai point donné de méthode particulière pour cette luxation.

Je ne sçais pourquoi , dans cette circonstance-ci , on donne le pas à M. Fabre : il n'a aucune part à mon Mémoire ni à ma Méthode : je n'ai copié personne : l'un & l'autre m'appartiennent sans partage. M. Fabre n'en a raisonné que d'après moi ; & , s'il m'est permis de le dire , ce n'a été que pour les approuver. Il est vraisemblable que l'erreur des auteurs ne vient que de ce qu'on les a mal instruits , & aussi de ce que cette Méthode n'a pas encore été rendue publique ; ce qui fait que le plus souvent on l'oublie dans les circonstances où on eût pu la mettre en usage : j'en trouve des preuves tous les jours dans plusieurs de mes confreres , quoiqu'ils aient entendu la lecture de mon Mémoire ; je vais simplement la remettre sous les yeux , en attendant l'usage que l'Académie jugera à propos d'en faire par la suite.

On n'ignore pas la difficulté qu'on a toujours trouvé à réduire la luxation de la

cuiffe, ainfi que la quantité de forces qu'on y appliquoit, pour y parvenir; le plus fouvent fans succès. Je puis dire que je l'ai simplifiée au point que j'ai rendu cette réduction plus prompte & plus facile que celle de la luxation du bras : voici cette méthode.

Je n'emploie point de lacs ; je ne fais pas non plus de contre extension ; je me suis contenté jusqu'à présent de la seule résistance du corps. Je place le malade horizontalement sur son dos ; j'étends également la partie malade, & je la pose contre la laine ; je fais presser fortement sur le genou, par la main d'un aide, afin de tenir cette partie dans l'extension la plus exacte ; dans laquelle les muscles se trouvent posés aussi parallèlement qu'il est possible. J'embrasse d'une main le cou du pied, & de l'autre main le talon ; sans lever la partie en aucune façon, je la tire très médiocrement ; & dans l'instant, les muscles s'épaississent ; s'étendent & remettent seuls la tête dans la cavité.

C'est par cette pratique toute simple que j'ai réduit quatre de ces luxations, en présence de mes confrères ; ce qui s'est exécuté toujours dans l'une de ces réductions, avec une promptitude dont j'ai été surpris moi-même. Comme le sujet étoit fort mince, & que la luxation étoit faite depuis huit jours, je pris quelques précautions qui me paru-

rent ensuite inutiles , par la facilité avec laquelle elle se fit.

---

## L E T T R E

*De M. POUTEAU fils, maître en chirurgie  
à Lyon.*

MONSIEUR,

Dans un petit ouvrage qui a pour titre ; *De la Taille au niveau , Mémoire sur la Lithotomie par l'appareil latéral, circonstances & dépendances , avec addition de quelques nouveaux instrumens*, j'ai inséré une Lettre de M. Pamard , fils , d'Avignon , dans laquelle il parle du lithotome caché à charge & à décharge , relativement sur-tout aux incontinenances d'urine , qui restent quelquefois après l'opération de la taille. Dans cette Lettre étoient contenues quelques observations sur la taille des femmes , que j'ai pris la liberté de supprimer , par la raison seule , comme j'ai eu soin de le dire , qu'il n'étoit nullement question , dans mon ouvrage , de l'opération de la taille sur les personnes du sexe. M. Pamard n'a point adopté cette raison ; car , dans une Lettre , aussi flatteuse que polie , qu'il vient de m'écrire , en date du 15 Novembre 1766 , il

paroît soupçonner que je n'aie voulu enlever au lithotome caché l'avantage décisif qu'il a pour la taille des femmes : ce sont ses expressions. Vous avez craint, ajoûte-t-il ensuite, de diminuer le mérite du lithotome à deux lames de M. Flurant; agissez, dans votre ouvrage, avec plus de franchise : l'estime & la reconnoissance publiques en seront plus générales.

Vous voyez, Monsieur, que je ne scaurois me dispenser de réparer au plutôt une omission volontaire à la vérité, mais qui n'a pas eu pour objet de rien soustraire au mérite du lithotome caché; & je ne vois que le Journal de médecine qui puisse me donner l'avantage d'acquitter cette dette avec autant de promptitude & de publicité que je le souhaite.

Si mon intention, en supprimant ces observations, avoit été celle que soupçonne M. Pamard, je l'eusse remplie avec peu d'adresse : les avantages, en effet, qu'il accorde au lithotome caché pour la taille des femmes, n'eussent fait que donner plus de faillie à l'improbation que cet habile chirurgien ne craint pas de donner d'ailleurs au lithotome caché; improbation motivée & étayée de la propre expérience de M. Pamard : voici cette omission.

» De cinq femmes ou filles que j'ai taillées, dit M. Pamard, trois seulement ont

» été sujette aux incontinen-  
» ces d'urine ; l'une ,  
» après six mois révolus , depuis l'opéra-  
» tion , par beaucoup d'embonpoint qu'elle  
» prit : la pierre étoit grosse comme un rein  
» de mouton ; mais celle que je tirai à une  
» demoiselle de vingt-deux ans , passe un  
» peu les bornes de l'imagination. Elle étoit  
» inégale , de deux pouces de longueur ,  
» d'un pouce & trois quarts de largeur , &  
» d'un pouce & un quart de hauteur. Six  
» jours après l'opération , la malade fut par-  
» faitement guérie. Il est bon d'observer  
» que le bonheur de n'être pas exposée à  
» l'incontinence d'urine , vint pour cette  
» demoiselle , de la compression que fait la  
» matrice obstruée , autant que du ressort  
» que ce viscere peut avoir repris. L'opéra-  
» tion fut faite au n. 9 du lithotome caché.  
» On pourroit , sans doute , saisir cette oc-  
» casion d'examiner incidemment si , pour  
» prévenir l'incontinence d'urine après la  
» taille des femmes , une incision mi-partie  
» sur chaque côté de l'urètre , telle que la  
» donnent les instrumens , & de M. Louis &  
» de M. Flurant , n'auroit pas quelque avan-  
» tage sur celle qui porteroit toute entière sur  
» un seul côté , & auroit la même étendue  
» que celle que ces MM. font supporter , par  
» moitié , à chaque côté de l'urètre. Une  
» femme âgée , que je viens de tailler par la  
» double

double incision, n'a pas la moindre incontinence d'urine. Mais n'oublions pas que l'objet de cette Lettre doit être rempli, si, en restituant les observations de M. Pamard sur la taille des femmes, je peux le convaincre de la droiture de mes intentions & de la justice que j'aime à rendre à son mérite personnel.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## OBSERVATION

*Sur un Abscès considérable, guéri sans incision; par M. RUBY, maître en chirurgie à Rouen.*

Les moyens usités dans la cure des abscesses, sont autant variés, que les différentes circonstances ont fourni de ressources aux grands praticiens; cependant il est des cas si singuliers & si rares, qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici l'histoire d'une maladie de cette espèce que j'ai eu occasion de traiter en cette ville.

Le nommé *Noiselleur*, âgé de vingt-quatre ans ou environ, (entraîné par la bizarrerie du préjugé des jeunes gens qui s'imaginent avoir perdu leur honneur, lorsqu'ils se trouvent subjugués par quelque accident,) étouffa chez lui les violentes douleurs qu'il

ressentoit , à l'occasion d'un coup de fleuret qu'il avoit reçu dans la bouche , en s'exerçant à faire des armes avec un ami. La partie inférieure de la bouche , comprise dans l'arcade alvéolaire de la mâchoire inférieure , & recouverte par la langue , fut , sans doute , contuse ; & l'inflammation s'ensuivit avec les suites ordinaires ; ce que le malade supporta patiemment , sans faire aucune plainte , ni , par conséquent , sans demander du soulagement , ayant supposé , pour ôter toute suspicion à ce sujet , un violent mal de dent. Ce mal ayant inquiété M. son oncle qui s'intéressoit à sa santé , il me fit prier de le venir voir à sa pension , rue Haranguerie , où il réside ordinairement. J'examinai d'abord avec une scrupuleuse attention le malade ; & je reconnus aussi-tôt que la maladie n'étoit point un mal de dent tel qu'il le supposoit ; ce qu'il m'avoua aussi tôt , en me racontant naïvement les circonstances de l'accident qui lui étoit arrivé. La tumeur , que j'appercus d'abord , me parut abscondée , & me sembla située dans la masse charnue , formée par les muscles peauciers mylo-hyoïdiens , génio-hyoïdiens , mylo-pharyngiens & génio-pharyngiens. Elle occupoit le dessous de la base de la mâchoire inférieure , depuis la symphise du menton jusqu'à son angle gauche ; elle se manifestoit à l'extérieur , par la saillie qu'elle formoit

dans l'endroit cité, indépendamment de la fluctuation qui étoit des plus sensibles. L'ouverture de cette tumeur eût été, sans contredit, un moyen plus que suffisant pour évacuer l'humeur ; mais le lieu respectable, qui devoit en être flétri, ne me fit regarder ce procédé, que comme un moyen qu'on ne devoit employer que dans le cas d'une impossibilité manifeste de pouvoir en découvrir un autre. Je considérai pour lors attentivement l'intérieur de la bouche ; & j'y remarquai, quoiqu'avec peine, un point de matiere purulente qui, s'étant écoulée dans la cavité, fut aussi-tôt remplacée par une autre : enfin je découvris une petite ouverture située à la base de l'alvéole de la seconde dent molaire, au-dessous de la langue ; je fis ensuite une compression legere & graduée sur la surface externe de l'abcès, & je reconnus, avec un peu de tems, une diminution sensible dans la tumeur, & une plus grande issuë de pus dans la bouche, fourni par cette petite ouverture. Je jugeai pour lors, que cette même ouverture communiquoit jusqu'au clavier, & que la maladie étoit vraiment un abcès sinueux ; ( on peut présumer que la matiere, par son poids ou par son acrimonie, a pu s'étendre & fuser dans l'intérieur des muscles, par la continuité de la membrane adipeuse qui s'étend & se continue par-tout ; ce qui vraisemblable



blement à produit la grandeur de l'abcès, eu égard à la partie affectée.) Ceci me fit pressentir pour lors, qu'une compression bien établie pourroit procurer l'issuë de la matiere contenue dans cette tumeur, & enfin établir la guérison du malade, sans ouverture extérieure. J'appliquai, en conséquence, une poignée de charpie brute sur toute l'étendue de la tumeur déjà affaissée par l'issuë de la matiere que j'avois procurée, au moyen d'une compression manuelle & ménagée; ensuite de quoi, je posai plusieurs compresses graduées, & un bandage approprié à la partie. Le chevetre simple me parut propre à cet effet, & remplit parfaitement bien mon attente. Je prescrivis au malade un régime de vivre très-sévère. Je levai l'appareil au bout de huit jours; & j'eus la satisfaction de trouver l'abcès guéri, & sans aucune marque apparente. Les parois du sinus s'étoient collées exactement.

Le sujet de mon observation m'engage à demander aux gens de l'art les plus éclairés la solution d'une question assez intéressante : Dans le cas d'une tumeur abcédée aux environs de la bouche, ne pourroit-on pas donner issuë à la matiere, par une ouverture pratiquée dans l'intérieur de cette cavité? Il est certain que cette méthode pourroit être d'un grand avantage, sur-tout dans les personnes du sexe; car, s'il est bien in-

portant à un chirurgien d'éviter les cicatrices du visage, qui rendent toujours difformes, je conviendrais volontiers qu'il est des cas où la chose seroit impossible ; mais aussi on conviendra avec moi, qu'il pourroit s'en trouver d'autres où cette pratique en seroit d'autant plus ingénieuse, qu'elle demanderoit des précautions plus recherchées. Je laisse aux grands praticiens à décider cette question.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## D É C E M B R E, 1766.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. à demi du jour.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	01	$3\frac{1}{2}$	0	28	$3\frac{1}{4}$	28
2	02	$2\frac{1}{4}$	$1\frac{1}{2}$	28	$3\frac{1}{2}$	28
3	1	1	01	28	$3\frac{1}{4}$	28
4	02	$1\frac{1}{2}$	01	28	$2\frac{1}{2}$	28
5	03	2	2	28	$2\frac{1}{2}$	28
6	1	$3\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	28	4	28
7	$1\frac{1}{2}$	5	1	28	$1\frac{1}{2}$	28
8	0	4	$\frac{1}{2}$	28	$1\frac{1}{2}$	28
9	02	2	0	28	$1\frac{1}{2}$	28
10	$1\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$	3	28		27 $10\frac{1}{2}$
11	5	$8\frac{1}{2}$	$6\frac{1}{2}$	27 9	27 $9\frac{3}{4}$	27 10
12	$5\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$	6	27 9	27 8	27 8
13	5	8	$4\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
14	2	3	2	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 2
15	$1\frac{1}{2}$	2	$6\frac{1}{2}$	28 1	28 1	27 $9\frac{1}{4}$
16	3	$6\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{4}$	27 $10\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
17	3	$6\frac{1}{4}$	6	28 1	28 $\frac{3}{4}$	27 10
18	4	$5\frac{1}{2}$	3	28	27 11	27 $10\frac{3}{4}$
19	$1\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	1	27 $8\frac{1}{4}$	27 $8\frac{1}{2}$	27 8
20	1	5	2	27 4	27 $3\frac{1}{2}$	27 4
21	1	$3\frac{1}{2}$	$\frac{3}{4}$	27 4	27 $4\frac{1}{2}$	27 5
22	$1\frac{1}{4}$	1	0	27 $7\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$
23	$1\frac{1}{4}$	1	1	28 $\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 3
24	0	1	0	28 $4\frac{1}{4}$	28 $4\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$
25	02	0	$0\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$	28 $4\frac{1}{2}$	28 4
26	$0\frac{1}{2}$	01	01	28 $4\frac{1}{2}$	28 5	28 $5\frac{1}{2}$
27	01	$\frac{1}{2}$	0	28 6	28 $5\frac{1}{2}$	28 6
28	03	2	01	28 6	28 6	28 6
29	$0\frac{1}{2}$	1	02	28 $5\frac{1}{4}$	28 $5\frac{1}{4}$	28 $5\frac{1}{2}$
30	03	6	03	28 $4\frac{1}{4}$	28 4	28 4
31	03	$\frac{1}{2}$	0	28 4	28 $3\frac{1}{4}$	28 $4\frac{1}{2}$

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 183

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-E. beau.	N-E. beau.	Couvert.
2	N-N-E. b. nuages.	N-E. nuag. couvert.	Couvert.
3	E-N-E. cou. nuages.	E-N-E. n. beau.	Serein.
4	E-N-E. beau.	E-N-E. beau. brouillard.	Serein.
5	N-E. beau.	N-E. n. cou.	Couvert.
6	N-E. brouill. nuages.	E-N-E. b. nuages.	Couvert.
7	E-N-E. ép. br. nuages.	E-N-E. n. beau.	Beau.
8	E. beau.	E. b. leg. br.	Beau.
9	E. beau.	E. b. ép. br.	Beau.
10	E. nuages. brouillard.	E-S-E. br. nuages.	Nuages.
11	S. pl. couv.	S-S-O. n.	Nuages.
12	S. couvert. nuages.	S-S-E. nuag. ges.	Nuages.
13	S. nuages.	S-S-E. nuag.	Couvert.
14	N. couvert. bruine.	N. couvert.	Couvert.
15	S-O. couv.	O-S-O. pl. contin. vent.	Couvert.
16	O. nuages. couvert.	O. couvert. pet. pluie.	Couvert.
17	O. nuages.	S-S-O. couv. pluie.	Pluie.
18	O. nuag. pl.	O. nuag. pl.	Couvert.
19	O. b. cou- vert.	O. couvert. beau.	Couvert.
20	S-O. neige. nuages.	O. pluie.	Nuages.
21	S-O. b. nuag.	S-O. nuag. b.	Nuages.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	O-S-O. ép. brouillard.	S-O. ép. br.	Couvert.
23	O-N-O. c.	N-O. couv.	Couvert.
24	N-E. couv.	N-N-E. c.	Couvert.
25	N. n. couv.	N. c. neige.	Couvert.
26	N. couvert.	N-N-E. c.	Couvert.
27	N-N-E. n. c.	N-N-E. c.	Couvert.
28	N. nuages. b.	N. beau.	Couvert.
29	N. beau.	N-E. b. n.	Serein.
30	N. beau.	N-N-E. b. n.	Beau.
31	N-N-E. ép. brouillard.	N. couvert.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $8\frac{3}{4}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de  $3\frac{1}{4}$  degrés au-dessous de ce même terme : la différence entre ces deux points est de  $12\frac{2}{3}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de  $13\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

6 fois du N-N-E.

6 fois du N-E.

4 fois de l'E-N-E.

3 fois de l'Est.

1 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-S-E.

3 fois du S.

## MALADIES REGN. A PARIS. 185

Le vent a soufflé 2 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

5 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 3 jours ferein.

14 jours beau.

8 jours du brouillard.

18 jours des nuages.

22 jours couvert.

7 jours de la pluie.

2 jours de la neige.

1 jour du vent.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1766.*

Les maladies, qui ont régné pendant ce mois, ont été à-peu-près les mêmes que le mois précédent. Les dévoiemens, qui avoient paru s'appaiser, ont recommencé avec plus de force, & ont dégénéré, dans beaucoup de malades, en une véritable dyssenterie. On a observé aussi quelques maux de gorge, qui, chez quelques malades, ont paru menacer de gangrene.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Novembre 1766 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Il a plu encore moins ce mois, que le précédent ; & la pluie n'a été forte ni continuë, aucun jour. Cependant le vent a été bien plus souvent sud que nord. Le mercure, dans le barometre, a été observé, la plus grande partie du mois, au-dessus du terme de 28 pouces.

Il y a eu des variations dans la température de l'air. Le thermometre est descendu, le 9 & le 10, au-dessous du terme de la congelation ; il en a été de même du 29 & du 30. Dans le milieu du mois, il a été observé, au matin, à 7 degrés, & même  $7\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $5$  lignes : la différence entre ces deux termes est de  $12\frac{1}{2}$  lignes.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 187

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

5 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

7 fois du Sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'On.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

12 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois , mais plus grande à la fin qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois de Novembre 1766.*

Les fièvres continuës, portant à la tête, ont encore persisté, ce mois, & sur-tout dans le petit peuple. Quoiqu'elles eussent été plus vermineuses que ci-devant, elles ne furent point aussi meurtrières : presque tous ceux qui furent traités convenablement, en réchappèrent.

Il a régné, ce mois, épidémiquement une fluxion autour de la tête, avec un gonflement considérable qui occupoit principalement le menton, & se portoit de l'une à l'autre oreille. Elle a attaqué plutôt les enfans & les jeunes gens, que les gens faits



ou avancés en âge. Le gonflement, dans la plupart, étoit purement séreux ou lymphatique, & ressembloit à celui qui a lieu dans la petite vérole confluente ; il devenoit parfois prodigieux : dans quelques-uns, les glandes maxillaires & jugulaires se trouvoient gorgées, & étoient plus ou moins douloureuses au tact : la fièvre, qui assez ordinairement n'avoit pas lieu, ou étoit très-peu remarquable, se manifestoit plus ou moins dans ce dernier cas. Dans d'autres, il y avoit complication de mal de gorge, qui n'étoit ordinairement qu'une rougeur du voile du palais. La cure de cette maladie consistoit à détendre la partie gonflée par l'application des cataplasmes émolliens & résolutifs, précédés de cataplasmes anodins, quand le gonflement étoit douloureux : les apozèmes composés avec les plantes savonneuses incisives, se trouvoient aussi indiqués ; après quoi, on travailloit à procurer la résolution des humeurs stagnantes, ou en congestion, avec des minoratifs & des diurétiques. On a réussi à dissiper des glandes, qui avoient résisté à l'action des cataplasmes, par le moyen des emplâtres résolutifs, tels que ceux de ciguë & de *diq-botanum*.

Il a régné aussi beaucoup de squinancies inflammatoires, dans lesquelles la douleur & la chaleur du gosier se communiquoient

LIVRES NOUVEAUX. 189

aux oreilles, & des éréfipeles au visage. Vers la fin du mois, plusieurs personnes ont été attaquées d'apoplexie, à laquelle quelques-unes ont succombé. On a remarqué que la saignée précipitoit la mort, à l'égard des sujets qu'elle ne soulageoit point tout de suite.

---

LIVRES NOUVEAUX.

Journal des Inoculations de M. *Nicolas*, maître en chirurgie à Avignon, 1766, brochure in-12.

Formules des médicamens usités dans les différens hôpitaux de la ville de Paris, avec leurs vertus, leurs usages & leurs doses. A Paris, chez *Despillly*, 1767, in-12. Prix 2 livres 10 sols broché, 3 liv. relié.

---

A V I S

Le sieur *Pierre Devilliers*, ancien chirurgien externe de l'Hôtel-Dieu de Paris, maître ès arts & en chirurgie, greffier de M. le premier chirurgien du roi, ancien prévôt de sa compagnie, & ancien chirurgien des hôpitaux du Mans, donne avis au public, qu'outre les accouchemens & les opérations de chirurgie qu'il pratique, au

Mans, avec succès, depuis plus de trente ans qu'il y exerce, il s'est attaché particulièrement à la cure & au traitement des hernies ou descentes, pour lesquelles il pratique des brayers ou bandages des plus commodes à porter, tant pour les hommes, femmes & enfans, même de propres à éviter & prévenir ces incommodes & disgracieuses maladies que l'on néglige si souvent par une honte des plus mal placées. Ces bandages sont à ressorts élastiques, ou sans ressorts. Il ne s'agit que de lui marquer si la hernie est à droite ou à gauche, ou des deux côtés; si elle rentre facilement ou difficilement, si elle est complète ou incomplète; le tout en lui envoyant la mesure prise autour du corps du malade.

Il fait des suspensoires pour le *scrotum* ou les bourses, des porte-ventre très-legers, des pessaires d'ivoire, de buis & de cire, de différentes figures, pour les chutes de matrices & de vagin. Il fabrique des urinoires très-faciles à porter.

Les dames peuvent s'adresser & se confier à son épouse, pour toutes ces indispositions. On affranchira le port des lettres qui seront adressées à l'un & à l'autre.

Leur demeure est au Mans, rue Courtehardy, près les Halles.



## COURS DE CHYMIE.

M. *Demachy*, maître apothicaire, membre des Académies impériale des curieux de la nature, & royale des sciences de Prusse, fera l'ouverture de son Cours de Chymie, le lundi 16 Février 1767, à trois heures précises de l'après-dîner, dans son laboratoire, rue du Bacq, vis-à-vis la Visitation.



# T A B L E.

<i>LES Vapeurs &amp; Maladies nerveuses, &amp;c ; traduit de l'anglois de M. WHYTT. Par M. Le Begue de Presse, médecin. II. EXTRAIT.</i>	Page 99
<i>Observation sur une Hydropisie ascite, guérie par les pilules toniques. Par M. Bacher, médecin.</i>	119
<i>— sur une Ascite avec anasarque, guérie avec le même moyen. Par le même.</i>	131
<i>— sur une Fluxion catarrhale de la vessie. Par M. Landeuite, médecin.</i>	136
<i>Observations sur le Poulx. Par M. Robin, médecin.</i>	147.
<i>Lettre sur l'Inoculation. Par M. Gery.</i>	154
<i>Observation qui démontre la Possibilité des Fractures incomplètes des os cylindriques. Par M. Renault, chirurgien.</i>	159
<i>— sur un Sarcome. Par M. Telmont de Saint-Joseph, chirurgien.</i>	164
<i>— sur une Plaie considérable à un des doigts. Par M. Leautaud, chirurgien.</i>	168
<i>Réflexions sur un Article du Dictionnaire de Chirurgie, avec une Méthode de réduire les Luxations de la cuisse. Par M. Dupoué, chirurgien.</i>	170
<i>Lettre de M. Pouteau fils, chirurgien.</i>	174
<i>Observation sur un Abscès considérable, guéri sans incision. Par M. Ruby, chirurgien.</i>	177
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Décembre 1766.</i>	181
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1766.</i>	185
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Novembre 1766. Par M. Boucher, médecin.</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1766. Par le même.</i>	187
<i>Livres nouveaux.</i>	189
<i>Avis.</i>	Ibid.
<i>Cours de Chymie.</i>	191

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois de Février 1767.  
 A Paris, ce 23 Janvier 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M<sup>gr</sup> le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-  
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine  
de Paris, Membre de l'Académie Royale des  
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,  
& de la Société Royale d'Agriculture de la  
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

MARS 1767.

---

TOME XXVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>gr</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

MARS 1767.

---

EXTRAIT.

*Recherches sur le Tissu muqueux, ou l'Organe cellulaire, & sur quelques Maladies de la poitrine; par M. Théophile DE BORDEU, docteur en médecine des Facultés de Paris & de Montpellier. On y a joint une Dissertation du même auteur, sur l'usage des eaux de Barèges dans les écouvelles, avec cette épigraphe :*

*Suum cuique judicium, & omnes pro suo quisque arbitrato aliter atque aliter eâdem de re sentiunt.*

BALLONIUS.

*A Paris, chez Didot, 1767, in-12.*

ON nous apprend, dans un Avis de l'éditeur, que cet ouvrage fut composé, en 1743 & 1745, à Montpellier où



l'auteur enseignoit publiquement l'anatomie. On le trouve, en effet, annoncé dans ses *Recherches sur la Position des glandes & sur leur Action*, qui n'ont été imprimées qu'en 1751, mais qui avoient été entre les mains de quelques médecins de Paris, notamment entre celles de M. Bruhier, censeur royal, dès l'année 1749; ce qui paroît, par la date de sa première approbation écrite de sa main, sur le Manuscrit conservé par l'auteur.

Le tissu cellulaire, qui fait l'objet de ces nouvelles recherches, presque inconnu aux premiers anatomistes, paroît avoir mérité plus d'attention de la part de ceux de nos jours. M. De Borden a cru qu'il lui étoit permis de profiter de leurs travaux; mais, comme son ouvrage n'est point une histoire des découvertes qui appartiennent aux différens anatomistes, il ne les a pas cités, supposant que ses lecteurs connoissent ce qui a été fait jusqu'à lui. Cet ouvrage n'est pas seulement anatomique : l'auteur y expose ses vues particulières sur la pratique de la médecine. Il croit avoir acquis, après vingt-cinq ans d'exercice, le droit de s'expliquer. Il n'a pas honte d'avouer que, « forcé par » son éducation, à suivre les routes battues » sur la pratique, il s'est souvent trouvé très-» embarrassé. Il sentit enfin, à force de voir » des malades, & croyant avoir acquis de

» l'expérience, qu'il n'avoit acquis, en effet,  
 » que l'habitude de compter des malades,  
 » dont les uns résistoient à ses remèdes, &  
 » les autres succomboient. . . . Il a cru dé-  
 » mêler qu'on fait, en général, trop de re-  
 » mèdes; que des idées systématiques & de  
 » la compassion des médecins, combinées  
 » avec la peur des malades & les usages na-  
 » tionnaux, il résulte ordinairement des ma-  
 » nœuvres plus étranges les unes que les au-  
 » tres : ces manœuvres sont cause qu'aucun  
 » médecin ne peut bien connoître les mala-  
 » dies, & qu'aucun malade ne peut en gué-  
 » rir complètement, ni même, s'il le faut  
 » dire, mourir tranquille, lorsque son heure  
 » est venue. » Tel est l'aveu courageux que  
 l'auteur ose faire; il exhorte ses confrères à  
 réunir leurs efforts, pour découvrir la voie  
 la plus simple & la plus sûre de traiter les  
 maladies. Nous allons donner une idée de  
 sa doctrine, bien sûrs que ce que nous en  
 dirons, engagera nos lecteurs à recourir à  
 l'ouvrage même qu'ils ne liront sûrement  
 pas sans fruit.

La substance cellulaire, que notre auteur  
 appelle *organe cellulaire*, est, de toutes les  
 parties du corps, la plus étendue, & celle  
 qui a le plus d'usages. Il est très-difficile de  
 trouver un ordre exact pour la décrire : c'est  
 un vrai labyrinthe où il n'est pas possible de  
 distinguer la fin du commencement. Pour

le suivre dans ses progrès & dans ses changemens, M. De Bordeu a cru devoir examiner ce qu'il étoit dans le fœtus le moins formé, ce qu'il devient dans les adultes. Le muscle d'un poulet n'est, dans les premiers tems de l'incubation, qu'une espece de bouillie, un corps mollasse qui paroît homogène, & dans lequel on ne distingue ni fibres ni vaisseaux. Peu-à-peu ces parties se divisent & viennent à se séparer les unes des autres; elles acquièrent une organisation plus évidente : enfin les fibres & les vaisseaux se montrent évidemment; & il reste dans leurs interstices une substance gluante, plus ou moins ténace, qui est la vraie substance cellulaire. Elle n'étoit d'abord qu'un amas gelatineux, semblable aux pelotons de colle qu'on trouve dans le corps de vers à soie prêts à faire leur cocon, c'est-à-dire qu'elle n'étoit que du suc muqueux & nourricier, dans lequel les fibres se sont développées. Ce développement a rendu le total du suc nourricier, fibreux ou organisé; il l'a partagé en un nombre infini de couches ou lames différemment collées les unes aux autres; ces lames forment ou constituent la substance cellulaire.

Cette substance a tiré sa dénomination des cellules qu'on a soupçonnées dans son intérieur : il n'est cependant pas aisé d'apercevoir ces cellules; elles n'ont rien de régu-

lier, rien de symétrique; & on doit plutôt les comparer aux intervalles que laissent entr'eux les filamens qui composent la laine & le coton. On voit, en effet, qu'en séparant deux fibres adossées l'une à l'autre, on développe, ou plutôt on produit un nombre prodigieux de petits filamens muqueux qui paroissent paralleles, & qui laissent entr'eux de petits espaces. Ces espaces étoient les endroits dans lesquels les fibres se touchoient immédiatement, ou dans lesquels il n'y avoit presque point de colle. Ces petits espaces, qui ne sont jamais dans le vivant, tels que dans deux fibres qu'on sépare l'une de l'autre, existent cependant, & forment les premières cellules du tissu.

Ce tissu se trouve non-seulement dans l'adossement de deux fibres, mais il les entoure chacune en particulier; bien plus, il leur fournit une gaine commune qui en lie deux ou trois ensemble, pour en former un faisceau. Il résulte de-là que la gaine poreuse de chaque fibre, jointe à celle de la fibre voisine, & à celle qui enveloppe le faisceau qu'elles forment, & qui est collée à chacune des gaines particulières, ne sont qu'une sorte de corps spongieux, dans lequel il y a des cavités qui varient, suivant le plus ou le moins de mouvement & d'écartement des fibres. Il en résulte encore, qu'il y a dans l'interstice des fibres, à travers la

substance cellulaire , des voies ouvertes ; dans lesquelles les humeurs peuvent aller & venir , en tous sens , comme dans une éponge ; c'est ce dont on peut aisément se convaincre , en faisant glacer un morceau de muscle bien macéré : on trouve que les glaçons des cellules , qui sont fort irréguliers , se touchent les uns les autres ; ce qui démontre la communication que les différentes portions du tissu cellulaire ont entr'elles. M. De Borden préfère cette manière de démontrer cette communication à celle dans laquelle on souffle de l'air qui , à la vérité , boursouffle toutes les parties , mais qui force & déchire les cellules. Il observe que cette substance cellulaire n'a ni vaisseaux ni fibres qui lui soient propres , ou qui entrent dans sa composition ; elle les soutient ou leur donne passage ; elle en reçoit même certaines propriétés ; *mais , dit-il , elle n'est pas plus tissue de fibres , que la toile qui se fait sur le lait , ou bien les membranes qu'Hippocrate avoit vu se former au moyen du sang battu dans l'eau chaude ; ce que des modernes ont donné comme une de leurs découvertes.*

Après avoir ainsi développé la formation & la véritable structure du tissu cellulaire , notre auteur a cru devoir rechercher comment il se nourrissoit : s'il n'est qu'un suc nourricier , épanché & disposé en couches

ou en lames qui ont plusieurs centres, comme nous venons de l'indiquer, il est assez naturel d'imaginer qu'il ne se nourrit que par l'épanchement d'un nouveau suc nourricier, mis en couches comme le premier. Il est aisé de concevoir que quelques gouttes de suc nourricier, apportées par les vaisseaux, & appliquées à une des extrémités des fibres, s'étendront sur toute leur longueur, & deviendront une espèce de vernis, ou de nouvelle couche de tissu muqueux. La force qui dirige ce suc nourricier, n'est que le mouvement même de ces fibres, & les compressions des parties du voisinage; de sorte qu'on peut dire que le tissu muqueux ne se nourrit, ne s'entretient & ne s'étend que par *juxta-position*; l'accroissement se fait couche par couche.

S'il est vrai, comme Leuwenhoeck l'a observé, que les fibres primitives soient égales dans les animaux de différente espèce; s'il est vrai, comme notre auteur le conjecture avec beaucoup de vraisemblance, que ce soit des corps singulièrement organisés, qui ne changent jamais de figure ni de grosseur, qui sont plus ou moins étendus, plus ou moins ridés, mais, au fond, les mêmes dans toutes sortes d'animaux; s'il est vrai enfin, que, dans tous les individus de la même espèce, chaque organe soit composé du

même nombre de fibres , comme semble le prouver l'observation qui nous apprend que l'animal le plus gros & le plus fort peut devenir aussi grêle & aussi peu vigoureux que le plus foible de son espece, tandis que celui-ci peut acquérir de la force & de l'embonpoint, il en résulte que c'est dans la substance cellulaire que se font les changemens qui arrivent dans les animaux , lorsqu'ils deviennent plus forts ou plus foibles. Ils dépendent ces changemens du nombre plus ou moins grand de ses couches & de ses lames , du plus ou moins de liberté qu'elles laissent aux fibres qui sont l'organe du mouvement , & de ce que la pâte qui les compose , est plus ou moins imbibée de sucs aqueux , & ; par conséquent , plus ou moins sèche ou ténace. Ainsi la différence des âges , des sexes & des tempéramens ne dépend , selon notre auteur , que de l'abondance de la position & de la consistance de la substance cellulaire , ou des gâines qu'elle fournit à toutes les fibres : celles-ci sont par-tout les mêmes ; & elles ne diffèrent que parce qu'elles ne sont pas aussi allongées qu'elles peuvent l'être dans les jeunes sujets ; ce qui , joint à la surabondance de l'eau qui abreuve le tissu cellulaire & ses couches , s'oppose apparemment à la liberté de l'exercice de leurs fonctions ; cet exercice est troublé ,

dans les vieillards, par un vice tout opposé, c'est-à-dire par l'état de sécheresse & la cohésion trop forte du tissu cellulaire.

M. De Bordeu prouve l'existence de ces couches, & le mécanisme de la nutrition que nous venons d'exposer, par la nutrition des os, la formation de l'épiderme, la manière dont se nourrissent les ligamens intervertébraux, & sur-tout par la formation des cicatrices : il entre, sur tous ces objets, dans des détails qu'il n'est pas possible de suivre dans un Extrait : nous nous contenterons d'observer qu'on trouve, dans cette partie de son ouvrage, une infinité de vues fines, capables de jeter un très-grand jour sur le phénomène de la nutrition des animaux ; phénomène assez mal appliqué jusqu'ici, par la plupart des physiologistes.

Cette doctrine des couches de la substance cellulaire & de l'immutabilité des fibres primitives lui paroît devoir répandre quelque lumière sur la théorie de l'inflammation, puisqu'on trouve, dans toutes ces parties enflammées, une espèce de noyau, un épanchement de suc muqueux qui est une manière de cicatrice apparente, même après la résolution de l'inflammation. « Que penser, dit-il, après tout ce qui vient d'être exposé, des assertions qui se trouvent dans bien des auteurs, au sujet des maladies des fibres ? La rigidité, la lâcheté, la sé-



» *chereffe*, la *débilité*, la *délicatesse*, la *gros-*  
» *siéreté*, auxquelles on a prétendu qu'elles  
» étoient sujettes, ne s'accordent guères  
» avec la constitution fixe & immuable que  
» nous avons dit leur appartenir. . . . Tou-  
» tes ces maladies, qu'on attribue aux fibres  
» en général, ne sont que des façons de  
» concevoir les choses, des approximations,  
» des suppositions étayées par une imagina-  
» tion qui simplifie les objets; ces états, ou  
» ces maladies générales, ne se trouvent pas  
» dans les malades; elles sont idéales &  
» imaginaires. . . . Les esprits scholastiques  
» aiment à réduire ainsi les choses sous des  
» points de vue d'où ils partent pour étendre  
» leur théorie, ou pour suivre, dans les  
» les écoles, les loix générales: ces loix  
» peuvent plaire à la multitude & aux esprits  
» légers; mais on est toujours forcé de les  
» abandonner au lit des malades. On évalue  
» alors ces spéculations frivoles; elles n'a-  
» musent que les gens sans expérience.

Notre auteur passe ensuite à un examen plus circonstancié des différentes parties du tissu cellulaire; il le suit dans les différens organes qui se trouvent situés dans les trois cavités principales du corps, où il forme des membranes connues sous le nom de *péritoine*, de *plèvre*, &c. Il reconnoît, avec la plupart des anatomistes les plus modernes, que ces membranes sont des pos-

tions de ce tissu , qui ont été tellement rapprochées par les parties voisines , qu'elles ont formé des lames lisses & polies , sur-tout du côté le plus sujet aux frottemens. Il imagine , par exemple , que le péritoine a été tissu de plusieurs lambeaux de substance muqueuse , qui couvroient intérieurement les muscles du bas-ventre , & les viscères eux-mêmes ; que la portion qui couvre chacun de ces viscères , lui appartient en propre ; que la partie qu'on appelle *sa lame externe* ; partie qui est moins près de l'état de membrane , que la lame interne , se plonge dans le tissu des viscères par différentes routes , & les forme presque en entier. Il en est de même de celles qui tapissent les autres cavités , comme la plèvre , la pie-mère ; de sorte que , selon lui , les viscères ne sont composés que de vaisseaux , de nerfs & de tissu cellulaire qui fait la plus grande partie de leur volume. « La contexture des viscères , dit-il , » n'est pas la même ( que celle des muscles : ) » la substance cellulaire y est placée beaucoup moins régulièrement. Elle est moins » organisée ; elle est comme une éponge ; » elle approche d'un morceau de pâte nourricière brute ; aussi la chair des viscères » est-elle moins mobile , moins animalisée , » si l'on peut parler ainsi. Les anciens l'appelloient *parenchime*. Les modernes ont » essayé de chasser cette dénomination ; ce

» qui est un petit mal ; mais ils ont voulu  
» donner une forme particuliere & bien dé-  
» terminée au tissu des viscères , à quoi ils  
» n'ont point réussi. Il en faut toujours venir  
» à quelque chose de pulpeux , non vascu-  
» culaire , non vésiculaire , qui n'est que de  
» la mucofité , ou une premiere couche de  
» tissu muqueux.

Le tissu cellulaire , qui recouvre tout le corps immédiatement au-dessous de la peau , ne mérite pas moins d'attention que celui qui forme les membranes intérieures. M. De Bordeu entre , à son sujet , dans des détails où nous ne pouvons pas le suivre : nous nous contenterons de remarquer qu'il le divise en six portions qui sont comme des sacs à part ; celui de la tête & du col , celui de la poitrine & du tronc , & celles qui enveloppent les quatre extrémités. Ces poches ou sacs sont plus ou moins étendus , & ont des usages qui ne peuvent être bien connus , sans entrer dans le détail de leurs productions ; ce qui a engagé M. De Bordeu à les suivre jusques dans leur moindre lambeau. Rien ne mérite plus d'attention , que la communication de ce tissu cellulaire externe avec l'interne. Cette communication ne se fait pas toujours par la voie la plus courte : le tissu cellulaire fait plusieurs détours ; il suit le plus souvent des voies tortueuses , pour aller du dehors au dedans. Notre au-

teur indique les principales routes par où se fait cette communication. Il importe surtout aux praticiens de remarquer comment la couche qui revêt le crâne, & qui n'est qu'une sorte de calotte intimement unie avec une membrane tendineuse qui la renforce, communique dans les enfans, avec le périoste, la dure-mère que notre auteur ne regarde que comme un périoste interne, & les os eux-mêmes qui sont, en quelque sorte, membraneux dans ce premier âge : c'est cette communication qui rend les jeunes sujets si susceptibles des engorgemens d'humeurs dans les différentes parties du tissu cellulaire de la tête, & qui fait que la communication de l'intérieur à l'extérieur est beaucoup plus aisée dans la tête des enfans, que dans celle des adultes. Deux communications non moins importantes sont celles que la plèvre a avec la couche cellulaire du col & de la face, des narines & de la langue, & celle du péritoine avec la couche du tronc, vers le *rectum* & le raphé. « De » grands médecins ont parlé du rapport qu'il » y a entre ces parties, eu égard aux dis- » positions de leurs vaisseaux : voici un au- » tre rapport, eu égard aux productions du » tissu cellulaire : ces deux parties sont des » aboutissans où ces productions vont se » contourner en manière de cul-de-sac ; d'où » il résulte que les environs de la gorge &

» du nez , ainsi que ceux du *rectum* , sont  
» des égouts naturels & très-remarquables.

M. De Bordeu a terminé le tableau qu'il donne de la substance cellulaire & de ses productions , par un résumé général qui contient un précis de sa doctrine sur l'action de cet organe important ; action que personne n'a encore développée avec plus de clarté. Il en considère les couches extérieure & intérieure comme deux poches , dont l'intervalle est rempli par une masse de tissu cellulaire qui n'est qu'un composé de mille ballons cellulaires, contenus les uns dans les autres. Ces ballons agissent les uns sur les autres , & se soutiennent mutuellement ; il résulte de leurs efforts réciproques une sorte d'équilibration , une action & une réaction qui dépendent , tant de la cohésion des parties qui constituent les ballons , que de celles des productions qui les lient les unes aux autres. Cette équilibration fait une espèce de mouvement tonique qu'on peut regarder comme simplement passif. Comme c'est dans cet organe spongieux que sont placés les viscères , les muscles & les glandes , tous ces organes doivent le modifier singulièrement ; ces modifications , qui dépendent du mouvement comme de la seule présence de ces organes , donnent une idée de ce que l'auteur appelle *le département des viscères* , qui n'est , par conséquent ,  
que

que la portion de tissu cellulaire qui éprouve leur action.

Une des propriétés de l'organe cellulaire externe des plus générales & des plus importantes, selon notre auteur, est celle qu'il appelle *sa pénétrabilité*, au moyen de laquelle elle donne passage à toute la fumée aqueuse qui l'arrose continuellement. Lorsque le cours de cette matière qu'il croit être celle même de la transpiration, vient à se déranger, il se forme des courans, des dépôts, des directions particulières qui ont leur cause dans les différens degrés de force de ce même organe cellulaire. Les propriétés générales, dont nous venons de parler, c'est-à-dire le ton & la pénétrabilité, sont un peu dérangés & modifiés par quelques étranglemens qui se trouvent dans son intérieur, & qui doivent changer la marche des humeurs. Indépendamment de ceux que tout le monde connoît aux extrémités, l'auteur en décrit un plus étendu qui divise le corps en deux parties égales, à droite & à gauche, & qui, selon lui, pénètre même jusques dans l'intérieur des viscères. Cette disposition du tissu cellulaire fait que les matières contenues dans les cellules de l'un des côtés du corps, s'étendent beaucoup plus aisément en haut & en bas, qu'elles ne passent d'un côté à l'autre; ce qui rend raison de plusieurs symptomes des maladies.

Les vaisseaux innombrables, les nerfs, les muscles qui pénètrent la substance cellulaire, lui donnent une action bien plus marquée que celle que nous avons appelée *tonique*. Ils l'animent & la rendent mobile & sensible, propre à des dilatations & à des resserremens extraordinaires. Mais une partie qui paroît agir d'une manière plus continue & plus singulière sur toute la masse cellulaire, c'est le diaphragme. On sçait qu'il est appliqué entre deux ballons principaux, la plèvre & le péritoine. Quelque foible qu'on suppose leur ressort & celui de leurs appendices, ces parties doivent toujours se ressentir du mouvement du diaphragme qui tireille l'une de ces poches, tandis qu'il relâche ou qu'il ride l'autre. *Ces secousses*, dit M. De Bordeu, *ne sçauroient manquer de donner quelque direction à l'action du tissu cellulaire du tronc & des extrémités*. C'est une des raisons pour lesquelles la tête, la poitrine & la partie inférieure du corps ont tant de rapport avec les mouvemens du diaphragme, de la respiration & des efforts des entrailles qui se contre-balaencent sans cesse.

Notre auteur rapporte, pour appuyer cette théorie du tissu cellulaire, plusieurs faits de pratique, dont elle n'est, selon lui, que le résultat. On voit tous les jours, lorsqu'il se fait quelque suppuration sourde dans

l'intérieur de quelque membre, ou dans les lames de quelques os, la peau de la partie qui répond au noyau de la suppuration, devenir œdémateuse; cet œdème n'est qu'un gonflement du tissu cellulaire. Il suppose qu'il y avoit un rapport entre le tissu cellulaire qui suppure & celui qui se gonfle; que le premier contenoit le second, & qu'ils agissoient l'un contre l'autre. La résolution a ses œdèmes, ainsi que la suppuration; elle ne sçauroit se faire, sans qu'il en coûte la perte & la coalition de quelques couches de substance cellulaire; il n'est donc pas étonnant que celle-ci soit dérangée, relâchée ou tendue jusqu'à un certain point, lorsque la résolution se fait: de-là viennent les bouffissures de tout le visage, à la suite des étranglemens, ou de la suppuration du péricrâne & de la dure-mere.

Le tissu cellulaire de la face ne se ressent pas seulement de la disposition de celui des parties internes, auquel il est joint plus immédiatement: il est aisé de prouver qu'il est sujet à des changemens fréquens, par les phénomènes qu'on observe. Les attaques des vers bouffissent le visage dans les enfans; les approches des règles le gonflent, sur-tout vers les paupieres, dans bien des femmes. Il est souvent bouffi des deux côtés, dans certaines hydropisies de poitrine, dans quelques suppurations aux deux poudons, &



dans des rhumatismes généraux : l'œdème gagne peu-à-peu la partie sur laquelle le malade ne se couche point ; ce qui prouve que les matieres passent de l'un à l'autre , au moyen du tissu cellulaire. M. De Bordeu a vu un leucophlegmatique dans lequel la joue sur laquelle il se couchoit , s'affaissa ; mais la langue se prit si étonnamment , surtout du côté dont la joue s'étoit affaissée , qu'elle formoit une grosse masse œdémateuse qui sortoit , en partie , de la bouche. Cet accident dura quatre ou cinq jours , au bout desquels le malade mourut.

Une suppuration aux doigts ou aux poignets excite souvent des tumeurs glanduleuses sous l'aisselle ; les maux aux pieds font les mêmes effets sur les aînes. Réciproquement on voit que les maux aux aînes , ou sous les aisselles , engorgent souvent les poignets & les pieds : cela dépend , selon l'auteur , du tissu cellulaire : il dit avoir vu quelquefois , à la suite d'une suppuration à l'avant-bras , les aisselles s'engorger , & puis la parotide ; il a aussi observé que ces parties , tombant en suppuration à la suite des maladies externes , les tumeurs pénétroient dans le corps du côté affecté , après avoir parcouru le poignet , l'aisselle & le col , ou la jambe , le genou & l'aîne. On remarque , tous les jours , que des étranglemens ou des suppurations à un des côtés du tronc , soit à

la poitrine, soit au bas-ventre, causent des gonflemens aux extrémités, aux aînes & aux aisselles, aux pieds & aux poignets; d'où il conclut qu'il y a, entre les parties extérieures & les intérieures, une action réciproque dans l'état de maladie, &, par conséquent, dans l'état de santé. Cette action dépend des couches de l'organe cellulaire; elles agissent l'une sur l'autre; elles se renvoient les humeurs qu'elles contiennent. L'auteur convient qu'il est difficile de déterminer exactement l'ordre précis de ces effets, & celui des dérangemens qui en résultent; mais il prétend qu'on auroit tort d'imaginer que tous ces rapports n'ayent pas des loix précises. *Quelques irréguliers qu'ils paroissent, dit il, on entrevoit, lorsqu'on y fait attention, qu'ils ont une marche réglée, & que si on est si peu avancé là-dessus, c'est qu'on ne s'est pas attaché à faire des observations bien suivies.*

L'action, dont nous parlons, ne se borne pas aux cas où il y a étranglement ou suppuration: voici l'exemple d'une bouffissure générale qui met dans le plus grand jour l'action de l'organe cellulaire, les voies que les liqueurs se fraient dans ses cavités, les étranglemens qu'y causent certaines bouffissures, & l'équilibration des parties internes & des externes. « Un enfant, sujet à » une évacuation périodique de sang par les

» narines , fit des remedes qui suspendirent  
 » cette évacuation ; il devint bouffi ou enflé  
 » de tout le corps , sur-tout de la partie su-  
 » périeure ; la fièvre & la difficulté de respi-  
 » rer étoient très-marquées ; les parties infé-  
 » rieures se gonflerent à la suite d'une fai-  
 » gnée du pied. La fièvre diminuant , l'en-  
 » flure diminuoit à proportion ; mais la dif-  
 » ficulté de respirer augmentoit à propor-  
 » tion ; enfin le malade ne put plus se cou-  
 » cher que du côté droit ; toute son enflure  
 » disparut ; & il mourut avec une suppura-  
 » tion au poumon , du côté sur lequel il se  
 » couchoit , & qui se trouva aussi plein  
 » d'eau.

En attendant qu'on puisse faire une appli-  
 cation bien circonstanciée de la théorie du  
 tissu cellulaire à l'histoire des maladies ,  
 M. De Bordeu a cru en devoir donner un  
 Essai : il a choisi , pour cet effet , quelques  
 Coaques d'Hippocrate , relatives aux mala-  
 dies de la poitrine , & à l'angine. Ce grand  
 homme dit , Coac 18 , ( l'auteur cite l'édi-  
 tion de Foës , ) que *la suppuration du pou-  
 mon , accompagnée de douleur vers le col ,  
 ou à la clavicule , & quelquefois du côté du  
 ventre , annonce que la quantité de la ma-  
 tiere du dépôt est considérable.* M. De Bor-  
 deu a vérifié l'observation d'Hippocrate ; &  
 la raison lui en paroît évidente par les pro-  
 ductions que la poche dans laquelle le pou-

mon est emboëté, jette du côté de la trachée-artère, du col & du ventre. Il est aisé de concevoir qu'un dépôt, dont la masse est considérable, peut tirailler toute cette poche, & porter une impression remarquable vers le col & le ventre du côté affecté. Il croit que cela arrive non-seulement dans le dépôt de la péripneumonie, qui affecte seulement la substance cellulaire du poumon, mais principalement lorsque la plèvre est intéressée, & qu'il s'est fait une adhérence entr'elle & le poumon. L'auteur observe, à l'occasion de cette remarque, qu'il ne s'agit, ainsi que dans les réflexions suivantes, que de la manière d'agir du tissu cellulaire, sans toucher à celle des vaisseaux sanguins, ni à celle des nerfs, dans chaque partie. Il reconnoît que les fonctions de quelque organe que ce puisse être s'exercent, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie, à la faveur des nerfs, des vaisseaux & du tissu cellulaire. Le seul moyen de combiner l'action de ces trois causes, est de les examiner d'abord les unes après les autres, ou chacune en particulier : il se borne ici au tissu cellulaire.

*On peut s'attendre à une parotide considérable dans un malade qui a la respiration gênée, avec tension dans l'hypocondre, la fièvre aiguë, & quelques frissonnemens ;*  
Coac 107. Les malades d'un tempérament

*bilieux , attaqués d'une fièvre aiguë avec la tension de l'hypocondre & la respiration difficile , sont sujets aux abcès vers les oreilles , Coac 126. Ceux qui , ayant la fièvre continuë avec de fréquentes & de légères sueurs avec une tension de l'hypocondre , sont très-gravement malades , sur-tout s'il se joint aux autres accidens une tension vers le col. « Quiconque douterait de ces sentences , dit notre commentateur , feroit l'aveu de son inexpérience ou de son peu de talent pour observer. » Il convient cependant que les parotides , les abcès aux oreilles , &c. n'arrivent pas toujours dans les cas spécifiés par Hippocrate ; les traitemens ordinaires font avorter ces abcès plus ou moins sûrement , selon qu'ils sont plus ou moins décidés & hardis. Il arrive cependant très-souvent que , malgré les traitemens les plus actifs , les parotides , les abcès & les douleurs paroissent. La cause de ces phénomènes s'explique facilement par l'action du tissu cellulaire. La tension de l'hypocondre est une suite de l'engorgement de la base de la poche cellulaire , adossée au diaphragme , & du tissu qui tapisse tout le dehors de l'hypocondre. La gêne de la respiration indique que la substance du poulmon & le tissu cellulaire qui enveloppe les côtés , sont dans le même état ; est-il étonnant que la parotide , qui est placée à la*

pointe & à l'*aboutissant* de la poche cellulaire de la poitrine, se gonfle par le dépôt de la matiere mobile, &, en partie, cuite, qui s'y porte naturellement ? En un mot, c'est, pour ainsi dire, un épanchement général de gelée ou de matiere coënneuse dans toutes les parois externes de toute la poche cellulaire de la poitrine ; & cette poche, qui a coutume de porter, vers le col & la parotide, des fusées continuelles de transpiration, y portera des matieres presque purulentes. Dans la troisieme sentence, les phénomènes sont les mêmes que dans la premiere, à cela près qu'au lieu de parotide, Hippocrate annonce une vive douleur au col, parce que la crise se change en spasme & en effort douloureux, & que cet effort empêche le gonflement de la parotide, comme une vive colique empêche les sécrétions du ventre. Il vaudroit mieux pour le malade, que la parotide se décidât, parce que la matiere risque de croupir dans l'intérieur de la poitrine, & peut y occasionner un affaîssement gangreneux ; c'est ce qui arrive, selon M. De Bordeu, dans certaines pleurésies & les fluxions de poitrine, où la matiere des crachats gagne le dehors du poumon, au lieu de gagner le dedans, du côté de la trachée-artère.

On trouve, en quelque sorte, la confir-

mation de cette doctrine & de ces explications dans Hippocrate lui-même : il dit, Aphor. 18, sect. iv : *Les douleurs situées au-dessus du diaphragme, doivent, lorsqu'il est nécessaire de purger, être purgées par le haut ; & celles situées au-dessous du diaphragme, doivent être purgées par le bas.* Il parle, Aphor. 54, sect. vij, de la pituite qui se place entre le diaphragme & le bas-ventre, & qui, ne pouvant s'évacuer par aucun des ventres, se fraie une route par les urines, & termine les maladies. Ce langage d'Hippocrate seroit inintelligible dans tout autre système que celui du tissu cellulaire : il est évident qu'il a voulu parler de la poche cellulaire de la poitrine & de celle du bas-ventre. Ces deux poches sont adossées l'une à l'autre, au moyen du diaphragme sur lequel elles s'appuient : elles forment ainsi une division toute naturelle. La supérieure, qui est la plèvre, porte ses humeurs vers les parties supérieures, la gorge, le col, la bouche, les parotides : ce sont les voies par lesquelles elle s'évacue. Le vomissement & les crachats la dégorgent singulièrement ; c'est-là ce qui s'appelle, suivant Hippocrate, *une purgation par le haut.* La poche inférieure tend vers le bas, & porte ses humeurs vers la vessie & le bas-ventre. Ce n'est donc pas sans raison que l'auteur, dans sa Thèse

sur les *Eaux d'Aquitaine*, a regardé la totalité du poumon, de la plèvre & de ses productions, ( dans certaines maladies, ) comme une espece de pyramide cellulaire, dont la base porte sur le diaphragme, & dont la pointe remonte jusqu'au col. C'est dans l'intérieur & le tissu de cette pyramide, que se niche la matiere des maladies, & particulièrement celles dont parle Hippocrate : ces maladies sont catarrhales, selon notre auteur ; il dit les avoir vues souvent accompagner les constitutions catarrheuses.

*Le point de côté, qui survient après l'établissement d'une parotide considérable, la fièvre étant toujours dans le même état, annonce l'affaïssement & la mort du malade, suivant Hippocrate, Coac 60. Il dit aussi, Coac 113, que le serrement de la gorge, qui se joint à un point de côté considérable, peut faire attendre la suppuration.* M. De Bordeu a vu la confirmation de la premiere sentence, soit dans le cas d'une parotide bien formée, soit dans celui d'une sorte d'abcès à l'oreille. C'est un reflux de matiere qui se fait sur le côté, parce que c'est du côté & de tout le tissu cellulaire des environs, que la matiere partoit ; c'étoit la base de la colonne de la matiere catarrheuse ; cette base s'affaïsse ; elle fléchit ; elle se gangrene ; & voilà l'origine du point de côté.



La seconde sentence se vérifie par ceux qui savent observer ; le resserrement de la gorge est ordinairement accompagné de la suppression des crachats ; on l'observe quelquefois dans les maladies lentes. Dans les aiguës , la fluxion catarrheuse de la poitrine semble aller son train , & même cesser à la suite des remèdes généraux. La fièvre disparaît presque entièrement : on saisit souvent ce moment , pour placer des purgatifs ; les crachats cessent ordinairement ; la gorge s'irrite , se resserre , se dessèche , le point de côté se décide , au moment où l'on s'y attend le moins ; la fièvre , dont on prétendoit que les purgatifs avoient emporté le foyer , reprend ; les crachats deviennent plus ou moins ensanglantés. Il est à présumer , dit notre auteur , qu'au lieu de purgatifs , Hippocrate eût pensé aux crachats ; & , s'il avoit fallu purger , il auroit purgé par le haut.

Nous passerions les bornes d'un Extrait , si nous voulions rapporter le commentaire que notre auteur fait sur les différentes observations relatives à l'angine , qui se trouvent dans les Coaques & les Aphorismes d'Hippocrate : nous observerons seulement que toutes ces observations , que M. De Borden a eu occasion de vérifier dans différentes circonstances , s'expliquent fort bien dans sa

*Doctrine du Tissue cellulaire.* Il est vrai qu'il en déduit une pratique un peu différente de celle que les théoriciens modernes avoient bâtie sur leurs systèmes. Il paroît qu'en général, il compte plus sur les ressources de la nature, que sur les secours de l'art; c'est ce qui paroît sur-tout dans l'examen qu'il fait de la méthode que Boerhaave & son commentateur Van-Swieten recommandent pour le traitement de l'angine & de la fluxion de poitrine : il s'étonne avec raison, que ces grands maîtres n'aient pas parlé de l'usage des émétiques dans l'une ni dans l'autre de ces maladies, & qu'ils aient si fort compté, ainsi que tous les praticiens modernes, sur la saignée & les purgatifs. Nous finirons, en rapportant la conclusion par où il termine ses *Recherches* : elle contient le résumé de toutes les observations de pratique qu'il a semées dans cet ouvrage. « Il faut, dit-il, » ( que le médecin, qui veut prendre la na- » ture pour guide, ) fasse vœu de ne donner » jamais aucun remède, sans une indica- » tion évidente. Il ne saignera point, pour » étouffer la fièvre, & parce que les petits » vaisseaux sont engorgés, & parce que les » globules du sang doivent reculer, au lieu » d'avancer, &c. mais lorsque la nature » tentera une hémorragie, sans pouvoir la » compléter : il ne fera pas vomir ; il ne

» purgera point, à cause de la saburre des  
 » premières voies, qui fournit, sans cesse,  
 » un chyle épais & visqueux, &c. mais  
 » lorsque la nature commencera ses mouve-  
 » mens pour un vomissement ou pour des  
 » évacuations critiques, sans pouvoir les  
 » finir seule; il ne fera pas suer; il ne tra-  
 » vaillera point à procurer des crachats; il  
 » n'appliquera pas les vésicatoires, pour  
 » fondre & purifier le sang, pour chasser le  
 » venin qui l'aigrit & qui l'épaissit, &c. mais  
 » lorsque la nature tendra à la sueur & à  
 » l'expectoration, & qu'elle fera, sur le lieu  
 » où l'on applique les vésicatoires, des ef-  
 » forts impuissans, pour amener à matura-  
 » tion la matière du catarrhe : telles sont les  
 » sources des indications sages & assurées,  
 » & tel est le fond de connoissances que le  
 » médecin qui veut en mériter le nom, doit  
 » acquérir & cultiver. Hippocrate avoit  
 » commencé à défricher ce vaste & fertile  
 » champ devenu, depuis lui, stérile & cou-  
 » vert de halliers. Il vous apprendra sur-  
 » tout à distinguer les cas où l'art doit se  
 » taire, les cas désespérés.





## OBSERVATION

*Sur un Tétanos essentiel ; par M. PUJOL ,  
docteur en médecine , & médecin  
des hôpitaux de Castres.*

Si les yeux des observateurs les plus clair-voyans ne peuvent saisir un vrai point de division entre les régnes de la nature, comment les médecins osent-ils assigner des limites qui distinguent les maladies aiguës & chroniques ? Cette distinction , si généralement reçue , est tous les jours contredite par l'expérience (a). Le praticien le plus éclairé hésite souvent , sans sçavoir à quelle classe rapporter les maladies qu'il traite.

(a) Cette limite est le quarantieme jour. Les maladies qui se terminent avant ce terme, sont déclarées *aiguës*, & *chroniques*, si c'est après. Si pourtant les maladies qu'on a voulu appeller *aiguës*, viennent à passer outre, elles s'appellent *aiguës par décidence*, jusqu'à leur centieme jour, après lequel elles rentrent dans la classe générale des *chroniques*; de sorte qu'une seule maladie, sans changer de nature, prend souvent le nom d'*aiguë*, ensuite d'*aiguë par décidence*, & enfin de *chronique*. On voit d'abord combien cette division fait violence à la nature. Dans la formation des maladies, plus encore qu'ailleurs, elle marche, par gradations insensibles, sans s'affujettir à nos règles factices.

Quelquefois celles qu'on regarde comme les plus aiguës, trompent le pronostic d'un médecin prévenu, & éludent, pendant des mois entiers, le traitement le plus régulier; comme aussi on en voit beaucoup, par une rapidité tragique, mettre en défaut les maîtres même de l'art, qui temporisent dans l'espérance d'un mal chronique.

Parmi les nombreuses preuves de cette vérité, que la pratique m'a fournies, celle qui suit, est une des plus frappantes.

Le tétanos essentiel est une maladie rare & terrible, dont on ne lit pas dans les auteurs, des descriptions bien étendues, mais que presque tous regardent, après Hippocrate, comme très-aiguë : *In quatuor diebus pereunt* (a). Je viens pourtant de la voir se former en secret, se développer insensiblement, & parcourir tous ses degrés avec une lenteur vraiment chronique (b).

(a) Une grande maladie est toujours dangereuse avant son état; Hippocrate suppose que le tétanos y parvient avant quatre jours. Cet aphorisme trop général a été souvent trouvé faux.

(b) Le célèbre Van-Swieten rapporte une belle observation du Tétanos dans ses *Commentaires sur Boerhaave*, §. 712. Il dura quarante jours, & ne parvint pas à un aussi haut degré d'intensité; que celui-ci; il paroît même n'avoir été que symptomatique & une suite des douleurs des dents, auxquelles la malade étoit sujette.

La

La fille de Jacques Auq, jardinier de cette ville, âgée de seize ans, d'un tempérament charnu & sanguin, & d'une santé jusques-là non altérée, sentit, vers le commencement du mois d'Avril dernier, quelque rigidité dans la mâchoire inférieure. Cette gêne augmenta peu-à-peu, jusques vers la fin du mois; ce fut dans ce tems qu'en faisant son ménage, il lui prit des anxiétés subites dans les membres, qui furent suivies d'engourdissemens pareils à ceux de la mâchoire : elle voulut se courber; & la difficulté qu'elle trouva à redresser le tronc, lui fit faire une chute. Les parens commencèrent alors à ouvrir les yeux sur cette maladie. On la mit au lit; &, durant quinze jours pendant lesquels le mal fit des progrès plus décidés, toutes les femmes du quartier essayèrent tour-à-tour sur elle leur petit sçavoir. Ayant été appelé, au bout de ce tems, je trouvai cette misérable fille roide comme une statue de pierre. Le corps étoit dans une situation droite; la tête, le col, le tronc & toutes les extrémités inférieures paroissoient d'une seule pièce : si je voulois soulever les pieds, tout le corps portoit sur l'occiput; &, si je soulevois la tête, il ne

Il employa quelques saignées, des émulsions, des nervins, des épispastiques & des topiques relâchans. Peut-être la maladie eût moins résisté, s'il eût eu recours aux sudorifiques.

s'appuyoit plus que sur les talons. Pour empêcher qu'elle ne se salît, on lui avoit mis sous les fesses des draps pliés; & de l'autre côté, la tête portant sous un carreau, le tronc formoit une espece de pont sur lequel on promenoit librement les mains.

Les bras, dans le même état de roideur, étoient collés contre la poitrine; les muscles paroissoient durs & gonflés; les mâchoires immobiles étoient écartées l'une de l'autre d'une ligne & demie; le bas-ventre se trouvoit applati & inflexible; on y distinguoit la direction des muscles droits. J'employai vainement toute ma force, pour fléchir les membres tendus; il eût été plus facile de les briser. Les yeux, la langue, les doigts des mains étoient les seules parties exemptes de convulsion tonique. La respiration étoit libre, le jugement sain, les yeux phlogosés, secs & sensibles à la vive lumière. Le pouls n'étoit ni vif ni fréquent, mais plein & dur; la chaleur & les urines étoient naturelles; le ventre avoit resté constipé durant plusieurs jours; & des moiteurs en forme de rosée transudoient de toute la peau, & persistoient, sans interruption, depuis plus d'une semaine. Depuis qu'elle s'étoit alitée, le sommeil n'avoit point paru, à cause des tiraillemens violens & douloureux que la tension des muscles occasionnoit dans les jambes. Sa douleur étoit diminuée, toutes

les fois qu'on lui pressoit avec force la plante des pieds.

On me raconta qu'après qu'on l'eut couchée, il avoit paru, à la partie latérale droite du col, une enflure indolente qui disparut bientôt; alors la malade sentit comme un vent froid qui coula le long de l'épine, & de-là se répandit par tout le corps. Depuis cette époque, la tension convulsive avoit pris un accroissement beaucoup plus sensible.

J'appris ensuite que cette fille n'avoit pas encore vu ses mois; qu'avant sa maladie, elle mangeoit beaucoup plus que de coutume; que sa nourriture favorite étoit de la bouillie faite avec la farine de maïs; qu'elle étoit naturellement peureuse à l'excès; & enfin, qu'elle avoit beaucoup souffert du froid, pendant l'hyver, qui fut ici très-rude.

M'étant ainsi mis au fait de la maladie, je crus voir l'existence d'une grande pléthore & d'une lenteur phlogistique des humeurs, tandis que le fluide nerveux, qui en émane, péchant par les mêmes endroits, me paroissoit favoriser, par son abondance & sa viscosité, l'engouement sanguin du genre musculoux.

En conséquence, j'ordonnai, pour le jour, deux saignées, un lavement, une tisane légèrement apéritive & rafraîchissante,



& une potion diaphorétique & nerveuse à la cuillerée, que je rendois calmante avec la teinture anodine. Ces remèdes donnoient un calme passager, sans amener le sommeil ni le relâchement; le lendemain, m'étant aperçu de quelques anxiétés vers le creux de l'estomac, j'ordonnai le tartre émétique en lavage, qui ne la vuida que par bas. La saignée & les remèdes de la veille furent réitérés avec quelque succès; mais, ayant été obligé de m'absenter, pendant trois ou quatre jours, pour un malade pressant (a), j'eus le déplaisir, à mon retour, de voir qu'au mépris de mes conseils, on n'avoit fait aucun remède, depuis mon départ; aussi le mal avoit-il fait des progrès étonnans: la rigidité des membres étoit encore plus forte qu'auparavant; les tiraillemens des jambes étoient plus violens; son gosier étoit rétréci, au point qu'elle n'avaloit plus de boisson, que goutte à goutte, & avec crainte de suffocation: j'aurois voulu introduire des bouillons par l'anus; mais les fesses étoient si fort serrées l'une contre l'autre, qu'elles rendoient également impossible l'introduc-

(a) C'étoit pour une dame de la première considération, âgée de soixante ans, qui, à la suite d'une fièvre de pourriture, eut une rougeole épidémique dont elle se tira assez facilement, malgré les symptômes fâcheux dont elle fut accompagnée.

tion de la cannulle & la sortie des excréments. Le poulx étoit moins plein, & plus fréquent; il s'étoit élevé quelques douleurs le long de l'épine; la malade ne respiroit que pour pouffer des hurlemens lamentables que lui arrachoient ses douleurs des jambes; en un mot, on n'attendoit plus que le moment de sa mort.

Cependant, encouragé par les Aph. 26, l. 2; & 6, l. 5, d'Hippocrate, plus encore que par le riche tempérament de la malade, j'osai prendre & donner quelques espérances. Je la fis saigner tout de suite. Les bons effets de la saignée m'engagerent à la réitérer, pendant plusieurs jours de suite, une ou deux fois le jour. C'est à la faveur de ce remède qu'on pouvoit faire glisser quelque peu de boisson, & des lavemens: je lui fis appliquer sur le bas-ventre des fomentations émollientes; on lui faisoit, plusieurs fois le jour, des frictions douces le long de la colonne vertébrale, avec l'huile de camomille: elle usa d'une potion puissamment sudorifique & cordiale; la fièvre augmenta, & devint même très-forte; les sueurs furent abondantes & salutaires.

Dès que les purgatifs purent passer, je lui fis prendre quelques minoratifs à un jour d'intervalle; vers la fin du mois, la déglutition fut totalement libre, la mâchoire plus mobile, & les jambes moins tendues. Elle

commença alors à goûter un peu de sommeil ; elle put se soutenir , vers le milieu de Juin , & ne recouvra l'entiere liberté de ses mouvemens , qu'à la fin de ce mois. Elle a joui depuis d'une santé des plus parfaites. Les saignées ont été le remede le plus efficace ; les potions sudorifiques ont aussi servi très-utilement , d'autant mieux que c'est à elles que je crois devoir attribuer le soulèvement du mouvement vital contre l'ennemi commun , je veux dire la fièvre.

A peine la bouche put un peu s'ouvrir , que la malade voulut manger ; elle m'assura même que , durant le cours de sa maladie , jamais le sentiment de la faim n'avoit été diminué chez elle.

Ce qui surprend le plus dans cette maladie , c'est qu'après l'épuisement des forces que devoient occasionner une diète si austere & si longue , des tourmens si aigus & si constants , des cris & des veilles si opiniâtres , des sueurs & d'autres évacuations si continues & si abondantes , & une tension si violente & si soutenue de presque tous les muscles ; il est , dis-je , surprenant que le fluide vital ait été encore assez abondant pour exciter une fièvre des plus fortes. La seule tension des muscles eût été capable d'épuiser l'homme le plus robuste , dans moins de trois heures.

On me permettra de remarquer en passant ;

qu'on pourroit souvent méconnoître la fièvre dans ces sortes de maladies, si on la faisoit uniquement consister, comme bien des médecins modernes, dans l'excès proportionnel des forces vitales sur celles du mouvement animal.

---

## R É P O N S E

*A la Lettre de M. POMME le fils, médecin, résident à Arles en Provence ;  
par M. DEJEAN, médecin à l'abbaye  
du Bec en Normandie.*

MONSIEUR,

L'objet le plus essentiel de notre profession est le soulagement des misères humaines : comment ne peut-on pas recevoir favorablement tout ce qui peut y contribuer ? La défiance de soi-même est une vertu, la partialité quelquefois un crime : le vrai médecin, ou l'ami des hommes, doit donc desirer avec ardeur de s'instruire ou d'être fortifié dans ses sentimens par les avis d'un confrere aussi sage & éclairé que vous l'êtes, vrai imitateur du grand Haller dans la théorie, & du pere de la médecine dans la pratique.

A travers du nuage, que vous avez cru  
P iv

m'avoir induit en erreur sur le diagnostic de la maladie guérie par le quinquina, perçoit quelque rayon de lumière sur les signes caractéristiques d'une affection vaporeuse.

A un pouls rare, petit & presque égal ; à une toux convulsive avec oppression & étouffement, qui saisit tout-à-coup, & par accès, à l'occasion de quelque chagrin auquel ma malade se livra entièrement, & dans un tems périodique, propre à son sexe ; à tous ces accidens, dis-je, quel genre de maladie reconnoîtra-t-on ? Une affection vaporeuse.

La réunion aux symptômes ci-dessus, des lassitudes spontanées, des convulsions avec étranglement, le coassement, les hoquets, l'aphonie, &c. qui se fit, trois mois après ; &, par un retour de la même cause, peut-elle être regardée comme symptomatique ? Qu'il n'existât un vice sensible dans les liqueurs, qui ne concourût avec l'irritabilité du système nerveux à produire ces accidens, je n'en disconviens point ; *quid inde ?*

Vous sçavez mieux que moi, Monsieur, que les passions de l'ame excitent un si grand désordre dans l'œconomie animale, que toutes les fonctions en sont dérangées : de-là la ruine des coctions, l'épaississement, l'acrimonie des humeurs, enfin leur action déordonnée sur le genre nerveux. « Il est donc » certain qu'on ne guérira point les vapeurs,

» sans remonter aux causes éloignées qui les  
 » produisent, parce que ce sont elles qui  
 » déterminent la cause qu'on nomme *pro-*  
 » *chaine*, dans le sens des pathologistes, qui  
 » consiste dans l'irritabilité (a).

Parce que les paroxysmes suivoient l'ordre des fièvres intermittentes, s'ensuit-il qu'ils étoient fomentés par quelque levain fébrile ? Rien cependant de plus commun à ces sortes d'affections ; & j'avoue n'avoir pas envisagé le quinquina, dans cette occasion, comme fébrifuge, mais comme antispasmodique, en restituant aux solides le ton & l'élasticité qu'une trop grande tension leur avoit dérobée, après avoir bonifié les coctions, adouci l'acrimonie, fait succéder à l'épaississement la fluidité, à la perte des mouvemens réguliers des organes sécrétoires & excrétoires leur rappel, auquel ma malade est redevable de sa santé.

Aurois-je encore pris le change sur le diagnostic de l'affection hystérique qui fait le sujet de la relation suivante ?

Il y a quelque tems que je fus prié d'aller en la paroisse de Calville, diocèse d'Evreux, voir la nommée *Calabray*, âgée de quarante-sept ans, « qui me dit, dès mon arrivée, qu'elle ne croyoit point que sa ma-

(a) Journal des Sçavans, Octobre 1758, pag. 669.

» ladie fût fufceptible de guérifon , parce  
 » que c'étoit du mal qu'oa lui avoit donné ;  
 » que, depuis quinze jours ; elle fentoit mou-  
 » voir une bouteille dans fon ventre , qui  
 » changeoit même très-fouvent de place ,  
 » fur-tout vers le foir ; qu'elle montoit dans  
 » fon eftomac , pour lui caufer différentes  
 » fenfations , comme des ris , des pleurs ,  
 » des craquemens des dents , (ou le trifme ; )  
 » & , quelques momens après , ladite bou-  
 » teille s'élevoit jufqu'à la gorge , pour l'é-  
 » trangler , & que pour lors , elle tomboit  
 » en pâmoifon.

Je ne doutai point un inftant , que la fenfation de la bouteille ne fût illufoire , & qu'elle ne fût produite par une contraction fucceffive de différens mufcles. Ayant interrogé cette femme fur fon évacuation menftruelle , elle répondit ne pas l'éprouver , depuis fix mois , & que , dès ce tems , elle étoit indisposée. Je crus devoir rapporter cette maladie à l'*uterus* , & la caracté-  
 fer , par conféquent , d'*affection hystérique*.

Comme elle jouiffoit encore d'affez d'embonpoint , malgré les fâcheux acci-  
 dens qu'elle éprouvoit journellement , je lui ordonnai une faignée dans le paroxysme même , & un minoratif des moins actifs , le lendemain , pour paffer de-là à l'ufage du quinquina incorporé dans du miel , & la fou-

mis, *pro potu*, à l'*hydro-saccharum* farineux du D. Bates, qui se fait, en mêlant dans une pinte d'eau bouillante une cuillerée à café de farine de froment, & une once de sucre royal. Ce traitement simple me procura le plaisir de voir affoiblir, de jour en jour, les accidens qui accompagnoient cette maladie; &, en moins d'un mois & demi, ladite bouteille n'eut plus lieu; & son hôtesse jouit d'une parfaite santé.

En réfléchissant sur les différentes propriétés de l'écorce Péruvienne, je me décide de plus en plus en sa faveur, sans cependant prétendre militer contre la méthode aqueuse qui mérite assurément le suffrage des plus grands connoisseurs, & une vive reconnaissance des spasmodiques.

On doit la regarder, sans contredit, comme le calmant le plus déterminé, par la raison des contraires; mais, comme il n'est pas prouvé démonstrativement que les nerfs se livrent toujours aux secousses, sans y être sollicités par les fluides, lorsque ceux-ci éprouvent une dégénération produite par différentes causes, elle ne sera donc pas toujours suffisante, cette méthode aqueuse, pour remplir toutes les indications. Le quinquina, par la même raison, subira le même sort, mais deviendra d'autant plus indiqué, que la marche des maladies suivra celle des fièvres périodiques. C'est mon opinion,



fans en être esclave : la commune prévaut toujours à la mienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Ophthalmie vineuse dans un Enfant mal élevé ; par M. GRIGNON , docteur en médecine de l'université de Montpellier , & médecin à Vannes.*

La médecine, qui donne des préceptes pour guérir, donne aussi des règles pour éviter des maladies ; & si un succès heureux, dans un cas difficile, mérite d'être publié, il ne peut être guères moins avantageux de faire connoître des causes qui préparent des maladies, pour les éviter, quand on le peut.

Un enfant de sept à huit ans , élevé dans le sein d'une famille aisée, souffroit, depuis quelque tems, une ophthalmie, pour laquelle on avoit cherché différens remèdes ; mais tout étoit inutile, ne prenant pas garde que cette maladie, qui devenoit habituelle, & préparoit des jours malheureux à cet enfant, dépendoit particulièrement de l'extravagante tendresse des parens. On me fit voir, par occasion, ce malade, en passant

dans l'endroit de sa demeure. Je lui examinai les yeux, dont les paupieres étoient habituellement collées, tous les matins; les bords en étoient rouges & tuberculeux. Les globes des yeux étoient enflammés, fans néanmoins grande douleur; & il commençoit à s'y former de petites taches qui heureusement étoient écartées de la prunelle; la vision étoit tendre; ce qui favorisoit le goût de cet enfant pour la paresse, dans un âge où il devoit commencer à s'appliquer, étant né pour avoir de l'éducation. Je ne remarquai d'ailleurs, aucune tumeur glanduleuse, nulle éruption cutanée; il n'avoit point encore eu la petite vérole; il avoit joui d'une bonne santé jusqu'au tems où il avoit été attaqué de cette maladie; il étoit né de parens sains; il avoit eu une bonne nourrice, & vivoit d'ailleurs, dans un lieu assez avantageux pour la santé.

Cet examen fait, je soupçonnai quelques levains de rache, jettés sur les yeux; & j'allois prescrire des collyres rafraîchissans, & un peu résolutifs, des tisanes délayantes, & légèrement diaphorétiques, des purgatifs, & enfin un séton, pour tâcher de corriger & de détourner cette humeur. Mais une tante, qui aimoit beaucoup cet enfant, me donna occasion de faire une attention à laquelle je n'aurois pas pensé. Elle vint le chercher, pour le préparer à son déjeuner,

en lui donnant , suivant son habitude , un verre de liqueur , à laquelle il étoit tellement accoutumé , qu'il ne déjeûnoit point , sans avoir pris auparavant sa liqueur ; & je fus témoin qu'au dîner , il se plongeait , au grand plaisir des parens , dans un commencement d'yvresse qui les divertissoit beaucoup. La liberté qu'il avoit à table , me fit aisément croire que c'étoit son habitude , & que son régime étoit la cause de sa maladie. Les parens me confirmèrent dans cette opinion , en me disant qu'ils lui permettoient l'usage du vin , des liqueurs & du café ; qu'ils avoient même remarqué qu'il étoit beaucoup plus gai & plus content , quand il en avoit bu ; que d'ailleurs , il n'en prenoit cependant jamais au-delà du besoin ; mais qu'ils ne pensoient pas que cela dût lui être contraire , persuadés qu'ils étoient , que c'étoit même un bon moyen pour empêcher la génération des vers qui sont la cause si commune des maladies à cet âge. Je m'efforçai pourtant de leur persuader qu'ils avoient tort ; & les plus raisonnables d'entr'eux voulurent bien m'en croire. Je les assurai qu'il n'y avoit point d'autres remèdes à faire que de changer le régime de cet enfant. Je lui interdis l'usage du vin , des liqueurs & du café ; je le réduisis à ne boire que de l'eau entre , & à ses repas. On suivit mon conseil que l'on observe encore ; & le malade fut

bientôt rétabli, jouit présentement d'une bonne santé, en s'appliquant à l'étude, dans laquelle il paroît réussir, & donne lieu d'en attendre un bon citoyen; tandis que, s'il avoit long-tems continué son premier régime, il seroit probablement devenu à charge à sa famille & à la société, par ses mauvaises mœurs, ou tout au moins inutile, par ses infirmités.

J'ajouterais la réflexion suivante.

Je croirois volontiers que la plupart des maladies hystrériques, vaporeuses ou spasmodiques, qui ne se rencontrent guères que dans les personnes qui ont été élevées avec trop de délicatesse dans leur enfance & dans leur adolescence, ce qui a dû détruire la force de leur tempérament, dépendent souvent de cette amitié mal-entendue, ou de cette complaisance qui portent les gens aisés à permettre à leurs enfans l'usage inconsidéré du vin, des liqueurs & du café. Ces choses, qui sont vraiment délicieuses, & qui servent, quand l'usage en est bien entendu, à soutenir la force d'un tempérament formé, ou à ranimer la vigueur presque mourante d'un tempérament qui s'éteint dans la vieillesse, ne servent qu'à étouffer cette force naissante qui préparoit, dans l'enfance, un sujet robuste, dont les dispositions naturelles

d'un bon tempérament se feroient heureusement développées par une nourriture saine, & l'usage de l'eau qui est la boisson la plus naturelle aux enfans, dont la constitution tendre peut aisément s'altérer, à cet âge, par des spiritueux ou des liqueurs échauffantes. Mais l'eau bien pure, si naturelle à l'enfance, est précieuse à tout âge; & l'on ne doit pas négliger de se procurer, pour boisson habituelle, de bonne eau qui est toujours salutaire, & qui est heureusement presque toujours facile à trouver, mais qui cependant, par la négligence des peuples & l'inattention de ceux qui peuvent y veiller, donne quelquefois occasion de puiser la maladie dans des fontaines qui devraient être les sources de la santé.

## OBSERVATION

*Sur une Ischurie vésicale, causée par une fève introduite dans le canal de l'urètre; par M. COSTE, docteur en médecine, à Ville en Bugey.*

*Mobilis & varia est ferre natura malorum,  
Cum scelus admittunt . . . .*

JUVEN. Sat. xliij.

Tous les auteurs font mention de l'ischurie vésicale, & des marques caractéristiques qui la

la distinguent de celle des reins. Les causes, tant prochaines qu'éloignées, y sont déduites en grand nombre, & avec assez d'exactitude; mais il étoit réservé à la perversité du siècle où nous vivons, d'en grossir le catalogue, *Minimas ediscere sordes* (a). On ne tirera pas de cet exemple un argument en faveur du paradoxe avancé de nos jours, avec non moins d'inconséquence que de célébrité : *Que c'est au rétablissement des sciences & des lettres qu'est dûe la décadence des mœurs* (b). Celui qui fait le sujet de cette observation, est un jeune payfan, grossier, plus qu'illétré, d'un esprit lourd; d'une physionomie hideuse qui semble ne le distinguer d'une brute, que parce qu'on est convenu de lui donner un nom plus distingué.

Voici les symptômes qui se présentèrent, lorsque je fus appelé auprès de lui : une tension extrême de l'hypogastre, accompagnée de chaleur & d'une ardeur excessive dans toute cette région & dans celle des lombes; un sentiment de pesanteur au périnée, avec une envie extraordinaire d'uriner que le malade ne pouvoit satisfaire. La tension étoit si grande, que la fluctuation des urines contenues dans la vessie, n'étoit qu'obscurcure : la soif, le hoquet, les nausées

(a) Juvenal, *Sat. xiv.*

(b) J. Jacques Rousseau, *Discours qui a remporté le prix de l'Acad. de Dijon.*

urineuses , la respiration gênée , la sueur froide , la crampe aux extrémités , les défaillances , le pouls petit & concentré ; tout annonçoit la fin prochaine de cet homme , à qui la honte avoit empêché jusques-là de faire l'aveu de la cause de son mal , en faisant celui de sa turpitude.

Je proposai de le faire sonder : il n'y consentit qu'avec peine ; & , comme je voulus bien servir d'aide au chirurgien qui m'avoit accompagné , je ne fus pas peu surpris de rencontrer , je ne dis pas de l'*érection* , mais un *priapisme* des plus extraordinaires. Il fut absolument impossible d'introduire la sonde au-delà du gland. Je revins à la charge de mes interrogations précédentes ; & le patient , intimidé par le pronostic que je lui annonçai , m'apprit alors , d'un air fort embarrassé , & balbutiant à demi , « qu'après » avoir fait l'acte de *masturbation* , l'*érection* subsistant encore , il s'étoit avisé d'introduire , par l'ouverture de la verge , un grain de fève verte ; que le plaisir augmentant par l'intromission ultérieure , il l'avoit poussée d'abord un peu plus loin que l'endroit où elle étoit maintenant arrêtée , ( c'étoit immédiatement sous la couronne du gland , ) & que , depuis six heures , il essayoit en vain de la faire rétrograder.

Je compris que tous ces efforts n'avoient abouti qu'à rendre la sortie impossible ,

parce que la fève, auparavant engagée par son petit diametre, l'étoit par le grand, à la suite de ces diverses agitations. La chaleur & l'humidité du lieu avoient fait gonfler ce légume verd, & la contraction spasmodique de la membrane intérieure de l'urètre l'avoit appliquée si exactement à ce corps étranger, qu'il n'y avoit pas l'espace propre à donner issue à une seule goutte d'urine.

L'opération me parut, en ce cas, la seule ressource, persuadé que de nouvelles tentatives, pour en faire l'extraction, auroient ajouté aux grands désavantages de l'inutilité & de la perte d'un tems précieux celui d'augmenter des douleurs déjà très-vives, & d'amener l'inflammation. Un coup de bistouri à l'urètre, sur la fève même, la dégagea sur le champ; & elle tomba, après l'incision, au grand contentement du malade. L'obstacle ne fut pas levé, que les urines firent irruption en très-grande abondance. Je ne voulus cependant pas lui permettre, quelqu'empressé qu'il en fût, de les rendre tout-à-la-fois, crainte que les fibres musculuses de la vessie, tout-à-coup délivrées en entier d'une plénitude qui en avoit forcé le ressort, ne tombassent en atonie. Je prescrivis un bon quart d'heure d'intervalle. La plaie fut pansée comme très-simple, & guérie en peu de jours.

Un médecin ne trouvera rien dans ces



divers-symptomes, qui ne soit facile à expliquer. Le cas est le même que celui où une pierre se trouveroit engagée dans le canal de l'urètre; les indications sont les mêmes; il n'exige pas un autre traitement. Je ne donne l'histoire de celui-ci, qu'à cause de sa nouveauté & de sa singularité, & comme une preuve de l'embarras où nous sommes quelquefois, sans l'aveu du malade, de statuer quelque chose de bien certain sur les causes même immédiates des cas singuliers qui se rencontrent dans la pratique.

---

## OBSERVATION

*Sur une Carie de cause externe; par  
M. DAUNOU, maître en chirurgie;  
& chirurgien de l'amirauté, à Boulogne-  
sur-mer.*

Si la nature est merveilleuse dans l'ordre & l'harmonie qui accompagnent ses productions, elle ne l'est pas moins dans l'irrégularité & l'espece de désordre que l'on observe quelquefois dans ses ouvrages: d'un côté, elle prouve sa puissance, de l'autre, elle nous produit des phénomènes dignes de la plus grande attention; & si cette variété nous donne le désagrement de voir croître nos travaux, elle nous en dédommage par

la douceur que nous trouvons à voir augmenter nos connoissances qui nous conduisent de plus en plus aux approches des limites qui bornent l'esprit humain dans les recherches de l'art de guérir : l'exemple suivant en fournit une preuve.

Celui qui fait le sujet de cette observation, est le nommé *Jean-Adrien Bourgain*, matelot, natif du Porté, âgé de dix-neuf ans, paroissant très-sain, ne pouvant lui soupçonner aucun vice.

Le 29 Mars 1765, étant au bord de la mer, il eut le malheur de se heurter la jambe droite contre un rocher, sur la partie interne & moyenne du tibia : la douleur fut des plus vives pendant une heure ; l'épiderme ne fut que légèrement emporté ; & il continua l'exercice de son état jusqu'au 8 Août qu'il fut obligé de cesser tout travail, à cause de la douleur qui fut beaucoup plus vive & plus aiguë que la première qu'il avoit ressentie, au moment du coup ; cette douleur fut accompagnée d'un gonflement presque subit, considérable, & sans inflammation.

Le 11, la mere du jeune homme prit le parti, d'après le conseil de bonnes femmes, d'y appliquer un cataplasme résolutif ; le 14, la douleur cessa ; & la jambe reprit son état naturel ; mais l'avant-bras gauche fut aussitôt affecté d'un gonflement aussi con-

fidérable que celui de la jambe ; on ne négligea point le cataplasme qui eut le même succès.

Le 19, le gonflement & la douleur se portèrent à l'épaule droite : l'un & l'autre furent si considérables, qu'il eut des défaillances très-fréquentes : le cataplasme ne fut point oublié ; &, le 23, tout cessa, pour reprendre la première partie qui avoit été affectée : le gonflement fut cedémateux ; le cataplasme n'eut, cette fois-ci, aucun succès.

Le 17 Septembre, il parut, sur la partie qui avoit souffert l'impression du coup, une petite tumeur de la grosseur d'un pois, au milieu de laquelle se fit, le 20, une petite ouverture d'où il sortit une grande quantité d'une matière séreuse très-fétide ; l'issue de cette matière ne produisit aucune diminution sensible du gonflement cedémateux ; la douleur se calma seulement.

Le 22, M. Courtin, médecin de cette ville, qui excelle dans toutes les parties de l'art de guérir, vit le malade qui avoit une fièvre continuë, accompagnée d'une diarrhée, & dont la jambe étoit d'une grosseur monstrueuse : il fit pressentir à ceux qui l'avoient prié de le voir, que cette maladie étoit mixte, & qu'il falloit au plutôt avoir recours aux soins d'un chirurgien ; qu'autrement, les accidens auroient conduit, de

jour en jour , le malade au tombeau : de retour en cette ville , il me proposa de le traiter avec lui ; ne pouvant le refuser , nous allâmes , le 24 , voir ce pauvre garçon ; il étoit dans l'état que je l'ai dit : cet état souffrant l'avoit même déjà conduit dans l'état de marasme ; & le danger me parut si imminent , que je n'osai me charger seul de l'événement.

Tout l'appareil de cette plaie ne consistoit qu'en un bourdonnet qui en remplissoit si exactement l'orifice , que rien n'en transpiroit ; si-tôt qu'il fut ôté , il en sortit beaucoup d'un pus féroce , & d'une très-mauvaise qualité : cette plaie ne paroissoit être , à l'extérieur , qu'un petit ulcere ichoreux. Je crus devoir y introduire un stylet ; la première partie qu'il frapa , fut l'os dénué de son périoste : alors on ne pouvoit douter de l'existence de la carie ; je fis , en même tems , la découverte de deux sinus , un qui alloit vers la partie supérieure du tibia , à deux pouces au-dessous de son condyle interne ; & le second conduisit la sonde inférieurement , à un pouce au-dessus de la malléole interne. Je proposai alors de dilater les deux sinus ; cela fut proposé au malade comme une chose indispensable ; & nous le fîmes transporter à la ville , la distance n'étant que d'une lieue , afin qu'il fût plus à portée de nos soins.

Le 26, je fis l'opération en présence de M. Courtin & de MM. Arnout, Raimbans, mes confreres : ces 2 ouvertures donnerent issuë à plusieurs caillots de sang, gros comme des noix, placés en différens endroits, à des flocons de lymphe épaissie & coagulée en forme de blancs d'œufs ; il s'évacua environ 2 livres d'un pus séreux & sanguinolent de la plus grande infection, formé sur l'os, & infiltré dans cette partie comme dans une éponge : cette suppuration me fit craindre pour la vie du malade : la plaie fut pansée méthodiquement ; on remit l'examen nécessaire au pansement suivant. A la levée de l'appareil, j'eus une premiere preuve de la justesse de mes craintes ; car nous trouvâmes l'os carié dans toute la longueur de la plaie, principalement à l'endroit de l'ulcere ; cette carie étoit si considérable, que la substance compacte, & une partie de la réticulaire se trouverent détruites dans les deux tiers de sa circonférence : il s'étoit formé une espece de champignon osseux, & une exostose, à deux pouces au-dessus de la malléole interne, qui étoit élevée d'un pouce sur le corps de l'os, faisant une espece de corne ; ayant une base large ; s'élevant en pointe mouffe : sa base embrassoit toute la face interne du tibia, & une partie de la postérieure ; enfin cette plaie formoit à la vue un spectacle effrayant. Il fut employé pour la

tion une décoction déterfivè; la carie fut pansée avec des plumasseaux imbibés d'une teinture faite avec euphorbe, deux gros; myrrhe & aloës, de chaque un gros, dans quatre onces d'esprit-de-vin; la plaie, d'un digestif animé.

Je ne parlerai point ici des remèdes qui furent employés pour combattre les causes internes : cela fut l'ouvrage du médecin cité. Le vice local, qui étoit l'exostose, & la carie fixerent toute mon attention; ainsi les endroits cariés furent attaqués par tous les moyens capables de pouvoir procurer ou faciliter l'exfoliation. Le premier fut de ruginer l'exostose, pour faciliter l'application du cautere actuel, comme étant un des moyens les plus sûrs pour accélérer l'exfoliation, observant de couvrir les bords de la plaie de linges mouillés, pour garantir du feu les chairs voisines : je mis sur l'exostose, après l'application du cautere, un plumasseau sec.

Le 29 Octobre, il se détacha une croûte osseuse, ayant deux pouces trois lignes de circonférence; & six lignes d'épaisseur : l'application du cautere actuel fut continuée, pour procurer la chute du restant de l'exostose; elle se fit dans tout son entier, le 15 Novembre. Mais quelle fut ma surprise de voir que cette exostose servoit de voile à une fracture complète du tibia, faite par

une dissolution totale du corps de l'os ! Je ferai observer qu'elle fut si considérable , qu'il n'étoit plus question du canal osseux ; il ne restoit d'autre partie au tibia , que celle qui forme la face antérieure ou externe , qui répond au péroné : cette déperdition de substance osseuse étoit de deux pouces de longueur ; les deux extrémités de cette face se trouvoient éloignées l'une de l'autre de cinq lignes. Certainement une complication aussi fâcheuse que celle-là , ne devoit pas laisser grandes espérances pour la conservation de cette partie , ne voyant , pour toute ressource , d'autre indication curative , que l'amputation : cependant , après de sérieuses réflexions , je presumai que , dans cette circonstance , il valoit mieux , avant de séparer cette partie de son tout , employer toutes les ressources que la bonne chirurgie nous inspire : voici quelle fut la méthode que je crus devoir suivre.

Pour que les os cassés se réunissent parfaitement , on sçait qu'ils doivent être rejoints , de manière à se toucher exactement , par toutes leurs surfaces cassées : ici , il ne fut pas possible de remplir cet objet ; l'éloignement & l'appauvrissement des deux extrémités de l'os en faisoient l'impossibilité ; on sçait de plus , qu'il doit exsuder réciproquement des deux bouts un suc nourricier qui ait toutes les qualités requises pour agglu-

tinier & fonder ainsi les parties cassées : ici, il y avoit tout à craindre que des parties si altérées que celles qui font l'objet de cette observation, n'en eussent fourni d'aucune espèce. Ces conditions ne suffisoient pas ; il faut, en outre, que, pendant le tems nécessaire pour la réunion des os, les parties soient maintenues en repos, afin que le cal, qui se fait par le suc nourricier, ne soit pas interrompu, dans son agglutination, par des mouvemens qui détruiroient, en une minute, l'ouvrage de plusieurs jours. Ici, sans une position stable, solide & commode, il n'étoit pas possible de remplir cet objet ; & une plaie de cette importance ne pouvoit se traiter sans ébranlement, si je n'avois imaginé une boîte (a) qui tint la jambe dans

(a) Elle diffère, par sa structure, de la boîte ordinaire, dont on se sert dans les fractures, en ce que les deux murailles sont exactement jointes aux parties latérales du plancher : la semelle est aussi fixe à son extrémité ; de sorte que ces quatre pièces ne pouvoient se séparer ; elle excédoit la longueur de la jambe, afin que les deux condyles du fémur fussent emboîtés, ainsi que le pied. Cette boîte fut ceintrée à l'endroit du pli du genou : sa profondeur & sa largeur furent proportionnées à la grosseur de la partie de la jambe qu'elle devoit contenir ; de sorte qu'elle paroissoit moulée sur la partie. Enfin je fis faire une porte à coulisse, proportionnée à la grandeur de la plaie, pour en faciliter le pansement, & au bord supérieur des deux murailles, de petites ouvertures propres à y



une position solide & commode , étant persuadé que , par ce moyen , secondé par les efforts de la nature , je parviendrois à rendre au malade une situation plus heureuse : dans cette espérance , je continuai les pansemens. Il fut appliqué , avec succès , sur toute la longueur de la carie une dissolution de mercure par l'esprit de nître , & , par-dessus , un plumasseau sec ; & les jours que l'application mercurielle n'avoit pas lieu , j'imbibois le plumasseau d'esprit-de-vin. J'eus soin de mettre , à chaque pansement , un plumasseau imbu d'huile de gaïac , pour couvrir les deux extrémités de l'os , comme étant propre à consommer les chairs fongueuses , & d'arrêter le progrès de la carie.

Le 25 , la suppuration s'établit ; le pus devint très-louable ; la plaie parut en bonne disposition.

Le 3 Décembre , la fièvre & le dévoiement commencerent à donner un peu de relâche : la crème de riz , prise dans le bouillon , fut le seul aliment auquel le ma-

lader loger un ruban de fil , pour , en le croisant , soutenir la jambe en respect : les deux murailles ne furent garnies que d'un simple linge ; le plancher du côté de la plaie , d'une toile cirée ; on doit en sentir la raison. Je ferai observer qu'on garnissoit la boîte de linge , à mesure que la jambe diminuoit de grosseur.

lade fut réduit : ce farineux se digéroit bien.

Le 13, je pris le parti d'appliquer le caustere actuel, parce que la carie me parut être profonde; elle étoit vermoulue : cette opération fut réitérée autant qu'il parut nécessaire.

Le 24, j'aperçus, dans toute la circonférence de la pièce osseuse altérée, des chairs naissantes qui croissoient de plus en plus : pour lors l'application du caustere, ainsi que la dissolution mercurielle, furent discontinuées, pour reprendre l'usage de la première teinture, sur-tout m'apercevant que le suc nourricier faisoit les premiers efforts pour la séparer. En effet, l'accroissement de ces chairs acheva insensiblement de la pousser dehors : cette exfoliation se fit, le 30. Je ferai observer néanmoins, que cette exfoliation ne fut point une table de l'os, mais tout le corps du tibia, qui se détacha de sa face antérieure, déjà indiquée; cette pièce avoit cinq pouces de longueur, & deux de circonférence. Les chairs, qui avoient chassé cette pièce, se trouverent grainues; leurs bonnes qualités m'assurèrent que la partie de l'os, qui restoit dessous, étoit saine. Alors la fièvre & le dévoiement cessèrent entièrement.

Cette séparation est, à la vérité, un des faits où la nature montre non-seulement sa

puissance , mais où elle ne cache pas moins qu'ailleurs ses façons d'agir : la suite en est une preuve. Les dentelures ou pointes des deux extrémités de la face externe du tibia , séparée , ainsi qu'il l'a été déjà dit , furent également chassées par une chair ferme & grainuë , ainsi que par un prolongement qui se fit des deux extrémités dont , par la jonction réciproque , il résulta un bourrelet cartilagineux très-solide , qui remplit le vuide qu'il y avoit entre les deux extrémités , & , sans contredit , tint lieu de cal. Dans ce tems-là , le malade nous affuroit qu'il sentoit sa jambe se fortifier de plus en plus , & qu'il feroit même en état de marcher : cela nous fit espérer un heureux succès : la plaie se fermoit de jour en jour ; enfin elle fut solidement cicatrisée dans tout son entier , le 26 Février 1766 ; & , le 3 Mars , la jambe fut ôtée de sa boîte , parfaitement guérie ; cette nouvelle position fut la plus favorable , tant pour le bien du malade , que pour sa commodité. Je fis les pansemens & opérations nécessaires , sans que la jambe en reçût aucun ébranlement.

Le 15 , il a marché , pour la première fois , dans sa maison , à l'aide de deux béquilles : la jambe lui parut ferme.

Le 29 , il s'est promené dans la ville , à l'étonnement de tous ceux qui étoient instruits de son état.

Le 10 Avril, il a quitté une béquille ; le 12, il a continué de marcher avec une canne seulement.

Enfin le 29, il s'en retourna chez lui à pied, radicalement rétabli, jouissant d'une parfaite santé.

Les observations exactes & long-tems réfléchies ne servent qu'à nous instruire par des expériences nouvelles, & sur-tout par de nouveaux faits de pratique, qui ont fait découvrir une multitude de choses utiles, auxquelles on ne s'attendoit pas ; c'est ce que l'on doit se proposer dans l'art de guérir.

Une observation nouvelle, quoiqu'elle soit sans appui d'un détail le mieux raisonné, n'est point à négliger, parce qu'elle fait un bien, en rendant plus attentif sur un objet, & en retenant l'imagination sur les différens détails du même objet.

Celle-ci, qui est de ce nombre, fait voir que les os longs ou cylindriques peuvent être détruits entièrement, ou en partie, par la carie, & même séparés en deux extrémités, avec perte de substance, & le tout réparé par les propres forces de la nature.

Ces sortes d'accidens méritent l'attention des connoisseurs : il seroit à désirer que tous ceux qui ont traité ou qui traiteront des maladies de cette nature, en

fissent part au public ; car plusieurs observations réunies au même centre, sont autant de rayons de lumieres propres à augmenter & fortifier les connoissances de l'art qui ne doit toute sa force qu'à la réunion de toutes ces expériences.

Si de cette observation l'art n'en tire pas de nouvelles connoissances, du moins elle augmentera le nombre des preuves qui font connoître les forces de la nature ; & elle engagera à ne pas d'abord perdre courage dans les cas difficiles, où l'art se trouve arrêté.

---

## OBSERVATION

*Sur un Ulcere chancreux à la Lèvre inférieure ; par M. BAYLE, chirurgien à Nonette, près d'Issoire en Auvergne.*

C'est aux découvertes ingénieuses de la médecine, que nous devons le traitement de la plûpart des maladies chirurgicales : les moyens sagement employés, rendent la pratique de notre art, & plus heureuse & plus sûre. ....

Le nommé *Viat*, paysan de ma paroisse, portoit, depuis dix ans, un ulcere chancreux

chancreux à la lèvre inférieure; le progrès du mal occupoit une partie de la joue droite, faisoit une fusée considérable qui couvroit la symphise du menton, & sembloit devoir se terminer à l'extrémité de cette ligne osseuse. Ce malheureux inquiet sur son incommodité, rebuté de ceux qui l'approchoient, eut recours, il y a quelques années, à un chirurgien de la province, qui jouit, dans les environs, d'une haute réputation. Ce chirurgien, après voir examiné l'état de la maladie, & mûrement réfléchi sur les inconvéniens & la difficulté d'opérer, renvoya le malade muni de quelque eau styptique, pour fixer, disoit-il, le progrès de l'ulcere; (ce qui fut sans effet.) Peut-être, dans l'application de ce caustique, se fendoit-il sur le rapport de l'illustre Boerhaave qui guérit un ministre de la parole divine, auquel il étoit survenu à l'extrémité du nez une tumeur petite, mais maligne, en la corrodant entièrement, tout-à-la-fois avec de l'huile de vitriol la plus concentrée. Il arrive, à l'aide de cette méthode, qu'il se forme une escarre, laquelle, si elle comprend tout le cancer, pourra se séparer, dans la suite, des parties vives & saines, par une suppuration bénigne; mais, continue le célèbre commentateur des ouvrages de ce grand médecin, il est impossible de détruire, par ces secours, des cancers considérables;

par une action momentanée du corrosif le plus violent. Il fuit de là qu'il y a peu d'espérance à fonder sur une pareille méthode ; que l'extirpation par le fer est la plus sûre.... Il assuroit, en second lieu, que la maladie étoit dans le sang ; qu'il seroit dangereux de vouloir priver totalement la nature de l'égout qu'elle s'étoit formée, pour donner un passage libre à l'humeur fluide, séreuse & purulente, qui dégouttoit de cette plaie ; que cette humeur, ne trouvant plus d'issuë, ne manqueroit pas de refluer dans la masse sanguine, & occasionneroit, par métastase, un mal bien plus grave que celui qu'on chercheroit à détruire par l'opération. Deux autres chirurgiens, voisins de notre district, avoient porté le même pronostic ; en sorte que ce prétendu *noli me tangere*, passoit, dans l'esprit de ces MM. pour un mal incurable, & qu'il eut été dangereux de guérir ; vain raisonnement démenti par l'expérience. Les progrès de ces sortes d'ulceres, trop long-tems négligés, mettent la plupart de ceux qui en sont atteints, dans un danger inévitable, surtout lorsque la maladie s'est emparée de certaines parties qu'on pourroit extirper, sans exposer la vie des blessés ; l'expérience ne le confirme que trop.... Dans la perplexité, où le pronostic de mes confreres avoit jetté le malade, deux mois s'écoulerent, lorsque j'eus le bonheur de me pro-

curer la lecture de quelques observations inférées dans les sçavans journaux de médecine, année 1763. Le grand nombre des maladies chroniques, guéries par la vertu de l'extrait de ciguë, découvrer de dûe, suivant M. Chomel, dans son *Abrégé historique des Plantes usuelles*, à M. Reneaume, médecin à Biois, qui le premier, dans ses observations, s'étoit servi intérieurement de la poudre de la racine de cette plante, ou de son infusion, pour résoudre des tumeurs squirrheuses du foie, de la rate, ou du pancréas; renouvelée depuis, par l'illustre M. Storck, publiée par plusieurs médecins & chirurgiens dignes de foi, fit disparaître mes craintes: sans plus temporiser, je pris mon parti; ainsi, après avoir préparé mon malade par les remèdes généraux, les délayans, les rafraîchissans, & l'extrait de ciguë pris, par grains, modérément, & par gradation, l'espace de quinze jours, j'en vins à l'opération qu'il est inutile de décrire ici..... Je ferai seulement observer qu'étant obligé d'emporter une partie de la commissure de la lèvre, un rameau assez considérable de la maxillaire externe, qui se trouva compris dans la section, devint un obstacle embarrassant à l'opération, la rendit longue & laborieuse; je fus néanmoins assez heureux, malgré cet inconvénient, pour emporter l'ulcere dans son entier: l'hémor-



ragie ne cessa que par les points de suture que je fus obligé de faire , & qui se pratiquent dans ces especes de bec-de-lièvre. . . . . La suppuration s'établit , le troisieme jour ; aux premiers pansemens , elle fut un peu séreuse ; dans la suite , elle devint plus louable & plus liée. Le baume d'*Arcaeus* , trempé dans du vin miellé , un emplâtre de ciguë par-dessus , le précipité rouge , mêlé au *basilicum* , pour détruire les fongosités , furent les topiques externes , employés dans tout le traitement ; les hyperfarcoses les plus opiniâtres céderent facilement à la pierre infernale ; & , sans nul autre accident , la maladie fut terminée , dans six semaines. Le malade , pendant la curation , avoit grand soin de se laver la bouche avec un gargarisme détersif , animé avec le camphre. . . . . L'extrait de ciguë , de même que les délayans , furent continués bien long-tems après le traitement. Depuis quinze à seize mois , que le malade a été opéré , il jouit de la meilleure santé , sans aucun retour d'ulcere ni d'engorgement ; n'ayant pour toute difformité sur le visage , qu'un petit rétrécissement de la bouche , qui ne gêne , en aucune façon , la mastication , & quelques coutures à peine saillantes à la joue & au menton.



OBSERVATION  
IMPORTANTE

*Sur la Taille ; par M. LEMERCIER ,  
chirurgien.*

Cette opération a , de tous tems , fait un grand rôle dans la chirurgie. On a cherché à en enrichir la théorie ; on s'est donné les mêmes peines , pour en perfectionner la pratique. Tout ce qu'on peut reprocher aux maîtres dans cet art , c'est de n'avoir montré , en quelque sorte , que des vues vagues , & de n'avoir pas sçu diviser leurs soins suivant la nature des cas & l'espece des sujets. Il semble que la chirurgie ne se soit uniquement occupée de la taille , que par rapport à l'homme ; il est vrai qu'à raison de sa conformation , il offre bien des difficultés. Mais , quoique les femmes les épargnent , encore cette opération , à laquelle elles sont sujettes , ne va-t-elle pas toute seule , & mérite-t-elle des attentions : en voici une preuve bien convaincante.

Une nommée *Angélique Bodard* , née en la paroisse de Saint-Clément de Craon , petite ville de l'Anjou , âgée de vingt-sept ans environ , tourmentée par des douleurs

aiguës dans la région hypogastrique, une difficulté cuisante à rendre les urines, l'écoulement corrodif de sang qu'elles entraînoient, & un poids fort importun dans cette partie, cherchoit avec empressement des secours. Le hasard me l'adressa ; & , après les questions d'usage , le détail de ses douleurs , je fus à peu-près décidé sur la cause de son mal. Je pensai que ce pouvoit être la pierre ; mais , pour m'en assurer , je crus devoir recourir à la sonde. Cette précaution parut dure d'abord ; on s'y rendit cependant. Je sondai la malade à différentes reprises ; je choisis mon tems. A la première tentative, je trouvai effectivement une pierre près le col de la vessie. Elle arrêta mes recherches dans la cavité de ce viscere. J'assure donc à la malade, sur la foi de ma découverte, que son mal étoit la pierre, & que le seul remède étoit l'opération. Cela, loin de l'effrayer, la rassure ; elle s'y détermina ; elle goûtoit même peu les précautions & les délais que je voulois y mettre, sans songer que les mesures & les saisons sont, dans ce cas, des objets à considérer. Son tempérament, originairement foible & délicat, délabré d'ailleurs par les douleurs longues & vives qu'elle éprouvoit, depuis dix-huit mois, une fièvre lente qu'elle nourrissoit, & le marasme qui la pressoit ; tout cela étoit bien capable de modérer mon zèle, & d'ins-

pirer au talent le plus consommé des réflexions & des soins.

Cette pierre, ci-devant attachée aux reins ; étoit tombée dans la vessie ; ce fut un petit voyage que la malade fit, qui la détacha ; & elle n'en sentit la chute , que par la douleur qui la saisit. Non-seulement cette douleur continua , mais elle s'aigrit de plus en plus ; de façon que les moindres efforts faisoient rendre le sang ou le pus à cette fille & que ses urines étoient toujours chargées de l'un ou de l'autre. Cela devint cependant intermittent ; le sang disparut, pendant quelque tems ; le pus prit sa place , & continua environ quinze mois. Le sang reparut , à son tour , & finit par accompagner continuellement les urines. Ces accidens étoient bien capables d'altérer la vessie , & de ralentir , chez moi, tout l'empressement que cette fille m'avoit inspiré , pour la guérir. Malgré tout , je tentai ; & , à la faveur de la sonde , je cherchai à découvrir le volume positif de la pierre. Je la croyois d'abord à-peu-près grosse comme un œuf ordinaire ; elle s'est trouvée , à la fin , grosse comme un rein ; & elle en a la figure. Son poids étoit , lors de l'extraction , de cinq onces & demie plus un gros ; la surface , en tous les sens , raboteuse , inégale ; toute semée de petits corps sablonneux , anguleux & saillans.

Après toutes les recherches que je crus

nécessaires à l'état de la malade , & les préparations convenables à l'opération, je me proposai d'y travailler. Voici le plan que j'établis , & la méthode que je gardai.

La malade , placée sur l'échafaudage consacré , vulgairement appelé *lit de misère* , & disposée , dans sa situation , au plein exercice de ma main , je prends le lithotome caché du frere Côme , & l'introduis. Je touche aussitôt la pierre ; & de-là au col de la vessie , je vis à-peu-près la distance. Je m'en sers pour régler l'ouverture de ma lame ; & je fais , contre l'avis de tous nos chirurgiens modernes , les incisions que je crus nécessaires. Je cherchai à épargner le corps de la vessie , en évitant les tiraillemens cruels , auxquels une méthode contraire l'exposoit. Je donne avec ménagement sur le col ; j'attaque avec légèreté l'urètre , & le tout en considération du volume que je soupçonnois à la pierre , à laquelle je voulois faire un passage , aux dépens de quelque partie , dans l'idée sage de prévenir mille accidens terribles qui menacent , en pareil cas , comme des divulsions dans les nerfs , des hémorragies , souvent la mort , ou au moins une fistule incurable. Je pris donc mes mesures pour donner à ma lame l'écartement nécessaire ; & sûr de mon calcul ; je la traîne le long du col de la vessie , en appuyant légèrement ; j'en fais autant

sur l'urètre, & passe aussi-tôt d'un côté à l'autre. Je fais donc, de chaque côté de l'urètre, une incision d'environ un demi-travers de doigt. Ces incisions faites, il s'agissoit de changer d'instrument; mais il falloit y aller avec précaution. Je lâchai donc le ressort du lithotome; &, à la faveur de son passage, dans lequel je pris grand soin de le soutenir, j'introduisis le gorgeret, sans l'avancer, vers le fond de la vessie, comme le conseillent nos écrivains modernes. La raison en est que la pierre avoit blessé la vessie, & qu'elle étoit près du col. Au moyen de ce nouvel instrument, je fis les dilatations convenables avec toute la prudence possible. J'y mis les proportions requises; &, à l'aide d'une tenette, que je passai légèrement sur le gorgeret, j'attaquai la pierre. Je crus, en la saisissant, la tirer; point du tout: la tenette manqua son coup, par l'écart qu'elle souffrit entre les deux pinces. J'employai le bouton, dans la persuasion où j'étois que la pierre avoit été prise par l'endroit le plus large; je le faisois, pour la retourner & obtenir un point plus favorable. Je ne réussis pas; la pierre étoit immobile. J'eus recours à une seconde tenette qui n'eut pas plus de succès, & qui éprouva le même sort. Enfin j'ouvris les yeux, & j'imaginai qu'il y avoit une adhérence aux parois de la vessie. Je pris donc

une troisième tenette, mais qui étoit un peu courbe. Je me bornai à assujettir la pierre; je porte doucement mon doigt à l'obstacle. Je sentis, en effet, l'adhérence, & détachai les parties avec moins d'effort que d'adresse. La pierre, une fois dégagée, céda pour lors au moindre essai.

A ce détail, on jugera peut-être que l'opération fut fort longue & très-douloureuse. Elle dura dix-sept à dix-huit minutes. Le courage du sujet ne s'abatit point; le mien se soutint; &, grace à mes soins, aujourd'hui la malade est, il y a déjà plus de deux mois, sur pied, ne traînant avec elle aucune suite de cette opération terrible.

---

## LETTRE

*De M. SAUCEROTTE, maître en chirurgie, chirurgien de feu S. M. le roi de Pologne, & accoucheur-stipendié de Lunéville; contenant une Observation sur un Placenta enkysté.*

MONSIEUR,

Votre Journal est un dépôt précieux, où des hommes célèbres dévoilent les maux qui affligent l'humanité, & font part des découvertes qui peuvent les guérir, ou du moins les alléger. Oserois-je vous prier de m'asso-

cier à ces grands hommes, & de rendre publique cette observation, si vous la trouvez intéressante ?

Je fus appelé, le 11 Juin, à neuf heures du soir, pour secourir madame de Créviller, au village de ce nom, à cinq lieues de cette ville. Elle étoit accouchée, le 8, au matin, & n'avoit pu être délivrée par plusieurs sages-femmes. On marquoit qu'elle avoit un grand mal de tête, une grande fièvre, & que, de tems à autre, elle étoit dans le délire. J'augurai que le placenta se putréfioit dans la matrice, & qu'il se faisoit une résorption putride qui caufoit ces accidens ; en conséquence, je me munis d'une grande potion emménagogue & alexitere. J'arrivai, le 12, à deux heures du matin ; ce ne fut qu'à six heures que nous eûmes décidé la dame à se laisser faire l'extraction de son arrière-faix ; je le trouvai à la partie antérieure & inférieure de l'*uterus*, chatonné, au moins pour les deux tiers, dans une cellule, ou poche, que formoit cet organe. J'introduisis le doigt index entre le placenta & le bord de l'orifice de la cellule qui étoit ovulaire ; je le dilatai peu-à-peu, & avec peine, & en fis sortir le délivre ; je fus curieux de reporter la main ; le kyste me parut aussi vaste que lorsqu'il contenoit le placenta. Le fond de la matrice étoit environ au niveau de



l'orifice de cette poche; j'essayai d'y promener les doigts, afin d'agacer la paroi utérine, & de l'engager à se contracter; j'y réussis véritablement en partie; mais la malade étant très-foible, je fus obligé de terminer là ma manœuvre. C'étoit une infection dans la chambre. L'arrière-faix étoit formé à-peu-près comme un cœur, dont la pointe étoit en bas; l'insertion du cordon ombilical étoit à environ deux pouces de la partie inférieure de cette masse. Cette dame s'est rétablie, mais a eu, pendant longtemps, une bouffissure universelle que j'attribue à la résorption putride. Les suites eussent, sans doute, été encore plus dangereuses, sans la potion anti-putride, & peut-être eussent été moindres, si j'avois pu parvenir à effacer le kyste, comme je l'avois entrepris; car je pense qu'avant que cette poche se soit effacée, & que l'*uterus* ait repris sa conformation, les lochies ont pu y croupir, s'y corrompre & donner lieu à une résorption.

Concluons, avec M. Levret, mon illustre maître;

1<sup>o</sup> Que le placenta peut s'implanter dans tous les points de la cavité utérine;

2<sup>o</sup> Que, lorsqu'on le trouve enkysté, quand on en veut faire l'extraction, cela ne vient point d'une mauvaise constitution primitive de la matrice, ou de la convulsion de cet organe, comme quelques-uns l'ont avancé,

mais de ce qu'il s'est implanté, dans la circonférence de ce viscere, au-dessous de l'embouchure des trompes de Fallope, & que ce lieu, étant destitué des fibres charnues que Ruysch a remarquées dans le fond, ne peut se contracter assez pour expulser le délivre, tandis que le fond se contracte puissamment ; ce qui devient la cause formelle & occasionnelle de la cellule utérine ;

3<sup>o</sup> Que, lorsque, par les signes que ce célèbre accoucheur indique, on reconnoît le placenta attaché latéralement, il ne faut point tarder à en faire l'extraction, de crainte qu'il ne se chatonne.

4<sup>o</sup> J'ajoute, fondé sur l'irritabilité utérine, qu'il seroit bien, lorsqu'on a délivré, de porter les doigts dans le kyste, & de les y promener, afin de l'agacer & de l'irriter, pour tirer de l'inertie cette partie de l'*uterus*, & empêcher par-là, que les lochies n'y croupissent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## OBSERVATION

*Sur une Fracture particuliere du Crâne ; par  
M. MARTIN, principal chirurgien  
de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

*Toinette Daste, âgée de vingt-six ans ;  
du Languedoc, qu'en trouva exposée sur*

un grand chemin , fut portée à l'hôpital , le 2<sup>e</sup> Septembre dernier , & regardée comme moribonde. N'ayant pu m'assurer de rien par elle-même , ni du tems ni de la cause de sa maladie , je voulus toucher le bas-ventre , pour sçavoir si les viscères ne souffroient point : elle me repoussa alors avec violence ; & , malgré les instances que je lui fis , je ne pus avoir aucun éclaircissement sur son état. Une conduite si déplacée fit que je la soupçonnai ; & je demandai aux femmes qui étoient présentes , quand on la coucha , si elles ne s'étoient point apperçues que cette personne fût enceinte. Quelques-unes me répondirent qu'elle avoit le bas du ventre assez élevé pour une personne maigre ; mais d'autres ajoutèrent qu'il ne l'étoit pas suffisamment , pour qu'elle fût dans cet état. En comparant ces deux réponses , & réfléchissant principalement sur la dernière , je jugeai qu'elle pourroit très bien être sur la fin d'une grossesse , que ce défaut d'élévation du ventre pouvoit venir de la culbute que l'enfant avoit faite , & de la descente de la matrice dans le bassin. Pour m'assurer de ces soupçons , j'essayai de la toucher ; mais la résistance qu'elle m'opposa encore , & les cris qu'elle fit , en voulant tenter cette opération , m'engagerent à la faire tenir par plusieurs personnes ; & je m'assurai alors effectivement qu'elle étoit enceinte , & prête d'accoucher ;

car l'orifice de la matrice, considérablement évasé, laissoit toucher distinctement la tête de l'enfant. Les douleurs se faisoient à peine sentir; le poulx étoit petit & foible; la langue & les dents, par leur couleur noire, l'auroient disputée à celle de son visage; ( elle sembloit à une vraie Africaine. ) Il exhaloit du vagin une odeur cadavéreuse; & en portant les doigts sur une fontanelle (a), je n'y sentis aucun battement; ce qui me fit juger, avec les autres signes que j'ai décrits, que l'enfant étoit mort. Quoique l'accouchement d'un pareil enfant ne soit pas le plus difficile à faire, c'est cependant celui qu'on doit hâter le plus, autant pour débarrasser la nature d'un corps qui lui est devenu étranger, que pour éviter

(a) Je n'ignore point que les anatomistes ne donnent le nom de *fontanelle* qu'à ce défaut d'ossification, formé, en maniere de lozange, par la concurrence des angles des deux pièces du coronal, & principalement de ceux des pariétaux; mais, si l'on daigne jeter les yeux sur tous les défauts d'ossifications semblables à celui-ci, & qui peuvent servir de même, pour faire connoître la vie ou la mort de l'enfant dans le sein de sa mere, on sera forcé de convenir qu'il y a plusieurs fontanelles; &, comme cet enfant présentoit la tête latéralement, je portai mes doigts, pour reconnoître le mouvement des arteres & celui du cerveau, dans l'endroit où l'occipital s'unit avec la partie postérieure des temporaux, où il s'y trouve un défaut de substance osseuse, assez considérable pour reconnoître ces mouvemens.

la putréfaction qu'il ne manqueroit pas d'attirer dans l'organe qui le contient. Pour éviter un pareil malheur, les secours que je crus devoir lui donner, furent de réveiller la nature de son état d'inaction, autant par les cordiaux analogues à la matrice, que par les titillations réitérées de son orifice. Ces secours eurent tout le succès que je pouvois en attendre; car à peine eut-elle pris quelque cuillerée de cette potion, & eus-je fait quelque titillation, que les douleurs se réveillèrent: l'orifice de la matrice se dilatoit, lorsqu'elles commençoient, & se resserroit, lorsqu'elles cessoient. Il ne m'en fallut pas davantage, comme tout le monde le pense, pour m'assurer d'un accouchement prochain; aussi arriva-t-il, deux heures après, d'un enfant bien constitué, & mort. A peine l'arrière-faix fut-il extrait, qu'elle nous sçut dire son nom & son pays que nous avions ignorés jusqu'à ce moment; &, en nous marquant son étonnement de se trouver dans notre maison, elle nous assura qu'elle n'avoit rien pris depuis quatre jours, & que, bien des jours auparavant, elle n'avoit point senti remuer son enfant: je n'eus pas de peine à le croire; car l'épiderme de tout ce petit corps se séparoit en lambeaux; les yeux étoient flétris & humides, les membres pliés & inflexibles; & l'odeur qui en exhaloit de toutes les parties, annonçoit assez qu'il y avoit déjà du tems de  
de

de sa mort, & qu'il pouvoit très-bien l'être, du moment que la femme ne sentit plus aucunes contractions de la matrice, & qu'elle prenoit, ainsi que toutes les autres femmes font, pour des mouvemens de l'enfant. Les suites de ces couches ont été sans des accidens bien marqués; & j'eus la satisfaction de la voir sortir de l'hôpital, le 20 dudit mois, parfaitement bien rétablie; elle mendi aujourd'hui son pain dans la ville.

L'histoire de cet accouchement ne présente rien de nouveau pour les progrès de l'art; aussi mon observation ne s'y borne-t-elle point; & je dis plus même, elle n'en est pas le sujet. Une maladie, qui n'est peut-être pas bien rare, mais que je n'ai vue que cette seule fois, & dont même je n'ai trouvé d'autres exemples dans aucun auteur, est ce qui m'a déterminé à écrire. Je souhaite du meilleur de mon cœur, que le public, que je prends toujours pour juge de ce que j'observe, y trouve autant d'utilité que je le desire. Les accouchemens, dans notre maison, sont assez rares; car, depuis bientôt quatre ans que j'occupe la première place de chirurgie dans l'intérieur de cette maison, je n'en ai fait que huit sur lesquels c'est le premier enfant mort que j'ai eu; ce qui paroîtra assez heureux, si l'on fait attention que nous ne recevons les femmes enceintes, que

lorsque leur maladie égale au moins leur misère. Cette difette de fœtus m'engagea, malgré la putréfaction de celui-ci, à le travailler, pour tâcher d'augmenter mes remarques sur ces parties comparées avec celles des adultes; ouvrage que j'ai commencé, il y a déjà quelques années, & que je souhaiterois pouvoir porter à un assez grand degré de perfection, pour le mettre au jour. Après que j'eus dépouillé les tégumens du crâne, & levé son périoste, j'aperçus, au pariétal droit, à-peu-près dans la partie moyenne, une fracture qui s'étendoit depuis l'attache membraneuse, qui leur tient lieu de future, jusqu'à la convexité de cet os. Quoi! dis-je, les os d'un enfant, depuis le premier âge jusqu'au second, & même au-delà, ne se fracturent point, mais, au contraire, ils s'enfoncent ou se courbent (a), & ceux

(a) Parmi le grand nombre des plaies de tête que j'ai vu, dans cet hôpital, à des personnes de tout âge, je n'ai pas été encore assez heureux de voir des os du crâne, enfoncés, sans être fracturés; & si j'avois une pareille maladie à traiter, je crois que j'aimerois mieux en abandonner le soin à la nature, que de me servir des moyens proposés par les auteurs. Il n'en doit pas être de même dans la courbure accidentelle des os des extrémités, qui arrive aussi aux enfans; & comme j'ai eu occasion de voir une maladie de cette espece, qu'on me permette d'en placer ici l'histoire. *Pierre Lecas*, âgé de neuf ans, du fauxbourg Saint-Seurin de cette ville, entra à l'hôpital, le 21 Août dernier,

d'un fœtus le feront ! Ce fait me parut, à la vérité, bien singulier : je conserve la pièce ; plusieurs personnes l'ont vue ; & , comme j'étois très-assuré , par les précautions que j'avois prises, en disséquant ces parties , que mon scalpel n'avoit eu aucune part à cet écartement osseux , je réfléchis quelle pouvoit en être la cause ; je ne sçais si je l'ai trouvée ; je vais toujours exposer , à tout hazard , mes foibles idées , espérant que ceux qui ne les trouveront pas bonnes , en auront de meilleures à donner. Quelqu'aisées que soient les voies naturelles de la femme , & quelque petite que soit la tête de l'enfant , il est toujours assuré que celle-ci change de figure , en s'approchant plus ou moins de l'ovale , & que ce changement se fait par la flexibilité des os du crâne , & l'extension des mem-

ayant les deux os de l'avant-bras , voûtés , en devant , dans leur partie moyenne. Cet accident lui arriva , en s'exerçant à faire une espece de *cabriole* , où , les pieds élevés en l'air , tout le corps se trouva soutenu par les mains appliquées contre terre. Sans doute que , dans ce cas-ci , notre enfant , pour mieux montrer son habileté , ne voulut pas se servir de ses doigts , & que l'extrémité inférieure du *radius* & celle du *cubitus* , ayant eu à supporter presque tout le corps , ils se sont voûtés , à cause de leur flexibilité , en devant , & dans leur partie moyenne. Ils furent redressés avec assez de facilité ; & , moyennant des attelles appliquées & soutenues comme pour la fracture de ces os dans ce lieu , le malade fut parfaitement bien guéri , le 30 dudit mois.



branes qui se trouvent intermédiaires entre eux. Si les membranes, au lieu de prêter, pour donner à ces os la liberté de s'allonger, se replient, & entraînent avec elles un des pariétaux, & qu'elles l'engagent sous celui du côté opposé, l'effort que fera le pariétal engagé, lorsque le corps de l'enfant sera chassé par les forces de la matrice, obligera les fibres osseuses de l'autre pariétal à s'écarter (a). Il pourra aussi comprimer le cerveau, & , par ce moyen, produire la fracture & l'épanchement que nous avons observés, & jugés être la cause de la mort de ce petit infortuné. Voilà ce que nos réflexions nous ont dicté de meilleur pour l'explication de ce cas singulier : je laisse présentement aux personnes éclairées à décider s'il n'arrive pas plus communément qu'on ne le pourroit penser, & si l'on ne doit pas lui attribuer, ainsi qu'à la compression du cerveau, cette espèce de sommeil apoplectique où sont presque tous les nouveaux-nés ; leur mort qui arrive souvent peu de jours après leur naissance, & enfin ces sillons qu'on observe quelquefois sur la surface extérieure du crâne, & qu'on prend ordinairement pour des jeux de la nature, ou pour des cicatrices osseuses.

(a) Voyez M. BERTIN, *Traité d'Ostéologie*, pag. 29, tom. ij. Ce qu'il dit du déchirement des os d'un fœtus de trois à quatre mois, peut certainement bien arriver à un de neuf.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

## JANVIER 1767.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de nuit du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pour. lig.	A midi. pour. lig.	Le soir. pour. lig.
1	$\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{4}$	28 4	28 $2\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$
2	1	$2\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{4}$	27 8	27 $6\frac{1}{2}$	27 $6\frac{1}{2}$
3	$\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$	0	27 6	27 $6\frac{1}{2}$	27 $7\frac{1}{4}$
4	01	$0\frac{1}{2}$	02	27 9	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$
5	04	03	$05\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
6	04	$1\frac{1}{2}$	03	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
7	08	06	$010\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
8	09	$03\frac{1}{2}$	$02\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{4}$
9	03	$01\frac{1}{2}$	05	27 9	27 $10\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
10	04	03	$03\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 $9\frac{1}{4}$
11	04	04	09	27 9	27 $8\frac{3}{4}$	27 8
12	$010\frac{1}{2}$	04	$07\frac{3}{4}$	27 $7\frac{1}{2}$	27 7	27 7
13	$06\frac{1}{2}$	0	0	27 6	27 $5\frac{1}{4}$	27 $3\frac{1}{4}$
14	01	$2\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	27 5	27 $5\frac{1}{2}$	27 7
15	$01\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	1	27 7	27 7	27 8
16	1	2	1	27 9	27 9	27 10
17	$01\frac{1}{4}$	$02\frac{1}{4}$	$03\frac{1}{3}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
18	05	04	07	27 11	27 $10\frac{1}{2}$	27 11
19	$08\frac{1}{4}$	04	$07\frac{1}{4}$	27 11	27 $11\frac{1}{4}$	28
20	09	$04\frac{1}{2}$	$06\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $2\frac{1}{4}$
21	$05\frac{1}{2}$	01	1	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 1
22	$1\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
23	$2\frac{1}{4}$	$3\frac{1}{4}$	$2\frac{1}{4}$	27 9	27 $9\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
24	$1\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	1	28 $1\frac{1}{2}$	28 2	28 $2\frac{1}{4}$
25	$1\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	0	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
26	$01\frac{1}{4}$	$3\frac{1}{2}$	1	28 1	28 $1\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
27	$0\frac{1}{4}$	$3\frac{1}{2}$	3	28 2	28 $1\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
28	$1\frac{1}{4}$	7	$5\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $2\frac{1}{2}$
29	4	$8\frac{1}{4}$	$3\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$
30	1	$7\frac{1}{2}$	4	28 2	28 2	28 $2\frac{1}{4}$
31	$3\frac{3}{4}$	7	6	28 2	28 2	28 2

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O - N - O. c. petite pluie.	O. couv. pl.	Grande pl.
2	O. couvert. vent.	O. couvert. vent.	Couvert.
3	N-N-O. neig. couvert.	N. neige. c.	Couvert.
4	N. couvert.	N. c. neige.	Couvert.
5	N. neige.	N. neige. n.	Beau.
6	O. neige.	O. neige.	Couvert.
7	N-O. brouill. beau.	N - O. beau. brouillard.	Brouillard.
8	N - N - O. n.	E - N - E. n.	Couvert.
9	O neige. n.	O. nuages.	Couvert.
10	N-N-E. cou- vert.	N - E. c. br.	Couvert.
11	S S-O. couv. beau.	S - S - O. b.	Nuages.
12	S E. beau.	S-E. beau.	Beau.
13	S-E. brouill. couvert.	S - E. c. pl.	Nuages.
14	S. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuages.
15	S - S - E. br. couv.	S S-E. neige. couv. brouill.	Brouill.
16	S. br. couv.	S. couvert.	Couvert.
17	S-E. brouill. couvert.	E-S-E. couv. brouillard.	Couvert.
18	E-S-E. neige. couvert.	E - N - E. c.	Beau.
19	E. couvert.	E. couv. n.	Beau.
20	N. beau.	N. beau.	Beau.
21	N. brouillard.	S. br. neige.	Neige.
22	O. couvert. pet. pluie.	O - S - O. c. petite pluie.	Couv. pl.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
23	O. pl. couv.	O-N-O. br. petite pluie.	Couvert.
24	N-O. couv.	N - O. nuag.	Beau.
25	S. léger br. nuages.	S. nuages. b.	Beau.
26	S-E. beau.	S-S-E. beau.	Beau.
27	S-E. beau.	S-E. beau.	Nuages.
28	S. nuag. b.	S-S-O. b. n.	Beau.
29	S-O. nuages.	O - S-O. n.	Serein.
30	E S-E. beau.	S-E. beau.	Serein.
31	S-S-E. nuag.	S-S-O. cou- vert. pet. pl.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $8\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de  $10\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce même terme : la différence entre ces deux points est de  $9\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de  $12\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'Est.

3 fois de l'E-S-E.

6 fois du S-E.

3 fois du S-S-E.

5 fois du S.

Siv

## 280 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 4 fois du S-S-O.

1 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

6 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

2 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 13 jours beau.

9 jours du brouillard.

12 jours des nuages.

19 jours couvert.

5 jours de la pluie.

9 jours de la neige.

1 jour du vent.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1767.*

Les dyssenteries, que nous avons dit avoir régné pendant le mois de Décembre, ont continué pendant tout ce mois, & ont fait périr un grand nombre de personnes. On a continué à observer des petites véroles & une très-grande quantité de rougeoles, les unes & les autres d'une assez bonne espece. Le dégel, qui est survenu vers la fin du mois, a produit beaucoup d'affections catarreuses, & de véritables péripneumonies.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Décembre 1766 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée , qui avoit commencé , dans les derniers jours du mois dernier , a persisté jusqu'au 12 de celui-ci , le thermometre ayant été observé , pendant tout ce tems , au-dessous du terme de la congélation , ou précisément à ce terme. Il en a été de même depuis le 19 jusqu'au 31.

Il est tombé très-peu de pluie , ce mois. Il y a eu cependant des variations dans le barometre qui a été observé, depuis le 1<sup>er</sup> jusqu'au 10 , au-dessus du terme de 28 pouces ; ainsi que du 23 au 31. Le 20 , le mercure est descendu à 27 pouces 2 lignes ; & , depuis le 25 jusqu'au 30 , il s'est maintenu au-dessus du terme de 28 pouces 6 lignes.

Le vent a été assez constamment nord-est , au commencement & à la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de  $4\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de  $3\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de  $7\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 7 lignes ;

282 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

& son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 lignes : la différence entre ces deux termes est de 1 pouce 5 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

14 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

3 jours de neige.

6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1766.*

Les maladies dominantes de ce mois ont été la fièvre continuë-putride, la fièvre péri-pneumonique, des rhumes & des fluxions de poitrine.

La fièvre péri-pneumonique tenoit, dans plusieurs, de la nature de la continuë putride, ayant son principal foyer dans les premieres voies. Mais il y avoit aussi des péri-pneumonies & des pleurésies légitimes qui exigeoient un traitement différent. Dans

ce dernier genre de maladie, un sang visqueux, & souvent coënnieux, suite de l'inflammation plus ou moins vive, exigeoit des saignées brusquement répétées, pour principal remede. Nos bols pectoraux incisifs, composés de blanc de baleine, de kermès minéral, & de *laudanum*, ont réussi dans quelques malades, en procurant une diaphorèse salutaire; & nous sommes parvenus, à l'égard de plusieurs grièvement attaqués, à détourner le dépôt du poumon, en appliquant des vésicatoires aux jambes. La fièvre continuë-putride persistoit dans le petit peuple, chez qui elle étoit très-souvent maligne & vermineuse. Des familles entières s'en trouvoient attaquées : elle portoit sur-tout à la tête. Elle régnoit aussi dans quelques cantons de la campagne, aux environs de cette ville.

Nous avons eu encore quelques fièvres rouges-malignes, compliquées de squinancies, même parmi les adultes. Cette maladie n'exigeoit guères de saignées, quoique la tête parût grièvement attaquée. Après avoir débarrassé les premières voies, soit par l'émétique en lavage, soit par des apozèmes laxatifs, selon les indications, on se trouvoit bien de procurer & entretenir de la moiteur à la peau, par le moyen des délayans diaphorétiques, & par des topiques émolliens.



## LIVRES NOUVEAUX.

Lettre de M. *Antoine Petit*, docteur-régent & ancien professeur de la Faculté de médecine de Paris, membre des Académies royales des sciences de Paris & de Sthockholm, &c. à M. le Doyen de la Faculté de médecine, sur quelques faits relatifs à la pratique de l'inoculation, avec cette épi-  
 graphe :

*Nam cum præliterit veri mihi semper amorem,*

*Hic tamen adverso tempore crevit amor.*

Ovid. Eleg.

A Amsterdam; & se trouve, à Paris, chez *Vallat-La-Chapelle*, 1767, brochure in-8<sup>o</sup>.

*Joannis Astruc, doctoris medici, Parisiensis medicinæ lectoris, & professoris regii, in universitate Monspeliensi olim professoris, regi à consiliis Tractatus pathologicus; editio quarta. Parisiis, apud Cavelier, 1767, in-12.*

Avis au Peuple sur sa Santé; par M. *Tiffot*, docteur & professeur en médecine, de la Société royale de Londres, de l'Académie médico-physique de Basle, de la Société œconomique de Berne; troisième édition originale, augmentée par l'auteur. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1767, in-12, 2 livres 10 sols broché, 3 liv. relié.

L'*Avis au Peuple sur sa Santé* a tellement réuni les suffrages de tous les amis de l'humanité, que, quoique l'édition, que nous annonçons, ne soit indiquée dans le titre, que comme la troisième, parce qu'en effet l'auteur n'en a publié que trois, il s'en est fait, en moins de six ans, dix éditions françoises, & sept versions en différentes langues de l'Europe. Celle-ci est la seule que l'auteur approuve; il y a ajouté deux nouveaux chapitres, l'un sur l'inoculation, l'autre sur la santé des personnes valétudinaires. Les libraires, pour prévenir que le public ne fût trompé par les contrefaçtions, ont pris le parti de signer de leur main chacun des exemplaires qu'ils distribueront.

Leçons de physique expérimentale; par M. *Sigaud de la Fond*, démonstrateur de physique expérimentale, & maître de mathématiques. A Paris, chez *Desventes de la Doué*, 1767, in-12, deux volumes.

Toutes les branches de la science naturelle sont tellement liées ensemble, qu'il est difficile de faire de grands progrès dans aucune, sans les avoir au moins parcourues toutes: de-là vient que l'étude de la physique a toujours été regardée comme un préliminaire indispensable au médecin. En effet, il est difficile de bien juger des propriétés générales & particulières du corps humain, lorsqu'on ignore les loix auxquelles les corps

en général sont soumis. Le livre, que nous annonçons, nous a paru très-propre à faire connoître ces loix : il nous a paru écrit avec précision & méthode ; deux avantages précieux dans tout l'ouvrage destiné à être mis entre les mains des commençans.

---

## A V I S

*Sur des Sondes creuses de nouvelle invention.*

Depuis long tems on desiroit, pour les maladies de l'urètre & celles de la vessie, des sondes creuses & flexibles, dont le canal ne se bouchoit point, lorsqu'une fois on les avoit introduites. Les tentatives avoient été jusqu'à présent infructueuses ou dangereuses ; mais on est amplement dédommagé par celles que nous annonçons.

Ces nouvelles sondes, ou bougies, sont très-flexibles ; elle sont, comme l'algalie, percées d'un canal qui ne s'affaisse point, & permet aux urines de couler librement, sans que le malade soit dans la nécessité de les retirer, pour uriner ; elles ne peuvent blesser ; on les introduit facilement, & sans danger ; & on peut les porter sans incommodité. Les avantages sans nombre, que leur usage peut procurer, nous ont engagé à faire part de cette utile & intéressante découverte. Comme

il y a différentes indications à remplir dans le traitement des maladies de l'urètre , auxquelles ces sondes sont principalement destinées , on en a fait d'adoucissantes , de dessicatives & de fondantes ou mercurielles. Ces sondes se trouvent chez M. *Tavernier* , apothicaire à Paris, rue neuve Notre-Dame , qui en est l'inventeur.

---

*Faute à corriger dans le Journal de Février.*

Page 173 , ligne 26 , ce qui s'est exécuté toujours dans l'une de ces réductions , avec une promptitude , dont j'ai été surpris moi-même. Comme le sujet , &c. *lisez* , ce qui s'est exécuté toujours , avec une promptitude dont j'ai été surpris moi-même. Dans l'une de ces réductions , comme le sujet , &c.





## T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT des Recherches sur le Tissu muqueux , ou l'Organe cellulaire , & sur quelques Maladies de la poitrine. Par M. Théophile De Bordeu , médecin. Page 195	
Observation sur un Tétanos essentiel. Par M. Pujol , médecin.	213
Réponse à la Lettre de M. Pomme le fils , médecin. Par M. Dejean , médecin.	231
Observation sur une Ophthalmie vaineuse dans un Enfant mal élevé. Par M. Grignon , médecin.	236
— sur une Ischurie vésicale , causée par une sève introduite dans le canal de l'urètre. Par M. Coste , médecin.	240
— sur une Carie de cause externe. Par M. Daunou , chirurgien.	244
— sur un Ulcere chancreux à la Lèvre inférieure. Par M. Bayle , chirurgien.	254
— importante sur la Taille. Par M. Lemerclier , chirurgien.	261
Lettre de M. Saucerotte , chirurgien , contenant une Observation sur un Placenta enkyslé.	266
Observation sur une Fracture particulière du Crâne. Par M. Martin , chirurgien.	269
Observations météorologiques faites à Paris , pour le mois de Janvier 1767.	277
Maladies qui ont régné à Paris , pendant le mois de Janvier 1767.	280
Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Décembre 1766. Par M. Bouchet , médecin.	281
Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Décembre 1766. Par le même.	282
Livres nouveaux.	284
Avis sur des Sondes creuses de nouvelle invention.	286

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , le Journal de Médecine du mois de Mars 1767. A Paris, ce 23 Février 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-  
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine  
de Paris, Membre de l'Académie Royale des  
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,  
& de la Société Royale d'Agriculture de la  
Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

AVRIL 1767.

---

TOME XXVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

AVRIL 1767.

---

EXTRAIT.

*Mémoires & Observations de médecine, première partie, contenant deux Mémoires sur les Fièvres aiguës ; par M. LE ROI, l'un des professeurs du Ludovicée de médecine. A Montpellier, chez Rochard, 1766, in-8°.*

M. Le Roi, auteur de ces Mémoires, est l'un des fils de M. Julien Le Roi, horloger du roi ; homme non moins estimable par ses mœurs, que par ses talens, & qui a eu l'avantage bien rare d'avoir donné le jour à quatre fils également célèbres, quoique dans des genres très-différens. Le professeur en l'université de Montpellier étoit déjà connu avantageusement du public, par plu-



fiéurs morceaux de physique & de chymie, inférés dans les *Mémoires des Sçavans étrangers*, publiés par l'Académie royale des sciences, & dans le *Diçtionnaire encyclopédique*, & par un *Essai sur les Eaux minérales*, estimé des connoisseurs. Les Mémoires, que nous entreprenons de faire connoître, nous ont paru très-propres à jeter quelque jour sur une matiere que plus d'un écrivain sembloit avoir pris plaisir à obscurcir; nous voulons parler des fièvres continuës aiguës, sur la distribution & la description desquelles les auteurs ont beaucoup de peine à s'accorder.

Ces Mémoires sont au nombre de deux : le premier contient un Essai de description des fièvres continuës aiguës; le second renferme les observations que l'auteur a cru devoir faire sur les différentes divisions, descriptions & dénominations des mêmes fièvres qui ont été en usage, ou qui le sont encore aujourd'hui. Le premier de ces Mémoires est partagé en trois sections. On donne, dans la premiere, la description des fièvres aiguës sporadiques, telles qu'on les observe à Montpellier; la seconde contient des observations sur les différences remarquables qui se trouvent entre les fièvres aiguës sporadiques des différens pays; enfin, dans la troisieme, il est parlé des fièvres aiguës épidémiques.

Notre auteur divise les fièvres aiguës en *bénignes* & en *malignes*. Il réduit aux suivantes les fièvres aiguës bénignes qu'on observe à Montpellier, sçavoir, la fièvre continuë bénigne proprement dite, la fièvre quotidienne intermittente, dégénérée en continuë, la fièvre tierce, dégénérée en continuë, enfin la fièvre continuë qui est accompagnée d'érysipele à la face. Il avertit qu'il n'a pas cru devoir comprendre dans le nombre des fièvres aiguës l'éphémère simple & prolongée, ni la fièvre de lait éphémère, ni la fièvre de rhume & de fluxion, parce que leur marche n'est accompagnée d'aucune apparence de danger, & que leur prompte & heureuse terminaison les excluent du nombre des fièvres aiguës.

Les symptômes qui accompagnent la fièvre *continuë bénigne* qu'on observe fréquemment à Montpellier, sont, selon notre auteur, un mal de tête qu'on rapporte communément au front, plus de chaleur à l'habitude corps, que dans l'état naturel, le pouls fréquent, la langue chargée, quelquefois des envies de vomir au commencement, assez souvent un délire léger qui se dissipe, lorsqu'on éveille le malade. Si cette fièvre est compliquée de vers, ils occasionnent quelquefois des nausées, des défaillances, des anxiétés, s'ils sont dans l'estomac : un sentiment de quelque chose qui

monte au gosier, le resserre, & menace d'étouffer le malade, s'ils montent dans l'œsophage; enfin des piquures dans les entrailles, des douleurs de colique, quelquefois même de fausses douleurs de pleurésie, lorsqu'ils piquent les intestins. D'ailleurs on n'observe, dans cette fièvre, aucun des symptômes alarmans qui caractérisent les fièvres dangereuses. Le pouls est ordinairement égal, souple & développé; il devient quelquefois inégal & foible, lorsqu'elle est compliquée de vers qui rempent dans l'estomac; mais cette affection du pouls est passagère.

La marche de cette fièvre n'est pas toujours la même; quelquefois elle n'a point de redoublemens sensibles: le plus souvent elle en a, soit en quotidienne, soit en tierce. Elle débute quelquefois par un frisson; mais ensuite l'entrée des redoublemens n'est annoncée que par un refroidissement des extrémités, quelques bâillemens, quelquefois par une quinte de toux, enfin d'autres fois, par une grande soif. Les redoublemens ne se font guères remarquer que par l'augmentation de la fréquence, de la force & de l'élévation du pouls, de l'inquiétude, du mal de tête, de la soif. Lorsque la fièvre continue bénigne tend à sa fin, (elle s'étend rarement au-delà du 14<sup>e</sup> jour; souvent elle se termine plutôt,) la langue se dépouille

ſucceſſivement de la croûte blanche qui l'enduit ; elle ſ'humecte davantage , ainſi que tout l'intérieur de la bouche. Les urines , qui ſont ſouvent cruës pendant le cours de cette eſpece de fièvre , deviennent naturelles ; quelquefois auffi elles déposent un ſédiment épais d'un blanc rougeâtre. Le ventre ſ'ouvre naturellement ; ou du moins les purgatifs , ſi l'on en donne , vers la fin de cette fièvre , produiſent des felles plus copieuſes , plus épaiffes , & qui ſoulagent davantage que les mêmes remèdes donnés vers le milieu de la maladie. En général , il a paru à M. Le Roi , que ces deux évacuations terminoient bien plus ſouvent cette fièvre , que les fueurs. Au reſte , il obſerve que cette terminaiſon eſt ordinairement fort tranquille.

Notre auteur appelle *fièvres intermittentes dégénérées* des fièvres aiguës qui , quoique continuës , ne ſont , dans le fond , que des fièvres intermittentes maſquées , & qui ſe terminent ſouvent en des fièvres véritablement intermittentes. Il croit avoir remarqué que la fièvre quotidienne & la fièvre tierce produiſoient de ſemblables fièvres à Montpellier. Les accès de la fièvre quotidienne ſ'étendent quelquefois , ſelon lui , au point de ſe toucher ; & pour lors ils produiſent une eſpece de fièvre continuë particulière. Cette fièvre eſt rare ; elle ſuit le caractère de la

fièvre quotidienne intermittente. La fièvre ni les symptômes n'ont rien de vif ni de fâcheux ; mais elle est opiniâtre. Elle s'étend souvent au quarantième ou cinquantième jour. Pour la marche, elle a du rapport avec les fièvres lentes qui ont des redoublemens quotidiens, précédés de frissons.

La fièvre tierce automnale dégénère bien plus souvent en une fièvre continuë, dont la marche est vive, & très-différente de la quotidienne. Ses redoublemens varient pour le type ; pour l'ordinaire, ils marchent en tierce ou en double-tierce, quelquefois en hémitritée ; & chaque redoublement est précédé de frisson ; ce qui a paru à M. Le Roi, ainsi qu'aux meilleurs auteurs, être le signe principal qui caractérise ces sortes de fièvres. Les redoublemens très-forts semblent leur donner un aspect grave & dangereux : malgré cela, on ne voit point que les malades en meurent. Après huit, dix ou douze jours, elles cessent, au moyen des remèdes généraux, d'être continuës, & se changent en intermittentes tierces qui ensuite dégénèrent quelquefois en quarts. Il arrive, certaines années, que ces fièvres, & même les tierces véritablement intermittentes, deviennent beaucoup plus fâcheuses ; que leurs redoublemens sont accompagnés d'assoupissement, d'anxiété, de cardialgie, de *cha-*

*lera-morbus*, &c. Mais notre auteur assure que, malgré cela, ces fièvres, même dans une telle constitution, sont, en général, plus effrayantes que dangereuses. Le quinquina administré à tems, méthodiquement, & à haute dose, y réussit également, soit qu'elles soient véritablement intermittentes, soit qu'elles soient dégénérées en continuës, pourvu toutefois que, prenant le caractère de véritables fièvres malignes, elles ne perdent pas le signe principal des intermittentes dégénérées en continuës, dont nous avons parlé ci-dessus.

M. Le Roi croit pouvoir regarder l'éréthipe de la face comme le symptôme d'une fièvre éruptive, dont la crise, plus ou moins parfaite, se fait par le dépôt de l'humeur qui l'excite, sur les tégumens de la face, de la tête & du col. Il a observé que cette maladie a coutume de débiter par un frisson, après lequel s'allume une fièvre vive; que, dans le commencement, le malade est tourmenté, pour l'ordinaire, de maux de cœur, d'envies de vomir; qu'il vomit même quelquefois des matières bilieuses, & que, dans ce point de la maladie, les émétiques sont ordinairement fort utiles; que, le deuxième jour, ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il se déclare une rougeur avec enflure luisante, sur quelque partie du nez, d'où elle s'étend sur la face,

une partie du col, les oreilles, &c ; que cette tumeur acheve de s'étendre, & parvient à son plus haut degré, dans l'espace de trois à quatre jours ; que, lorsqu'elle est formée, pour l'ordinaire, la fièvre & les accidens diminuent, & même cessent quelquefois entièrement ; la tumeur se dissipe peu-à-peu ; &, à la fin, l'épiderme tombe en écailles.

Les principaux symptômes, qui servent à distinguer les fièvres malignes des fièvres aiguës bénignes, sont l'abbatement extraordinaire des forces, la foiblesse & l'inégalité du pouls, les nausées, le vomissement opiniâtre, le flux de ventre séreux, bilieux, très-liquide ; les soubresauts des tendons, & toute sorte de mouvemens convulsifs ; le délire phrénétique, l'affoupissement léthargique, apoplectique ; certaines affections paralytiques qui surviennent dans le cours & à la fin de ces fièvres, sçavoir, la surdité, la goutte-sereine, la paralysie de la langue, l'hémiplégie ; quelquefois, comme M. Le Roi dit l'avoir observé, la paralysie du bras d'un côté, & de la jambe du côté opposé ; le bas-ventre soulevé, tendu, plein de vents, & résonnant comme un tambour ; les symptômes qui annoncent le dépôt de la matière fébrile sur les principaux viscères de la poitrine, ou du bas-ventre ; le gonflement du visage ; certaines anxiétés ; certaines défaillances différentes de celles qui sont produites.

par une irritation de l'estomac , sur-tout de son orifice supérieur ; l'éruption de taches pourprées , de parotides , de bubons , de charbons , de certaines vessies pleines de sérosité , grosses quelquefois comme une noix ; enfin d'éruptions de petites vessies miliaires.

Il est inutile que nous fassions remarquer qu'on n'observe pas tous ces symptômes chez tous les malades , & que ceux qui se rencontrent chez chaque malade , ne se manifestent pas en même tems ; ce qui rend quelquefois ces fièvres très-difficiles à reconnoître , dans leurs commencemens. Cependant l'abbatement extraordinaire des forces , la foiblesse & l'inégalité du pouls , les nausées , le vomissement opiniâtre , le cours de ventre féreux , bilieux , très-liquide , sont les symptômes qui paroissent à M. Le Roi devoir le plus faire suspecter les fièvres malignes , dès leur commencement ; on y peut joindre encore le gonflement du visage , la surdité & l'affoupissement.

Les principales especes de fièvres malignes , qu'on observe à Montpellier , sont la fièvre maligne avec redoublemens soporeux ; notre auteur la regarde comme plus particuliere aux vieillards : la fièvre maligne proprement dite ; celle-ci s'observe principalement chez les jeunes gens ; la fièvre ma-



ligne charbonneuse, & la fièvre de lait maligne.

La fièvre maligne avec des redoublemens soporeux, est, de toutes les fièvres sporadiques qui régner à Montpellier, la plus dangereuse & la plus meurtrière : les malades meurent le 8 ou le 9, plus souvent le 11 ou le 13. Cette fièvre a constamment des redoublemens très-marqués : quelquefois en tierce, quelquefois en double-tierce, quelquefois aussi en quotidienne, du moins apparente, le redoublement est annoncé par un refroidissement des extrémités, sur-tout du nez & des pieds ; ce refroidissement est plus ou moins long ; quelquefois, sur-tout vers la fin de la maladie, il se fait sentir dix, douze, quinze heures, avant le redoublement. Lorsque cela arrive, sur-tout si non-seulement les pieds, mais même les cuisses, sont trouvées froides, on doit s'attendre à un redoublement terrible qui souvent emporte le malade. Le hoquet, s'il survient, ajoute encore à la certitude de ce pronostic.

Cette fièvre débute quelquefois par un assoupissement apoplectique ; mais il est plus ordinaire de la voir commencer sans assoupissement bien marqué, & cet assoupissement survenir ensuite dans le second ou troisième redoublement. Il n'est pas de la

même force dans tous les redoublemens : ordinairement il va en augmentant d'un redoublement à l'autre ; de sorte que, dans le dernier, quelquefois dans l'avant-dernier, il est véritablement apoplectique. A l'égard du pouls, dans les intervalles que laissent les redoublemens, il est ordinairement développé, égal, peu fréquent, sur-tout au commencement de la maladie. Dans le redoublement, il devient beaucoup plus fréquent, petit, inégal, foible, au point que, vers la fin de la maladie, on a quelquefois de la peine à le sentir : néanmoins, avec un tel pouls, la peau est souvent brûlante.

Les redoublemens vont en augmentant ; du commencement à la fin, non-seulement pour la force de l'affouplissement, mais encore pour la durée ; de sorte que, vers la fin de la maladie, souvent ils se touchent, ou du moins laissent entr'eux des intervalles beaucoup plus courts, & moins exempts de symptômes fâcheux, qu'au commencement. On voit, au contraire, des malades qui, jusqu'à la fin, paroissent si bien dans les intervalles, même dans celui qui précède le dernier redoublement, qu'on a de la peine à persuader aux assistans, que ces malades sont dans un danger prochain de mourir.

On observe quelquefois, dans cette ma-

ladie, des soubresauts dans les tendons, & quelques autres mouvemens convulsifs ; mais c'est plus rare. M. Le Roi dit avoir vu plusieurs fois sortir une ou deux parotides, à la fin de la maladie : il assure que ces tumeurs sont ordinairement symptomatiques, & annoncent une mort prochaine : il en a cependant vu survenir une qui parut contribuer à la guérison. Il a vu aussi, quoique rarement, à la fin de la maladie, paroître des taches de pourpre symptomatiques ; avant-coureurs certains d'une mort prochaine. La langue reste souvent humide, & à-peu près naturelle, jusqu'à la fin. Notre auteur dit avoir vu certains de ces malades, dans la chambre desquels il ne pouvoit rester un quart d'heure, sans y prendre un mal de tête assez fort, que l'air libre dissipoit ensuite. Il ajoûte encore que ces malades & leurs déjections exhalent souvent, à la fin de leur maladie, une odeur particulière qu'il n'est guères possible de définir. Il n'a point observé que cette maladie fût contagieuse : enfin il croit devoir faire remarquer que, lorsque cette maladie n'emporte pas le malade, elle a coutume de laisser après elle des impressions fâcheuses & durables. Les remèdes qui lui ont le mieux réussi dans cette maladie, sont principalement le quinquina employé à haute dose,

après avoir fait précéder les remèdes généraux , & les vésicatoires appliqués de bonne heure.

Notre auteur trouve une très-grande analogie entre la fièvre que nous venons de décrire, & la fièvre hémiplégique : il observe cependant qu'elle est moins dangereuse que celle qui n'est point compliquée de paralysie.

La fièvre maligne des jeunes gens, quoique très-dangereuse, l'est cependant beaucoup moins que la précédente. Lorsque les malades en rechappent, elle est ordinairement fort longue, à moins qu'elle ne soit terminée par une crise : rarement finit-elle avant le vingt-cinquième ou le trentième jour ; souvent elle s'étend au quarante-cinquième ou soixantième, quelquefois même au-delà. Le pouls fréquent, mol, foible, inégal ; la langue rouge, au commencement, ensuite sèche, brune, noire, tremblante, lorsque le malade l'avance hors de la bouche ; les soubresauts des tendons, le délire phrénétique, l'assoupissement l'effluve du visage, la surdité, le cours de ventre colliquatif, l'éruption des parotides, soit critiques, soit symptomatiques, les escarres gangreneuses à la peau qui recouvre l'os *sacrum* & les parties voisines, sont des symptômes familiers à cette espèce de fièvre. On observe aussi, quoique plus rarement,

des taches pourprées , l'ictère , des affections paralytiques , l'hémorragie dans les intestins , qui donne l'anxiété , des foiblesses , le vomissement de sang noir , les déjections de sang noir & caillé en grande partie. Cette fièvre étant fort longue , lorsqu'elle se termine heureusement , c'est une suite nécessaire que la convalescence le soit aussi ; on y perd souvent les cheveux : elle se termine quelquefois par la surdité , quelquefois aussi , mais beaucoup plus rarement , par la goutte-seréine , la manie , l'imbécillité , la paralyfie.

La marche de cette fièvre est quelquefois synoque ; quelquefois elle est continuë quotidienne , soit régulière , soit irrégulière : quelquefois les redoublemens ne sont précédés d'aucun refroidissement sensible des extrémités. Le contraire s'observe plus souvent. Une toux importune est aussi quelquefois l'avant-coureur marqué de chaque redoublement. Le tems de la rémission ne laisse pas au malade autant de tranquillité que dans la fièvre maligne des vieillards : elle ne marche pas avec une égale rapidité chez tous les malades. On en voit chez lesquels les symptomes graves se développent très-lentement ; de sorte que la maladie ne parvient à son état , que vers le vingt ou le vingt-cinquième jour. On en voit , au contraire , chez lesquels sa marche est beau-  
coup

coup plus rapide ; de sorte qu'elle se termine , dans les limites ordinaires des fièvres aiguës ou très-aiguës , soit par la mort , soit par une crise. Les crises proprement dites ont paru à M. Le Roi beaucoup plus fréquentes dans cette espece de fièvre , que dans les autres ; il observe qu'il arrive quelquefois , à la fin , que le malade touffe , & qu'il a même , plusieurs jours de suite , souvent à la même heure , des frissons assez vifs ; ce qui annonce ordinairement une expectoration de crachats suspects , qui dure plus ou moins , & paroît soulager le malade. A l'égard du traitement , il propose , outre les secours ordinaires , le quinquina à la dose d'une once ou d'une once & demie ; dans les vingt-quatre heures , en décoction édulcorée avec un syrop convenable , & partagée en plusieurs doses , tant pour soutenir les forces du malade , que pour corriger la mauvaise qualité des humeurs qui ont souvent une disposition particuliere à l'altération gangréneuse.

Le charbon est une maladie sporadique à Montpellier ; mais il n'y est pas toujours également dangereux. Lorsqu'il est sans fièvre , il se borne promptement , soit par les moyens que l'art a coutumé d'employer extérieurement , soit , comme M. Le Roi dit l'avoir observé très-souvent , par le seul secours de la nature : dans ce cas , il n'est

accompagné d'aucun symptome fâcheux. Il n'en est pas de même de celui qui est accompagné de fièvre ; il est toujours dangereux. Les envies de vomir, les foiblesses, les défaillances sont des symptomes qu'on observe souvent chez les personnes qui en sont attaquées, sur-tout au commencement de la maladie. Alors le pouls est ordinairement foible & inégal ; quelquefois naturel pour la fréquence, quelquefois aussi intermittent. Lorsque cette fièvre & les accidens qui l'accompagnent, se calment en peu de jours, la gangrene se borne aussi. Mais, si la fièvre se prolonge, la maladie devient souvent mortelle ; on ne peut réussir à borner la gangrene, ni par le fer ni par les caustiques : le pouls devient fréquent, petit, foible, inégal ; & cela va en augmentant, jusqu'à la fin.

Notre auteur examine, à ce sujet, les idées courantes, (à Montpellier sans doute,) au sujet du progrès de la gangrene dans le charbon. Il pense que cette gangrene provient & est entretenue par une cause interne, & que, par conséquent, le fer ni les caustiques ne sçauroient l'arrêter : ce ne peut être que l'ouvrage de la nature. Il en conclut que, dans les charbons, sur-tout dans ceux qui sont accompagnés de fièvre, on doit s'attacher principalement à corriger la qualité pernicieuse des humeurs ; qu'ainsi,

après avoir émétié le malade ; *pratique*, dit-il, *dont l'usage fait connoître toute l'utilité*, on doit avoir recours aux antiseptiques, parmi lesquels il donne le premier rang au quinquina employé à haute dose.

Outre la fièvre de lait éphémère ou bénigne, les femmes en couche sont encore sujettes à une fièvre aiguë simple, dans laquelle les purgatifs sont de la plus grande efficacité ; à une fièvre aiguë symptomatique, accompagnée, dès son commencement, des signes d'une inflammation produite, selon notre auteur, par le lait retenu dans la masse du sang ; ce qui lui a fait donner le nom de *dépôt laiteux* ; enfin elles sont aussi exposées à une fièvre maligne qu'il appelle *fièvre de lait maligne*. Il avance, à ce sujet, que, « suivant l'institution de la » nature, il se fait, dans la femme accouchée, » une espèce de révolution, par laquelle le lait » se porte aux mammelles, & continue en- » suite de s'y filtrer pour la nourriture de » l'enfant. » *S'il arrive, ajoute-t-il, soit par erreur de la nature, soit par les efforts imprudens de l'art, que cette importante fonction soit troublée, l'accouchée éprouve de grandes incommodités, souvent même des maladies cruelles, & qu'il n'est pas rare de voir se terminer par la mort ; d'où il conclut que la fièvre de lait maligne est excitée par le lait*



*retenu dans la masse du sang , & qui , par une erreur de la nature , ne se porte pas au sein comme il devroit.*

Si la pratique (a), qu'un medecin célèbre paroît vouloir introduire dans ce pays-ci, est constamment suivie du même succès qu'elle a eu chez quelques-unes des femmes en couche, pour qui on l'a mise en usage, il paroît qu'il faudra chercher une autre cause de cette espece de fièvre, que celle que M. Le Roi lui assigne ici ; peut-être la rétention du lait dans le sang est-elle moins la cause que l'effet de la fièvre , quoique cet accident contribue à aggraver la maladie. Quoi qu'il en soit , la marche de cette fièvre est vive ; elle est très-dangereuse , & souvent mortelle : voici les signes qui la caractérisent. Le sein conserve sa souplesse & son volume accoutumés. La fièvre s'allume ; & , pour l'ordinaire, dès le début , il se déclare des symptomes qui en annoncent tout le danger. Ceux qu'on observe le plus fréquemment ,

(a) Cette pratique consiste à appliquer sur le sein des femmes nouvellement accouchées , une flanelle trempée dans l'eau-de-vie , & , par-dessus , une vessie imprégnée de la même liqueur , & à entretenir dans la région de la matrice une chaleur douce , dans la vue , sans doute , d'empêcher le lait de se porter aux mamelles , & d'en favoriser l'écoulement par la matrice. Il est certain que des femmes très-déliçates , qui l'ont mise en usage , n'en ont éprouvé aucun accident.

sont la foiblesse & l'inégalité du poulx, (quelquefois cependant il est dur & vif,) le cours de ventre, la suppression des lochies, le météorisme du bas-ventre, le délire, la stupeur, l'assoupissement, les soubresauts des tendons, & d'autres mouvemens convulsifs, des paralyties, & très-souvent des signes de dépôts laiteux inflammatoires, soit aux viscères du bas-ventre, soit à ceux de la poitrine; l'éruption de la vraie miliaire qu'on n'observe cependant pas à Montpellier où cet accident n'est point encore parvenu, selon notre auteur : *on voit seulement, dit-il, quelquefois à la fin de ces fièvres, lorsqu'elles tendent à la mort, sortir au cou & à la poitrine de petites phlyctènes grosses comme la tête d'une épingle, remplies d'une sérosité claire.*

M. Le Roi examine ensuite l'opinion de ceux qui ont attribué ces sortes de fièvres à la suppression des lochies, & termine cette première section de son premier Mémoire, en avertissant qu'il ne regarde les fièvres que nous venons de décrire, que comme les principales especes de fièvres malignes qu'on observe à Montpellier, & qu'on rencontre souvent dans la pratique; qu'il ne prétend point avoir épuisé cette matiere; que, dans le nombre de ces fièvres, qu'il a été à portée d'observer, il en vu plusieurs qu'il lui eût été difficile de rapporter à aucune de ces

especes, & qui exigeroient peut-être des descriptions particulieres, mais qu'il lui est impossible de donner, faute d'un assez grand nombre d'observations. Nous nous sommes arrêtés sur cette premiere partie de l'ouvrage de M. Le Roi, parce qu'il nous a paru important de faire connoître à nos lecteurs la maniere dont cet habile professeur envisage un genre de maladies très-commun, & sur lequel les medecins paroissent peu d'accord entr'eux. Nous passerons plus rapidement sur le reste de cet ouvrage.

Nous avons déjà dit que la seconde section du premier Mémoire contenoit les observations de l'auteur sur les différences remarquables qui se trouvent entre les fièvres aiguës sporadiques des différens pays. Il observe d'abord, qu'on a tort de confondre, sous la même dénomination d'*épidémiques*, les maladies aiguës, familières à un pays, lorsqu'elles attaquent un grand nombre de personnes en même tems, & les maladies qui lui sont étrangères, lorsqu'elles surviennent & se répandent tout-à-coup : il voudroit qu'on n'employât la dénomination d'*épidémiques*, que pour ces dernieres, & qu'on donnât le nom de *populaires* aux maladies aiguës sporadiques, devenues plus fréquentes : peut-être trouvera-t-on que ces deux noms ne distinguent pas assez ces deux genres de maladies qu'on a tort de

confondre, puisqu'ils présentent la même idée, quoiqu'en deux langues différentes. Après cette observation, M. Le Roi donne pour exemple de maladies sporadiques, particulières à certains pays, 1<sup>o</sup> la fièvre miliaire qui s'est répandue dans toute l'Allemagne, en Angleterre, dans plusieurs provinces de France, en Savoie, en Piedmont, &c. & qui est étrangère à Montpellier, ainsi qu'en plusieurs provinces méridionales de l'Europe. 2<sup>o</sup> Les fièvres catarrhales bénignes & malignes, ainsi nommées, parce qu'elles sont toujours accompagnées d'enchiffrement, d'éternuement, de toux, d'enrouement, & qu'elles se terminent par expectoration : elles paroissent sporadiques dans une grande partie de l'Allemagne ; mais elles ne le sont pas à Montpellier. 3<sup>o</sup> Le charbon & la fièvre maligne, qui l'accompagnent, sont, au contraire, sporadiques dans cette ville & dans les provinces qui l'avoisinent, & ne sont pas connus dans le reste de l'Europe. 4<sup>o</sup> La peste proprement dite est étrangère en Europe, & sporadique dans une partie du Levant. 5<sup>o</sup> Les fièvres pétéchiiales ont été épidémiques en beaucoup d'endroits ; mais elles sont sporadiques en Allemagne & dans la basse-Hongrie. 6<sup>o</sup> Les fièvres intermittentes pernicieuses ne sont point sporadiques à Montpellier : on les observe plus communément dans les lieux humides & marécageux.

7<sup>o</sup> Les fièvres intermittentes tierces & quarte, si communes dans toute l'Europe, sont extraordinairement rares à Pétersbourg, au rapport de Weitbrech. 8<sup>o</sup> Le *cholera-morbus*, qui s'observe, tous les étés, à Montpellier, ne paroît pas avoir été connu de Boerhaave, Juncker, Etmuller ni d'Hoffman, qui le confondent avec la fièvre tierce cholérique. 9<sup>o</sup> Les aphthes sont un symptôme très-commun des fièvres aiguës, dans les pays du Nord; il est étranger à Montpellier, &c.

De ces observations notre auteur conclut que les fièvres aiguës sporadiques de différens climats, offrant des variétés très-considérables, il est évident qu'il y a un vice radical dans presque tous nos livres qui les supposent faussement les mêmes par-tout; & ce qui peut être la source des plus grandes erreurs. Il observe, en second lieu, que tout ouvrage sur les fièvres aiguës, fait uniquement d'après les livres; & combien n'y en a-t-il pas de cette espece? ne peut qu'être mauvais; que souvent même il sera d'autant plus mauvais pour le pays où il paroîtra, qu'il aura été compilé d'auteurs étrangers, plus habiles, & qui auront écrit d'après leurs propres observations; qu'il importe, au contraire, que chaque auteur s'attache à décrire les fièvres aiguës sporadiques, telles qu'elles se présentent dans son pays, d'après les observations. Si on avoit des descriptions

bien faites des maladies sporadiques de chaque pays, les médecins seroient assurés d'y trouver l'histoire des maladies épidémiques qui peuvent survenir dans leurs pays respectifs, ces maladies étant sporadiques, &, pour ainsi dire, habituées ailleurs; &, par conséquent, ils ne seroient pas pris au dépourvu, comme ils le sont ordinairement, parce que ces fièvres n'ont le plus souvent aucun rapport avec les maladies sporadiques qu'ils ont coutume de traiter. Cette observation est presque la seule chose qu'on trouve dans la troisième & dernière section de ce premier Mémoire.

Le second a pour objet de justifier la doctrine exposée dans le premier : pour cet effet, M. Le Roi examine les fondemens de la division qu'on a coutume de faire des fièvres. Il est distribué en autant de sections qu'on en a fait d'espèces, c'est-à-dire qu'il parcourt, dans la première, les différentes idées qu'on a attachées successivement à cette expression, *fièvre ardente*; & il prétend qu'Hippocrate l'a employée souvent, pour désigner, non une espèce de fièvre particulière, mais, en général, les fièvres aiguës dangereuses & meurtrières; il s'autorise sur-tout de l'histoire du premier malade de la troisième section du troisième livre des *Épidémies*; que Galien n'est pas toujours d'accord avec lui-même sur cette

espece de fièvre, en quoi il n'a été que trop bien imité par les auteurs qui l'ont suivi : il résulte de-là, selon lui, que ce que les anciens entendoient par *fièvre ardente*, est ce que nous désignons aujourd'hui par le nom de *fièvre maligne*. La seconde a pour objet les fièvres putrides : il y démontre que cette dénomination a été suggérée à Galien, par des idées de théorie, & que la fièvre, ou les fièvres qu'il désignoit par ce nom, étoient très-différentes de celles auxquelles on le donne aujourd'hui; enfin, que les auteurs ne sont point d'accord sur la marche de la nature & les signes de l'espece de fièvre aiguë qu'on doit appeller ainsi. Notre auteur fait à-peu-près les mêmes remarques sur les maladies qu'on a désignées par les noms de *peste*, *fièvre pestilentielle*, *fièvres malignes*, qui sont la matiere de sa troisieme section, & par ceux de *fièvre ardente-cholérique*, *cholérique-bilieuse*, & *lente-nerveuse*, comprise dans la quatrieme. La cinquieme contient quelques réflexions sur la division des fièvres aiguës, qui se tire de leur type. Notre auteur convient qu'il est essentiel, dans la description particuliere de chaque espece de fièvre, de faire mention de la marche qu'elle a coutume d'observer; mais qu'il y auroit de grands inconvéniens qu'il seroit, dit-il, superflu de détailler, à fonder leur description sur une telle division.



## DESCRIPTION

*D'une Épidémie de Fièvres intermittentes qui ont régné, en la ville d'Aramon, pendant l'année 1766; par M. DELABROUSSE, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, & médecin de l'hôpital S. Jean de la ville d'Aramon.*

Je ne parlerai point, en donnant cette relation, des fièvres qui régnerent, dans ce pays, l'année 1765. Elles commencèrent dans le mois d'Avril, & finirent au mois de Septembre. Je n'y apperçus que des symptômes ordinaires : elles céderent facilement aux remèdes ; & je les appelle, avec M. Tissot, *fièvres du printems*.

Celles-ci méritent qu'un médecin s'en occupe, puisqu'elles ont présenté, en quelque façon, des phénomènes rares, dont la suite a causé la mort aux uns, & jeté les autres dans des maladies dangereuses.

L'épidémie de ces fièvres, que le peuple appelle *tremblantes*, a été générale dans le bas Languedoc & la basse Provence.

Elle commença ici dans le mois de Février ; *initium*. Elle augmenta dans les mois de Mai & Juin ; *augmentum*. Son état fut



dans les mois de Juillet, Août & Septembre; *status*; & sa diminution dans ceux d'Octobre, Novembre & Décembre; *declinatio*. C'est-là la marche de toutes les épidémies. J'ai observé la même marche dans les petites véroles, les maladies aiguës, les rhumes, &c. J'ose pourtant dire que ce n'est pas toujours une règle générale.

J'appellerai donc celle-ci, avec l'auteur déjà cité, & Sydenham, *fièvres printanieres*, auxquelles succéderent les fièvres d'automne, qui formerent ensemble le commencement & la fin de la contagion.

Nous avons eu, dans notre ville, environ deux mille fébricitans, de trois mille que nous sommes : ceux qui furent les premiers pris, guérissent facilement, sans être exposés à de fréquentes rechutes, comme ceux qui ont été attaqués, dans l'augmentation & le milieu de l'épidémie.

Les symptômes ordinaires ont été le frisson, la chaleur, la sueur, la douleur à la tête, aux reins, la lassitude, les nausées, les vomissemens bilieux, la langue chargée, les urines rouges, un mal-aise général.

La saignée dans le feu, un lavement purgatif, l'ipécacuanha, un minoratif, le lendemain, supposé que ce fût le jour d'intervalle; quelques prises de quinquina rendu légèrement purgatif, de deux jours l'un, le régime convenable, guérissent facile-

ment mes premiers malades. Il est vrai que presque tous rendoient, par les urines, un sédiment blanc qui est d'un heureux présage, selon Galien, *lib. 2, cap. iij, de Crisib.* Tel fut le premier période de cette épidémie.

Les mois de Mai & de Juin furent un peu plus fâcheux ; quelques malades furent attaqués d'abord par des fièvres continuës, ou putrides, qui finirent par devenir intermittentes. Les autres, en plus grand nombre, furent saisis de fièvres subintrantes, de violens accès tierce, double-tierce, quarte, triple-quarte, dont les paroxysmes duroient trente-six à quarante heures, quelquefois l'un à la queue de l'autre, & se changeoient, pour l'ordinaire, trois ou quatre jours après, en tierce, ou en double-tierce, que j'annonçois, dans le commencement, dès que je voyois les urines rougeâtres ; c'est ce que Sydenham appelle *fausse-continuë*, *lib. 3, cap. iij, pag. 117.*

Ceux-là étoient presqu'assurés de retomber, & ne guérissent, pour la plûpart, que lorsqu'on voyoit sortir des échauboulures pendant, ou à la fin de la fièvre, comme à MM. Coulomb, de Moineuse, la sœur Saint-Jean, Lati, &c.

La dépuration de la maladie se faisoit par cette éruption cutanée qui causoit aux malades une demangeaison chagrinante, &

je puis dire que je n'ai pas vu de rechutes à ceux qui l'ont eue.

Les uns étoient attaqués , pendant , ou à la fin des fièvres , des douleurs rhumatisantes aux cuisses , aux genoux , à la région hypogastrique , aux reins & à la nuque , comme M. de Joffaud , & Jean Jouve , &c. dont l'accès étoit annoncé par ces sortes de symptômes.

Les autres , qui avoient tout le corps moulu , des vomissemens , des frissons longs , & des sueurs abondantes , étoient tous pris de fièvres tierce , ou double-tierce , qui cédoient facilement aux légers émétiques , au quinquina purgatif ; mais ils étoient sujets à de fréquentes rechutes. Ce fut le second période , ou l'état d'accroissement de notre épidémie.

Les mois de Juillet , Août & Septembre furent déplorables , non-seulement par la quantité de fébricitans , mais par la grandeur des symptômes , & la mortalité de quelques-uns.

Presque tous étoient attaqués de fièvres subintrantes , dont le moindre paroxysme étoit de vingt-quatre heures. Un frisson léger , le plus souvent accompagné d'une soif ardente , une longue chaleur , avec une sueur imperceptible , terminoient ces longs accès accompagnés d'un vomissement bilieux , de douleurs aux reins insoutenables ,

d'une agitation continuelle, avec un léger délire.

Ceux-là résistoient aux remèdes les mieux administrés : ils étoient sujets à des rechutes, & ne guérissent que par la quantité de quinquina, ou la patience.

Les uns tomboient, dès l'invasion de la maladie, dans un affaiblissement général, presque sans pouls, accompagné d'assoupissement & d'une constipation opiniâtre.

Une petite saignée, quelquefois point ; des lavemens purgatifs, & l'émétique, faisoient, dans ce cas-là, des miracles. Le reste de la cure s'opéroit par le quinquina purgatif.

C'est ainsi que M. le comte d'Aramon a été traité : il ne doit la brièveté de sa maladie, qu'au tartre stibié, & sa guérison radicale, qu'à l'écorce du Pérou, rendue purgative.

Les autres avoient des syncopes qui annonçoient leurs accès, comme la femme Duvivant, Cadenete, &c. Plusieurs étoient plus malheureux encore, puisqu'ils furent saisis de convulsions horribles, d'un délire phrénétique, dans le commencement du froid ; tels que Masoyer, Lamoureux surnommé *Darot* : ce dernier fut guéri par deux bains chauds que je lui fis prendre.

Ce fut dans ces circonstances que je vis neuf femmes enceintes, dont trois moururent avec deux de leurs enfans : trois autres

avortèrent; & les trois dernières guérissent; en portant leurs fruits, parce qu'elles furent secourues à tems, & que la nature, indulgente dans les grossesses, surmonte facilement les maladies, pour peu qu'elle soit secourue par les remèdes.

Je remarquerai en passant, que celles qui sont mortes, sont mortes dans le froid; celles qui ont avorté, ont avorté dans le chaud, & que de celles qui ont guéri, il y en a une que j'ai fait saigner trois fois, par rapport à une douleur pungitive au diaphragme, & purger, une seule fois, sans quinquina. Les deux autres ont été légèrement émétisées, & ont pris fort peu de quinquina.

Je vis, dans ce tems-là, quelques fièvres quartes, qui céderent aux plus légers remèdes; ce qui vérifie l'observation d'Hippocrate: *Æstivæ quartanæ plerumque breves existunt, autumnales verò longæ*, Aph. xxv, lib. 2.

Je fis prendre à chacun une potion cathartico-émétique; je leur donnai ensuite, à l'entrée de l'accès, le remède du commentateur d'Hippocrate, *Heurnius*, pag. 115; & tout dispa-roissoit sans retour.

Beaucoup de vieillards moururent, dans le frisson, avec du gonflement aux amygdales, ou aux parotides: les uns, parce qu'ils avoient été mal traités; les autres, parce

parce qu'ils n'avoient point fait de remèdes ; c'est ce que Sydenham a remarqué , *sect. 1 , cap. v , pag. 122.*

Il se présenta , à-peu-près dans cet intervalle , trois personnes respectables par leur mérite , avec des accès singuliers.

La première étoit M. l'abbé Esperandieu qui avoit une quadruple tierce qui n'a été observée , selon M. Lieutaud , que par Tulpus ; je serai donc , après cet auteur , le second qui l'aurai vue : ce respectable ecclésiastique l'a gardée , pendant trois jours , à deux accès par jour , bien caractérisés.

Les soins que j'ai pris pour lui , ne l'ont point empêché de retomber comme les autres ; mais du moins j'ai eu la satisfaction de lui épargner une maladie inflammatoire. Les symptômes qu'il avoit , joints à une poitrine délicate , me la faisoient craindre.

Les deux autres , dont je veux parler , sont madame la marquise d'Aramon & mademoiselle Choifiti.

Madame d'Aramon a eu , pendant douze jours régulièrement , une douleur périodique au bras gauche , qui la prenoit , tantôt à onze heures du soir , & tantôt plus tard , avec des défaillances , des frissons par tout le corps , un pouls concentré , suivi d'un peu de chaleur : d'autres fois la douleur prenoit , à son heure ordinaire , sans aucun symptôme , qu'un pouls concentré. Les uri-

nes étoient claires au commencement, citrines au milieu, & rougeâtres sur la fin de la douleur qui duroit environ cinq heures.

Madame la marquise d'Aramon fut purgée, & prit ensuite, chaque jour, deux drachmes de quinquina, mêlé avec des yeux d'écrevisses, jusqu'à la dose d'une once & demie. La douleur périodique diminua beaucoup pendant son usage : elle auroit cessé totalement, si la malade ne se fût lassée de l'amertume du remède.

Mademoiselle Choifiti a eu la même maladie avec des symptômes différens : une toux convulsive, accompagnée d'une demangeaison sous le menton, la prenoit, presque tous les soirs, à la même heure ; elle étoit suivie, par intervalles, de petits frissons, (comme on dit, entre cuir & chair : ) une ischurie, mais avec fort peu de chaleur, dans la nuit, &, sur le matin, des urines briquetées très-abondantes, me firent connaître la maladie qui l'alarmoit.

Après avoir préalablement consulté son oncle, je lui fis prendre la racine du Brésil, & deux onces & demie de quinquina, qui la guériront radicalement.

On peut conclure de ces exemples, que les sçavans Sydenham, Van-Swierden & Tissot ont raison de croire qu'il y a des maladies, ou douleurs, qui, sans avoir tout le caractère de fièvres intermittentes, peuvent

se guérir par l'admirable écorce , pourvu qu'elles soient périodiques.

J'ai vu une triple tierce , que nous appelons en latin *semi-tertiana* , dont fut attaquée madame Saint-Laurens , Ursuline dans cette ville , ( quoiqu'elle soit rare dans nos climats. ) Madame sa sœur , supérieure de ce monastere , ne voulut point me permettre de lui donner , au commencement , l'émetique qui étoit indiqué. Elle fut forcée de m'en laisser le maître , quand tous mes autres secours furent inutiles , & qu'elle fut réduite à l'extrémité. Je fus assez heureux de la tirer d'affaire contre toute espérance.

Plusieurs , atteints de l'épidémie , au mois de Septembre , souffroient de coliques , étoient suffoqués , avec un pouls petit & dur , &c.

Je les faisois saigner ; je leur faisois administrer beaucoup de lavemens , & quelques calmans , le soir : ceux qui avoient négligé cette pratique , saignoient du nez dans l'état de leurs maladies , avoient des convalescences longues ; & c'étoit toujours un mauvais augure , comme l'a observé Sydenham , *sect. 1 , cap. v , pag. 122.*

J'en ai vu même périr par des hémorragies du nez , que je ne pus arrêter , & qui sûrement n'avoient paru , que parce qu'on



avoit négligé , au commencement , de les saigner.

D'autres étoient pris de faux points au côté , qui annonçoient toujours la présence des vers : ceux-là avoient besoin d'être évacués souvent , & bien doucement : la quantité & l'acrimonie des matieres l'exigeoient.

Il naissoit à quelques-uns des vessies aux cuisses , à l'entrée de l'accès , comme à la femme de Lamoureux , &c. Ceux-ci avoient besoin de délayans & de tisanes légèrement sudorifiques.

Les malades qui étoient assez heureux pour avoir les fièvres tierces , avec un grand froid & une chaleur considérable , suivie de sueur, (*sine siti in tempore exhorrescentiæ* , ) étoient bientôt guéris par les remèdes ordinaires. Ils avoient , sur la fin , deux accès pendant deux jours de suite ; & la maladie cessoit , comme il arriva à M. Du Festel , sa sœur , &c.

En général , j'ai remarqué aux fébricitans une envie d'uriner , sans effet , au commencement de l'accès ; des urines claires sur la fin du froid , citrines dans le milieu de la chaleur , écumeuses ou rougeâtres dans la sueur , après laquelle ils étoient assoupis.

J'ai déjà dit plus haut , que ceux qui suoiient peu , résistoient aux remèdes les mieux appliqués. Je favorisois , par consé-

quent, la transpiration, contre le sentiment du baron Van-Swieten qui dit, dans le tome ij, pag. 471, de son *Commentaire sur les Aphorismes de BOERHAAVE*: *Quotidiana enim observatio docet omnium difficillimè à febris intercurrentibus liberari illos qui copiosissimis sudoribus diffluent, neque sanari, nisi sudores illi prius cohibeantur.*

J'eus l'honneur de voir M. le chevalier De Pilot, suant vingt-une chemises dans trois nuits, & qui guérit sans autre remède, que deux petites médecines, & plusieurs lavemens.

M. l'abbé Meinard en sua dix, dans deux jours, après avoir pris la poudre d'Ailhaud, qui est la seule circonstance où je n'ai point vu faire mal par cette poudre toujours décritee & toujours achetée par des Fanatiques. Je fis prendre à ce dernier, par précaution, une once de quinquina. Ces deux MM. n'ont point eu de rechutes; & leur maladie n'a point dégénéré en fièvre continuë, comme craint Sydenham, dans son *Epist. respons.* 1, *ad ann.* 1678, pag. 375.

Les récidives gardoient le même ordre qu'auparavant : quelquefois les tierces se changeoient en double-tierce, & rarement le contraire : ceux qui vomissoient abondamment, ou qui avoient essuyé des superpur-

gations, guériffoient fans retour. Dans ce mois, les adultes échappoient facilement; mais les enfans périffoient.

Je fis, dans ce tems, fur deux fiévreux, une expérience que M. Lieutaud conseille, dans son *Précis de Médecine*, pag. 70; c'est de faire passer, quatre jours à l'eau, pour toute nourriture, les malades qui veulent bien le faire.

Le premier soutint l'épreuve avec une double-tierce, guérit, & retomba, un mois après. L'autre avoit une fièvre quarte, & ne guérit point.

Je croirai facilement que les fièvres tierces d'été, produites par des matieres bilieuses, ne résisteroient pas à cette épreuve; car j'ai remarqué, chez mes deux malades, une évacuation considérable, à la fin du second jour; & je leur ai trouvé la fièvre, les deux suivans; de sorte qu'on peut conclure de-là, que l'eau dissolvant & évacuant les matieres qui se trouvent dans les premieres voies, la fièvre, que la rigoureuse diète procure, brise, dissout la viscosité du sang artériel, & fond les obstructions dans les extrémités des vaisseaux capillaires; secoue, ébranle les solides, tire de l'inaction les esprits, tant du cerveau que du cervelet, destinés au mouvement du cœur: *Unde superveniente dein causâ quâcumque velocioris &*

*fortioris contractionis cordis atque resolutionis ejus quod stagnaverat.* Herman. Boerhaav. Aphorism. §. 755.

J'ai observé ; chez plusieurs de mes malades , une inappétence cruelle ; & ils se plaignoient d'un goût sucré qu'ils trouvoient à leur pain : ceux-là se remettoient difficilement ; chez d'autres , du ptyalisme ; des évacuations copieuses par les selles , les sueurs & les urines ; & ceux-ci étoient bientôt guéris. Voyez *Hyppol. Francisc. Albertini in Institut. Bonon. pag. 163 , 405.*

Les personnes qui suoiient , la nuit , dans leur convalescence , ou qui rendoient des urines briquetées , étoient sujettes à des retours , comme l'a observé *Sydenham , Epist. respons. 1 , ad ann. 1678 , pag. 387.*

Il y en a eu , comme M. Chaud , &c. qui , après avoir mangé , étoient pris d'un vomissement violent qui les guériffoit de ces fièvres. *Galen. in Method. med. ad Glaucon. lib. 1 , cap. xj.*

Le peuple , effrayé du nombre des fiévreux qu'on évaluoit à huit cent , apprenoit ou donnoit , dans ce tems là , des remèdes infaillibles , selon lui.

Les uns mettoient aux pieds des limaçons pilés avec des raves ; ce remède augmentoit la transpiration , & ne les guériffoient pas.

Les autres mettoient un morceau de camphre au creux de leur estomac, & le gardoient avec une grande dévotion.

Ceux-là y appliquoient du plâtre, de la poix blanche, & de la poudre à canon, mêlés ensemble, pour donner l'assaut aux accès qu'ils croyoient résider uniquement dans ce viscere.

Ceux-ci posoient sur leur front un grand emplâtre de poix qui, en attirant les humeurs de la tête, en augmentoit le volume, & diminuoit leur bon sens.

Les autres, enfin, plus ignorans & plus hardis, avaloient de l'eau-de-vie, du vin, de l'huile, du vinaigre, du poivre, du sel, de la moutarde, des cloportes, de la poudre à canon, leurs urines même; le tout mélangé ou séparé, au gré de leur médecin vétérinaire. Combien n'en ai-je pas vu qui ont été les victimes de leur avarice ou de leur ignorance? .... J'abandonne ce détail ridicule que la misère du tems peut seule excuser, & je reprends le fil de mes observations.

Sur la fin de l'état de l'épidémie, à l'approche de l'hyver, j'ai vu augmenter les fièvres intermittentes régulières, & diminuer les fausses-continuës que je connoissois, à l'inspection des urines : *Indè quò plus verò*

*ad hyemem vergit annus, et plures intermittentes genuinæ apparent, & continuarum febrium numerus decrefcit.* C'est ainfi que parle M. Van-Swieten dans ses *Commentaires fur Boerhaave*, pag. 462. Je fuis charmé que ma pratique & mes expériences foient d'accord avec ce fçavant & judicieux auteur.

Je recommançois toujours à mes malades ce que Celfe difoit autrefois dans fon livre 3, chap. xvj, pag. 145, que lorsque la fièvre avoit ceflé, il falloit fe reffouvenir long-tems de ce jour, & éviter le froid, la chaleur, l'indigeftion, la fatigue; car la fièvre revient facilement, fi on ne s'observe ce jour-là pendant quelque tems; & de-là, j'ai vu conftamment le jour de rechute répondre toujours à celui de la fièvre précédente: tel fut le troifieme période, ou l'état de notre épidémie.

Sa diminution tint pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre.

Il y eut quelques fièvres vermineufes qui ont auffi été observées, à Lille, par M. Boucher, dans le Journal de Médecine du mois de Janvier, pag. 90.

Les fiévreux rendoient des vers, foit par le haut, ou par le bas, avec des matieres bilieufes, ou vertes. Je vis alors une femme qui, ayant vomi ou rendu cinq

vers, perdoit la prononciation, dès que l'accès commençoit à paroître; & on ne l'entendoit articuler, que dans le tems de l'ébullition.

Beaucoup d'autres femmes d'un certain âge avoient, à la suite, les jambes enflées qui, en augmentant, produisoient des ascites ou tympanites, quelquefois des leucophlegmaties.

Je vis quelques *cholera-morbus* qui firent la crise de la maladie; & ceux qui ne l'avoient pas, guériffoient facilement, par un léger émétique suivi d'un minoratif, deux jours après.

Il entra, dans ce tems, à l'hôpital un malade qui avoit des accès très-violens; ils céderent à une seule prise d'ipécacuanha: il est vrai qu'il saigna du nez, le lendemain, & rendit une quantité d'urine trouble d'un blanc sale, *urina jumentosa*.

Il régna, dans le mois de Novembre, beaucoup de fièvres quartes, ou double-quartes, vraies ou fausses. J'appelle *quarte vraie* celle qui a trois jours de repos; la *fausse* celle qui en a deux; la *double-quarte vraie*, celle qui a deux jours d'intermission & deux jours d'accès: la double-quarte fausse est celle qui n'a qu'un jour de repos.

Je ferai l'histoire d'une véritable septimane dont un travailleur, nommé *Bedouin*,

est atteint depuis un mois & demi, & la même dont M. Tiffot parle dans son *Avis au Peuple sur sa santé*, pag. 21.

Cet homme, de grande taille, & d'un grand appétit, porte sur sa phyfionomie une pâleur qui fait mépriser ses forces : je l'ai guéri, deux fois, d'accès de tierce, & double-tierce, pour lesquels il vint à notre hôpital, l'année paffée. Comme je défefpérois de fa guérifon, à caufe de fa voracité dans fa convalefcence, je ne voulus plus le recevoir. Ses accès fe font changés, après un an, en quarte fauffe, puis double-quartevraie, qui ont duré fix mois. Il a actuellement, depuis un mois & demi, une véritable feptimane qui lui prend régulièrement tous les dimanches ; de forte qu'il peut travailler à fes journées, (comme il fait,) toute la femaine, & observer le jour du Sabbat dans fon lit.

Je me fuis très-bien trouvé de la mixture fébrifuge du baron Van-Swieten, dans laquelle il entre du fel polychrefte, du fyrop des cinq racines apéritives, de l'*opium*, &c. Mais j'ofe dire, en gémiſſant, que ceux qui ont paffé le mois de Décembre, ont été prefque tous fujets à des fuites malheureufes qu'ont produites leurs fièvres, comme des flux dyſſentériques, des diarrhées, des enflures, des fièvres lentes qui les ont prefque tous tués ;



& c'est ainsi que cette épidémie s'est terminée.

Je remarquerai en passant, que toutes les fois que j'ai vu anticiper le paroxysme des fièvres, c'étoit pour moi un bon augure : elles se terminoient plutôt que les autres, quoique M. Tissot dise que ce n'est point une règle générale, pag. 22. Sennert, tom. j, pag. 792, avoit dit : *Quando accessiones anticipant; tria enim conjuncta, indicio est, morbum augeri, & ad statum properare.*

Ceux qui venoient constamment à la même heure, m'annonçoient une maladie longue. Hippocrate, n. 4, Aph. 30 : *Quibus accessiones fiunt, quâcumque horâ febris dimiserit, eadem si postero die repetat, diffideli judicatu esse solet.*

Ceux, au contraire, dont le tems de frisson & de l'ébullition retardoit tous les jours, guérissoient encore plus difficilement, avoient des rechutes ; & la plupart ont eu, depuis, des fièvres quartes : *Propter virtutis debilitatem, quæ non possit regere materiam.* Senn. lib. 3, part. iiij, cap. 2, tom. j, de *Signis prognosticis.*

Je défendois de boire dans le tems du frisson ; je le permettois au milieu de la fermentation ; j'adoucissois l'ardeur des malades, en leur faisant prendre quelques grains

de grenade : j'ai remarqué constamment que le paroxysme étoit plus long chez ceux qui faisoient le contraire : *In principiis accessionum æger ab omni potu prohibendus, ne longior fiat accessio, in rigore potius concedendus, maximè in primis febrium intermittentium accessionibus.* In Scholis med. Abrahami Frambesarii, *de Siti*, pag. 644.

Le nombre des morts, dans cette épidémie, s'est monté à cent trente-six, sçavoir, dans les mois de Février, Mars & Avril, dix-neuf; dans les mois de Mai & Juin, dix; dans les mois de Juillet, Août & Septembre, quarante-huit; dans les mois d'Octobre, Novembre & Decembre, cinquante-neuf; ce qui revient au premier nombre de cent trente-six, morts à-peu-près dans un an.

Qu'il me soit permis, en finissant ma relation, de donner quelques règles conformes à ma pratique & à ce que j'ai vu dans cette épidémie.

Bien des gens se flatent d'avoir des secrets, pour dompter toute espece de fièvres intermittentes : cela seroit pardonnable au peuple, dont la crédulité est toujours proportionnée à son ignorance. Mais je connois des gens attachés à l'art qui les adoptent. Ils profitent de la confiance des malades, pour leur faire avaler leurs recettes qu'ils font

payer bien chèrement ; & je renvoie leur conversion à la lecture du chapitre xxxiij de l'*Avis au Peuple sur sa santé*.

J'établirai donc , en premier lieu , qu'il n'y a point de remede universel pour les fièvres d'accès , que je distingue en *printanieres & automnales*.

Celles du printems guérissent le plus souvent par la seule nature : celles d'été & d'automne méritent encore une distinction , suivant leurs paroxysmes.

Elles peuvent être quotidiennes , tierces , double-tierces , triple-tierces , quartes , double-quartes , &c.

Les fièvres tierces d'été sont toujours produites par des matieres bilieuses , auxquelles il faut beaucoup de délayans , de vomitifs , de legers cathartiques aigres , avec du quinquina purgatif.

Les quotidiennes & double-tierces , &c. sont formées , en partie , par la bile & par une matiere pituiteuse qui donne une viscosité au sang artériel , laquelle viscosité produit les mouvemens irréguliers du fluide nerveux : de-là vient une infinité de symptomes dangereux. Il faut à cette espece des émétiques , des purgatifs doux , suivis d'un calmant , le soir , pour réparer le désordre , & du quinquina.

Quant à la derniere espece produite par

une matiere tenace & glaireuse, que les anciens appelloient *mélancolie*, qui subsiste, à l'approche de l'hyver; si elle vient par des rechutes, le corps se trouve pour lors épuisé: il faut humecter & adoucir l'acrimonie des fluides, pour en venir ensuite à de legers apéritifs.

Si la maladie est récente, il faut traiter avec des émétiques, des purgations ordinaires, des apozèmes, & une quantité suffisante du meilleur quinquina.

Voilà, en général, ce que je puis dire avec un grand nombre de bons praticiens.

## L E T T R E

*En réponse à M. RICHARD DE HAUTE-SIERCK, écuyer, chevalier de l'ordre royal de S. Michel, médecin-inspecteur général des hôpitaux militaires du royaume, & chargé de leur correspondance médicale, &c. sur les Dartres; par M. LANDEUTTE, médecin de l'hôpital militaire de Bitche, membre du collège royal des médecins de Nancy.*

MONSIEUR,

Ce ne fera pas sans admirer les sentimens d'humanité, qui vous guident sans cesse,

& vous caractérisent si bien , que je me mettrai en devoir de répondre à ce que vous voulez bien me demander , & attendre de moi touchant les dartres , les maladies qui en participent , & leur traitement.

Rien ne pouvoit intéresser davantage le cœur d'un citoyen tel que vous , que les progrès marqués que font , dans la nation , certaines maladies d'une nature contagieuse ; les dartres , si fort répandues aujourd'hui , ont éminemment ce caractère : elles se communiquent très-facilement entre les personnes qui habitent & vivent habituellement ensemble ; l'expérience le démontre ; rien ne seroit donc plus important , ainsi que vous le faites judicieusement & utilement observer , que de pouvoir trouver des moyens plus efficaces de guérir cette espece de maladie , d'en arrêter les progrès , & d'en fixer le caractère fugitif. Ce seroit rendre un service d'autant plus grand à l'humanité , qu'on voit journellement cette maladie fâcheuse se multiplier de plus en plus. Qu'il seroit flatteur pour vous , Monsieur , qu'il eût été réservé à vos soins & à la louable émulation que vous excitez & entretenez parmi vos confreres les médecins des hôpitaux militaires , de faire découvrir une méthode curative , plus certaine que celles qui ont été employées jusqu'ici  
pour

pour les dartres ! Mon véritable & inviolable attachement à votre gloire me le fait souhaiter.

Il est si vrai, Monsieur, que nous nous appercevons ici, que les dartres deviennent plus familières, depuis environ une douzaine d'années, que j'ai cru devoir les mettre au nombre des maladies propres à notre climat, ainsi qu'on peut le voir dans mon *Mémoire sur la Situation, l'Air & les Eaux du comté de Bitche*, que vous avez bien voulu trouver digne d'être placé dans le premier volume du *Recueil d'Observations de médecine des hôpitaux militaires*. On y trouvera sommairement mon sentiment sur les dartres, & la méthode curative que j'emploie. Devant m'étendre davantage ici, je dirai qu'il me paroît que les dartres doivent être considérées, par tout médecin, sous deux faces, c'est-à-dire comme *essentielles*, & comme *symptomatiques*. Il est d'une absolue nécessité de bien distinguer les dernières, afin de pouvoir les attaquer avec avantage, & d'en procurer la guérison qui dépend toujours de la destruction des causes primitives.

La dartre, généralement prise, est connue en latin sous les noms différens de *herpes*, *papula*, *serpigo*; chacun desquels pourroit, ce semble, exprimer autant d'espèces particulières : les auteurs en recon-

noissent quatre différentes, faisant abstraction de leur complication; ils les nomment *farineuse*, *volante*, *miliaire* ou *croûteuse*, & *vive*: ils divisent cette dernière espèce en deux; l'une *rongeante* & *coulante*, & l'autre *chancreuse*.

La dartre farineuse se connoît à un petit soulèvement de la peau, à sa rougeur, à un peu de chaleur accompagnée de très-petites vésicules qui, s'étant une fois desséchées, se réduisent en une sorte de farine avec une légère démangeaison.

La volante est la plus traitable de toutes; elle attaque communément le visage; elle est accompagnée de petites pustules séparées les unes des autres, qui fournissent un peu de pus, & se séchent promptement.

La miliaire, ou croûteuse, est un amas d'une multitude de petites pustules arrangées par placards; elle attaque, par préférence, les reins, la poitrine, les parties génitales, & les aînes; elle est accompagnée de beaucoup de prurit. Ses petites pustules donnent lieu, par l'exsiccation de l'humeur qui en suinte, à des croûtes superficielles: sa guérison est difficile.

La dartre vive est divisée, comme je l'ai dit, en *rongeante proprement dite*, & en *chancreuse*: la rongeante est celle dont les vessies se métamorphosent en croûtes humides, & sans consistance, par la chute

facile desquelles, on découvre des exulcérations dans le tissu de la peau, qui fournissent une sérosité fort âcre qui endommage les tégumens par érosion.

La chancreuse est ainsi nommée par la causticité & l'action corrosive de la lymphe sanieuse qui découle des pustules enfoncées que laissent à découvert les croûtes qui en sont tombées : cette sanie ronge, brûle & cautérise avec grande douleur non-seulement les bords des ulcères qui la fournissent, & les rend calleux, mais encore les parties voisines, sur lesquelles elle s'épanche. Le fond de ces pustules ulcérées est toujours de la plus mauvaise couleur, & d'une odeur fétide.

Les dartres, comme je l'ai dit, ne sont souvent que symptomatiques, & elles ajoutent à leur nom celui des maladies qui y donnent lieu ; comme les dartres véroliques, les scorbutiques & les scrophuleuses. Il me paroît qu'on peut considérer la ceinture Persique, & le feu volage, auquel sont sujets les enfans & les jeunes gens, comme appartenant aux dartres vives.

Toutes les différentes dartres semblent participer plus ou moins de l'érésipele.

La cause pro-catarrhétique des dartres, en général, paroît être une lymphe bilieuse, salée & comme saumurée, plus ou moins âcre, qui, en conséquence de cette



acrimonie ; a contracté plus ou moins d'épaississement ; ce qui fait obstacle à la dissipation la plus tenue , par les voies de la transpiration , la met dans le cas de gonfler les glandes de la peau , d'obstruer ses vaisseaux lymphatiques , & tous les excrétoires cutanés ; d'où il résulte une compression des vaisseaux sanguins du voisinage, qui y gêne la circulation , & force le sang à séjourner dans le tissu des tégumens.

Il est aisé de remarquer que les dartres ne diffèrent entr'elles , qu'en conséquence de la différence de leur cause , soit que je parle des dartres essentielles , soit qu'il soit question des symptomatiques. Les degrés différens d'épaississement & d'âcreté de la lymphe , la nature des vices étrangers , plus ou moins rebelles , qui s'y joignent ; la façon de vivre des malades , & leurs tempéramens , y apportent aussi des variations , en établissent le véritable caractère , & dirigent dans la marche curative. On voit par-là , que les moyens de guérison exigent de l'appropriation , des changemens & des combinaisons de médicamens , qu'il faut toujours étayer du régime & de la patience.

L'objet , Monsieur , qui paroît le plus intéresser , & qui doit le plus servir à la société , est une méthode de traiter les dartres , qui soit plus solidement avantageuse , plus prompte , & moins compliquée que celles

qui ont été employées jusqu'à présent ; on ne peut visiblement la déduire que de la nature du mal, & la chercher que par l'analogie ; car enfin, pour qu'elle soit d'un avantage décidé, il faut qu'elle satisfasse à-la-fois aux indications des causes éloignées & prochaines, qu'elle soit proportionnée au tempérament, à l'âge, à la façon de vivre, & , en même tems, qu'elle attaque les différens virus desquels le mal peut participer, ou être une dégénération : *Hoc opus, hic labor est.*

Ce qui m'a toujours paru faire un des plus grands obstacles à la guérison plus ou moins prompte des dartres, c'est, ( pour éviter tout détail, ) le défaut de régime, par rapport aux six choses non naturelles, prises en somme. Je dirai pourtant, que, parmi les gens aisés, les voluptueux, & ceux qui s'adonnent à la bonne chère, sont ceux chez qui les dartres paroissent les plus rebelles.

La plupart de ces malades, ne considérant point leur état comme maladie, parce qu'il leur laisse l'usage de toutes leurs facultés, & que certaines même en acquierent plus d'énergie & d'empire, se lassent bientôt de leur commander & de leur tenir, ainsi qu'à leurs passions en général, la bride haute ; ils se négligent d'abord, & bientôt abandonnent la route certaine de guérison,

qui est celle qui se trouve également tracée par la thérapeutique & par l'hygiène.

La cure générale des dartres est plus ou moins longue ; on ne parvient souvent à les détruire , que par la combinaison des traitemens différens : les plus difficiles demandent qu'on ait recours au mélange des anti-vénériens , des anti-scorbutiques , des anti-scrophuleux , avec la méthode ordinaire de traiter les dartres : les moyens de guérison , sur lesquels il paroît qu'on doit le plus insister , sont les purgatifs , les bains domestiques , les eaux minérales , & le lait pour toute nourriture , supposant toutefois , que rien ne s'y oppose.

Quant au traitement particulier , il doit embrasser les différentes indications suivantes : sçavoir , celle du tempérament , du sexe , de la façon de vivre du malade , de l'ancienneté de la maladie , de la qualité plus ou moins acrimonieuse de la lympe , de son degré d'épaississement , & enfin , des vices étrangers qui sont unis au dartreux.

Ma méthode de traiter les dartres chez les personnes d'un tempérament sec , atrabilaire , & chez celles qui joignent à la maigreur une trop grande sensibilité du genre nerveux , est d'employer d'abord , après les remèdes généraux , les bains domestiques , pendant lesquels je fais faire usage des délayans bus abondamment , tels , par exem

ple, que le petit-lait altéré de fumeterre; ensuite de quoi je passe aux bouillons médicamenteux appropriés, où entrent les plantes ameres tempérées, & non aromatiques, les hépatiques, les apéritifs diurétiques, dont je modere encore quelquefois l'action par les plantes nîtreuses; je fais souvent ajoûter au veau qui entre dans ces bouillons, les écrevisses concassées, & les cloportes vivantes écrasées; je fais ordinairement dissoudre un gros de sel de *duobus* dans chaque bouillon.

A ces bouillons succèdent une opiate composée d'yeux d'écrevisses, d'æthiops minéral, de safran de mars, & d'extrait liquide de houblon: la tisane est faite avec les racines de patience, de bardane, de fraisiér, & le nître. J'ai soin de purger doucement, tous les huit ou dix jours, pendant qu'on use de ces différens remèdes; je termine ordinairement la cure chez les personnes maigres, délicates, & à nerfs sensibles, par l'usage du lait.

Cette méthode curative peut convenir également pour les personnes d'un tempérament sanguin.

Si le sujet dartreux est cacochyme, d'un tempérament phlegmatique, & a la fibre lâche; après une ou deux purgations sans saignée & sans bains, je fais passer tout de suite aux bouillons médicamenteux ci-dessus,

auxquels je fais ajoûter les plantes anti-scorbutiques, & de-là à l'opiate déjà prescrite, à laquelle on joint l'*aquila alba*, l'antimoine crud, ou quelqu'une de ses préparations; les purgatifs y sont plus fréquemment employés; & la tisane est rendue plus diurétique & plus diaphorétique; il est même fort avantageux de terminer la cure, dans ces sortes de tempéramens, par une tisane vraiment sudorifique & dessicative. Les bouillons de vipères, où entrent des plantes appropriées, sont ici d'un grand mérite.

Quant aux remèdes externes, on a recours à différens topiques, dans le détail desquels je n'entrerais point; tout médecin doit les imaginer & les approprier aux circonstances. Dans les dartres simples, on ne court aucun risque de les employer, après avoir toutefois fait précéder les remèdes intérieurs, & en les continuant encore. On ne peut pas user d'assez de prudence dans l'emploi de toute sorte de topique, essentiellement pour les dartres de mauvais caractère. Les répercussifs sont à redouter, & ne conviennent que dans les mains de sages connoisseurs, sur-tout lorsqu'il s'agit de dartres qui affectent la tête, les différentes parties de la face, & particulièrement le nez.

Dans les cas de dartres répercutées, si les saignées ne sont point nécessaires contre

l'effet de la métaftase, il faut tâcher de les rappeler au dehors, au moyen des sudorifiques convenables; ou bien recourir aux vésicatoires & aux cautères placés convenablement, & de manière à produire une dérivation, ou appliqués sur la partie qu'occupoit la plus étendue de toutes les dartres, avant leur éclipse. Si on ne parvient pas à les faire reparoître, il faut recourir & insister sur les purgatifs.

Voilà, je crois, tout ce qu'on peut dire dans une Lettre sur les Dartres, dont la cure, je le répète, doit varier, suivant les événemens.

Pour ce qui est des dartres scorbutiques, écrouelleuses & véroliques, leur guérison dépend de celle de la maladie principale, dont elles ne sont que les symptomes.

Je vais vous rapporter ici, Monsieur, au sujet des dartres, une partie du compte que j'eus l'honneur d'adresser, ainsi que nous le devons, à Monseigneur le duc de Choiseul, le 2 Avril de l'année dernière 1766, lequel morceau est sûrement parvenu, dans le même tems, à votre bureau de correspondance médicale; le voici mot à mot.

» J'ai voulu avoir par-devers moi plu-  
 » sieurs observations, avant d'avoir l'hon-  
 » neur de vous rendre compte des avanta-

» ges qu'on peut retirer de l'usage de l'ex-  
» trait de ciguë dans les différentes maladies  
» rebelles de la peau. Les dartres sur-tout  
» si opiniâtres & si difficiles à faire céder aux  
» remèdes les mieux combinés & les mieux  
» indiqués, paroissent ne pas résister à l'effi-  
» cacité de ce remède. Quatre cas de cette  
» nature, que j'ai observés depuis dix-huit  
» mois, m'ont convaincu de la vertu de ce  
» médicament contre les dartres, même opi-  
» niâtres, pourvu qu'elles ne participent pas  
» du virus vérolique. Un soldat du régiment  
» de Pfiffer a été le sujet de la dernière de  
» ces observations. Depuis quelques an-  
» nées, il en portoit une du genre des mi-  
» liaires croûteuses, sur tout le *scrotum*; &  
» elle s'étendoit sur la partie des cuisses, qui  
» y touche & y avoisine. L'usage de ce re-  
» mède doit être long-tems soutenu; il faut  
» en graduer journellement les doses, &  
» les porter insensiblement jusqu'à quatre  
» scrupules: son effet est d'abord tardif;  
» mais, avec de la constance, aidé d'un  
» régime approprié, & des fomentations  
» faites avec une décoction de la même  
» plante, sur les parties empreintes du mal,  
» on le voit se développer insensiblement:  
» la guérison de cette maladie m'a paru  
» n'être d'autant plus solide, qu'elle est un peu  
» lente dans ses progrès.

» Ce qui m'a conduit à tenter le traite-

» ment des dartres , par le moyen des pilules  
 » de ciguë , ç'a été d'abord la difficulté de  
 » les guérir radicalement , par les anciennes  
 » méthodes ; secondement l'espece de rap-  
 » port ou d'analogie que j'ai cru voir entre  
 » l'humeur carcinomateuse & la dartreuse ,  
 » à raison de leurs principes plus ou moins  
 » âcres & caustiques ; troisiemement la dé-  
 » génération assez ordinaire de certaines  
 » dartres rongeantes de la face en ulceres  
 » chancreux ; quatriemement l'action pres-  
 » que toujours heureuse de la ciguë contre  
 » les vices de la lymphe , & les maladies  
 » qui en proviennent. Tels ont été mes  
 » guides dans les tentatives de guérison des  
 » dartres par ce nouveau médicament.

Vous sçavez , Monsieur , le cas que je  
 fais de votre suffrage , & combien je serois  
 flaté de sçavoir que vous l'avez accordé à  
 cette Lettre sur la nature & le traitement  
 des dartres : elle contient fidèlement l'idée  
 que j'ai de cette maladie.

Je suis, &c.





## R É P O N S E

*A la Lettre de M. DE JEAN, médecin à l'abbaye du Bec en Normandie ; par M. POMME, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin-consultant du roi.*

MONSIEUR,

Je n'aurois rien à repliquer à votre réponse, si je n'y trouvois une contradiction dans l'effet du quinquina qui, à votre avis, a agi chez votre malade, *en restituant aux solides le ton & l'élasticité qu'une trop grande tension leur avoit dérobée.* Comment corriger le vice que vous accusez, ( la trop grande tension des nerfs, ) par un remède tonique qui, par son effet physique, doit les tendre davantage ? C'est-là ce que j'appelle *une contradiction* : je préfère d'attribuer au quinquina l'action du plus grand fébrifuge, que personne ne lui refuse ; & c'est en cette qualité qu'il vous servit si bien chez la malade dont il s'agit ; car, chez elle, la complication humorale n'étoit pas équivoque.

Je ne dirai pas de même de la seconde observation que vous me présentez. En l'envisageant telle qu'elle paroît dans votre Lettre, elle me force d'avouer que le quinquina a été, pour cette fois, le spécifique d'un paroxysme hystérique; mais, avant de prononcer définitivement sur une matière aussi intéressante, j'exigerai de vous, Monsieur, un aveu digne de votre probité & du zèle qui vous anime. Je vous demanderai donc combien de fois vous avez vu, dans le cours de votre pratique, employer, en pareil cas, le quinquina avec succès? combien de fois vous l'avez vu insuffisant? combien de fois, enfin, vous l'avez vu contraire, pour ne pas dire meurtrier? Je n'irai pas plus loin, dans la crainte de vous paroître indiscret. J'attends réponse, & suis avec une considération distinguée, &c.

MONSIEUR,

V....:

POMME, médecin-  
consultant du roi.

Paris, ce 2 Mars 1767.



## L E T T R E

*De M. PIET, maître en chirurgie, & accoucheur à Paris, sur quelques Articles du Dictionnaire de chirurgie, relatifs à l'usage du Forceps dans les accouchemens.*

*Semper ego auditor tantùm ? Numquamne reponam  
Vexatus toties ?*

Juv. Sat. j.

Il vient, Monsieur, de me tomber entre les mains un livre fait par trois auteurs anonymes, qui a pour titre : *Dictionnaire de Chirurgie*. J'ai remarqué, dans les articles qui ont trait à l'accouchement plusieurs propositions des plus erronées, des allégations très-éloignées de l'exacte vérité, en un mot, bien des choses défavouées par les bons accoucheurs. J'ai jetté sur le papier quelques réflexions sur ces objets, dont je vous prie de faire note dans votre Journal. On ne peut, avec trop d'empressement, avertir le public de se mettre en garde contre des dogmes préjudiciables à ses propres intérêts.

On lit, dans la préface de ce Dictionnaire, pag. 4, « à l'article FORCEPS : On » fait voir, avec M. Péan, l'usage abusif » de cet instrument, quoiqu'il soit conseillé » fréquemment par d'autres maîtres très-

» expérimentés. » Si les auteurs du Dictionnaire avoient entendu par l'*usage abusif*, la mal-adresse avec laquelle on a pu se servir de cet instrument ; ou s'ils avoient voulu dire que, par ignorance, ou par quelque autre motif encore plus reprehensible, on l'a peut-être mis en usage dans des circonstances où il étoit au moins inutile, ils auroient eu raison ; & c'est le sens naturel de ces expressions ; mais c'est le forceps même qu'ils attaquent. Ils prétendent proscrire un instrument précieux dans la pratique, auquel, depuis peu, une famille illustre doit un prince ; auquel nombre de citoyens de tout ordre doivent le jour dont ils auroient infailliblement été privés, avant de naître ; auquel enfin nombre de femmes sont redevables de la santé, & peut-être de la vie dont elles jouissent. Ils veulent accréditer une opinion qui ne peut avoir été enfantée, que dans un accès de délire, contre le sentiment unanime des plus célèbres accoucheurs de l'Europe, des maîtres de l'art, & cela, d'après l'autorité prétendue de M. Péan ; car, à la page 28 : « M. Péan, célèbre accoucheur, disent-ils, rejette l'usage du forceps qu'il regarde comme meurtrier. A la page 605 : M. Péan, célèbre accoucheur, disent-ils encore, *a fait voir*, dans un Mémoire à ce sujet, qu'il s'en suit toujours, (de l'usage du forceps, )

» quelque endommagement aux parties de  
» la mere, & qu'il est très-aisé de lui substi-  
» tuer l'adresse des mains.

Remarquez-vous, Monsieur, la douce complaisance avec laquelle on surcharge de glorieuses épithètes l'ami de la maison ? Voyez-vous cette prééminence singuliere qu'on lui donne sur ses prédécesseurs & ses contemporains ? Je suis sûr que M. Péan est bien éloigné de s'enfler de ces éloges, & de s'attribuer cette supériorité sur des personnes qu'il ne rougiroit pas de reconnoître pour ses maîtres : je ne serois point étonné, au contraire, qu'il prît toutes ces douceurs pour une raillerie ; effectivement ce n'est pas trop là le ton de l'éloge sincere.

Pourquoi M. Péan regarde-t-il le forceps comme meurtrier ? L'a-t-il employé, ou non ? S'il s'en est servi, & qu'il ait été meurtrier entre ses mains, il a grande raison de le bannir de sa pratique ; & on ne peut que l'en louer ; mais il ne doit pas, pour cela, en interdire l'usage à d'autres, entre les mains de qui il ne l'est pas. Mais, s'il n'a jamais fait emploi du forceps, parce qu'il a craint qu'il ne s'ensuivît de son usage, quelque endommagement aux parties de la mere, comme on lui fait dire que cela arrive *toujours* ; qu'il s'exerce ; qu'il se familiarise avec cet instrument ; qu'il s'instruise à l'appliquer avec toutes les précautions requises,  
il

il se guérira de cette terreur panique, & il verra que non-seulement cet endommagement aux parties de la mere ne se fera pas toujours, mais même qu'il n'en résultera jamais rien de fâcheux pour elle. Je ne dissimule cependant pas que cela est arrivé quelquefois; mais est-ce par le vice de l'instrument? Pour prouver que non, je n'argumente que par des faits; &, pour conclure *à fortiori*, je fais marcher mon expérience la première. J'ai appliqué, & vu appliquer plusieurs fois cet instrument, en présence de témoins au moins impartiaux; les témoins assureront, & les sujets pourront démontrer qu'il ne s'est fait ni contusion ni déchirure. Ces faits valent bien, je pense, des allégations vagues, & sans fondement, pour ne rien dire de plus.

Puisqu'il est très-aisé à M. Péan de substituer au forceps l'adresse de ses mains, il nie donc cette position de la tête de l'enfant, où il est de toute impossibilité de la faire avancer ni reculer. Pour le convaincre de la possibilité de cette position, consultons l'expérience. Saviard, Mauriceau, La Motte, Deventer, & plusieurs autres avant eux, disent avoir quelquefois été obligés de vider le crâne, parce que la tête étoit enclavée, & ne pouvoit remonter ni descendre. Ils sçavoient tous, qu'il auroit été bien plus avantageux d'aller chercher les pieds, que de

crever la tête ; ils avoient , aussi-bien que nous , l'adresse des mains ; mais ils étoient si persuadés de l'impossibilité d'introduire alors la main dans la matrice, qu'aucun d'eux ne dit même l'avoir essayé ; ils ont , au contraire , imaginé différens instrumens , pour percer le crâne , afin de diminuer le volume de la tête , ou d'avoir prise sur elle. Palfin , & tous les accoucheurs , tant François qu'étrangers , qui ont travaillé à corriger & à perfectionner ses tenettes , ont par-là , tous avoué explicitement ou implicitement , qu'il y avoit des enclavemens que la main de l'accoucheur ne pouvoit vaincre. MM. Gervais & Barbaut reconnoissent l'enclavement & la nécessité d'avoir recours au forceps , pour y remédier ; leurs leçons publiques en font foi. C'est d'après son expérience , que M. Levret a vanté l'excellence de cet instrument. M. Petit, médecin , a pratiqué les accouchemens ; & c'est cette pratique qui lui a suggéré les leçons qu'il fait sur l'enclavement & la nécessité de recourir au forceps : M. Péan l'a lui-même entendu dans son dernier cours. Enfin tous les accoucheurs ont vu des enclavemens où le forceps a sauvé la vie à l'enfant qui auroit péri sans son secours ; & M. Péan , *unus contra omnes* , ne croira pas à l'enclavement ? & des auteurs prétendront donner du poids à de pareilles rêveries ? Quel ridicule ! Il est inju-

rieux pour la chirurgie françoise, d'avoir de telles erreurs à réfuter.

Mais si, malgré toutes ces autorités, M. Péan, qui révoque en doute toute expérience d'autrui, ne veut pas se rendre; s'il dit que, dans tous ces cas, avec l'adresse de ses mains qui ne sont pas meurtrières, il eût pu terminer l'accouchement, je ne vois qu'un moyen de le faire revenir de cette prévention. Qu'il me soit permis de lui proposer un défi. Quand celui des accoucheurs connus, que M. Péan croira le plus zélé partisan du forceps, aura prononcé que la tête est enclavée; que l'accouchement ne peut se faire que par le secours de cet instrument; qu'il n'y a enfin que cette ressource pour sauver la vie de l'enfant: si, dans cette circonstance, M. Péan assure qu'il terminera l'ouvrage par la seule adresse de ses mains, & qu'il réussisse, je m'engage à publier sur les toits; que tous les accoucheurs ont tort d'avoir recours au forceps; que tous doivent adopter avec vénération la pratique de M. Péan; il deviendra alors l'accoucheur par excellence. Je suis certain qu'aucun de mes confreres ne désavouera ce défi. Mais si M. Péan le refuse, ou si, dans le cas qu'on lui présentera, il confesse ne pouvoir déplacer l'enfant, ni le tenter même, sans l'exposer à périr, ainsi que sa mere, qu'il s'engage, à son tour, & promette de bonne



foi d'abjurer ses erreurs , de reconnoître qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ne soit très-aisé de substituer au forceps l'adresse des mains , en un mot , d'avouer qu'il s'est trompé , &c. &c. &c.

Mais M. Péan dira , sans doute , que , dans le cas où il ne pourra pas terminer l'accouchement avec les mains seules , le forceps ne sera point admissible , & qu'il ne pourra se frayer une route : on peut répondre à cela , qu'il est possible , dans tous les cas , d'introduire le forceps avec plus ou moins de facilité ; l'expérience l'a prouvé nombre de fois. Mais , comme l'expérience d'autrui ne prouve rien à M. Péan , prenons un autre biais ; faisons parler la raison. La tête de l'enfant , descendue dans le petit bassin , & à vue , peut être assez pressée de toutes parts , pour que les plus vives contractions utérines , aidées de tout ce qui peut concourir avec elles , ne puissent procurer aucun soulagement ; pour que le cours des fluides soit intercepté ; pour qu'il se forme une grosse tumeur aux tégumens ; enfin pour que M. Péan lui-même , avec toute l'adresse de ses mains , confesse ne pouvoir en glisser une entre cette tête & les os du bassin. Voilà l'enclavement réel ; voilà le moment du forceps ; & j'ose dire que c'est-là le triomphe de cet instrument. Quelque pression que souffre alors la tête , il me semble qu'il est

aidé de concevoir qu'un instrument très-mince, très-poli, & solide, aidé par des mains intelligentes, qui n'est poussé que méthodiquement, & comme en dédolant, assez pour vaincre la résistance qui se présente, mais trop peu pour faire la moindre violence, pourra peu-à-peu faire sur une partie souple, comme est la tête d'un enfant, une dépression suffisante pour se faire passage, sans qu'il en méfarrive ni à la mere ni à l'enfant.

Il ne faut pas, je pense, un grand effort d'imagination, pour concevoir la possibilité de cette intromission; cependant, comme il y a plus que de l'apparence que M. Péan ne veut pas la reconnoître, encore un défi, il faut de fortes armes contre les incrédules, & sur-tout quand ils le sont de cœur. Lorsque M. Péan rencontrera, dans le cours de sa pratique, les choses dans la situation que je viens d'exposer, c'est-à-dire qu'il sera de toute impossibilité de déplacer la tête de l'enfant, par la seule opération manuelle, s'il veut appeler celui de ses confreres qu'il croira le moins expérimenté, & que cet autre accoucheur, bien moins *célèbre* & bien moins *excellent*, déclare que le forceps n'est point admissible, ou qu'après plusieurs tentatives, il ne réussisse pas à l'introduire, je remplirai alors les mêmes engagements qu'au premier défi, mais à la charge du

talion , s'il ne réussit pas ; car , comme j'aurai grande satisfaction à rendre hommage au vrai mérite , je suis persuadé que M. Péan en aura autant à reconnoître hautement la bonté d'une méthode qu'il avoueroit alors n'avoir combattue que par préjugé , ou par quelque autre motif que je ne devine pas.

J'ai prouvé par l'expérience , que le forceps n'est point un instrument meurtrier ; je crois aussi avoir plus que *fait voir* qu'il y a des enclavemens où le forceps est d'une absolue nécessité , qu'il n'est jamais possible de lui substituer l'adresse des mains , & enfin qu'il n'est point de cas où on ne puisse raisonnablement espérer de réussir par son moyen. Je pourrois sans récrimination prouver à présent , que les tentatives que l'on fait dans le cas donné , pour déplacer l'enfant , & pour aller chercher les pieds , sont non-seulement inefficaces , mais meurtrières ; je ferois encore parler l'expérience ; mais tirons le voile sur ces événemens malheureux : d'ailleurs c'est une lettre que j'écris , & non un volume. Jettons un coup d'œil sur la méthode de M. Péan , que les auteurs disent être préférable au forceps.

A la page 29 : « Il vaut mieux , disent-ils , » tenter la méthode de M. Péan , c'est-à-dire de repousser la tête d'une main , » tandis que , de l'autre , on va chercher & » on attire les pieds. » Mais M. Péan a-t-il

bien dit cela ? Comment deux mains passées, en même tems, à travers une vulve qui n'a encore éprouvé aucune dilatation ; car il est tout simple que la tête, étant arrêtée au détroit, n'a nullement agi sur les parties molles, concevra-t-on l'une de ces mains opérant dans la matrice, *tandis que* l'autre opere dans le vagin ? Pour proposer cette méthode, d'après son expérience, il faut s'être fait faire des mains exprès, & trouver des vagins bien spacieux. *Risum teneatis, amici.*

On lit, à la page 28 : « M. Péan met en » pratique, tous les jours, *avec un succès* » *constamment heureux*, une méthode qui » lui est particulière, pour amener au passage » les pieds d'un enfant. » C'est faire injure à M. Péan, que de lui supposer la petitesse de se dire inventeur de cette méthode ; & c'est l'exposer à des reproches de la part de sa compagnie ; elle désapprouve très-fort ces sortes d'affiches qui sentent le charlatanisme ; mais je ne pense pas qu'il y ait prêté les mains. Cette méthode n'est point du tout particulière à M. Péan ; elle est, & a, de tout tems, été celle de tous les accoucheurs ; le bon sens seul donne ce précepte. Dans le premier accouchement contre nature que j'ai fait, je ne sçais si j'avois vu cette méthode écrite, ou non ; mais j'avoue qu'un mouvement purement machinal me fit ame-

ner les pieds en devant, parce que je le pouvois; & si M. Péan le peut toujours, je l'en félicite : la chose m'a quelquefois été impossible; mais il n'est point de difficultés insurmontables aux grands maîtres.

C'est ainsi que les auteurs du Dictionnaire ne voient pas la moindre difficulté à aller chercher les pieds, toutes les fois que l'enfant-présente les fesses. Ils prescrivent cette pratique à la page 28. Pour moi, depuis que je pratique les accouchemens, j'ai cru, deux fois, y voir de l'impossibilité. J'ai laissé venir l'enfant dans la position dans laquelle il se présentoit; &, quand il a été assez avancé pour me donner la facilité de dégager les cuisses, je l'ai fait dans ces deux occasions, & quelques autres, *avec un succès constamment heureux*; je dis quelques autres; car, quoiqu'il m'eût été possible, dans ces autres cas, d'aller chercher les pieds, j'ai mieux aimé laisser les choses dans l'état où elles étoient. Je ne crois pas avoir péché contre les règles de l'art, ni que les bons praticiens désapprouvent cette conduite qui est la leur; au contraire; j'affure, d'après eux & l'expérience, que très-souvent il est avantageux de laisser venir l'enfant dans cette position : je m'en suis très-bien trouvé; & la raison en est toute simple.

Il y auroit un volume à faire, pour relever en détail les erreurs dont fourmille cet

article du Dictionnaire. La définition de l'accouchement, par exemple, est plaisante, page 13 : *La nature contenoit ; & elle se débarrasse*. On n'a jamais dit que la nature fût un vase ; & *se débarrasser*, ne va pas là. Même page : *L'accouchement sera retardé, si la femme a souffert, pendant sa grossesse, quelque hémorragie considérable*. De tous ceux qui ont écrit en faveur des naissances tardives, je ne crois pas qu'aucun ait prouvé cela : on a, jusqu'à présent, vu le contraire. Page 14 : *Les enfans qui viennent forcément, ne vivent guères ; pas plus que ceux qui viennent naturellement*. Page 18 : *Pour bien distinguer les douleurs vraies des fausses, il faut porter le doigt dans le vagin*. Ce précepte n'est pas d'un accoucheur expérimenté. Même page : *La tête tombe, & les pieds s'élèvent par une loi toute naturelle des fluides ; c'est-à-dire de la gravitation des solides*. Pourquoi dire, à la page 22 : *M. Petit & plusieurs accoucheurs modernes n'ont pas cette crainte ?* Il n'est point actuellement de sage-femme de village, qui craigne que l'orifice de la matrice se referme, tant qu'elle contiendra un corps quelconque. Page 23 : *En général, il est très-bon de porter la main dans la matrice, après la sortie de l'enfant*. Deventer l'a dit ; mais il a eu tort : c'est une très-mauvaise pratique. Mais je finis ces réflexions ; car, si je les portois

aussi loin qu'elles pourroient aller, je vous ferois perdre patience; & d'ailleurs, je vous avoue que je suis rebuté.

Je suis charmé, pour l'honneur de M. Péan, d'avoir à vous dire, Monsieur, qu'il y a grand lieu de croire que tout ce que les auteurs ont dit de lui & de ses opinions, n'est pas de son aveu; car je viens d'apprendre qu'il emploie assez fréquemment le forceps, & qu'il s'en est même servi, il y a fort peu de tems.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'ai un petit reproche à faire aux auteurs du Dictionnaire. Je pourrois revendiquer ce qu'ils ont dit à l'article ACÉPHALE. Puisqu'ils ont donné une esquisse de mon opinion sur ces défauts, ils auroient dû, d'après le Mémoire que j'ai lu, à ce sujet, à l'Académie, donner un peu plus d'étendue à cette explication, & citer celui à qui ils en étoient redevables.

## OBSERVATION

*Sur des Accidens nombreux à la suite de l'opération du trépan; par M. CAESTRYCK, maître en chirurgie, lieutenant du premier chirurgien du roi, & aide-major de l'hôpital militaire de Thionville.*

Un capitaine au régiment de Touraine, (nommé M. Cavalier de Montgeon) ayant

reçu dix-neuf coups de sabre , à l'affaire de Minden , resta sans connoissance , sur le champ de bataille ; d'où il fut transporté prisonnier à Buckebourg , distant de deux lieues. Entre ses blessures , la plus considérable ( & qui fait le sujet de cette observation , ) étoit un coup de sabre , qui s'étendoit , depuis la partie supérieure & antérieure du pariétal droit , jusqu'à presque la partie inférieure du coronal , un peu obliquement , le long de sa partie moyenne latérale droite , & formant une longue division de l'os , appelée par les Grecs *ἡ σελήνη* , & par les François *félure* ou *fente*. Les douleurs aiguës , la pesanteur de tête , les paupières privées de leur mouvement , la paralysie enfin de toute l'extrémité inférieure du côté opposé , furent les accidens consécutifs qui déterminèrent à le trépaner. On crut , sans doute , remplir parfaitement l'indication , en appliquant une seule couronne de trépan ; c'est ce que l'on fit le vingt-cinquième jour de sa blessure. Cette opération força les accidens tout-à-coup à céder , excepté la paralysie , qui ne se dissipa que par degrés. Telles sont les circonstances du détail que le blessé & son domestique me firent à leur arrivé en cette ville , le 10 Novembre 1759 , deux mois & demi après l'opération , lorsqu'il se mit entre mes mains. Pour correspondre



à sa confiance , je levai l'appareil , & reconnus que la cicatrice étoit très-peu avancée : ce retard procédoit nécessairement , non-seulement de la mauvaise qualité des chairs fongueuses , dont toute l'étendue de l'os decouvert étoit garnie ; mais encore de la nature de celles qui bouchoient l'ouverture du trépan , & qui laissoient appercevoir , ainsi qu'au-dessus , ( qui étoit , sans doute , le trajet de la fente ) les battemens sensibles de la dure-mere. Je vis couler , outre cela , en faisant moucher le blessé , quelques gouttes d'un pus blanc , épais & bien conditionné , qui transudoit au travers d'un petit sinus , totalement imperceptible , dans le centre des chairs peu louables qui remplissoient l'ouverture du trépan. Je ne soupçonnai , au premier instant , d'autre cause de cette suppuration , que quelques petites esquilles qui restoient encore à s'exfolier , & qui , jointes à la régénération mal-conditionnée des chairs , présentoient un obstacle invincible , mais naturel , à la formation de la cicatrice. En effet , je communiquai mes doutes au blessé , qui m'assura si parfaitement , que non-seulement l'exfoliation du dedans du trépan étoit faite , mais même celle de toute l'étendue de l'os decouvert , pour laquelle on s'étoit servi du trépan perforatif , que je me vis forcé de renoncer à

mes conjectures, & de chercher à les appuyer sur d'autres fondemens. Mes intentions, pour commencer la cure, furent premièrement, de déterger l'intérieur du trépan. Je fis, en conséquence, une injection composée avec les plantes de vulnéraires, à laquelle j'ajoutai le miel rosat. A l'issue de l'injection, j'employai quelques gouttes de baume de Fioraventi, dont la petite ouverture susdite favorisoit l'entrée. Je passai la pierre infernale sur toute l'étendue de la plaie, pour consommer les chairs baveuses & mollasses, porter obstacle à leur accroissement & détruire radicalement leurs fongosités. Je continuai ensuite à panser la plaie, avec un plumasseau, tantôt sec, tantôt légèrement chargé d'onguent brun, suivant le progrès plus ou moins rapide des chairs, employant alternativement la pierre infernale, & abandonnant l'usage des injections, à mesure que la suppuration tarissoit, pour y faire succéder l'usage seul du baume de Fioraventi. Je crus avoir satisfait parfaitement à l'indication, par un régime exact que je prescrivis, & par l'emploi réitéré des purgatifs. L'état de M. Montgeon, étoit de ceux qui, sans paroître marqué au coin du danger, exigeoit cependant son séjour en cette ville; la rigueur seule de la saison devoit l'y déterminer & imposer silence aux succès

avantageux , dont son voyage , depuis Buckebourg jusqu'ici , avoit été accompagné : tout l'invitoit à se rendre à mes sollicitations & à celles d'un de mes confreres que j'y conduisis , dans le dessein de donner plus de poids aux miennes ; mais qu'il est difficile de convaincre , même par les raisons les plus fortes, un esprit que le succès enhardit , & qui n'avoit éprouvé , en chemin , de désagrément , qu'une legere toibleffe à quatre lieues d'ici ! Il y fut triflement contraint néanmoins , par le changement des circonstances , son état se présentant sous un point de vue bien opposé , dans une visite que je fis , le soir , le douzième de son séjour en cette ville , un peu plus tard qu'à l'ordinaire , il étoit , en effet , vivement & subitement attaqué d'un rhume de cerveau , joint à beaucoup d'embarras à la tête , qui , conjointement réunis , lui rendirent la nuit très-fâcheuse. Je lui ordonnai une saignée , dès le matin ; mais le vomissement , avec nombre d'attaques d'épilepsies bien caractérisées , ( quoique momentanées , ) se joignirent à ces accidens ; & la paralysie de l'extrémité intérieure gauche , qui laissa des douleurs très-violentes dans toute l'étendue du pied , mit le comble à son mauvais état , par lui-même déjà très-fâcheux. J'y reconduisis mon confrere , avec qui je

convins de faire de promptes saignées, tant du bras que du pied, malgré l'intermission sensible du pouls, pendant les accès épileptiques, ensuite de passer à l'usage de potions céphaliques, des juleps calmans, des lavemens, des embrocations sur le membre paralytique, suivis de cataplasmes anodins, pour combattre la douleur du pied; & j'eus la satisfaction, dès qu'il fut purgé, de le voir rendu à une santé parfaite. Un mois après ces accidens, la suppuration étant diminuée par degrés, la cicatrice se ferma; son succès ayant été contrebalancé long-temps, par une petite portion d'os étroite, & de l'épaisseur de la première table du crâne, qui s'exfolia, elle provenoit d'un des rebords de la fente, au-dessus du trépan. Cette guérison ne fut qu'apparente & momentanée; & si les accidens précédens se calmerent, ce ne fut que pour m'en présenter d'une nature différente, & plus difficiles à combattre; car, dès que la cicatrice fut formée, le malade devint sourd; & quoique l'usage interrompu du tabac en poudre, fût la cause à laquelle il attribua cet accident, je le contraignis cependant de former des conjectures plus vraisemblables. Ayant examiné la cicatrice avec soin, j'apperçus le troisième jour, une ouverture qui donna issue à une certaine quantité de pus louable. J'eus recours alors,

comme dans le premier traitement , aux injections & au baume de Fioraventi , employés alternativement. La furdité céda peu-à-peu , dès que le blessé fut purgé ; mais la cicatrice , que l'on obtint , sans accident , le 20 Février , fut de peu de durée ; car dès le second jour , la peau mince & faisant faille , ne permettant pas de douter de l'existence du contenu , je l'ouvris avec la pointe d'une lancette ; ce qui facilita la sortie d'un pus louable , comme le précédent ; une suppuration ainsi prolongée , redoublant mes attentions , je travaillai à en découvrir la route & le trajet. Je me servis , à cet effet , d'une sonde fine , boutonnée à son extrémité , qui fit , sans que le blessé s'en apperçût , un chemin de deux pouces , entre la dure-mere & le crâne , à la partie inférieure du trépan. Ayant considéré l'extérieur de la route que la sonde avoit faite , je découvris & reconnus , le long du progrès inférieur qu'avoit fait le sabre , une division ou fente , assez remarquable dans l'os. Comme je conjecturai que la suppuration étoit formée & entretenue par les aspérités de l'os , qui bleffoient & offensoient la dure-mere , je m'efforçai de persuader la nécessité d'une seconde applicarion de couronne de trépan , en forme de contre-ouverture , vu que le pus ne pouvoit monter que très-difficilement

ment, pour se faire une issue par l'ouverture déjà faite; mais mes propositions appuyées sur les accidens, dont je faisois connoître l'indispensable & cruelle nécessité; fondées, en outre, sur les avantages de cette opération qui mettoit le pus en état de ne plus nuire par son séjour, ne déterminèrent pas M. Montgeon à les accepter. Dans cet état de perplexité, je mis en usage une petite tente faite avec l'éponge préparée, que j'augmentai par degrés, pour dilater légèrement la petite ouverture, & y introduire librement une cannulle de plomb, qui procurât au pus une issue, me donnât la facilité d'y faire librement mes injections, & me permît de faire parvenir le baume de Fioraventi jusques sur la dure-mere. L'avantage de ce pansement, continué jusqu'au 12 Avril, fut pleinement assuré par la diminution sensible de la suppuration. J'attendois qu'elle fût totalement tarie, pour suspendre l'usage de la cannulle, lorsque le blessé, ennuyé de son trop long séjour, résolut de partir. Je le fis saigner & purger en conséquence, pour prévenir les accidens de sa route; mais ces précautions furent infructueuses, & ne purent le garantir de ceux qu'il éprouva, quatre jours après, auxquels les visites nombreuses qu'il fit, & le régime dont il s'éloigna, donnerent naissance indubitablement. La fièvre le reprit donc violemment; le vomissement, les dou-

leurs aiguës, & l'embarras de la tête, joints à une pesanteur très-considérable au-dessus des yeux, rendirent son état triste & fâcheux. Les saignées furent pratiquées, sans délai, tant au bras qu'au pied. J'employai les potions céphaliques, en conséquence de cinq ou six accès épileptiques qui tinrent le malade, toute une après-dîner, sans connoissance, & auxquels la manie & le délire succéderent. L'état douteux du malade, faisant tout appréhender pour ses jours, me déterminà à une dilatation. Des soupçons mal-fondés de la part des consultants, firent regarder l'usage de la tente comme la cause des accidens; mais ils disparurent, au récit des précédens, tandis que la plaie étoit pansée à plat. L'orage enfin ne dura que quatre jours : le calme succéda; & M. Montgeon, après avoir été purgé, usa de tous les avantages d'une bonne convalescence. La canulle de plomb étant ôtée, la plaie se cicatrifa sans obstacle. Mais elle s'est ouverte, dès le troisieme jour; &, après avoir fourni quelques gouttes de pus, le malade profita de l'instant qu'elle s'est fermée de nouveau, pour se rendre chez lui à Montgeon, où il est mort, deux mois ensuite, des mêmes accidens, étant sur le point de se marier.

## R É F L E X I O N S.

Des accidens aussi nombreux, & d'une

nature aussi grave, permettoient-ils de douter de la nécessité de la multiplication des couronnes du trépan ? L'indication n'en étoit-elle pas bien sensible, & l'état fâcheux où s'est trouvé si souvent le malade, ne devoit-il pas servir de fondement à une indication bien marquée ? Il ne s'agissoit que d'observer la nature dans ses démarches, pour rendre les conjectures d'une certitude infailible. Le calme & le repos ne devoient procéder que de cette nouvelle opération ; & M. Montgeon auroit retardé de beaucoup le tribut qu'il a payé à la nature, si un certain sentiment d'appréhension & de doute n'eût pas prévalu contre mes remontrances : l'avantage de la multiplicité de l'opération du trépan est démontré par les observations sans nombre, que les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie contiennent ; & si je n'ai pas eu la satisfaction de l'arracher des bras de la mort, l'approbation de mes confreres ne démentira pas au moins l'opinion & l'idée que j'ai d'en avoir reconnu les moyens.





# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. F É V R I E R 1767.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. à demi du mat.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	5 $\frac{1}{2}$	8	7 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
2	4	7 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
3	2	7 $\frac{1}{4}$	3	28 2	28	28 2 $\frac{1}{2}$
4	1	6 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11
5	1 $\frac{1}{2}$	6	2	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$
6	2	5	5 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11
7	5	9	7 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8
8	6 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	7	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$
9	7	9	8 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 7	27 7 $\frac{1}{4}$
10	6	9	7 $\frac{1}{4}$	27 8	27 7	27 9 $\frac{1}{4}$
11	7 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	9	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
12	8	10	5 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 9 $\frac{1}{2}$
13	4 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	8	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
14	8	11 $\frac{1}{2}$	10	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11
15	9 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	10	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11
16	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	9	28 2 $\frac{1}{4}$	28	27 11
17	7 $\frac{1}{4}$	14	10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9
18	9	11	7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
19	6	9	5	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
20	3	8 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9
21	7	6	7	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8
22	5 $\frac{1}{2}$	8	4	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	28
23	4	7 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28 2
24	2	7 $\frac{1}{4}$	7	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3
25	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	8	28 3	28 3	28 1 $\frac{1}{2}$
26	6	8 $\frac{1}{2}$	9	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
27	9 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
28	7	8 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	28 1

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. couv.	S-O. nuag. pet. pluie.	Couvert.
2	S. nuages.	S-S-O. n.	Beau.
3	S. nuages.	S-E. beau.	Beau.
4	S-S-E. nuag.	S-S-E. br. beau.	Beau.
5	S-S-E. léger brouillard.	S-S-E. br.	Couvert.
6	S. léger br.	S. c. bruine.	Couvert.
7	S. nuages.	S. nuag. pl. vent.	Nuages.
8	S-O. pluie. couvert.	O-S-O. c. pluie.	Pluie.
9	O. couvert.	S-O. c. pluie.	Couvert.
10	O. nuages. couvert.	O-S-O. pl. nuages.	Couvert.
11	S-S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	Vent. couv.
12	S-O. nuages. gr. vent.	O. gr. vent. nuages.	Nuages.
13	S. couvert.	S-S-O. c. pl. nuages.	Nuages.
14	S-O. pluie. couv. nuag.	S-O. nuag.	Couvert.
15	S-O. couv. pluie. nuag.	S-O. nuag. couvert.	Nuages.
16	O. couvert. nuages.	S. nuag. pet. pluie.	Couvert.
17	S. nuages.	S. beau.	Beau.
18	S. nuages.	S-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
19	O. couvert.	O. couv. n.	Beau.
20	S-S-E. br. couvert.	S-E. couv. pluie.	Vent. couv.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
21	S. couv. pl.	S. pl. nuag.	Beau.
22	S-S-E. c. n.	S. couv. pl.	Beau.
23	S-E. couv.	E-S-E. c. n.	Beau.
24	S. br. nuag.	S-S-O. nuag. petite pluie.	Couvert.
25	O. br. nuag.	S-S-O. c. pl.	Beau.
26	S-S-O. cou- vert. pluie.	S-O. couv. petite pluie.	Couv. vent.
27	O-S-O. cou- vert. gr. vent.	S-O. pluie contin.	Pluie.
28	O. nuages.	O. pluie par ond. n. vent.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré au-dessus de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $6\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 1 fois de l'E-S-E.

3 fois du S-E.

4 fois du S-S-E.

11 fois du S.

6 fois du S-S-O.

9 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

7 fois de l'O.

Il a fait 10 jours beau.

Il a fait 20 jours des nuages.  
 21 jours couvert.  
 6 jours du brouillard.  
 20 jours de la pluie.  
 5 jours du vent.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1767.*

Les rougeoles, qui régnent depuis quelques mois, ont encore duré, tout celui-ci; elles ont constamment conservé leur caractère de bénignité. On n'a presque point observé de petites véroles.

Les dévoiemens ont continué, tout ce mois-ci; mais les dysenteries ont paru diminuer considérablement. Les affections catarrheuses, qu'on avoit commencé d'observer, à la fin du mois dernier, ont paru se multiplier, pendant celui-ci; elles ont été, pour la plupart, légères & exemptes d'accidens graves: il y a eu cependant quelques personnes, dont la poitrine a été grièvement affectée. On a continué aussi à voir des péripneumonies véritablement inflammatoires, & quelques fièvres d'accès.



*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois de Janvier 1767 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Il a gelé, tout le mois, jusqu'au 27 ; avec plus ou moins d'intensité. Le 5, le thermometre a été observé à  $4\frac{1}{2}$  degrés au-dessous du terme de la congelation ; le 6, au matin, il ne marquoit que le terme de la congelation ; mais, le 7, il a descendu jusqu'à  $13\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme. Le 14 & le 15, il ne s'éloigna guères du point de la congelation ; mais, depuis le 16, la gelée augmenta par degrés, au point, que, le 19, le thermometre fut observé à  $11\frac{1}{2}$  degrés, &, le 20, à 12 degrés sous ce terme. Depuis ce jour, la gelée n'a pas été forte. Le 29, le thermometre étoit, au matin, à  $3\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, du 1<sup>er</sup> au 16, au-dessous du terme de 28 pouces ; &, le reste du mois, presque toujours au-dessus de ce terme.

Du 1<sup>er</sup> au 13, il ne se passa guères de jours sans qu'il tombât de la neige qui a été abondante. Il y a eu aussi plusieurs jours de pluie, depuis le 22 jusqu'au 31.

Le vent a été *nord*, les sept premiers jours du mois, & *sud*, les sept derniers jours.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de  $4\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de  $13\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

6 fois du N. vers l'Est.

4 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.

10 jours de neige.

4 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Janvier 1767.*

Le froid violent de ce mois a rendu les rhumes communs , & très-fâcheux. Ce qui

ne paroïffoit qu'un rhume aux yeux du vulgaire, étoit le plus souvent une fluxion de poitrine, qui exigeoit de la part du médecin la plus grande circonspection, & qui devoit être traitée comme une maladie très-approchante de la péripleumonie; sans quoi, les sujets tomboient dans la fièvre lente, & dans la vraie phtisie : j'ai vu, dans nos hôpitaux de charité, un grand nombre de personnes dans ce cas, tant militaires, que particuliers de cette ville. Il y a eu aussi des pleurésies & des fièvres continuës péripleumoniques qui exigeoient de prompts secours. Nombre de personnes ont aussi été attaquées de rhumatismes inflammatoires.

La fièvre putride-vermineuse régnoit encore dans le peuple, mais avec moins d'étendue que ci-devant. Nous avons eu cependant quelques fièvres vraiment malignes qui tenoient du caractère de la fièvre rouge : dans une seule famille, où il n'y avoit que trois enfans, le pere en est mort, au quatrième jour de la maladie; & deux enfans l'ont suivi, deux jours après.

En général, les couches ont été dangereuses, ce mois. Plusieurs nouvelles accouchées ont succombé, quelques-unes promptement : dans d'autres, il s'est fait des refoulemens de lait, qui ont produit de fâcheux accidens.



## LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondée sur des observations; par M. *Pomme*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin-consultant du roi; troisième édition, revue, corrigée & augmentée. A Lyon, chez *Duplain*, 1767, in-12; & se trouve, à Paris, chez *Didot le jeune*.

Cette troisième édition, qui est dédiée à M. *Senac*, premier médecin du roi, a été corrigée & augmentée. On y a joint toutes les observations relatives à l'usage des humectans, que nous avons publiées dans le Journal de Médecine. Elle est terminée par un *post Scriptum*, dans lequel M. *Pomme* se plaint de l'épigraphe qui se trouve à la tête de la traduction françoise du *Traité des Maladies nerveuses du docteur WHYTT*; épigraphe qui n'est point de cet auteur, comme il paroît l'avoir cru, mais de son traducteur; il s'élève, en même tems, contre la méthode de M. *Whytt*, & sur-tout contre le *Code pharmaceutique* que le même traducteur a ajouté à la suite



de cet ouvrage. *M. Pomme* finit par inviter de nouveau tous les médecins de nous adresser leurs observations sur cette matière, pour mettre le public en état de décider entre sa pratique & les méthodes qui lui sont opposées.

Lettre d'un citoyen de Lyon à *M. Roux*, docteur-régent & professeur de pharmacie de la Faculté de médecine en l'université de Paris, avec des observations sur les effets d'un remède contre les maladies cancéreuses, & la copie des procès-verbaux, & des certificats déposés chez *M<sup>e</sup> Bioche*, notaire à Paris, avec cette épigraphe :

*Hoc autem de quo nunc agimus, id ipsum est ; quod utile appellatur.* CIC. de Off. l. 2.

A Paris, chez *Vallat-La-Chapelle*, 1767 ; brochure in 8° de 32 pages.

On lit, dans un Avertissement, que le sieur *Gamet*, auteur du remède annoncé, n'a aucune part à la publication de cette brochure ; que l'éditeur témoin de ses succès, & intimement convaincu par des expériences suivies, que beaucoup de personnes des deux sexes, attaquées de maladies cancéreuses, incurables par les remèdes connus, peuvent rétablir leur santé, en faisant usage de son spécifique, a cru devoir

recueillir & publier quelques-uns de ses effets les plus intéressans, & les mieux avérés.

Dans la Lettre que cet ami de l'humanité nous a fait l'honneur de nous adresser, il rend compte des épreuves auxquelles ce remède a été soumis à Lyon. M. *De S.* conseiller honoraire au parlement de Paris, pensant qu'il étoit important d'en constater l'efficacité, résolut d'établir, à ses dépens, un petit hôpital, afin d'y faire traiter par le sieur *Gamet*, quelques pauvres femmes, dont la maladie auroit été préalablement constatée dans les formes juridiques. Ce projet, qu'on ne sçauroit trop louer, a été exécuté; il a pourvu abondamment à tous les besoins des malades; &, suivant son intention, on a tenu un registre, sur lequel les progrès successifs des guérisons ont été exactement détaillés par des médecins & des chirurgiens préposés pour suivre le traitement. Il consiste, par les procès-verbaux & leurs certificats, que quatre femmes ont fait usage, & ont été guéries, dans cet hôpital, par le remède du sieur *Gamet*. La première, âgée de quarante-six ans, avoit une tumeur squirrheuse, roulante dans le sein droit, sans aucune rougeur à la peau, ni aucune rétraction du mamelon, & une glande squirrheuse &

roulante sous l'aisselle du même côté. Ces glandes, qui avoient commencé à paroître, il y avoit trois ans, avoient été accompagnées de douleurs lancinantes, sur-tout pendant la nuit. La seconde avoit dans le sein droit, quatre glandes squirrheuses, inégales, sans adhérence, sans changement de couleur de la peau, & au sein gauche, trois glandes squirrheuses, toutes également douloureuses & lancinantes. La troisieme avoit dans le sein droit, une glande de deux pouces & demi de diametre, douloureuse, même sans qu'on la touchât, qui fut reconnue squirrheuse, inégale & adhérente à la peau; la quatrieme, une glande au sein gauche, douloureuse & plate; des engorgemens dans le sein droit, des douleurs violentes dans les bras & dans les seins. Outre ces quatre malades, le sieur *Gamet* en a traité, pendant le même tems, une cinquieme qui avoit plusieurs glandes dans l'un & l'autre sein, dont l'état avoit été constaté par M. *Rast* fils, médecin, & la guérison, par les commissaires nommés par M. le lieutenant général de la sénéchaussée de Lyon, qui leur avoit fait prêter serment, & avoit fait l'ouverture dudit hôpital. Ces commissaires sont MM. *Pestalozzi*, *Rast* fils, & *Munet*, médecins, *Collomb*, *Faure*, *Landry* & *Guérin*, chirurgiens. Outre ces

guérifons, on rapporte encore celle d'une femme qui avoit des cancers ulcérés dans les deux seins, & celle d'un officier qui avoit un cancer au nez, & un testicule dur, douloureux, carcinomateux, d'un volume immense, ouvert & suppurant abondamment, pour lesquels on l'avoit passé trois fois par les remedes mercuriels, sans aucun succès. La premiere de ces cures est certifiée par le sieur *Viricet*, maître chirurgien; & la seconde, par M. *Pestalozzi*.



# T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T des Mémoires & Observations de médecine , première partie. Par M. Le Roi , médecin. Page 292	
Description d'une Epidémie de fièvres intermittentes. Par M. Delabroulle , médecin.	315
Lettre sur les Dures. Par M. Landeutte , médecin.	335
Réponse à la Lettre de M. Dejean , sur l'Usage du Quinquina dans les affections vaporeuses. Par M. Pomme , médecin.	348
Lettre de M. Viet , chirurgien & accoucheur , sur l'Usage du Forceps dans les accouchemens.	350
Observation sur des Accidens survenus à la suite du trépan. Par M. Caestiyck , chirurgien.	362
Observations météorologiques faites à Paris , pour le mois de Février 1767.	371
Maladies qui ont régné à Paris , pendant le mois de Février 1767.	375
Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Janvier 1767. Par M. Boucher , médecin.	376
Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Janvier 1767. Par le même.	377
Livres nouveaux.	379

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1767. A Paris, ce 23 Mars 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-  
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine  
de Paris, Membre de l'Académie Royale des  
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,  
& de la Société Royale d'Agriculture de la  
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

MAI 1767.

---

TOME XXVI.



A PARIS;

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

M A I 1767.

---

E X T R A I T.

*Précis de la Chirurgie pratique, où l'on donne, d'après les plus grands maîtres, la plus sûre méthode d'opérer; avec des observations & réflexions sur la conduite que les praticiens doivent suivre dans les maladies les plus importantes; par M. F\*\*\*, chirurgien-juré, correspondant de l'Académie de Chirurgie, &c. A Avignon, 1767, in-12, deux volumes.*

**O**N feroit fort trompé, si, jugeant de cet ouvrage par le titre, on espéroit de trouver un corps complet de chirurgie pratique, ou un manuel capable de diriger



les jeunes praticiens dans l'exercice d'un art aussi utile. Il s'en faut de beaucoup que ce Précis ne traite de toutes les maladies qui font du ressort de la chirurgie, & que les notions qu'on y donne de celles que l'auteur a jugé à propos de faire entrer dans son plan, n'ayent cette précision & cette exactitude qu'exigent les livres élémentaires, tel que devoit être celui ci, si l'on eût voulu remplir ce que promet le titre. On y chercheroit même fort inutilement les différens moyens qui ont été découverts jusqu'ici, pour remédier à ces maladies. Enfin on ne trouve ni ordre ni méthode dans la distribution des matieres; on n'a pas seulement eu l'attention de réunir sous un seul chef tout ce qu'on avoit à dire sur chaque genre de maladies. Par exemple, on traite, dans le chapitre quatrieme du premier volume, de la cure des hernies; on donne, dans le dix-huitieme, une longue Dissertation sur les hernies de la vessie; &, dans les chapitres quinze & seize du second volume, on traite encore de la cure des hernies intestinales avec gangrene, d'une hernie crurale, d'une hernie intestinale, suivie de pourriture. Le chapitre viij du premier volume a pour objet les pierres enkystées dans la vessie; le chapitre xv donne une nouvelle méthode de tirer la pierre de la vessie, & la description des différentes façons de tailler; le

vingt-septieme traite de la néphrotomie, ou taille du rein ; le chapitre xxj du second volume roule sur les pierres urinaires, formées hors des voies naturelles de l'urine ; enfin le xxviij & dernier contient les expériences des différentes méthodes de tailler, faites par l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c. En un mot, cet ouvrage n'est qu'un Abrégé, souvent mal fait, d'une partie des *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*.

Qui ne seroit surpris, après cela, du ton d'emphase avec lequel l'auteur annonce son travail dans la préface de l'éditeur ? *Un tableau raccourci*, dit-il, *dans lequel on peut voir d'un coup d'œil ce que, d'après les faits, les plus grands maîtres ont observé dans chaque partie, les combinaisons à faire dans les cas imprévus, les précautions à prendre dans ceux qui sont compliqués, la conduite à tenir, la meilleure méthode d'opérer, dans quelconque, (l'auteur a voulu dire, sans doute, dans chacun,) ce tableau, ajoute-t-il, ne pourroit donc manquer d'être de la plus grande utilité pour l'instruction des chirurgiens, & conséquemment, pour le bien des hommes. C'est ce même tableau que j'ai tenté de faire ; & voilà mon livre.* Un peu plus loin, après avoir rendu compte de son travail : *Chaque chapitre*, dit-il, *roule sur une des opérations les plus importantes*

de la fistule, du trépan, de la taille Césarienne, &c. *Déjà chaque lecteur reconnoît l'avantage de cet Abrégé; & j'ai lieu d'augurer pour lui le meilleur accueil de sa part. Il a paru un Précis de Médecine pratique, ajoute-t-il tout de suite; & il a été enlevé. Que n'ai-je donc lieu de présumer pour celui-ci, plus intéressant encore? Hé! ne sçait-on pas que, tandis que la médecine marche dans les ténèbres, la chirurgie est exposée au grand jour? Le médecin n'a que la nature à aider; le chirurgien l'ordonnairement à combattre dans son vice. Le premier est quelquefois favorisé du hazard; le second doit tout à lui-même, & n'a guères à attendre que de sa dextérité & de son industrie: ses observations aussi sont bien plus sûres; mais il a, en même tems, plus besoin d'être sçavant dans son art; & l'humanité est plus intéressée à ce qu'il le soit. S'il manque dans une opération essentielle, son malade meurt; au lieu que le médecin peut quelquefois réparer sa faute, &c.*

Nous doutons que les grands chirurgiens souscrivent à cet éloge mal-adroit que l'auteur ose faire ici de l'art qu'ils exercent: nous ne pensons pas non plus qu'ils approuvent la manière ridicule dont il parle des médecins & de la médecine en général. Ils sçavent trop que, quoiqu'ils n'opèrent le plus souvent que sur des parties soumises à la

vue, il leur est aussi difficile de juger de la nature des lésions qu'elles éprouvent, qu'au médecin de déterminer celle des maladies qu'il a à traiter; car, pour ne parler que des tumeurs, leur est-il toujours possible d'en reconnoître la nature, ou même de prévoir la terminaison de celles qui sont le mieux caractérisées, &c ? Ils savent encore que c'est la nature, & non pas eux, qui amène les abcès à maturité; qui cuit le pus; procure l'exfoliation des os; produit les cicatrices, &c; qu'il n'est pas en leur pouvoir de résoudre une tumeur qui doit suppurer, &c. &c. Enfin l'expérience leur a appris qu'à nombre égal de maladies également graves, il périt beaucoup plus de monde de maladies chirurgicales, que de maladies internes. Mais c'est trop nous arrêter à relever des erreurs peu capables de faire impression sur les personnes instruites: entrons dans quelques détails sur l'exécution du prétendu *Précis de Chirurgie pratique*; comparons les Extraits qu'il nous présente, avec les ouvrages originaux dont ils sont tirés.

Le premier chapitre du premier volume porte pour titre : *Sur des tumeurs formées par la bile retenue dans la vésicule du fiel, qui ont été souvent prises pour des abcès au foie.* On lit, à la marge, le nom de M. Petit. C'est, en effet, un Extrait des remarques

de ce célèbre chirurgien sur cette matière ; qui se trouvent dans le premier volume des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*. Ces remarques sont divisées en deux articles. Dans le premier, M. Petit observe que « les maladies ne se manifestent pas tous » jours si distinctement, qu'on ne puisse » quelquefois s'y méprendre, sur-tout lorsqu'elles sont compliquées, parce qu'alors » la foule des symptômes qu'on y trouve » rassemblés, jette dans l'équivoque, & » souvent dans l'erreur : » on ne trouve, ajoute-t-il, « que trop d'exemples de cette » fatale vérité, lorsqu'il s'agit de distinguer » l'espèce & le vrai caractère de la plupart » des apostèmes qui se forment dans la cavité du bas-ventre. » Après avoir indiqué la source de cette erreur, il rapporte cinq observations de tumeurs de la vésicule du fiel, qu'on avoit prises pour des abcès au foie, dont trois furent même ouvertes en conséquence ; & deux des malades en moururent. Ce sont ces observations qui engagèrent M. Petit à recueillir les signes par lesquels on peut distinguer ces deux maladies.

Il observe d'abord, que l'abcès au foie, & la rétention de la bile dans la vésicule du fiel, étant le plus souvent les suites de l'inflammation de ces parties, il n'est pas étonnant que les préliminaires de ces maladies

soient les mêmes ; il rapporte , en conséquence , les symptômes qui accompagnent leur premier période ; & , après avoir fait remarquer que , si ces symptômes subsistent & qu'ils augmentent jusqu'à l'état , alors la maladie prend différentes formes , selon la manière dont l'inflammation se termine , il rapporte tout de suite les signes qui font connoître qu'elle s'est terminée par suppuration , en avertissant néanmoins que ces signes sont quelquefois équivoques ; & il explique comment il peut se faire que la bile s'engorge dans la vésicule du fiel , & la tuméfié au point d'en imposer & de la faire prendre pour un abcès au foie. C'est après ces préliminaires si essentiels , & sans lesquels tout le reste du Mémoire devient inintelligible , que M. Petit compare les symptômes de ces deux maladies , pour faire remarquer les différences qui , quoique difficiles à saisir , peuvent cependant suffire pour aider à les distinguer.

L'auteur du *Précis* a jugé à propos de n'extraire de ce Mémoire intéressant , que cette dernière partie ; & voici comment il débute. « Les symptômes de ces deux ma-  
 » ladies sont fort équivoques & capables  
 » d'en imposer ; mais néanmoins une com-  
 » paraison exacte & réfléchie peut y faire  
 » remarquer des différences difficiles à saisir  
 » d'abord , mais suffisantes pour fonder un

» juste discernement. La diminution de la  
» douleur & de la fièvre ne sont pas moins,  
» dit M. Petit, des signes de la résolution  
» commencée, que de la suppuration faite ;  
» mais il fait remarquer, &c.

Quel est le lecteur, quelque instruit qu'il soit, qui puisse rien comprendre à ce début ? Qu'est-ce que cette fièvre, ces signes de résolution & de suppuration dans des maladies qu'on ne s'est pas donné la peine de désigner, encore moins de décrire ? Les six ou sept pages qui suivent & qui sont copiées très-fidèlement du Mémoire de M. Petit, ne sont pas plus intelligibles, parce que le copiste a retranché de son Extrait tout ce qui pouvoit jeter quelque jour sur la matière. Le second article n'est pas moins défiguré que le premier.

M. Petit termine ce premier article, en avertissant qu'il avoit cru devoir examiner d'abord séparément les symptômes qui pouvoient servir à distinguer deux maladies si différentes, mais si faciles à confondre, avant d'entrer dans l'examen de ces mêmes symptômes, lorsque l'abcès au foie, la rétention de la bile, & les pierres bilieuses, se trouvent réunis ; pour jeter plus de jour sur les observations qu'il va rapporter à ce sujet, il a présenté l'analogie qu'il a cru entrevoir entre les fonctions & les dérangemens de la vessie urinaire, & ceux de la vésicule

du fiel ; ce qui fait la matiere du second article. Notre abrégiateur , qui n'a pas saisi cette vue de M. Petit , se contente de louer le parallele qu'il fait de ces deux organes , sans indiquer seulement les raisons qui l'ont engagé à le faire. Il copie tout de suite huit ou neuf pages des remarques de ce célèbre chirurgien ; & , au lieu de rapporter , au moins en substance , une observation des plus importantes , & que M. Petit donne comme la preuve de son sentiment sur les évacuations de la bile cystique par regorgement , il se contente de l'indiquer ; il supprime également une remarque non moins intéressante , qui est que , lors même que rien ne sort de la vésicule du fiel , la bile , qui coule par le canal hépatique , peut en imposer par la teinte jaune qu'elle donne aux excréments , & empêcher de reconnoître la vésicule dans la tumeur qu'on sent au-dehors. Après avoir copié encore trois pages de son original , notre observateur supprime les inductions par lesquelles M. Petit est parvenu à reconnoître les cas où il étoit permis de tenter la ponction ou l'ouverture de la vésicule du fiel , je veux dire ceux où cette vésicule est adhérente au péritoine du côté des tégumens , & les observations sur lesquelles elles sont appuyées ; il se contente de dire que les praticiens ne doivent jamais entrepren-



dre une pareille opération, sans être assurés auparavant, qu'il y a adhérence avec les enveloppes charnues; il rapporte deux signes que M. Petit indique, & termine son Extrait par ce précepte : *Le malade étant donc en danger, on ne doit pas hésiter d'ouvrir la vésicule, d'en tirer les pierres, si elle en renferme, & d'y faire toutes les perquisitions nécessaires, soit avec les doigts, soit avec la sonde, sans faire aucune mention de la méthode que M. Petit propose pour faire cette opération dans les différens cas; méthode qu'il eût cependant été essentiel de rapporter, s'il eût voulu remplir la promesse qu'il fait dans son titre, de donner, d'après les plus grands maîtres, la plus sûre méthode d'opérer. D'ailleurs il s'en faut de beaucoup que M. Petit ne soit aussi décidé, sur cette opération, dans son Mémoire : il la propose, sans doute, avec confiance, mais comme une de ces opérations sur lesquelles il est nécessaire que l'expérience ait prononcé, pour oser en assurer le succès.*

Nous conviendrons sans peine, que tous les Extraits qu'on trouve dans ce Recueil, ne sont pas aussi négligés que celui dont nous venons de faire l'analyse. Il en est plusieurs où l'on retrouve tout ce qu'il y a d'essentiel dans les Mémoires d'où ils sont tirés; mais, encore un coup, l'*Abrégé des*

*Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, quelque bien fait qu'il pût être, ne suffit pas pour fournir un Précis méthodique de toute la chirurgie pratique. Ce Recueil précieux, sans doute, par un très-grand nombre de morceaux intéressans, ne traite pas, à beaucoup près, de toutes les maladies chirurgicales; & les Mémoires les mieux faits sur chaque partie, ne contiennent pas toujours les notions élémentaires qui devroient entrer dans un manuel bien fait, je veux dire la description exacte des maladies, les signes qui les font connoître, le manuel des pansemens & des opérations les plus ordinaires. En effet, le but des auteurs qui ont écrit ces Mémoires, n'étant le plus souvent que d'indiquer les moyens de perfectionner une méthode, de déterminer plus exactement le tems où il convient de faire une opération, de découvrir la nature d'une maladie, ils ont dû négliger tout ce qui ne les conduisoit pas à ce but, leur étant permis de supposer dans leurs lecteurs la connoissance de l'art qu'ils cherchent à perfectionner.

Ce Précis ne pèche pas seulement par ce défaut; on y trouve plusieurs faits plus curieux qu'utiles dans la pratique; faits qu'il est essentiel de conserver dans les Faîtes de l'art, parce qu'ils peuvent concourir un jour

à la perfection , mais qui ne peuvent être d'aucune utilité dans un ouvrage où l'on annonce que tout est consacré à la pratique : de ce nombre sont une observation sur des cornes à la peau ; une autre sur l'urine rendue par le nombril ; des remarques sur des pierres stercorales ; sur la main d'un cadavre , trouvée verte par un fossioyeur , &c ; tous les détails particuliers , où l'auteur entre , sur des corps étrangers , appliqués aux parties naturelles ; d'autres insinués dans la vessie , & d'autres dans le fondement ; ce qui lui donne lieu de rapporter dix-neuf observations dans lesquelles on admire avec raison la sagacité de ceux qui ont trouvé le moyen de remédier aux accidens qui étoient résultés de ces applications & intromissions contre nature , mais dont on ne peut tirer aucun fruit pour la pratique ordinaire de la chirurgie ; le seul but que l'auteur auroit dû se proposer , s'il eût voulu remplir ce qu'annonce son titre. Nous ne serions donc point surpris , si son ouvrage n'étoit pas enlevé aussi rapidement que l'a été le *Précis de Médecine* , malgré la supériorité qu'il lui suppose.





## L E T T R E

*A M. ROUX, auteur du Journal de Médecine; par M. GARDANE, censeur royal, médecin de l'université de Montpellier, de la société royale de cette même ville, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris; contenant quelques Observations sur le Pouls critique.*

MONSIEUR,

Quoique je ne connoisse aucun auteur qui fasse mention d'un cas semblable à celui que j'ai à vous communiquer; quoiqu'il soit encore vrai de dire, avec *Sydenham*, que les faits les plus minutieux, les circonstances les moins intéressantes en apparence, ne sont point à mépriser dans la pratique de la médecine, cependant j'aurois gardé cette observation pour moi seul, si elle ne m'avoit fait faire quelques réflexions qu'on dit pouvoir être utiles, & qui dès-lors méritent une place dans votre Journal.

Un jeune homme, âgé de seize ans, est attaqué d'une fièvre quarte; cette fièvre s'annonce par un frisson que le mal de tête remplace; le pouls, de petit, roide & fréquent qu'il étoit, se développe, bat plus

fort, & redouble ses pulsations ; la peau ; dans tout ce tems, est sèche & aride ; trois heures après, elle semble vouloir devenir moite ; l'artere se relâche ; le pouls, toujours plein, toujours développé, paroît plus souple ; ses pulsations sont inégales ; quelques-unes s'élèvent au-dessus des pulsations ordinaires. J'en observe une surtout, après deux, trois, quatre & cinq de ces premières, dont la dilatation & la souplesse sont très-remarquables : les sueurs se manifestent ; elles sont abondantes ; insensiblement la fréquence des battemens diminue ; le pouls est foible ; ses pulsations semblent s'effacer sous les doigts ; enfin la sueur cesse ; & l'artere reprend le diametre qu'elle avoit avant l'accès.

Mais cette sueur, si bien annoncée par le pouls propre à ce genre d'évacuation, répand une odeur en tout semblable à celle d'une forte décoction de camomille : les moins attentifs en sont frappés ; & le malade lui-même ne peut s'empêcher de la reconnoître : par deux-fois, j'ai eu lieu de bien observer ce phénomène : il est bon de remarquer ici, que ce jeune homme n'avoit fait aucun excès ; que ses urines couloient librement, dans l'intermittence de la fièvre ; que son ventre n'étoit point resserré ; qu'il avoit bon appétit, & qu'enfin il étoit d'une constitution saine : d'ailleurs, ses viscères, d'après

d'après ces premiers signes, & la certitude qu'on peut en avoir par le tact, s'il est permis de s'y fier, étoient dans le meilleur état. Je crus donc qu'on pouvoit regarder cette fièvre comme l'effet de l'accroissement dans ces premiers tems de l'âge de puberté; aussi ne prescrivis-je rien, ni dans le premier ni dans le second accès, ni dans les deux jours d'intervalle : je me contentai d'ordonner une saignée du bras, dans le second, pour appaiser la violence du mal de tête : un autre, moins appréhensif, ne l'eût peut-être pas faite ; peut-être auroit-il tout aussi-bien réussi. Cette évacuation, ménagée au fort de l'accès, n'empêcha pas le pouls de devenir critique; les sueurs furent annoncées, cette fois, comme dans la première; & leur odeur étoit encore celle de la décoction de camomille. Pour éviter une seconde saignée, le lendemain de ces accès, je préparai mon malade à l'usage du quinquina, par une tisane laxative; & je lui donnai, les jours suivans, ce fébrifuge associé avec la rhubarbe. Le troisième accès fut moins violent; il ne dura guères que la moitié du précédent : le pouls des sueurs ne se fit presque point sentir; & cette évacuation se réduisit à très-peu de chose : l'odeur de camomille s'exhaloit encore, mais moins forte, & comme évaporée. J'ai continué de donner le quinquina, dans la troisième inter-

mittence. Le quatrieme accès ne consiste qu'en une espece de mal-aise passager : le malade prend toujours son quinquina ; & j'ai tout lieu de présumer qu'il ne fera plus question de fièvre.

Cette observation , comme vous voyez , Monsieur , présente deux phénomènes assez singuliers : le premier regarde le pouls critique des sueurs , qu'un grand maître assure être beaucoup plus difficile à distinguer , que les autres (a) , & dont le judicieux auteur

(a) C'est cette difficulté , peut-être encore l'esprit de système , qui a presque toujours éloigné les médecins de l'observation qui fait que , depuis Galien jusqu'à Solano , on rencontre si peu d'auteurs qui ayent bien décrit cette espece de pouls. Voici comme Galien le définit : *Pulsus ingentes , & sublimes , & celeres , in diductionem potius properantes , ac velut undosi , tum arteria atra , humidaque apparet.* GAL. Op. tom. pag. 291.

D'après le médecin Espagnol , c'est une espece de pouls , mol , inégal , qui s'élève au-dessus des autres diastoles , & les surpasse en force , dans une , deux , trois , ou quatre pulsations consécutives.

Lorsque le pouls est plein , souple , développé ; fort ; qu'à ces modifications se joint une inégalité dans laquelle quelques pulsations s'élèvent au-dessus des pulsations ordinaires , & vont en augmentant jusqu'à la dernière qui se fait distinguer par une dilatation , & , en même tems , une souflesse plus marquée que dans les autres pulsations ; il faut toujours attendre une sueur critique. Recherches sur le Pouls , pag. 152.

Ces trois descriptions , si semblables , & ce-

des *Recherches sur le Pouls*, par rapport aux *crises*, ne cite aucun exemple dans le cas de fièvre intermittente. Il est vrai que c'est peut-être la circonstance où cette observation paroisse le moins nécessaire ; un signe par lequel on prédit les sueurs, semble inutile, quand on est sûr de leur apparition ; & c'est ce qui arrive dans ce genre de fièvre, dont cette évacuation, plus ou moins considérable, termine toujours les accès. Cependant, s'il est essentiel de connoître le tems auquel il faut ouvrir la veine dans le paroxysme, s'il importe de ne point pratiquer la saignée, quand la nature s'est expliquée par les sueurs, il est également nécessaire de ne pas confondre les mouvemens d'irritation avec ceux qui préparent plus particulièrement la crise. Il est vrai que, pour peu qu'on ait vu de fièvres intermittentes, pour peu qu'on ait le tact exercé, on sçait bien distinguer l'un & l'autre de ces deux tems ; mais faut-il, pour cela, rejeter l'examen du pouls des sueurs dans ces circonstances ? & , si l'habitude a pu nous frayer un chemin assez sûr, devons-nous négliger des moyens plus certains encore

pendant faites en des tems différens, & dans des pays assez éloignés les uns des autres, prouve à ceux qui douteroient encore de la doctrine du pouls, que cette doctrine est établie sur l'observation la plus exacte, & la moins sujette à varier.



de prédire ce qui doit arriver ? D'ailleurs il est un tems intermédiaire entre l'irritation & la crise ; dans ce tems , le pouls est singulièrement agité ; il conserve sa roideur ; il acquiert un peu de souplesse ; on diroit que l'artere est composée de plusieurs cercles musculeux , dont la contraction & le relâchement ne se font pas d'une maniere uniforme : dans un endroit , elle est molle ; dans un autre , elle conserve sa roideur ; & cette détente alternative & succédanée des cerceaux artériels représente une ondulation , une fluctuation plus facile à sentir qu'à concevoir , & presque impossible à décrire. Cependant , lorsque cela arrive , il seroit imprudent de rien tenter : on gâteroit tout , si , par une compassion mal-entendue , on s'avisoit de vouloir seconder la nature dans ces momens périlleux , où , seule instruite de la route qu'il faut tenir , pour combattre la cause de la maladie , elle est aussi la seule capable de prendre les mesures nécessaires pour la détruire.

Un autre avantage qu'on peut tirer de cette observation , est de multiplier les moyens de connoître le pouls des sueurs. Rien de plus commun que les fièvres d'accès ; rien de plus commode à suivre. Si le pouls critique des sueurs se manifeste à chaque paroxysme , ceux qui veulent exercer leur tact , en trouveront plusieurs fois

l'occasion (a) ; & de ces cas simples , ils se rendront plus habiles à prononcer dans les

(a) Comme *Solano* ne dit rien , ( il est seulement question d'une fièvre continuë qui tenoit de la nature de la tiéce , ) du pouls des sueurs dans les fièvres intermittentes , que *M. Nihell* se contente de remarquer que ces fièvres ont de véritables crises , sans parler du pouls qui peut les faire prédire ; qu'enfin l'auteur des *Recherches*, sur le même objet , regarde ces fièvres comme deux maladies composées d'une chronique & d'une aiguë , dont , par conséquent , le pouls est compliqué du pouls d'irritation avec le pouls critique ; il est à présumer que les exemples que je propose , ne sont pas aussi fréquens que je l'aurois pensé. Cependant il s'en présentera , puisque j'ai pu en recontrier ; & ces cas même ne seront pas si rares ; car , si je ne me trompe , dans cette complication , les accès sont regardés comme une maladie aiguë , dont les sueurs sont la crise , laquelle n'est jamais parfaite ; & la maladie , au contraire , qui y est jointe , & qui en empêche la coction , a sa crise particulière , observée par le docteur *Alberti* : or , quoique j'admette les observations de ce docteur , & sur son témoignage qui est pour moi du plus grand poids , & sur l'expérience qui me l'a plus d'une fois confirmé , il n'est pas moins vrai que cette règle peut avoir des exceptions , puisqu'on voit plus d'un malade guéri par le quinquina , sans avoir éprouvé d'autre coction ni d'autre crise , que celle qui suit ordinairement les accès. Ces réflexions , loin d'infirmer le sentiment des auteurs que je viens de citer , prouveroient seulement que toutes les fièvres intermittentes ne sont pas compliquées ; qu'il est une classe de ces fièvres très-aiguës , dont les sueurs sont bien critiques. La force & l'odeur de cet

cas compliqués. Ces derniers sont l'écueil des médecins : s'il faut beaucoup de pénétration, beaucoup de finesse pour comprendre la marche du pouls, & pour en saisir les variations, il faut pour le moins autant de patience, sur-tout quand on n'a point encore vu beaucoup de pouls critiques simples : de-là vient, sans doute, que ceux qui ne courent qu'après le nombre des malades, & qui sont ainsi forcés de faire la médecine avec précipitation, ne sont jamais assez heureux de rencontrer ce que d'autres plus attentifs ont le bonheur d'appercevoir ; malheur à ceux qui se croient praticiens, parce qu'en moins d'une seconde ayant jugé de l'état du malade, ils se décident tout aussi promptement sur les moyens de curation ! Faut-il se croire bien habile, quand, les premiers jours d'une maladie aiguë, jugeant du pouls par sa plénitude & par son irritation, on a fait ouvrir la veine, ou donné l'émétique, pour seconder des envies de

excrétion semblent encore l'indiquer ; & , dans ce cas, loin de ne trouver, avec l'auteur des *Recherches*, le pouls développé, souple, plein & critique, que lorsque les accès tirent à leur fin, c'est-à-dire lorsque la maladie a passé par tous les tems, les signes de la crise se montreroient d'une manière aussi sensible dans le premier accès, que dans les autres ; & chaque paroxysme seroit regardé comme une maladie aiguë qui a parcouru ses trois tems d'irritation, de coction & d'excrétion.

vomir , & chasser au dehors des crudités qui se manifestent par plus d'un signe ? Non sans doute , puisque l'ignare privilégié en fait autant , & qu'il réussit souvent tout aussi-bien que le grand maître , s'il a la prudence de ne pas aller plus avant. Ce n'est pas les saignées que prescrivait Hippocrate , ni son helléborisme , qui l'ont fait reconnoître pour le plus grand de tous les médecins. Je conviendrai , si l'on veut , qu'il possédât mieux que nous l'art de placer ces secours ; mais il ne doit le titre de *pere de la médecine* , qu'au discernement qu'il apportoit dans ces cas difficiles où la nature , comme indécise sur le parti qu'elle doit prendre , semble se plaire à laisser au médecin le soin pénible de deviner la route qu'elle veut tenir dans la guérison de la maladie.

L'art du médecin consiste donc à deviner les changemens qui doivent se faire par les signes qui les annoncent : il faut qu'il éclaire la marche de cette nature , qu'il la connoisse & qu'il la suive. *Operæ pretium mihi factururus medicus videtur , si , ad providentiam sibi comparandam , omne studium adhibeat ; cum namque præsenferit & prædixerit , apud ægrotos , tum præsentia , tum præterita , tum futura , quæque ægri omittunt , exposuerit , res utique ægrotantium magis agnoscere credetur ; aded ut majore cum fiducia sese homines medico committere audeant ,*

*Curandi verò rationem optimè molietur, si ex præsentibus affectionibus futura præno-  
verit.* HIPPOCR. *Prænot. Coac. lib. ij,*  
*pag. 1 ; Foës, interpr.* C'est dans les selles ,  
les crachats , les urines , les sueurs , l'air du  
visage , & dans l'état de tout le reste du  
corps , qu'il faut chercher les signes pré-  
cieux qui décident de la vie ou de la mort  
du malade. Mais l'art de présager consiste  
sur-tout dans l'inspection du pouls : ce n'est  
qu'en en suivant soigneusement les différen-  
tes modifications , qu'on peut prédire la crise  
préparée par la nature : le pouls est la bous-  
sole qui doit conduire le médecin ; lui seul  
peut indiquer tous les changemens qui se  
passent dans notre machine , & diriger nos  
pas dans le traitement épineux des mala-  
dies.

Ne soyez pas surpris, Monsieur, de me  
voir le partisan si zélé de la doctrine du  
pouls ; je l'ai méconnue , tandis que j'étu-  
diois la médecine à Montpellier : les étu-  
dians tranchent, pour l'ordinaire , quand il  
est question de prononcer sur le mérite d'un  
ouvrage , souvent même sans l'avoir lu :  
mieux instruits , dans la suite , ils rougissent  
plus d'une fois de leur précipitation. J'avoue  
donc que , dans le tems , j'ai regardé l'ou-  
vrage de Solano comme fabuleux ; que  
j'ai pris M. Nihell , son disciple , comme un  
enthousiaste ; ajouterais-je que j'ai cru voir ,

dans les *Recherches sur le Pouls*, le fruit d'une imagination hardie, plutôt que celui de l'observation ? Enfin, le dirai-je ? j'ai pensé que ceux dont le témoignage étoit venu à l'appui de ces Recherches, s'étoient laissés séduire par la nouveauté, & qu'ils avoient cru voir ce qu'au fond ils n'avoient jamais vu. Je vous ai prévenu que j'étois étudiant ; & ce seul titre doit me faire pardonner trop de légèreté. Cependant, étant un soir à souper avec plusieurs autres jeunes gens qui se destinoient à la médecine, il étoit fort question de pouls critique : les uns s'en déclaroient les partisans ; les autres le tournoient en ridicule : j'étois de ces derniers. Au dessert, je sentis ma tête s'appesantir, & sur-tout cette pesanteur se porter vers le nez ; j'éprouvai, en même tems, quelque demangeaison : ce dernier symptôme me fit tâter mon pouls : l'instant d'après fut marqué par un rebondissement qui reparut, trois ou quatre fois dans le quart d'heure, à des distances égales : j'annonçai, en riant, un saignement du nez ; je répétois même avec une espece de dérision, que j'avois le *pouls nasal* : bientôt le sang coula, à ma grande surprise : les rieurs ne furent pas pour moi ; & cet exemple, en me donnant plus de confiance à la doctrine de Solano, m'apprit, pour une bonne fois, à être plus prudent dans mes décisions. Le même cas

m'érant encore arrivé depuis, j'ai regardé le pouls *nasal* comme une chose si démontrée, que je n'ai pas cru devoir noter les différentes circonstances où je l'ai observé : autant qu'il m'en souvient, j'en ai eu cinq à six fois l'occasion ; je me suis même avisé de prédire deux saignemens du nez, dont l'un se fit dans le moment même que j'appuyois mes doigts sur l'artere de celui à qui je l'annonçois.

Je ne parle point ici du pouls intestinal qui s'est présenté quelquefois, quand je faisois la médecine dans les hôpitaux, ni du pouls des sueurs que je n'ai point alors assez observé, quoique l'occasion s'en soit présentée plus d'une fois. Un jeune médecin, placé à la tête d'un hôpital, au sortir des écoles, peut-il tout voir ? N'est il pas trop heureux, quand les malades lui permettent de consulter rapidement les auteurs, pour reconnoître, aux principaux symptomes, la maladie qui se présente, & la définir ? On est encore alors si novice, que, l'esprit occupé de pourvoir au plus pressant, on est souvent forcé de négliger des détails qui se font plus d'une fois regretter dans la suite.

Le pouls des règles est un de ceux dont il n'est pas raisonnablement permis de douter. Si quelques gouttes de sang répandu par le nez, une sueur modérée, des selles

même peu copieuses , sont précédées d'un mouvement particulier des vaisseaux , pour-quoi le flux des menstrues ne produira-t-il pas des modifications qui lui soient propres : par trois ou quatre fois , je les ai observées , ces modifications , sans cependant oser jamais rien prédire ; je me serois trompé de quelques jours , si je l'avois fait ; & cette erreur , qui n'en est pas une aux yeux du médecin , peut quelquefois faire jeter un ridicule sur ces sortes de prédictions. Ce pouls , tel que je l'ai senti , n'étoit ni mol ni tendu , mais très - développé : l'artere , à l'endroit où elle quitte l'avant-bras , pour se répandre dans la paume de la main , sembloit se dilater plus fortement , après quinze , vingt & trente pulsations inégales , irrégulières , & vacillantes , qui laissoient au doigt l'impression que fait un vaisseau roulant. On auroit dit que ces pulsations considérables venoient d'un étranglement fait à l'extrémité de l'artere radiale , qui s'opposoit au passage de la colonne du sang , dont le premier mouvement de répulsion étoit d'agir contre les parois les plus proches , & de refouler ensuite sur la colonne qui lui succédoit. Cette pulsation paroissoit encore circonscrite , & en quelque façon arrondie : pendant deux fois , cette espèce de globe pulsant s'est partagé en deux , comme si l'on



avoit ferré un fil tout autour ; mais la section n'étoit pas profonde. Peut-être peut-on chercher la cause de ce phénomène dans la résistance qu'une des fibres circulaires de l'artere opposoit à la dilatation ; c'est ce que je n'ose trop assurer. Mes occupations m'ont empêché de suivre exactement la marche de ce poulx ; mais j'ai sçu que , trois jours après , la personne avoit été très-bien réglée. ( Cette même personne relevoit d'une maladie , pour laquelle je lui avois fait faire trois saignées copieuses ; elle avoit gardé , pendant tout ce tems , la diète la plus austere : je l'avois purgée plusieurs fois ; & , avant d'avoir pris aucun aliment solide , elle eut des règles très-abondantes ; que ceux qui osent encôre aujourd'hui chercher la cause du flux menstruel dans la pléthore , répondent , s'ils le peuvent , à cette objection. ) En voilà , sans doute , assez , Monsieur , pour justifier mon attachement à la doctrine du poulx ; elle est établie de tems immémorial : il n'est aucun médecin de nom qui ne l'ait plus ou moins enseignée ; il n'en est aucun qui n'ait eu lieu plus d'une fois d'en faire la base sûre de son pronostic , auprès des malades.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur les prédictions qu'on peut former , en tâtant le poulx. Je lis , dans les *Sentences de Cos* ,

que les déjections subites , avec un battement véhément de l'artere , sont mortelles : *Quibus in vehementi pulsatione stercus derepentè dejicitur lethale.* Un malade , âgé de huit à neuf ans , est attaqué d'une colique précédée d'une affection qu'on regardoit comme vermineuse ; point d'inflammation d'ailleurs , ni rien qui fît craindre pour ses jours. Le soir , la colique augmente ; on m'appelle pour la premiere fois : il avoit pris un lavement émollient , & étoit à le rendre , quand j'arrivai : son visage me parut pâle ; ses yeux étoient fixes ; le pouls petit , fréquent & convulsif : il se plaignoit du bas-ventre à-peu-près comme le font ceux qui ont la colique des plombiers. L'aversión qu'il avoit pour les drogues , & la crainte où il étoit que je lui en ordonnasse , lui faisoit jeter des cris , quand je voulois l'approcher ; ce qui rendit ces premiers symptomes assez équivoques. Je ne fus pas une minute à tâter son pouls , que l'artere se développa tout d'un coup d'une maniere prodigieuse ; je sentis trois pulsations très fortes , très-fréquentes , semblables à celles qui caractérisent le pouls d'un péripneumonique. Le malade rendit un plein bassin de matieres bilieuses , très-fétides , & tomba mort subitement sur ses genoux. Le pouls disparut pour toujours ;

& quoique je pus mettre en usage pour le ranimer, ce petit infortuné ne put en revenir; & même son cadavre devint, quelques instans après, aussi froid que du marbre. On sent bien que si je ne procédai point à son ouverture, c'est qu'il me fut impossible d'y faire consentir les parens. D'après cette observation, est-ce-là ce qu'Hippocrate a voulu dire dans la trois cent soixante-huitieme sentence ? ou bien cette sentence ne regarde t-elle que l'angine ou quelques maladies épidémiques, comme le prétend Duret, son commentateur ? Je le laisse à décider à plus habiles que moi.

Il me resteroit, Monsieur, à vous parler des signes qu'on peut tirer des odeurs dans les maladies; partie de la séméiotique autant intéressante que négligée; mais mes réflexions se sont accrues avec le nombre des recherches qu'elles m'ont fait faire; & je crains d'abuser de votre patience & de celle de vos lecteurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.



R É P O N S E

*De M. POSTEL DE FRANCIERE,  
médecin à Barenton, à la Lettre de  
M. ROBIN, médecin à Touffi, insérée  
dans le Journal de Médecine, en Sep-  
tembre 1766, sur le Tænia.*

MONSIEUR,

Vous pensez juste, en me croyant *intimement* persuadé que les gros intestins sont le siége ordinaire des vers cucurbitains, &, par conséquent, du *tænia* qui n'en est que le composé ou l'assemblage. Quand la raison ne militeroit pas en faveur de cette opinion, j'en ai de trop bons garans pour que ni les passages que vous rapportez, étant bien entendus, ni votre observation particuliere, toute irréfragable qu'elle vous paroisse, soient capables de m'en faire départir. Mais, avant que d'entrer dans cette discussion, rappel-  
lons, s'il vous plaît, quel étoit le but de mon observation, ce que je me proposois d'y établir; & voyons ce que vous y trouvez de reprehensible.

Vous sçavez que l'idée effrayante du ver solitaire affecte, depuis long-tems, l'esprit du vulgaire, & que quiconque s'en croit

attaqué ou soupçonné de l'être, en est vivement alarmé. Il n'est pas que vous n'ayez ouï rapporter très-sérieusement cent contes ridicules à son sujet, qui sont le fruit d'une imagination frappée de la terreur qu'inspire la figure hideuse de ce reptile. Ce seroit peu de chose, si cette crainte ne s'étoit emparée que des esprits foibles, ou peu éclairés; mais vous n'ignorez pas qu'il y a nombre de médecins, tant anciens que modernes, qui en ont été eux-mêmes susceptibles par une prévention contagieuse, & presque générale. Une pratique de plus de trente ans, m'ayant fourni l'occasion d'observer plusieurs fois les symptômes causés par cette espèce de ver, & n'ayant rien trouvé de si terrible dans ses effets, de si alarmant dans son pronostic, ni de si difficile dans sa cure, je fis là-dessus quelques réflexions que j'envoyai, pour être insérées dans le *Journal de Médecine*, en cas que le sçavant rédacteur qui y préside, jugeât qu'elles méritassent de voir le jour. Vous avez dû y remarquer que le but que je m'y propose, est de bannir, ou au moins d'affoiblir, cette terreur panique, si généralement répandue. Et pour cela, outre mes observations particulières, j'ai tâché de faire voir, par raison, que cette crainte n'est rien moins que fondée. La route qui m'a conduit à la preuve que je me suis efforcé d'en donner,

niër, est la comparaison que j'ai faite des vers lombricaux avec les cucurbitains ; soit désunis , soit accouplés ; & je crois avoir réussi à prouver que du résultat des forces , de l'agilité & de la masse de ceux-là comparés avec la foiblesse , l'inertie , la mollesse & le peu de volume de ceux-ci , on en doit naturellement conclure qu'à choses égales d'ailleurs , les effets des cucurbitains sont infiniment moins à craindre que ceux des lombricaux. J'ai ajoûté , pour second moyen de preuves , que , quand même on supposeroit , contre la vérité , que ces vers seroient égaux en forces , le lieu qu'occupoient les cucurbitains ; différerait d'ailleurs , à tant d'égards , de celui des lombricaux , que les effets qui en résulteroient ; devroient , par cette seule raison , être tout-à-fait dissemblables. C'est-là que j'ai dit que le siège du *tænia* étoit dans les gros intestins , dont les tuniques lâches , & peu nerveuses , étoient bien moins susceptibles de spasme & d'irritabilité , que celles des grêles. Outre la foi des auteurs qui m'appuient dans cette assertion , j'ai donné quelques raisons qui l'établissent ; & j'ai dit que , si leur siège ordinaire étoit dans les intestins grêles , on les observeroit souvent remonter , comme les lombricaux , dans l'estomac , le long de l'œsophage ; sortir par la bouche , le nez ; &c ; ce qui n'arrive jamais ; du moins ;

disois-je, n'a-t-on aucune observation de pareils faits ; c'est-à-dire qu'aucune observation ne démontre que ce ver se forme ou séjourne dans cette partie supérieure des intestins ; car voilà tout ce que j'ai voulu dire ; & si , pour expliquer ma pensée , j'ai donné peut-être une tournure gauche & dérogeante aux règles d'une dialectique rigide , tout lecteur équitable , & qui n'aimera pas les critiques minutieuses , aura percé d'un coup d'œil au travers de tout ce qu'il aura pu trouver de louche ou d'obscur dans ma façon de raisonner. Mais , pour vous , Monsieur , qui ne paroissez pas d'humeur à faire de quartier , ni à passer la plus légère inadvertance , vous avez saisi avidement l'occasion de la relever ; car c'est précisément cette proposition : *Du moins n'a-t-on aucune observation* , &c. susceptible , il est vrai , de quelque ambiguïté , que vous croyez pouvoir combattre avec avantage , en lâchant contr'elle une contradictoire que vous appuyez des passages d'Hippocrate , Galien , Sennert & Hollier , vous soutenez cette attaque de votre observation particulière ; & , sur la fin , vous ajoutez , comme en corps de réserve , quelques citations tirées des ouvrages de M. Van-Swieten.

Voyons si je pourrai parer tant de coups à la fois , & tâchons de sortir du poste désavantageux où vous me croyez engagé : pour

cela, examinons vos passages, en commençant par celui d'Hippocrate, pris du 4<sup>e</sup> livre de *Morbis*. Mais je crois, Monsieur, que, sans plus ample discussion, vous conviendrez avec moi, qu'il ne prouve rien de ce que vous prétendez; puisqu'on n'en peut inférer autre chose, sinon que le ver plat acquiert, en croissant, une longueur égale à celle des intestins; car, après avoir rapporté son opinion sur la formation de ce ver, dès la germination de l'embryon, voici ce qu'il dit lui arriver après la naissance du fœtus : *Increfcente autem puero, lumbricus etiam ex his quæ in ventriculum ingesta sunt, in intestinis crescit, & his quidem cum pubertate, quibusdam etiam posterius, aliis verò paulò antè, intestino æqualis evadit; & ubi intestino adæquatus fuerit, similiter cum eo increfcit, &c.* Remarquez, Monsieur, que ces mots *æqualis* & *adæquatus* signifient moins l'étendue du lieu que ce ver occupe, que son égalité commensurable avec la longueur des intestins. L'opinion de Gabucinus, rapportée par Seinnert, ne prouve rien de plus, puisque la mucosité épaisse & roulée en forme de tube rempli de vers cucurbitains, ce qui, selon lui, constitue le *tænia*, ne suppose qu'une égalité de longueur avec les intestins dont elle a été détachée. Le *tota completentem intestina* ne signifie donc autre chose, sinon



que cette tunique, ou enveloppe muqueuse ; s'est formée de l'enduit qui tapisse toute l'étendue de la cavité intestinale. Quant aux passages de Galien & de Hollier, je ne diffimulerai pas qu'ils paroissent plus favorables à votre prétention. Je me bornerai à répondre que ce ne sont tout au plus que des faits rares & extraordinaires qui ne peuvent tirer à conséquence, & qui n'empêchent pas de pouvoir généralement dire que les gros intestins sont le siège ordinaire de ces vers ; aussi l'*aliquandò* qu'emploie Hollier, marque bien que cela n'arrive que quelquefois, & même assez rarement, puisque ce fait curieux mérite une observation particulière. Il est inutile de s'arrêter aux citations prises de M. Van-Swieten, puisqu'il n'y est question que de vers trouvés dans les chiens & les souris ; car vous ne nierez pas, je crois, que la configuration, la position & l'arrangement des parties internes des brutes sont souvent bien différentes de celles de l'homme. C'est aux naturalistes, à un M. de Buffon ou d'Aubenton, qu'il faudroit avoir recours, pour rendre raison de cette singularité. En attendant, ne pourroit-on point en chercher la cause dans la seule position horizontale du corps de ces quadrupedes ? Quoi qu'il en soit, venons à votre observation particulière. On y voit un malade de fièvre putride-vermineuse, mort épuisé, &

en marasme, à l'ouverture du cadavre duquel on trouve dans le *duodenum*, proche le pylore, un ver *tania*, roulé en peloton, de plusieurs aunes de long. En conclurez-vous, Monsieur, que, dans l'état de santé, ce lieu étoit la place naturelle qu'il occupoit ? Ne peut-on pas, avec une vraisemblance qui approche de la certitude, attribuer ce déplacement ou cette remontée du ver, soit à l'agitation spontanée ou convulsive de ce reptile, soit aux spasmes des intestins, si ordinaires aux agonisans ? Dirait-on que les gros excréments se forment & ont leur séjour ordinaire dans les intestins grêles, pour les avoir quelquefois observés remonter & sortir par la bouche ? Votre observation, aussi-bien que les précédentes, ne sont donc que des histoires de phénomènes rares & si extraordinaires, que les auteurs qui les rapportent, les donnent comme des faits merveilleux & dignes d'être transmis à la postérité. Elles ne peuvent donc rien contre le sentiment presque général, que le siège ordinaire du *tania* est constamment dans les gros intestins, & ne portent aucune atteinte à ce que j'en ai inféré dans mon observation.

La *sécurité presque entière*, dont vous me taxez sur la présence de ce ver, ne consiste pas à rester les bras croisés auprès d'un malade ; à flater sa paresse ou sa répugnance

pour les remèdes ; à le rassurer contre tout péril. La saburre seule, quand il n'y auroit pas de ver à craindre , seroit bien suffisante pour engager un médecin attentif à ne pas s'endormir sur ses suites. Ce que j'en ai dit dans mon observation , n'auroit pas dû , je crois , m'attirer ce reproche. Mais elle consiste , Monsieur, cette sécurité prétendue , à ne pas s'alarmer ni se déconcerter par l'idée gigantesque d'un monstre , d'un hydre terrible , & presque indomptable : elle consiste à inspirer la confiance aux malades ; à les rassurer contre le préjugé du vulgaire , dont ils auroient pu être frappés ; à leur cacher même , s'il se peut , jusqu'au nom de ce reptile , devenu si formidable : elle consiste encore à ne pas veiller sur la cure , ni chercher des recettes magistrales , ou de prétendus spécifiques ; à ne pas faire un vain triomphe , pour avoir réussi à exterminer ce monstre , comme si , par-là , l'on eût mérité les honneurs d'Hercule. Mais que voulez-vous dire par cette réflexion : « Que toute cause » qui peut exciter des nausées , des vomissemens , des constipations , des syncopes , » des épilepsies , la maigreur , la foiblesse , &c ; » qui même peut mener à la mort , mérite » toute notre attention ? » Assurément une cause quelconque , capable de produire au moins quelques-uns de ces effets , peut être mise au rang des plus graves. Mais est-ce

que vous voudriez insinuer par-là , ou que j'aie nié cette vérité, ou que , reconnoissant le *tænia* pour une cause légitime de ces fâcheux accidens , j'aie conseillé de les mépriser & de n'y faire aucune attention ? Un peu plus d'équité , Monsieur ; & , par une lecture moins préoccupée de mon observation ; j'espère que vous reconnoîtrez que c'est aux seuls vers lombricaux que j'y attribue tous ces symptômes , & non au *tænia* , par les raisons que j'en ai données. Seroit-ce donc que le malade , dont vous donnez l'observation , fût exposé à la plûpart de ces symptômes ? Vous n'en dites rien. Mais , quand cela seroit , ne voyez-vous pas que ce seroit les lombricaux qui se trouvoient compliqués avec le *tænia* , qu'on devroit reconnoître pour les seuls acteurs de toute la scène ? J'en dirai tout autant de l'observation du mois d'Août , ou plutôt Juillet 1765 ; car quelle aveugle partialité vous fait toujours charger l'innocent *tænia* du crime des lombricaux ? Rendez-lui plus de justice , & du moins imitez la modération de Sennert qui , tout prévenu qu'il étoit contre lui , est pourtant assez équitable pour lui rendre ce témoignage au même chapitre que vous citez : *Non verò ità facilè iis qui lato lumbrico laborant, accidit epilepsia , deliria , vigilia , febres ardentes & acutæ , &c. nisi præter latam teretes forsan accesserint.*

*Est enim latus lumbricus ignavior quasi ,  
intestinisque adhærescit , nec ut teretes facile  
de loco moventur.*

Comme c'est ici probablement la dernière occasion que j'aurai de revenir sur cette matière, vous voudrez bien me permettre d'insérer deux mots de réponse à une observation qui parut, il y a quelque tems, dans le Journal. L'auteur y badine poliment sur le signe pathognomonique du *tania*, que, d'après Hippocrate, Aristote & les auteurs subséquens, j'ai fait consister dans l'éjection des vers cucurbitains. Je conviens qu'à parler strictement, ce signe est plutôt propre, que caractéristique, puisqu'absolument il peut se rencontrer sans la présence du *tania*, quoique ce ver en soit ordinairement accompagné; &, pour que cela se trouve ainsi, il paroît suffire que les cucurbitains foibles, malades ou agacés par un aliment ingrat, des sucus disproportionnés à leur accroissement, ou inquiétés par les remèdes, n'aient pas la force de s'accoupler, ou soient obligés de se désunir, & par-là forcés de sortir, ainsi isolés, les uns des autres. C'est-là probablement l'état où les trouva Gabucinus; & il y a bien de l'apparence que, dans cette gaine muqueuse, où il les vit arrangés, ils méditoient un nouvel accouplement, puisqu'il y en avoit déjà quelques-uns d'accrochés ensemble; du moins la liqueur mucila-

gineuse, qui réussit à Vallisnieri, pour les rapprocher & les faire se rejoindre, appuie fortement cette conjecture. Mais, comme de pareils faits sont rares, & que ces petits vers ont un instinct qui les porte presque inmanquablement à s'accoupler, il n'arrive aussi presque jamais qu'on soit trompé dans le diagnostic du *tænia*, à l'inspection seule de pareilles déjections. Sans citer une foule d'auteurs qui donnent ce signe pour caractéristique, voici les passages d'Hippocrate & d'Aristote, sur la foi desquels j'ai fondé ce diagnostic : *Qui enim latum lumbricum habet, is quale quid cucumeris semen subinde cum stercore per alvum egerit.* HIPPOCR. de Morbis, lib. 4. *Et velut cucumeris semen excidit, plerumque etiam major.* Ibid. *Hæc verò habet indicia, ex alvo subinde quale cucumeris semen egerit.* Ibid. *Latus verò vermis solo intestino adnascitur, & egerit simile quid cucumeris semini, quo signo medici ipso laborantes discernunt.* ARISTOT. *Histor. animal.* l. 5, c. xix. J'ajouterais encore un mot au sujet de la prétendue tête que quelques-uns assurent avoir observée au *tænia*, quoiqu'ils soient tous si peu d'accord ensemble sur sa figure, sa grandeur & sur la place qu'elle y occupe, que cette seule diversité en détruit toute la réalité : on prouveroit une infinité d'espèces de ce ver ; ce qui passe toute vraisemblance.

J'en ai vu un auquel je crus d'abord reconnoître une tête par la conformité apparente d'une des extrémités du ver qui finissoit en s'élargissant brusquement, par deux ou trois cucurbitains de la grande taille. Mais, comme j'en ai observé ensuite d'autres assez irrégulièrement formés & entrecoupés d'espaces en forme d'isthmes, & composés de cucurbitains, tantôt petits, & tantôt plus grands, je crois pouvoir expliquer cette bizarrerie par la réunion fortuite de différentes pièces de ce ver, qui, après s'être désunies, se renouent ensemble au hasard, & sans égard à la convenance de grandeur entr'elles. Ainsi deux ou trois vers du milieu de cette chaîne vermineuse, qui doivent être les plus grands, à moins qu'ils n'aient été dérangés, venant à être désunis par une cause quelconque, peuvent se trouver à portée de s'abouter avec une des extrémités, qui finit en pointe, laquelle, ainsi surmontée de ces deux grands vers, peut représenter, en quelque sorte, une tête, & en imposer à ceux qui ne s'arrêtent qu'à la figure extérieure.

Je reviens à vous, Monsieur, & je vous demande : Quand même vous auriez démontré que le ver solitaire occupe indistinctement les intestins grêles aussi-bien que les gros; que toute la capacité de ce canal, tant supérieure qu'inférieure, est son séjour

& son siège ; qu'en prétendant le contraire, j'aurois, en cela, avancé un système faux, ou, si vous voulez, un paradoxe, croyez-vous que mon observation y perdit un grand avantage ? En seroit-il moins vrai que le *tania* est infiniment inférieur aux lombricaux en force, en activité, en organes, &c. & que, quelque lieu qu'il occupe, fût-ce les intestins grêles, ou l'estomac même, il ne pourra jamais causer des symptômes si terribles & si funestes que ceux qu'on observe souvent être produits par les lombricaux ? Et par-là, vous voyez que j'ai atteint à mon but, & que la tâche que je m'étois proposée dans mon observation, se trouve remplie.

J'applaudis au zèle qui vous anime de vouloir prémunir contre l'erreur ceux « qui, » sans plus ample examen, ajoûteroient une » foi aveugle à mon observation. » Une vérité est toujours précieuse, quelque peu importante qu'en soit la découverte. Mais, Monsieur, dans une question problématique, sur laquelle les auteurs se trouveroient partagés, pourroit-on faire un crime à quelqu'un de se décider pour l'une plutôt que pour l'autre ? Je dis plus : quand presque tous sont réunis dans un même sentiment, & qu'il ne se trouve que des faits rares & extraordinaires du contraire, peut-on traiter d'*erreur* le sentiment général ? En tout cas, si c'étoit une erreur décidée, à quoi bon



me prendre à partie, & vouloir me rendre seul responsable d'une doctrine ancienne & commune, comme si c'étoit une hétérodoxie que j'eusse voulu introduire en médecine ? En vérité, je ne sçais, mais je croirois avoir quelque sujet de me plaindre de votre procédé, si ce n'étoit d'ailleurs, qu'il me fournit l'occasion de prémunir, à mon tour, le public contre les fâcheuses conséquences qu'il pourroit tirer de votre observation ; car, en vous inscrivant ainsi en faux contre la mienne, qu'en pourroit-il naturellement conclure ? Rien moins, à ce que je crois, sinon que ce que j'ai voulu établir & prouver dans mon observation, est combattu, terrassé & pulvérisé par la vôtre ; que, par conséquent, les effets du *tania* sont toujours formidables, sa cure épineuse & suspecte. Et voilà, Monsieur, le vulgaire entretenu & fondé dans sa terreur panique ; voilà les malades effrayés, les médecins déconcertés & chancelans sur le pronostic, la cure & l'efficacité des remèdes. Qu'on juge, après cela, laquelle des deux opinions est la plus avantageuse au public. Mais non, Monsieur, le dogme que j'y professe, n'est pas le mien propre ; il est ancien ; il est général, &, par conséquent, orthodoxe. Vous ne trouverez, dans toute mon observation, rien du mien, que quelques raisonnemens physiques sur la formation de ce ver, sa

structure symmétrique & organique, & quelques observations en petit nombre. Tout le reste est pris d'auteurs respectables, & d'une réputation bien méritée. Que le *tania* ne soit qu'une chaîne de cucurbitains enchassés les uns dans les autres, j'ai pour garans de ce fait Lommius, Puerarius, Vallisnieri & feu M. Astruc. Que son siége soit dans les gros intestins plutôt que dans les grêles, je ne suis, en cela, que le sentiment de Lommius, Valletius, Guyon de la Nauche, &c. Ainsi, Monsieur, voilà vos adversaires, voilà ceux que vous deviez combattre, & ne vous en prendre pas à moi seul qui ne suis que leur humble disciple, bien loin de me donner pour un hérésiarque, un chef de novateurs.

Si vous me taxiez encore d'erreur ou de témérité en ce que, contre le sentiment de bien des auteurs, je n'envisage pas de péril bien alarmant, ni de symptômes bien fâcheux de la part de ce ver, j'ai à vous répondre à cela, que, sans demander qu'on fasse cas de mes observations particulières, quoiqu'assez nombreuses, qui ne m'ont jamais fait remarquer rien de si à craindre, j'espère que vous acquiescerez à l'autorité d'Hippocrate qui, au même livre que vous citez, assure que, quand on n'emploieroit aucun remède, ou qu'ils fussent insuffisans à expulser ce ver, il n'en arriveroit pourtant aucun

accident fâcheux ; & plus bas , qu'il ne cause point la mort , & qu'on le porte jusqu'à l'extrême vieillesse : *Et qui hoc animalculum habet , toto quidem tempore nihil horrendum accidit , . . . . Si igitur , ut convenit , curatus fuerit , convalescit ; si verò non curetur , suâ sponte foràs non prodit , mortem autem non infert , sed ad senectutem usque comitatur.* *Θάνατον μέντοι ἐκ ἐπάρχει , ἀλλὰ ζυγκαταγκέσκει.* Et remarquez , s'il vous plaît , que les tranchées , la sputation fréquente , l'amaigrissement , & même la privation de la parole , *ἀναυδία* qu'il attribue à la présence de ce reptile , ne l'ont pas empêché de porter de lui un si doux pronostic ; ce qui est bien capable de vous rassurer contre les vapeurs alarmantes des des dames dont vous parlez ,

J'ai l'honneur d'être , &c.

## O B S E R V A T I O N

*Sur un Vertige vermineux ; par M. ROZIERE DE LACHASSAGNE , docteur de l'université de médecine de Montpellier , & médecin au Malzieu en Gévaudan.*

Le traitement des maladies doit varier , à raison des principes qui les produisent : c'est une vérité incontestable , & qu'il n'est

pas permis de révoquer en doute : de-là la nécessité de les distinguer en especes. Sydenham & Baglivi après lui , avoient senti toute l'utilité d'une pareille méthode, & les avantages qui en résulteroient pour l'avancement de l'art. Jusqu'ici les difficultés avoient rebuté tous les médecins. M. Boissier De Sauvages ne les a point dissimulées ; le desir de se rendre utile à ses concitoyens l'a soutenu dans cette entreprise pénible & dégoûtante. Enfin il a paru, depuis quelques années , cet ouvrage (a) que le public attendoit avec impatience , & qu'il a accueilli avec le dernier empressement. Les matieres y sont traitées avec une clarté , une précision , un sçavoir & une sagacité admirables ; & si l'auteur ne l'a point porté à sa perfection , c'est moins sa faute que celle de l'art : il reste encore de nouvelles especes à découvrir ; il en est d'autres qu'il faut perfectionner , les observateurs qui nous les ont laissées , ayant omis , par négligence ou autrement , les signes qui nous les font connoître. Je croirois donc manquer à mon devoir , si je dérobois au public la connoissance d'une nouvelle espece que le hazard m'a présentée , de laquelle du moins M. De Sauvages ne fait aucune mention. Heureux ! si , animés par mon exemple , les

(a) *Nosologia methodica.*

grands praticiens pouvoient fournir les matériaux qu'ils ont ramassés dans le cours d'une pratique longue & éclairée, pour mettre la dernière main à un édifice si heureusement commencé.

Une fille, âgée de quarante à quarante-cinq ans, d'un tempérament sec & bilieux ; fut attaquée d'un tournoyement de tête, le 26 Décembre dernier. Elle étoit à l'église ; lorsque ce mal la prit. Comme il n'étoit pas bien violent, elle voulut essayer de s'en aller seule : ce ne fut qu'avec des peines infinies, & après plusieurs chutes ; qu'elle arriva dans sa maison. On la mit d'abord au lit, sans s'inquiéter beaucoup de ce vertige. Ses parens s'imaginèrent qu'il se dissiperoit de lui-même, & sans remèdes. Cette façon de penser s'accordoit assez avec celle de la malade : on se persuade aisément ce qu'on desire. Le tems duquel ils attendoient la guérison, leur fit appercevoir leur erreur & la frivolité de leur espoir. Le mal, loin de diminuer, prit de nouveaux accroissemens. La vue, qui s'étoit conservée saine jusqu'alors, commença à se troubler. La malade ne voyoit plus les objets qu'à travers un nuage épais. Tel étoit l'état dans lequel je la trouvai, sur la fin du troisième jour. Mon premier soin fut de lui demander ce qu'elle regardoit comme le principe de cette maladie. L'impuissance où elle fut de répondre à ma

ma

ma question, m'obligea de me tourner entièrement du côté des symptômes, & de les examiner avec l'attention la plus scrupuleuse. Son pouls étoit naturel, à un peu de fréquence près; la langue très-belle, l'appétit aussi bon que lorsqu'elle étoit en santé. Il n'y a que ce tournoyement de tête qui m'incommode, me disoit-elle: si vous pouviez le faire disparaître, je me levérois dans l'instant même; car je me sens assez de force pour marcher. Pendant qu'elle me tenoit ce propos, je m'aperçus qu'elle portoit le doigt aux narines. Interrogée si elles lui demangeoient, elle me répondit qu'oui, & que cette demangeaison avoit commencé avec le mal, & se soutenoit avec lui. Ce premier signe me fit soupçonner des vers dans les premières voies: mon soupçon fut bientôt converti en certitude, lorsque j'eus appris de sa bouche, qu'elle avoit, de tems en tems, des rapports aigrés, & des feux passagers qui lui montoient au visage. La couleur grisâtre de ses excréments que je demandai à voir, & qu'on avoit heureusement gardés, acheva de me confirmer dans cette opinion. Il étoit trop tard pour pouvoir rien entreprendre: je me retirai, en recommandant aux parens de ne lui donner qu'un bouillon: le lendemain, je la fis purger avec une infusion de quatre drachmes de séné dans une décoction de

tamarins ; elle rendit deux gros vers par la bouche. Cette évacuation fut suivie d'un soulagement soudain ; cependant il restoit encore un peu de vertige que l'infusion seule de séné , réitérée le jour suivant , dissipa entièrement , en faisant sortir un troisième ver par les selles.

---

## M É M O I R E

*Sur les Effets de la Vapeur du Charbon ;  
par M. NACHET , maître en chirurgie  
à Laon , ancien chirurgien des gardes du  
corps du roi , de la compagnie de Charôt.*

Le 7 Janvier 1767 , vers les huit heures du matin , je fus appelé chez M. De Loches , brigadier des gardes du corps du roi , de la compagnie de Beauveau , avec M. Gaigniere , mon confrere , pour y voir deux de ses domestiques qui étoient à toute extrémité. Ces deux infortunés , pour se garantir du froid pendant la nuit , avoient porté , dans un petit cabinet bien clos , & sans cheminée , nouvellement bâti avec de la chaux , un foyer de braise de feu & de braise de boulanger ; le tout très-ardent & bien allumé , vers le minuit , & s'étoient couchés dans le même cabinet & dans le même lit.

L'on avoit déjà sorti un de ces malades

du cabinet , lorsque nous arrivâmes ; & celui-là se trouvoit moins malade que celui qui y restoit pour lors.

Nous y trouvâmes le nommé *Jean-Louis Lecat* encore dans son lit , ayant à peu de distance le foyer encore ardent. Il étoit dans un état de stupeur & d'imbécillité , sans connoissance & sans sentiment , tout souillé des alimens qu'il avoit rendus , mêlés de matieres bilieuses : son poulx étoit si petit & si lent , qu'à peine on pouvoit le sentir ; le visage bouffi , & d'un rouge-brun ; les yeux fixes & gonflés ; les vaisseaux de la conjonctive très-engorgés : la poitrine n'étoit pas en meilleur état ; la respiration étoit gênée & entrecoupée ; il avoit un râlement causé par les matieres visqueuses dont la bouche & la trachée-artère étoient remplies ; les extrémités étoient froides , & le corps si roide , qu'il étoit impossible de lui faire faire aucun mouvement.

Nous portâmes notre diagnostic au premier coup d'œil , & jugeâmes que tous les accidens qui existoient , dépendoient de la raréfaction des liquides , du défaut de l'air qui n'avoit pas été renouvelé , de l'atonie des solides , qui avoit supprimé totalement la transpiration.

Les indications qui se présentoient , étoient , 1<sup>o</sup> de changer les malades d'air , 2<sup>o</sup> de diminuer la raréfaction , 3<sup>o</sup> de rendre aux solides



leur action : pour les remplir , nous for-  
 tîmes le malade de sa fournaise , & le fîmes  
 transporter dans la cuisine , où il fut mis sur  
 un matelas légèrement couvert , vis-à-vis  
 d'une grande fenêtre ouverte , exposée au  
 nord : un quart d'heure après , guidés par  
 le gonflement des yeux , l'inflammation de  
 la conjonctive , & appuyés sur l'Aphorisme  
 de Celse : *Nil aquè prodest capiti atque  
 aqua frigida* , nous lui appliquâmes de con-  
 cert sur la tête , la poitrine & l'*abdomen* des  
 serviettes trempées dans l'eau à la glace ,  
 que nous renouvelions à chaque instant ,  
 afin d'assouplir les solides , & de condenser  
 les liquides : nous fîmes faire des frictions  
 avec une brosse à cirer le parquet , sur les  
 lombes , sur les fesses & autres extrémités ,  
 tant supérieures qu'inférieures. Chaque fois  
 que l'on renouvelloit les serviettes toujours  
 trempées dans l'eau à la glace , il sortoit  
 de toutes les parties du corps une fumée  
 brûlante ; comme les remèdes externes ne  
 suffisoient pas pour rétablir la circulation  
 dans les parties qui n'étoient pas exposées à  
 leur action , nous fîmes avaler au malade ,  
 sur les onze heures du matin , l'esprit volatil  
 de sel ammoniac , & la liqueur minérale  
 anodine d'Hoffman , à la faveur d'une dent  
 qui lui manquoit ; ( car il ne nous étoit pas  
 possible de lui faire desserrer les dents , tant  
 les muscles de la mâchoire étoient érétilés ,

& en spasme.) Le malade , après avoir avalé quelques gouttes de la potion , rendit beaucoup de matieres visqueuses , & eut quelques mouvemens convulsifs qui nous firent tout espérer ; on répéta encore , au bout de cinq à six minutes , la même liqueur , lorsque , vers midi & demi , le malade commença à se plaindre : alors on lui fit respirer l'esprit volatil de sel ammoniac qui produisit encore quelques mouvemens , & fit prononcer quelques sons mal articulés ; le pouls se ranima ; la respiration devint plus libre : nous regardâmes dès-lors le malade comme hors de danger. Jusqu'alors les remèdes que nous avions employés , n'avoient pas agi sur les secondes voies qui probablement étoient gorgées d'humeurs produites par l'indigestion , & dans un état d'inertie , vu leur foiblesse & leur peu de ressort ; en conséquence , nous prîmes le parti d'administrer un lavement âcre , fait avec le séné , la coloquinte & le miel mercuriel ; l'effet répondit à notre attente ; & , à la suite de l'évacuation considérable qu'il amena , le malade recouvra la connoissance , & commença à nommer les personnes qui lui étoient connues : les frissons & le tremblement de toutes les parties du corps , qui suivirent immédiatement , nous annoncèrent que les solides commençoient à agir sur les fluides ; il étoit pour lors trois heures ; & l'eau à la

glace avoit été employée jusqu'à cette heure : alors nous jugeâmes à propos de ne plus l'employer ; & nous fîmes coucher le malade , après l'avoir changé de linge. Toutes les fonctions se rétablirent ; & nous le mîmes à l'usage de la limonade , sur chaque pinte de laquelle on ajoûtoit un verre de vin de Bourgogne blanc ; malgré le mieux , le malade n'avoit encore que des idées confuses qui annonçoient que , si l'engorgement du cerveau n'étoit plus si considérable , il en restoit encore assez pour gêner la circulation dans cette partie. L'indication étoit de dégorgier ce viscere ; en conséquence , nous passâmes à la saignée du pied , qui ramena une entière connoissance , & dissipa tout le nuage : alors le malade reprit tous ses sens : il ne lui restoit plus qu'une douleur sourde vers la partie de l'occiput , qui se dissipa dans la journée du 8 ; nous le mîmes aux bouillons de veau , & à la limonade , & lui fîmes donner deux lavemens ; vers le milieu du jour , on lui fit prendre le grand air ; le lendemain , l'appétit se fit sentir ; & le malade prit une panade ; & les boissons furent toujours continuées ; le 10 , il fut tout-à-fait rétabli , & en état de se remettre à la vie commune.

Le second , nommé *Jean-Baptiste Monpetit* , qui étoit sorti du cabinet avant notre arrivée , & que l'on avoit mis dans un fau-

teuil à la même fenêtre vis-à-vis le nord , n'étoit pas dans le même état , quoiqu'ayant demeuré aussi long-tems que l'autre dans la fournaise : il est d'un tempérament beaucoup plus robuste , a la fibre très-forte , tandis que le premier l'a très-molle ; ce qui avoit donné lieu chez lui à une grande raréfaction & à l'inertie totale des solides. Ce garçon étoit précisément dans le second état ; il avoit vomî , ainsi que son compagnon ; ses idées étoient très-confuses ; il avoit la vue fixe , & la conjonctive engorgée , la respiration tant soit peu gênée ; son pouls lent & dur ; il rendoit dans l'expiration beaucoup plus d'air qu'il n'en recevoit par l'inspiration ; il lui survint un tremblement de toutes les parties du corps , aussi-tôt qu'il fut exposé à l'air ; quoique son état nous parût moins dangereux que celui de son compagnon , nous lui fîmes prendre la liqueur anodine minérale d'Hoffman , avec l'esprit volatil de sel ammoniac dans l'eau ; sur les trois heures après midi , il fut saigné du pied ; ce qui fit cesser les maux de tête ; & la connoissance revint parfaite : on lui fit prendre le même lavement piquant & purgatif qu'au premier ; le même régime fut observé comme à son compagnon : au bout de quatre jours , il fut guéri.



## R É P O N S E

*A la Lettre de M. SCHERER, maître en chirurgie à Saint-Germain en Laye, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

MONSIEUR,

J'ai lu, dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser au sujet de mon Observation insérée dans celui du mois de Juillet de la même année. J'ai été très-flaté, Monsieur, qu'une personne de votre mérite ait trouvé mes foibles productions assez dignes d'attention pour l'engager d'y ajouter ses propres réflexions. Malgré la reconnoissance que je crois devoir à tant de politesse de votre part, & l'estime particulière que je fais de vos talens, je ne puis me dispenser cependant de répondre à vos observations; car, quelque bonne envie que j'aie de me soumettre à vos conseils, j'oserai cependant vous avouer que je crois être fondé à ne pas adopter entièrement votre façon de penser dans la maladie dont il s'agit.

C'est me croire trop peu exercé dans le cathétérisme, que d'imaginer qu'après avoir sondé un homme, toutes les vingt-quatre heures, pendant quatre jours, sans aucune résistance, j'aie augmenté l'inflammation primitive (a) du col de la vessie, qui peut-être n'existoit pas, & causé, dans cette partie, l'ulcère qui a produit le pus dont j'ai fait mention (b). Je ne manquerai point d'exemples pour vous prouver que les inflammations des parties d'un tissu aussi serré que le col de la vessie, suppurent très-difficilement; que leur suppuration, lorsqu'elle arrive, est peu abondante; mais je ne veux d'autre preuve, pour vous démontrer dans tout son jour cette vérité, que ce que vous

(a) Quoiqué j'aie sondé le malade jusqu'au 13 Septembre, il n'y a cependant eu, selon vous, que les quatre premiers jours d'usage de la sonde, qui aient augmenté l'inflammation du col de la vessie, & causé l'ulcère, puisqu'à son arrivée à l'hôpital, qui étoit le cinquième jour depuis que j'avois été appelé, j'essayai de lui mettre une algalie en S qu'il ne put jamais souffrir, comme font un grand nombre de malades attaqués de rétention d'urine.

(b) J'avois supposé le col de la vessie, engoué par une matière fébrile; car je n'osois pas assurer son inflammation. Mais, en supposant qu'il eût été enflammé, comme vous le prétendez, est-ce qu'au bout de vingt jours, cette maladie devoit être considérée comme dans son premier tems?

rapportez vous-même, lorsque vous dites que le *trigone de la vessie n'est point d'une nature à entretenir la suppuration* ; avec la structure qu'en donne le célèbre M. *Licutaud* dans la nouvelle édition de son Anatomie, pag. 279. Cette partie, dit ce sçavant anatomiste, en parlant du *trigone*, est, dans l'un & l'autre sexe, fort apparente, & ses usages la rendent très-importante : elle est composée de la même substance que la luelle & le col de la vessie, dont elle est une continuité. Cette description tirée de la nature même, est précise ; & , avec votre premier aveu, elle vous force de convenir que vous vous êtes trompé sur ces especes d'ulceres & leur suppuration, & que, par conséquent, c'est un ulcere de la vessie de l'espece que j'ai décrite, sans lui déterminer de place dans cet organe, que j'ai guéri, & non un ulcere de son col, que j'avois causé par l'introduction réitérée de la sonde, comme vous le prétendez.

Je suis aussi très-éloigné de croire qu'il faut laisser la sonde à nos malades, lorsque le col de la vessie est fort enflammé. Je regarde, dans pareilles circonstances, la présence d'une sonde comme aussi dangereuse dans cette partie, que celle de la cannulle du trois-quart qu'on y laisse, lorsqu'on fait la ponction au *périné* ; & , pour appuyer

mon sentiment, permettez que je rapporte celui d'un célèbre auteur de nos jours (a) : *Or la maladie qui produit la rétention, étant une inflammation de ces parties, (c'est-à-dire du col de la vessie,) avec une grande disposition à la gangrene, la violence que leur fait l'opération, & beaucoup plus l'irritation & la compression que leur cause la cannulle qu'on y laisse, ne sçauroit manquer d'augmenter souvent cette disposition, & de produire un événement funeste.* N'auriez-vous pas, Monsieur, effuyé la prédiction de ce grand chirurgien dans la dame *Ballé* qui fait le sujet de votre seconde observation, pour lui avoir laissé la sonde dans la vessie ? Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai que la présence de la cannulle a beaucoup causé d'accidens dans la ponction au *périné* ; l'abandon que tous les célèbres chirurgiens ont fait de cette opération, pour la faire au-dessus des os pubis, en est une preuve complete ; & j'espère qu'après tant d'autorités, vous cesserez de dire *qu'il faut laisser la sonde à nos malades, lorsque le col de la vessie est fort enflammé.*

Je suis fâché, Monsieur, du peu de conformité qui se trouve entre vos sentimens & les miens ; mais, convaincu que nous cher-

(a) M. SHARP, Recherches critiques sur l'état présent de la chirurgie, pag. 151,



chons l'un & l'autre la vérité de bonne foi ; je ne crains pas de vous exposer les raisons qui m'empêchent de souscrire à la doctrine que vous avez entrepris d'établir : c'est ce même motif qui m'engage à faire quelques remarques sur une de vos observations.

En rapportant le cas du nommé *Auger*, (qui fait le sujet de la troisième observation,) vous dites *que le ventre étoit si extraordinairement tendu par le volume de la vessie, que vous crûtes que celle-ci étoit déchirée, & l'urine épanchée dans la capacité.* Le changement qui se passe dans une tumeur, lorsque l'abcès est formé, auroit dû vous faire voir que le défaut de volume de la vessie, (sans écoulement d'urine,) l'affaïssement du ventre & la cessation des douleurs, sont les signes les plus certains de la rupture de cet organe, & de l'épanchement de la liqueur qu'elle contient ; comme la mollesse de la tumeur, sa flétrissure & le défaut de pulsations sont les signes qui se rencontrent le plus ordinairement dans l'abcès formé qui n'a qu'un seul foyer, & qui ne se trouve pas sous de fortes aponévroses, ou dans une des trois principales cavités.

Mais ce qui vous fit davantage craindre ce triste événement, c'est que le malade vous dit avoir senti un craquement douloureux vers la région ombilicale, qui venoit de la dilatation de l'ouraque. Cette idée, Mon-

fleur, auroit été appuyée, au commencement de ce siècle, par des hommes illustres (a); mais, dans le tems où nous sommes, malgré le respect qu'on a pour la mémoire de ces grands hommes, on ne croit pas cette production pyramidale plus propre à faire la fonction du canal, que ce qu'on a appelé autrefois *vaisseaux déférens* chez les femmes (b). Les observations de l'urine rendue par le nombril, ne prouvent rien de plus à votre avantage, quoiqu'aussi-bien certifiées: ce seroit ici le cas d'en rapporter un exemple dont j'ai été témoin; mais je la réserve pour une autre fois, dès que mes autorités sont plus que suffisantes (c) pour vous prouver que la tension du ventre par le volume de la vessie ne devoit pas vous faire craindre un épanchement d'urine dans cette capacité, causé par la dilatation de l'ouraque, ou le déchirement de la vessie.

Vous m'avouez que vous fûtes *fort embarrassé dans cette circonstance*, (dans la crainte d'un épanchement urinaire: ) vous

(a) M. LITTRE, Mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1701; & M. HALE, dans les Transactions philosophiques de la même année.

(b) M. WINSLOW, Exposition anatomique in-4<sup>o</sup>, pag. 576, n. 606.

(c) L'ANATOMIE d'HEISTER, avec des Essais de physique, &c. nouvelle édition, trois volumes in-12, tom. j, page 497.

*ne sçaviez si vous deviez commencer par la paracenthèse au bas-ventre, ou par sonder votre malade : ce qui vous fit tenter l'introduction de l'algalie, c'est que les urines sembloient sortir par regorgement, & que vous ne sentiez aucune fluctuation au bas-ventre.* Quoique je ne sçache point d'exemple de paracenthèse faite à la suite d'un épanchement d'urine, je crois qu'il seroit convenable de ne pas attendre qu'il y en eût autant d'épanchée, qu'on attend qu'il y ait d'eau, pour faire cette opération. Mais ce qui me paroît difficile à concevoir, c'est qu'un tel épanchement, par la cause que vous lui supposez, puisse se faire reconnoître, dans l'instant, par la fluctuation. Dans le Journal de Médecine du mois de Novembre 1765, j'ai démontré qu'il est impossible de retirer toute l'eau des hydropiques, en faisant la ponction au lieu d'élection; & je suis très-persuadé que l'urine qui s'épancheroit alors, n'évaluerait pas le volume d'eau qui reste après l'opération faite; & auparavant qu'il y en eût une suffisante quantité pour produire l'ondulation, les viscères tomberoient dans une mortification qu'y produiroit la première épanchée; & de-là, je crois pouvoir avancer que la paracenthèse ne (a) peut

(a) Dans votre Note, à la pag. 542, vous dites *que l'escarre gangreneuse, plus ou moins grande de la vessie, qui se détache par la suppuration, permet*

jamais se faire dans les circonstances où étoit votre malade.

Mes remarques, Monsieur, ne se borneroient point à celles-ci, si j'étois aussi scrupuleux à relever toutes les inattentions qui vous sont échappées dans votre Lettre, que vous l'avez été à me prouver mon peu d'expérience. Mais, comme le Journal de Médecine ne se prend que par des personnes mieux en état que nous de juger de la valeur de vos réflexions, je n'entrerai point dans d'autres discussions théoriques, ni dans l'examen de plusieurs points de mon observation, que vous n'avez pas toujours entendus comme je l'aurois souhaité, mais dont vous avez fait usage dans votre Lettre, sans daigner me (a) nommer, espérant que

*à l'urine de s'infiltrer dans le tissu cellulaire du petit bassin, pour y former des clapiers & des sinuosités, qui entretiennent une suppuration intarissable. Ces clapiers, ou sinus, ne se sont formés que par l'inflammation de ces mêmes parties, causée par la mauvaise nature de l'urine épanchée. Mais si des parties telles que celles du petit bassin, en s'enflammant, dans pareil cas, causent des maladies insurmontables à l'art, que n'en fera-t-il point de celles du bas-ventre, lorsque le même accident y arrivera, c'est-à-dire l'épanchement de l'urine?*

(a) Dans votre première Note, pag. 540, vous prétendez que les eaux de l'abbaye d'Abbecourt, à deux lieues de Saint-Germain en Laye, ont la vertu de déterger & de redonner du ressort aux fibres de la vessie, comme celles de Barèges; &

ceux qui auront assez de complaisance pour lire l'un & l'autre, reconnoîtront bientôt ce qui est propre à chacun, & celui qui de nous deux y aura le plus de droit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## OBSERVATION

*Sur une Plaie pénétrante dans la cavité du ventre inférieur, avec solution de continuité en deux endroits à l'intestin colon, par un coup de couteau; par M. LAFFEY fils, élève en chirurgie, à Vésoul en Franche-Comté.*

L'an 1763, le 27 Septembre, le nommé *François Reuchet*, vigneron du village de *Frautey*, éloigné de cette ville d'un quart de lieue, reçut un coup de couteau dans la région lombaire gauche : ses parens, effrayés

*que M. Yvon, très-habile médecin, les a ordonnées à M. le président de Voisins qui en a été guéri. Je ne doute point que ces eaux n'ayent cette vertu, puisque M. Yvon les a jugées utiles dans pareil cas : je n'ai cependant pas dit que les eaux de Barèges avoient cette même propriété, puisque j'ai attribué la guérison de cet ulcère plutôt à la nature, qu'à ces injections, en disant que toute autre liqueur un peu vulnérable auroit fait aussi bien; & c'est ce que vous avez fait au malade qui fait le sujet de votre dernière observation.*

de

de ce fâcheux accident , n'eurent rien de plus pressant que de venir avertir mon pere , maître en chirurgie en cette ville , pour lui donner les secours nécessaires : il s'y transporta avec son élève , le plus promptement qu'il lui fut possible , à neuf heures du soir. L'état du malade étoit des plus sinistres : une sueur froide couvroit toute l'habitude du corps ; le pouls étoit intermittent ; la face hippocratique : tous ces symptomes ne pouvoient faire porter qu'un fâcheux pronostic.

Une grande partie des intestins étoit hors de l'*abdomen* ; les viscères étoient fort enflammés. Mon pere fit tiédir aussi-tôt du vin rouge , & en laya tout ce qui étoit dehors : l'ouverture des tégumens étoit trop petite pour pouvoir en faire la réduction : il fit une dilatation convenable , & travailla à les réduire ; il s'aperçut que le colon étoit ouvert en deux endroits , à sa partie moyenne , & quatre doigts au-dessus de cette premiere ouverture. En examinant ces plaies , il se présenta à leurs orifices , outre une bonne quantité de matieres fécales , des vers lombricieux , au nombre de huit : après les avoir extraits , il fit la future du pelletier qui se pratique en pareil cas ; réduisit les intestins dans leur état naturel ; & fit la gastrophie , je veux dire la future des tégumens ; se contenta de poser sur la plaie des com-

presses imbibées de vin tiède, & fit le bandage usité en pareil cas. Ces opérations faites, il s'en retourna chez lui à trois heures du matin : le 28, il s'en retourna voir son malade; quoique l'inflammation du bas-ventre fût fort considérable, les symptômes étoient moins fâcheux; le pouls étoit plus agité; le malade, quoiqu'avec peine, prononçoit quelques mots; ce qu'il n'avoit pu faire la veille. Il le fit saigner aussi-tôt, substitua au vin chaud un mélange des huiles d'*hypericum*, rosat, & d'eau vulnéraire, dont il se servit pour faire des embrocations sur tout l'*abdomen*; imbiba ses plumasseaux de la même mixtion, posa une flanelle imbibée d'une décoction émolliente, sur toute la capacité du bas-ventre, & fit le bandage ordinaire.

Le régime étoit des plus exacts, & la diète fort sévère: le malade prenoit pour toute nourriture du bouillon fait avec les pieds de veau, le jarret de bœuf, & un petit quartier de poule ou de coq. Sa tisane étoit composée avec les racines de chien-dent, grande consoude, & les raisins de Damas. Le même jour, il reçut un lavement émollient qui ne produisit qu'un très-petit effet: à cinq heures du soir, il vomit beaucoup de matieres bilieuses, mêlées de matieres fécales; à six heures du même soir, il reçut un second lavement qui n'eut

pas plus d'effet que le premier : le troisieme fit rendre beaucoup d'excrémens ; les quatrieme , cinquieme & sixieme eurent même effet : les vomissemens continuerent pendant trois jours. Mon pere le mit à l'usage d'une potion cordiale , à prendre par cuillerée, d'heure en heure , outre cela , à l'usage d'une opiate composée avec le mastich , la conserve de roses , & une suffisante quantité de syrop de grande consoude : le malade en prenoit , matin & soir , de la grosseur d'une noix muscade : les lavemens , les fomentations , les embrocations firent bientôt disparaître l'inflammation de l'*abdomen* : les pansemens faits de la maniere que je l'ai dit , furent continués jusqu'à une parfaite cicatrice ; les symptomes disparurent ; le ventre exerça ses fonctions ; le malade enfin , dans trente-sept jours , par cette méthode , est parvenu à une cure radicale , & jouit maintenant d'une santé parfaite.

Cette observation est des plus succintes : j'ai rapporté mot à mot ce qui a été employé dans le traitement de la maladie ; je laisse aux lecteurs le soin de faire telles réflexions qu'ils trouveront convenir.





## OBSERVATION

*Sur l'Ouverture de la Carotide externe droite, à la suite d'un coup de couteau dans la partie latérale du col du même côté ; par M. CAESTRYCK, maître en chirurgie, lieutenant du premier chirurgien du roi, & aide-major de l'hôpital militaire de Thionville.*

Un coup de couteau, qu'avoit reçu dans la partie latérale droite du col, un nommé *Bolsinger*, manoeuvre de Kœnismacker, distant de Thionville de deux lieues, ayant ouvert la carotide externe du même côté, exigea ma présence dans ce village, pour donner des secours prompts & assurés à l'homme qui venoit d'être la triste victime du courroux de son beau-frere. Arrivé dans l'endroit avec toute la diligence que le cas requeroit, je trouvai le blessé sans connoissance, & très-affoibli. Cette situation, quoique fâcheuse, étoit cependant naturelle à mes yeux, après avoir effuyé une hémorragie, dont le produit, (suivant le récit exact du maître d'école,) étoit peu éloigné de quatre pots. L'on avoit, pendant mon absence, employé, quoiqu'avec peu de succès, toutes les ressources que

pouvoit dicter l'imagination intimidée de cet homme qui, outre l'éducation des enfans dont il est chargé, se mêle encore de saigner. Je préparai, sans beaucoup différer, une bande d'une longueur suffisante, pour me permettre plusieurs circulaires autour du col. Je ne perdis pas de vue la nécessité des compresses graduées; & je crus devoir mettre en usage l'agaric de chêne bien préparé, dont je m'étois muni. Je ne tardai pas à lever tout ce que l'on avoit opposé pour digue à l'impétuosité du sang qui, malgré la foiblesse du blessé, conservoit néanmoins, dans sa sortie, beaucoup de vitesse avec des battemens très-sensibles. Je soupçonnai d'abord la carotide externe ouverte; & mes conjectures ne tarderent pas, par la suite, à dégénérer en certitude. L'ouverture étoit deux fois comme une saignée, & si parfaitement parallèle à la peau, qu'il ne se fit aucun épanchement dans son tissu cellulaire. Pour me rendre maître de l'hémorragie, j'appliquai plusieurs morceaux d'agaric avec des compresses graduées; de façon à faire un point d'appui suffisamment élevé, pour éviter la compression trop forte autour du col; je crus parfaitement maintenir l'appareil par une bande d'une longueur & largeur convenable, en recommandant au maître d'école d'y appliquer sa main pendant quelques heures;

& comme le poulx étoit très-foible & petit ; je me vis dispensé de le saigner , & lui prescrivis une diète humectante. L'on me rendit compte , le lendemain , de sa situation ; & comme les choses étoient en bon état , je différai , par son extrême pauvreté , à le voir au quatrième jour où je défis & rappiquai l'appareil , sans déranger l'agaric , permettant pour lors l'usage modéré de légers alimens ; & , quatre autres jours après , j'eus la satisfaction de trouver la plaie parvenue à une parfaite cicatrice. Je recommandai néanmoins , pendant long-tems , comme chose très-essentielle , l'application de quelques compresses trempées dans du vin astringent , & soutenues par une bande. Le blessé fut , par degrés , rendu à ses forces ; & m'étant venu voir , je reconnus une petite tumeur anévrismale , occasionnée par l'usage trop tôt discontinué des précautions auxquelles je l'avois astreint. Je lui appliquai une pelotte bien soutenue , qu'il porta long-tems ; & ayant eu , il y a quelques semaines , occasion de le revoir , je vis avec plaisir , que l'anévrisme avoit cédé & disparu totalement.



## OBSERVATION

*Sur un Dépôt du Cerveau, occasionné par la présence d'une esquille détachée de la table interne de l'os pariétal, à la suite d'un coup de sabre porté sur cette partie ; par M. NOLLESON le fils, ancien chirurgien aide-major des armées du roi, en Allemagne, maître en chirurgie à Vitry-le-François.*

Tous les chocs qui se font immédiatement sur la tête, & avec violence, soit qu'ils soient occasionnés par des instrumens tranchans ou contondans, sont toujours très-dangereux : ils laissent souvent des accidens plus ou moins graves qui se manifestent & se rendent sensibles avec plus ou moins de célérité, suivant que les progrès en sont plus ou moins rapides. L'observation que je vais rapporter, & celle qui a été jugée digne d'impression dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1766, pag. 177, en donnent de solides preuves ; elles doivent même engager les praticiens à ne pas se presser pour leur pronostic qui est presque toujours douteux dans le principe des coups portés sur la tête. WILLNER dit, dans sa *Pathologie*, chapitre iv : *Sapius latent*

*morbi sub variis à quibus constat corpus humanum partibus, à quarum inordinatione seriùs ociùs nascuntur & eminent.* Ainsi il est toujours de la prudence du chirurgien d'examiner scrupuleusement ces sortes de blessures dans leur état primitif, pour éviter les erreurs, & pour parvenir plus directement à leur curation.

Au mois de Février 1761, à la retraite de Cassel, un hussard Hanovrien reçut d'un dragon François un coup de sabre sur le pariétal gauche. Il fut fait prisonnier dans le combat, & conduit à l'hôpital ambulant de l'armée Française. Ayant été chargé du soin de ce blessé, j'examinai sa blessure. Je ne trouvai aucune division au cuir chevelu : le bonnet sur lequel le coup avoit été porté, étoit seulement déchiré en maniere de lambeaux ; mais il y avoit une contusion considérable aux tégumens de la tête. Je crus devoir faire, dans cette circonstance, plusieurs saignées du bras assez copieuses, relativement à sa constitution allemande qui étoit très-robuste. L'appareil que j'appliquai sur la contusion, consistoit en plusieurs compresses imbues d'eau-de-vie camphrée & d'eau marinée, pour aider à la résolution : il n'y avoit alors aucuns signes qui caractérisassent ni qui fissent présumer d'autres accidens. Dans cette confiance, & sans autre précaution, le blessé fut évacué sur l'hôpital

des orphelins à Francfort (a), où il resta pendant fix jours, sans y éprouver la moindre douleur ; mais le septième jour de son arrivée, un gonflement œdémateux aux paupières & à la face, avec une grande fièvre, annoncèrent la lésion du péricrâne. L'armée arriva alors au camp de Bergen ; j'en fus détaché pour aller faire le service audit hôpital des orphelins, où avoient été déposés tous les blessés qui provenoient des combats qu'avoient soufferts les troupes qui composoient notre arrière-garde pendant la retraite. Rien ne me surprit davantage, que d'y trouver cet Hanovrien que je croyois guéri, & de lui voir éprouver tous ces fâcheux symptômes. J'examinai derechef l'état de sa blessure. Je fis une incision cruciale sur la contusion qui n'avoit point encore atteint son degré de résolution. Je débridai le péricrâne, pour faciliter le cours des liqueurs dans cette partie, & pour faire cesser les accidens ; mais toute ma thérapeutique n'eut aucun succès. Une douleur interne & pulsative qu'il ressentoit au cerveau, l'augmentation de la fièvre, le vomissement ; & quelquefois le délire & les convulsions, furent d'autres accidens qui

(a) Un vaste bâtiment qui avoit servi de refuge aux orphelins de cette ville, fut choisi pour l'établissement d'un hôpital François.

succéderent à mes opérations. On répéta les saignées, tant du bras que du pied ; celles de la jugulaire ne furent point négligées : *Proximum vas seca*, dit Hippocrate. Le blessé fit usage de juleps narcotiques, de lavemens, &c ; mais tout cela, sans opérer la moindre diminution des symptômes. Alors je jugeai que le coup, qui avoit été porté avec violence sur la tête, pouvoit avoir occasionné une commotion au cerveau, ou avoir détaché quelque portion de la table interne des os du crâne. Mon pronostic fut des plus heureux ; car, après avoir opiné pour le trépan, & en avoir appliqué une couronne sur la partie antérieure & moyenne du pariétal, à un pouce de son bord coronal, & environ quinze lignes de son angle supérieur-antérieur, exactement au-dessous de la partie centrale de la contusion, je trouvai une esquille de la longueur d'un pouce, plate, & d'une figure triangulaire, qui en étoit détachée ; cette esquille avoit percé & déchiré la dure-mère, pour s'enfoncer dans la substance du cerveau, environ d'un demi-pouce. Sa présence y avoit occasionné un dépôt assez considérable qui, par des pansemens méthodiques, réguliers & continués, suppura parfaitement bien. Il fut dé-ergé & consolidé, de même que les os & les tégumens de la tête, en deux mois

de tems ou environ ; au bout duquel tems , ce prisonnier fut échangé , & partit pour sa troupe , radicalement guéri.

---

## OBSERVATION

*Sur deux Polypes arrachés à la même personne , l'un par le nez , & l'autre par la bouche ; par M. ICART , maître en chirurgie de la ville de Castres , lieutenant de M. le premier chirurgien du roi , chirurgien-major & inspecteur des bains & eaux minérales de Rennes.*

Je fus appelé , dans le mois de Juillet de l'année 1763 , pour voir la fille du concierge de Castres. Elle étoit âgée de treize ans. Je la trouvai fort inquiète , souffrant de douleurs à la tête , d'une maigreur extraordinaire ; elle n'avoit que la peau collée sur les os ; son visage pâle & jaunâtre , ainsi que le reste du corps : la fièvre lente ne la quittoit pas ; elle étoit , pour ainsi dire , tombée dans le marasme. Sans la questionner , je n'eus pas de la peine à deviner sa maladie. A peine pouvoit-on entendre ce qu'elle articuloit : pour respirer , elle étoit obligée de tenir la bouche ouverte ; elle avoit des suffocations qui la mettoient à deux doigts de la mort. Le pere me dit qu'on l'avoit tou-



jours vue dans cet état ; que , quelques jours après sa naissance , on s'apperçut qu'elle avoit de la peine à respirer ; que vraisemblablement elle avoit porté cette maladie en venant au monde. Le nez étoit tuméfié , & fort gros ; la narine gauche étoit tout-à-fait remplie ; le polype descendoit d'environ deux lignes sur la lèvre ; ce polype se présentoit rond & livide : l'extrémité étoit ulcérée ; il en couloit une matiere verdâtre , & de mauvaise odeur. La lèvre supérieure étoit un peu grosse , & le mouvement gêné. Après cet examen , je fis ouvrir la bouche à la malade ; je vis la cloison charnue du palais fort avancée vers les dents , de couleur livide ; je la relevai un peu , & vis derriere une masse de chair d'une grosseur prodigieuse , qui se terminoit en pointe , & avoit la forme d'une poire renversée : la peau en étoit lisse , & de couleur bleuâtre : j'attrapai ce corps avec une tenette , & lui fis faire quelques mouvemens , pour m'assurer s'il faisoit corps avec celui qui sortoit par le nez. Malgré les fortes secousses , celui qui sortoit par la narine , ne fit aucun mouvement : je conjecturai par-là , que c'étoit deux corps séparés , & que chacun avoit des attaches différentes. Malgré les difficultés qui se présentoient pour la cure de cette maladie , je dis aux parens , qu'il n'y avoit d'autre moyen que

l'opération. Ils n'eurent pas de peine à y consentir, malgré le peu d'espérance que je leur donnai du succès. 1<sup>o</sup> L'ancienneté de la maladie, puisqu'elle la portoit depuis sa naissance, devoit me faire craindre de fortes adhérences; 2<sup>o</sup> la fièvre lente, & la maigreur extraordinaire me faisoient craindre pour les suites; 3<sup>o</sup> le peu de forces de la malade; 4<sup>o</sup> l'hémorragie qui est toujours de la partie, m'embarrassoit; car on n'est pas assuré de se rendre maître du sang, quand on ne voit pas les endroits où il faut appliquer les remèdes; 5<sup>o</sup> la nature du polype ne me flattoit pas non plus; il ne paroissoit pas devoir résister à la tenette. Encouragé par d'autres opérations semblables qui m'avoient réussi & surpassé mes espérances, je passai sur ces difficultés: je disposai ma malade à l'opération qui se fit, le 16 Août 1763, en présence de plusieurs personnes de cette ville. La malade assise sur un fauteuil, la tête penchée en arrière; qu'on tenoit bien assujettie, je commençai mon opération par le polype qui descendoit dans le gosier; j'embrassai avec la tenette, (instrument qui m'est particulier,) le corps polypeux aussi près de son attache qu'il me fut possible; &, par le moyen de quelques fortes secousses, je le détachai, sans que celui du nez donnât aucune apparence d'ad-

hérence ; cette opération faite, tous mes soins se portèrent à arrêter l'hémorragie qui ne fut pas bien considérable : à peine sortit-il deux onces de sang. Dans cet heureux état, je procédai à arracher celui qui sortoit par le nez. La malade située comme pour le premier, j'attrapai le polype avec un autre instrument ; sans beaucoup de peine, je le détachai : il n'y eut guères plus d'hémorragie qu'au premier. Les deux polypes emportés, la malade respira avec liberté par le nez ; ce qu'elle n'avoit jamais fait : le son de voix fut changé. Les choses, dans cet état, alloient fort bien, & au gré de mes desirs. Je tamponnai les narines avec quelques bourdonnets de charpie brute, & en fis descendre derriere la cloison du palais, après les avoir attachés par le moyen d'un gros fil, pour absorber les humidités, arrêter le peu d'hémorragie, & pour éviter la contraction trop forte des narines ; car on a vu souvent, après ces opérations, sur-tout lorsque la partie a souffert une dilatation trop forte, les narines se coller presque, & le malade avoir la même peine à respirer, qu'avant l'opération. Le lendemain de l'opération, je levai l'appareil, & je trouvai le tout dans un fort bon état : les bourdonnets commençoient déjà à être chargés de pus. La malade n'avoit pas plus

de fièvre qu'à l'ordinaire , point de souffrances : la tête ne lui faisoit plus mal ; & par-là , je croyois mon ouvrage fini.

Mais , ce qu'il y a de surprenant , le quatrième jour de l'opération , on vint me chercher à deux heures après minuit , me disant que la malade perdoit tout son sang. J'y accourus vite , & la trouvai effectivement dans un état qui me faisoit tout craindre pour sa vie. Dans le moment , je trempai des bourdonnets dans l'eau styptique de M. Matthe ; j'en introduisis onze attachés par des fils , & les fis descendre derriere la cloison du palais ; j'assemblai tous ces fils , & les tirai tous ensemble vers le nez , pour faire une compression sur l'embouchure des vaisseaux : tout cela fut inutile ; le sang alloit toujours le même train : j'employai l'eau de Rabel , qui ne fut pas plus heureuse que la première : les poudres astringentes furent employées aussi sans succès. La malade avoit avalé une grande quantité de sang ; son estomac étoit extrêmement tendu ; la respiration fort gênée : cette évacuation lui avoit ôté les forces. Je me voyois fort embarrassé dans un tems où la saignée étoit le seul & unique moyen de me rendre maître du sang ; mais ce moyen me paroissoit pernicieux dans cet état de foiblesse : n'importe , je lui tirai deux grandes palettes de sang : elle tomba en syncope , perdit totale-

ment connoissance ; le pouls étoit insensible ; les extrémités froides ; les lèvres blanches ; enfin elle étoit comme quelqu'un qui seroit mort depuis deux heures : par tous ces événemens, l'hémorragie s'arrêta. Pour lors je ferai les bourdonnets , & lui fis prendre une cuillerée de potion cordiale : un moment après, elle commença à vomir, & rendit environ cinq ou six livres de sang qu'elle avoit avalé. Elle se remit un peu : le pouls s'anima ; les forces augmentèrent ; le sang avoit totalement cessé de couler : pour lors je pris quelque espérance sur son état ; je n'osois plus lui donner de cordiaux, crainte d'une nouvelle hémorragie. Le lendemain à midi, elle fut très-bien ; insensiblement elle reprit des forces. Trois jours après, je tirai les bourdonnets, avec la satisfaction de ne voir plus couler de sang : il y a eu une bonne suppuration que j'ai entretenue pendant trois semaines ; & la malade fut parfaitement guérie : elle se porte très-bien, sans aucune menace de retour. Comme ces maladies sont sujettes à récidiver, j'ai voulu attendre trois ans, avant de donner cette observation.

#### RÉFLEXIONS.

I. Que doit-on penser d'une hémorragie aussi tardive ? Si les vaisseaux qui fournissent le sang, avoient été ouverts par l'opération,

ration, n'est-il pas naturel que l'hémorragie devoit paroître tout de suite ? -

II. Pourroit-on croire qu'il n'y ait eu que quelques tuniques des vaisseaux de déchirés, & que l'inflammation qui est inséparable de l'opération, ait occasionné la rupture du reste des tuniques ?

III. Ou pourroit-on encore penser que la forte compression que le corps polypeux faisoit sur les vaisseaux, les ait oblitérés, & , en resserrant le diametre, formé un obstacle à la sortie du sang, après l'opération ?

IV. Ou seroit-on encore autorisé à croire que, comme cette partie avoit été, de tout tems, privée d'air, l'abondance qui s'y est portée, peut avoir été en état de former le caillot aux embouchures des vaisseaux ? Cette raison me paroît assez vraisemblable : il n'y a qu'à faire attention à la dilatation extraordinaire des narines, au vuide considérable que le corps polypeux y laissa ; la nouveauté pour cette fille qui n'avoit jamais respiré par le nez, l'avidité avec laquelle elle attira l'air, tout cela me fait penser que cet élément a été capable de produire ce phénomène. Je laisse aux personnes plus éclairées que moi à le décider ; & je souscrirai sans peine au jugement qu'ils pourront en porter.

## L E T T R E

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES ;  
maître en chirurgie à Plancoët en Bre-  
tagne , contenant quelques Observations  
sur les Effets de la Momie.*

MONSIEUR ,

On lit dans le Journal de Médecine ; tom. xj , pag. 224 , quelques observations de M. Sevelinges , docteur-médecin à Saint-Etienne en Forez , sur les *Effets surprénans de la Momie*. Je ne sçais si M. Vandermonde y ajoûtoit toute la foi possible : une petite note jointe à ces observations , pourroit en faire douter. La liste des médecins & chirurgiens qui ont reconnu dans la momie une qualité vulnérable , est très-ample ; mais celle de ceux qui l'ont rejetée , ne l'est pas moins. On peut compter parmi le grand nombre de ses adversaires Ambroise Paré comme son plus fier antagoniste. En effet , plusieurs chapitres du livre 12 de ses Œuvres sont remplis de déclamations & d'injures même grossières contre ceux qui la mettoient en pratique. Si ceux-ci ont donné quelques raisons pour l'admettre , les autres en ont apporté de meilleures pour la faire rejeter ; & si l'on consulte ce que M. Rouelle a écrit sur les embaumemens ,

on aura bien de la peine à lui accorder tant de vertu. La dissolution de *natrum*, dans laquelle les anciens faisoient, pour ainsi dire, macérer les cadavres, le bitume de Judée, le cédria & le pissasphalte avec quelques autres drogues aromatiques, étoient la base de presque tous leurs embaumemens, de ceux même qui étoient travaillés avec le plus de soin. La dispensation & la manipulation des modernes sont à-peu-près les mêmes; &, quoique dans ceux-ci les ingrédients y soient peut-être plus multipliés, on ne voit pas, je le répète, ce qui a pu donner aux momies cette qualité si supérieure de *vulnérable*, ni qui promette, pour l'avenir, des effets si surprenans. Revenons cependant à l'expérience; &, sans lui donner tout, accordons-lui quelque chose. Elle est souvent trompeuse, il est vrai; mais cela ne depend-il pas de la maniere de voir? Heureux sont ceux qui, d'un coup d'œil, peuvent saisir toutes les nuances! Ne pouvant expliquer par la théorie les effets de la momie, (s'ils sont une fois bien constatés,) reconnoissons-lui une vertu sympathique; &, quoique ces especes de remedes soient tombés dans le discrédit, on ne peut nier néanmoins qu'il en existe. Le remede sudorifique de feu M. Le Thieullier en est une preuve: au reste, si c'est une erreur, elle ne peut tirer à conséquence.



I. Un homme de la paroisse de Plémaudan, dont je ne me remets pas le nom, âgé de quatre-vingt-quatre ans, tomba par la fenêtre d'un grenier de la hauteur d'environ trente pieds. Il se cassa une jambe à la partie moyenne inférieure du tibia & du péroné. Tout le reste du corps étoit affecté de douleurs si vives, qu'elles l'empêchoient de ressentir celles de sa jambe fracturée. On lui fit une ample saignée du bras ; immédiatement après, on lui donna un gros de momie dans une forte infusion de vulnéraires : une demi-heure après, les sueurs commencèrent à percer ; & les douleurs céderent à un chatouillement universel qui survint. Au bout de vingt-quatre heures, cet homme se trouva parfaitement rétabli, à l'exception de sa fracture dont un renoueur fut chargé.

II. Le neveu de M. Boqueho, alors recteur de Plancoët, âgé d'environ douze ans, tomba sur l'équerre d'un banc de bois, vis-à-vis la région de la vessie : il ne s'en plaignit point. Quelques jours après, il vint du sang avec les urines. On eut bien de la peine à en découvrir la cause : dès qu'elle fut connue, on lui fit prendre la momie avec les vulnéraires, la saignée ayant précédé, il sua beaucoup. Le chatouillement dans la partie malade succéda à la douleur, jusqu'à exciter même les ris. On continua l'infusion de vulnéraires pendant quelques jours : l'inflam-

mation de la vessie se dissipa ; & les urines revinrent dans leur état naturel.

III. Urbain Piere, voiturier, tomba de cheval avec violence : la tête porta sur le pavé : il fut près de deux heures sans connoissance. On l'emballa, si on peut se servir de ce terme, sur son cheval. Etant arrivé à Plancoët, tout brisé, il fut mis au lit, se plaignant d'un très-grand mal de tête. Il fut saigné, prit la momie & les vulnéraires : vingt-quatre heures après, il n'y avoit plus rien.

IV. Un petit Nègre de M. du Bignon, capitaine de vaisseau, tomba d'environ quinze pieds de hauteur, sur une pièce de bois. La foiblesse & les vomissemens suivirent sa chute : on y apporta les mêmes secours que dans les observations ci-dessus. Il vomit encore, après la saignée, près d'une livre de sang. Le vomissement ne revint point : la sueur perça ; & le chatouillement se fit sentir à la partie malade comme dans les autres sujets ; ce qui le rétablit en peu de tems.

Je ne prétends rien conclure de ces observations : puissent-elles seulement engager d'autres observateurs à les réitérer ! & puissent-ils avoir le même succès que moi !



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A R S 1767.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	4	8 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	3	28
2	4 $\frac{3}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
3	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28	11 $\frac{1}{2}$	28
4	4 $\frac{1}{4}$	7	4 $\frac{3}{4}$	28	1	28
5	1 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	6	28	4 $\frac{1}{2}$	28
6	5 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	4	28
7	5	9 $\frac{1}{2}$	6	28	2	28
8	5	7 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{3}{4}$	28
9	1 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	5	28	2 $\frac{1}{4}$	28
10	1 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
11	1 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4	27 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
12	1 $\frac{1}{2}$	9	4	27 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
13	1	9	4 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	10	27 $\frac{1}{2}$
14	2 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{3}{4}$	27 $\frac{1}{2}$
15	3 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	9	28
16	0 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	4	28
17	1 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	9	27 $\frac{1}{2}$
18	5 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
19	5	10	7 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	8	27 $\frac{1}{2}$
20	8 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	7	27 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28
21	6 $\frac{1}{4}$	10	5	28		28
22	3	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
23	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	28	11 $\frac{3}{4}$	28
24	1 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3	28	11 $\frac{3}{4}$	27 $\frac{1}{2}$
25	1	7	5	27 $\frac{1}{2}$	10	27 $\frac{1}{2}$
26	2	10	6	27 $\frac{1}{2}$	8	27 $\frac{1}{2}$
27	3	11	9	27 $\frac{1}{2}$	8	27 $\frac{1}{2}$
28	8	12 $\frac{1}{4}$	8	27 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
29	5 $\frac{1}{4}$	13	9 $\frac{1}{4}$	28		28
30	6 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
31	10	13 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	O - S - O. n.	Nuages.
2	S - O. couv. vent. nuag.	S - O. nuag. vent.	Couv. vent.
3	O. pl. nuag. vent.	O. n. grêle. pl. écl. ton. b.	Nuages.
4	O. pl. cont.	O. couv. n.	Beau.
5	N - O. brouill. couvert.	N - O. nuag.	Couvert.
6	S S - O. couv. nuages.	O. nuages.	Couvert.
7	O. b. nuag.	O. n. couv.	Couvert.
8	N. nuages.	N - N - E. n. b.	Serein.
9	N. pl. nuag.	N - E. nuag.	Nuages.
10	E. b. nuages.	E. nuag. fer.	Serein.
11	N - E. beau.	E - N - E. b.	Serein.
12	N. beau.	N. beau.	Serein.
13	N. léger br. beau.	N. beau. lég. brouillard.	Lég. br. b.
14	N. br. nuag.	N - O. couv. pet. pluie.	Couvert.
15	O. forte ond. vent. c. neig.	O. pl. nuag. beau.	Nuages.
16	O - N - O. b. nuag. couv.	O. couvert. nuages.	Couvert.
17	S - O. pluie. gr. vent.	O. pl. couv.	Nuages.
18	O. couvert.	S - O. couv.	Pluie.
19	S - O. nuages. couv. pluie.	S - O. pluie. vent. n. pluie.	Pluie.
20	O. nuag. pl.	O. vent. pl.	Nuag. vent.
21	O. pl. nuag. pluie.	O. nuages. v. pluie. grêle.	Beau.
22	N. nuages.	N - N - O. c. pluie. grêle.	Nuages.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.   L'Après-Midi.   Le Soir à 11 h.		
23	N - N - O. n. pluie.	N - N - O. n. grêle.	Nuages.
24	N. n. c. pluie.	N. nuages.	Beau.
25	N - N - E. beau. nuages.	N - E. couv.	Couvert.
26	E. b. nuages.	E. nuag. b.	Beau.
27	E S - E. beau.	E - S - E. b. n.	Couvert.
28	O. pluie. c. n.	O. nuag. b.	Beau.
29	O. nuages.	O. nuag. b.	Beau.
30	S. nuages.	S. nuages. b.	Pluie.
31	O. ç. pet. pl.	Ø - S - O. cou- vert. pet. pl.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $15\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $\frac{1}{2}$  degré au-dessous de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

2 fois du N - N - E.

3 fois du N - E.

1 fois de l'E - N - E.

2 fois de l'Est.

1 fois de l'E - S - E.

1 fois du S.

1 fois du S - S - O.

4 fois du S - O.

Le vent a soufflé 2 fois de l'O-S-O,

13 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O,

2 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 4 jours serein,

18 jours beau.

3 jours des brouillards,

26 jours des nuages.

17 jours couvert.

15 jours de la pluie.

4 jours de la grêle.

1 jour de la neige,

7 jours du vent.

1 jour des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1767.*

Les maladies qu'on a observées le plus constamment, pendant ce mois, ont été des fluxions catarrhales qui ont affecté, tantôt la tête, tantôt la gorge, & tantôt la poitrine, ou qui passaient de l'une de ces parties à l'autre : il y a eu beaucoup de malades dans lesquels elles ont été accompagnées de fièvre. En général, elles ont paru céder assez difficilement au régime & aux remèdes les mieux administrés. Malgré cela, elles n'ont été accompagnées d'aucun accident fâcheux.

On a continué d'observer encore quelques rougeoles ; & les dévoiemens qu'on avoit observés dans le mois précédent , n'étoient pas entièrement cessés à la fin de celui-ci. Les fièvres d'accès ont paru se multiplier ; on a vu un assez grand nombre de péripneumonies & de maux de gorge inflammatoires.

---

*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois de Février 1767 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Il n'y a eu de gelée , ce mois , que dans les premiers jours ; mais le thermometre ne s'est guères éloigné du terme de la glace , ces jours-là. Il en a encore approché , le 23 & le 24. Au milieu du mois , il s'est porté vers le terme du tempéré.

Les vents de sud , qui ont régné tout le mois , nous ont procuré à propos des pluies nécessaires , tant pour humecter & raffermir les terres ensemencées , que pour remédier , avec la fonte des neiges , à la disette d'eau qui régnoit dans ce climat , depuis quelque temps : elles ont été assez abondantes , vers le milieu du mois.

Le mercure , dans le barometre , a été

presque toujours observé, depuis le 3, au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de  $\frac{1}{2}$  degré au-dessous du même terme: la différence entre ces deux termes est de 9  $\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5  $\frac{1}{2}$  lignes: la différence entre ces deux termes est de 8  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 2 fois de l'Est.

6 fois du Sud vers l'Est.

12 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

1 jour de grêle.

7 jours de tempête ou vent forcé.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1767.*

Nous avons vu, ce mois, nombre de



personnes attaquées de pesanteur de tête avec des éblouissemens & des vertiges, lassitude générale de tout le corps, courbature, douleurs lombaires, &c; d'autres travaillés d'oppression de poitrine & d'estomac avec la respiration plus ou moins embarrassée, & d'autres de coliques, &c. suites naturelles du dégel, & sur-tout après une gelée aussi forte que celle qui a eu lieu cet hyver.

La fièvre tierce & la double-tierce ont été très-communes ce mois : dans plusieurs, c'étoit la récidue des fièvres d'automne. Dans beaucoup de personnes, ce genre de fièvre s'est trouvé compliqué de quelque une des indispositions qui viennent d'être désignées ; & il a dû être traité relativement à cette complication. Rarement on a été obligé d'avoir recours au quinquina, lorsque le traitement a été tel qu'il devoit l'être.

La fièvre putride-vermineuse a encore persisté dans la populace : elle a eu même un caractère de malignité dans nombre de malades, dont quelques-uns ont succombé par des dépôts gangreneux.

Nous avons encore vu aussi de la fièvre rouge parmi les enfans, avec cette circonstance observée ci-devant, d'un gonflement plus ou moins considérable qui s'ensuivoit souvent autour du col, immédiatement sous le menton & les oreilles, & un carac-

rière de malignité qui s'est manifesté dans plusieurs malades. J'ai vu mourir un enfant de deux ans avec des vibices ou de grandes taches noires , répandues par tout le corps.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Maladies du Poumon; par M. *Cofte* , conseiller , docteur en médecine , ancien médecin des gardes de S. M. le roi de Prusse , avec cette épigraphe :

*Patet omnibus veritas , nondum est occupata : multum ex illâ etiam futuris relictum est. SENECA.*

A Paris , chez *Hérissant* fils , 1767 , brochure in-12.

*Georgii Tartreux episcopatus Vormaciensis Epistola apologetica viri celeberrimi Balth. Lud. Tralles , medici Uratislaviensis , adversus Ant. De Haën , archiatrum Cæsar. in causâ de cicutæ usu , 1767 , petit in-8° , sans nom d'imprimeur , ni du lieu de l'impression.*

La Lettre de M. *De Haën* , à laquelle celle-ci est destinée à servir de réponse , ne nous est point tombée entre les mains : nous sçavons seulement que M. *De Haën* , qui ne l'avoit pas destinée à l'impression ,

en ayant laissé prendre une copie à un médecin qui étoit pour lors à Vienne, celui-ci la communiqua à quelques autres personnes qui l'ont rendue publique. Nous ne porterons point de jugement sur cette querelle, faute d'avoir sous les yeux toutes les pièces du procès; nous dirons seulement que M. *Tartreux* défend avec beaucoup de chaleur l'efficacité de l'extrait de ciguë, dont il dit avoir éprouvé le plus grand succès dans sa pratique.

Guilielmi Harveii *Opera omnia à collegio medicorum Londinensi edita*, 1766, in-4<sup>o</sup>.

Cette édition des œuvres d'*Harvée* est exécutée de la manière la plus élégante & la plus magnifique : elle est ornée d'un portrait parfaitement bien gravé de ce célèbre médecin. On a suivi principalement pour son *Exercitatio de Motu cordis & sanguinis*, l'édition de Francfort de 1628; pour ses deux *Défenses contre Riolan*, celle de Cambridge 1649, & son *Traité de la Génération*, publié à Londres en 1651, par les soins de *George Ent*. On y a joint l'*Anatomie de Thomas Parr*, insérée à la suite du livre de *J. Betti de Ortu & Naturâ sanguinis*, & neuf Lettres; dont deux seulement avoient été publiées; les autres ont été imprimées sur une copie de

*George Ent*, communiquée par M. *Pigott* : on trouve, à la tête, une nouvelle *Vie d'Harvée*. Cette édition, digne de l'auteur & de l'illustre collège qui l'a ordonnée, mérite d'autant plus d'être accueillie, que toutes celles que nous avons de ce pere de la physiologie moderne, étoient très-défectueuses & corrompues en plusieurs endroits.

Nouvelles Réflexions sur la pratique de l'Inoculation ; par M. *Gatti*, médecin-consultant du roi, & professeur en médecine dans l'université de Pise. A Bruxelles ; & se trouve, à Paris, chez *Musier*, 1767, in-12.

Il paroît que jusqu'ici on s'est plus occupé d'établir les avantages ou les désavantages de l'inoculation, que de rechercher quelle étoit la meilleure méthode de la pratiquer, pour la rendre la plus utile qu'il étoit possible ; c'est ce que M. *Gatti* se propose dans ce nouvel ouvrage ; il mérite donc la plus grande attention de la part du public, & surtout de celle des inoculateurs. Car, si la méthode qu'ils suivent, n'a pas atteint le degré de perfection dont elle est susceptible ; il leur importe, il importe encore plus à l'humanité, qu'ils travaillent à le lui procurer. Nous osons croire que si l'auteur de cet ouvrage n'a pas atteint le but, son travail est très-propre à mettre sur la voie, pour y parvenir.

# T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T du Précis de la Chirurgie pratique.	Page 387
<i>L</i> e t t r e sur le Pouls critique. Par M. Gardane, médecin.	399
Réponse de M. Postel de Franciere, à la Lettre de M. Robin sur le Tæniâ.	415
<i>O</i> b s e r v a t i o n sur un Vertige vermineux. Par M. Rofiere de la Chassagne, médecin,	430
<i>M</i> é m o i r e s sur les Effets de la Vapeur du Charbon. Par M. Nachet, chirurgien.	434
Réponse de M. Martin, chirurgien, à la Lettre de M. Scherer sur les Récentions d'urine.	440
<i>O</i> b s e r v a t i o n sur une Plaie de l'Abdomen avec solution de continuité à l'intestin. Par M. Laffey, chirurgien.	448
— sur l'Ouverture de la Carotide externe. Par M. Caestryck, chirurgien.	452
— sur un Dépôt au Cerveau à la suite d'un coup de sabre. Par M. Nolleson, chirurgien.	455
— sur deux Polypes arrachés à la même personne. Par M. Icart, chirurgien.	459
<i>L</i> e t t r e sur les Effets de la Momie. Par M. Marechal de Rougeres, chirurgien.	466
<i>O</i> b s e r v a t i o n s météorologiques faites à Paris, pour le mois de Mars 1767.	470
<i>M</i> a l a d i e s qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1767.	473
<i>O</i> b s e r v a t i o n s météorologiques faites à Lille, pour le mois de Février 1767. Par M. Boucher, médecin.	474
<i>M</i> a l a d i e s qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1767. Par le même.	475
<i>L</i> i v r e s nouveaux.	477

## A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1767. A Paris, ce 23 Avril 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-  
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine  
de Paris, Membre de l'Académie Royale des  
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,  
& de la Société Royale d'Agriculture de la  
Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

J U I N 1767.

---

TOME XXVI.



A P A R I S,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUIN 1767.

---

EXTRAIT.

*Nouvelles Réflexions sur la Pratique de  
l'Inoculation ; par M. GATTI , mé-  
decin-consultant du roi , & professeur  
en médecine dans l'université de Pise.  
A Bruxelles ; & se trouve , à Paris ,  
chez Mufier fils , 1767 , in-12.*

Nous avons déjà annoncé , dans no-  
tre précédent Journal , que M. Gatti  
s'étoit proposé , dans ce nouvel ouvrage ,  
de rechercher quelle étoit la meilleure mé-  
thode de pratiquer l'inoculation , pour la  
rendre le plus utile qu'il étoit possible. On  
remarque avec étonnement , que , dans le



grand nombre d'ouvrages sur l'inoculation ; qui ont été faits depuis près d'un demi-siècle, les auteurs se sont presque uniquement occupés de prouver l'utilité de cette pratique : ils n'ont fait que répéter exactement les mêmes règles qu'on trouve dans ceux qui annoncerent l'inoculation à l'Europe ; car les legeres différences qu'on observe dans la pratique de quelques inoculateurs, comme de préparer avec un peu plus ou un peu moins de rigueur, de faire l'insertion avec une incision ou avec un vésicatoire, de faire cette incision un peu plus ou un peu moins legere, de se servir d'un fil trempé dans le virus, ou de croûtes séchées & réduites en poudre, &c ; ces différences, dit M. Gatti, ne sont pas assez considérables, pour qu'on puisse leur attribuer la différence des succès.

Cette négligence des écrivains à rechercher & à faire connoître la meilleure méthode d'inoculer, pourroit faire croire qu'il n'y a réellement qu'une méthode, ou que, s'il y en a plusieurs, toutes sont également bonnes, que, pourvu qu'on insere la matiere variolique, & qu'on donne la petite vérole, tout le reste est indifférent ; & que s'il y a des succès plus ou moins heureux, s'il arrive même des accidens funestes, c'est à la nature & au hazard, c'est à l'inoculation en général, qu'il faut s'en prendre, & non pas

à la méthode qu'on a suivie. M. Gatti ne craint pas d'avancer que ces inductions sont absolument fausses ; qu'il y a une bonne méthode d'inoculer , & qu'il y en a de mauvaises. *Il y a, dit-il, une méthode d'inoculer sans danger pour le tems de la maladie, & sans suite après la maladie. Il y en a qui mettent l'inoculé dans un danger véritable, ou qui le rendent grièvement malade, ou qui laissent, après elle, des incommodités quelquefois durables & fâcheuses. Il y a une méthode d'après laquelle des milliers de personnes seront inoculées, sans qu'il en périsse une seule ; il y en a d'autres d'après lesquelles le rapport du nombre de ceux qui périssent avec ceux à qui l'inoculation est salutaire, est assez grand pour effrayer, & la tendresse d'un pere pour ses enfans, & l'homme courageux pour lui-même.*

Il établit cette assertion sur une preuve sans réplique. On a inoculé, l'année dernière, à Blanfort, petite ville auprès de Londres, trois cent quatre-vingt-quatre personnes, dont treize sont mortes ; & une grande partie des autres a eu la petite vérole confluyente, & a été en grand danger de la vie. Depuis deux ans, on a inoculé, dans le comté d'Essex, plus de neuf mille personnes, sans qu'une seule en soit morte, ou qu'il soit arrivé le moindre accident. Si ces derniers ont été traités par une méthode

différente de celle qu'on a suivie pour les inoculés de Blanford, comme ils l'ont été en effet, on est en droit d'en conclure qu'il y a une bonne méthode d'inoculer, & qu'il y en a de mauvaises.

M. Gatti avoit été conduit au même résultat par sa propre expérience. Il a suivi, dans tout leur cours, plus de mille inoculations qu'il a faites lui-même, ou qu'il a vu faire. Il n'y a point de méthode connue qu'il n'ait employée dans ces inoculations; il n'y a aucune des règles prescrites, qu'il n'ait tantôt observée, tantôt entièrement négligée. Par un bonheur singulier, il n'a vu périr personne; mais tous les autres malheurs qu'on reproche à l'inoculation, il les a vu arriver. Quelques-uns ont eu une petite vérole confluyente qui les a mis en quelque danger; d'autres ont eu, avec la petite vérole, quelque autre maladie contagieuse: plusieurs ont eu des suites très-fâcheuses, comme des plaies qui ont duré long-tems, des érépeles, des abcès, des dépôts. Enfin quelques-uns, persuadés que l'inoculation qu'ils venoient de subir, les mettoit à l'abri de la petite vérole, l'ont eue ensuite naturellement. Malgré ces malheurs, il a continué de prêcher & de pratiquer l'inoculation, parce qu'ils sont infiniment moindres que ceux auxquels on s'expose, en attendant la petite vérole naturelle.

Aidé de cette expérience & de ses réflexions, M. Gatti croit avoir découvert fucceffivement l'origine de tous ces accidens, & avoir reconnu qu'ils ont été la fuite nécessaire des pratiques qu'il avoit suivies. Il a vu que ce sont les règles généralement prescrites, reçues par tous les inoculateurs, qui l'ont égaré, & qu'une méthode contraire l'auroit toujours bien conduit comme elle l'a bien conduit en effet, toutes les fois qu'il l'a suivie : c'est cette méthode qu'il expose dans ses *Nouvelles Réflexions*. Il a divisé cet ouvrage en trois parties. La première traite de la préparation ; la seconde, de l'insertion ; & la troisième, du traitement de la maladie : nous allons le suivre dans les détails où il entre sur ces trois objets.

» Préparer un sujet à l'inoculation, dit M. Gatti, » c'est travailler à lui procurer  
 » certaines dispositions qu'on juge devoir le  
 » mettre en état d'avoir la petite vérole avec  
 » le moindre détriment possible de sa santé. »  
 Il prétend que, par ces dispositions qu'on cherche à procurer, on entend des dispositions particulières, uniquement relatives à la petite vérole, qui ne seroient pas préparatoires à toute autre indisposition ; d'où il conclut que la préparation par laquelle on chercheroit à procurer ces dispositions particulières, seroit elle-même particulière & relative à la maladie qu'on doit avoir. Selon

lui, on ne pourroit employer ces préparations, que d'après le rapport connu de certaines dispositions de l'œconomie animale, avec les effets du virus variolique sur cette même œconomie, ou au moins d'après une connoissance établie sur des expériences constantes; que telles & telles dispositions dans les sujets sont toujours suivies d'une petite vérole legere & bénigne. Mais il n'y a aucune observation, aucune expérience d'après laquelle on ait reconnu que telle ou telle disposition particuliere est plus favorable que la disposition contraire, pour recevoir la petite vérole avec le moindre détrimement possible de la santé; d'où il résulte qu'il n'y a jusqu'à présent, pour disposer un sujet à l'inoculation, aucune méthode de préparation particuliere dans le sens qu'il a donné à ce terme.

Mais, si nous ne connoissons aucune disposition particuliere, on en connoît très-distinctement une générale; c'est la santé même. Le virus qu'on applique, & la maladie qui est la suite de cette application, attaquent la santé; & l'atteinte que la santé en reçoit, doit être, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant plus grande, que la santé est plus foible, & d'autant plus foible, que la santé est plus grande. D'ailleurs une expérience constante nous montre que cette disposition est toujours suivie d'une petite

vérole bénigne, pourvu que d'autres causes étrangères, ou des erreurs dans l'insertion ou dans le traitement, n'aggravent pas la maladie, & ne dérangent pas la nature dans son action.

» Cela posé, conclut M. Gatti, il est » évident qu'il n'y a aucune préparation à » faire subir à un sujet qui se porte bien, & » que, dans celui qui ne se porte pas bien, » la préparation doit consister à lui procurer » la santé, c'est-à-dire à le guérir. » Il en appelle à l'expérience qui confirme, selon lui, les principes qu'il vient d'exposer. Il assure que, dans tout le Levant, on se contente d'observer si le sujet est en bonne santé; que l'histoire de l'inoculation, en Europe, fait voir, dans les différens pays où elle s'est établie, la préparation suivie, en général, d'accidens fâcheux, à raison même de l'usage qu'on en fait, & ces accidens diminuer, à mesure que les préparations sont devenues moindres & moins composées, ou qu'on les a tout-à-fait abandonnées. Il fait observer qu'à Paris, l'importance qu'on attachoit à la préparation, la rigueur qu'on y mettoit, & le tems qu'on la faisoit durer, il y a cinq ou six ans, sont aujourd'hui fort diminués, & que l'inoculation paroît avoir des succès plus constans, entraîner après elle des suites moins fâcheuses & moins fréquentes. Enfin il cite sa propre

expérience ; & il assure que , parmi les sujets qu'il a inoculés , ceux qui n'ont eu aucune espece de préparation , que celle qui a consisté à constater ou à établir l'état de santé , sont exactement ceux qui ont eu la moindre maladie ; & que , dans le nombre de ceux qui ont eu une maladie forte , ou quelque suite de la maladie , il n'y en a pas un seul qu'il n'eût auparavant plus ou moins préparé selon les règles.

Il conclut donc que la meilleure disposition pour avoir la petite vérole avec le moindre détriment possible de la santé , c'est la santé même , & qu'il ne faut pas altérer cette disposition , quand on la rencontre dans un sujet , sous prétexte de le préparer. La préparation doit consister uniquement à bien constater cette disposition. Les moyens de la constater sont simples & faciles. La santé est la faculté d'exercer sans peine , constamment & avec facilité toutes les fonctions qui conviennent à l'âge , au sexe , au tempérament de l'homme. Tout le monde peut juger si un homme a cette faculté ou non. Outre ce coup d'œil général , il y a un autre moyen de le constater d'une manière plus déterminée , par des caractères simples & sûrs que l'auteur avoit déjà indiqués dans ses *Réflexions sur les Préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'inoculation*. Voyez l'Extrait que nous avons donné

de cet ouvrage dans notre Journal de Juillet 1764. Ces caracteres font, 1<sup>o</sup> *la douceur de l'haleine*; 2<sup>o</sup> *la souplesse de la peau*; 3<sup>o</sup> *la facilité à la cicatrisation.*

L'insertion est l'application du virus variolique à quelque partie du corps humain. » On sçait, dit M. Gatti, que cette application, pour produire son effet, doit être » faite à quelque partie douée de sentiment : » si donc on veut la faire à l'extérieur du » corps, il faut que ce soit sous l'épiderme. » On sçait aussi, ajoute-il, que l'activité de » ce virus est si prodigieuse, que le moindre » atome, le plus imperceptible à la vue & au » tact, communique la petite vérole aussi- » bien qu'une plus grande quantité : de-là il » suit que le moyen qui s'offre à la première » vue, pour faire cette opération, est de » piquer légèrement la peau avec la pointe » d'une épingle trempée dans le pus d'un » bouton de petite vérole : » c'est, en effet, la méthode qu'on a suivie dans les pays où l'inoculation a pris naissance. La célèbre Thessalienne, qui porta la première inoculation à Constantinople, ne faisoit l'insertion que de cette manière, de même que plusieurs femmes qui l'ont portée dans plusieurs isles de l'Archipel, où encore aujourd'hui on insere le virus de la même façon.

Pour faire mieux connoître les avantages



de cette méthode, M. Gatti a cru devoir entrer dans quelques détails sur les inconvéniens de celle que les médecins lui ont substituée dans nos pays occidentaux. Il entreprend donc de démontrer que celle même qui est la plus simple, & qui paroît le plus approcher de cette première, en diffère cependant prodigieusement par elle-même & par ses suites. Les principaux inconvéniens qu'il y trouve, sont, 1<sup>o</sup> qu'elle est accompagnée d'un appareil & d'une importance qui sont, en même tems, inutiles & contraires au succès de l'inoculation: 2<sup>o</sup> Le fil imbibé de pus, qu'on applique sur l'incision, contient une quantité prodigieuse de ces atomes, dont un seul suffit pour donner la petite vérole. 3<sup>o</sup> L'éruption qui survient constamment à l'endroit de l'insertion, forme nécessairement un ulcère qu'il faut traiter au moins l'espace de deux ou trois semaines, & qui quelquefois acquiert une profondeur & une qualité telles que, quand la petite vérole est passée, il reste une maladie chirurgicale à traiter, mille fois plus incommode & plus difficile que la petite vérole. 4<sup>o</sup> C'est à cette méthode que M. Gatti attribue les éréfipeles, les abcès & les dépôts qui surviennent quelquefois à la petite vérole inoculée. Les raisons sur lesquelles il se fonde; sont, 1<sup>o</sup> que ces accidens n'arrivent jamais dans la petite vérole, quand

elle est legere & bénigne ; 2<sup>o</sup> qu'ils arrivent quelquefois dans la petite vérole confluente , quand , par l'ouverture des boutons ou par quelqu'autre accident , il se forme des ulceres aux jambes ou quelqu'autre part ; 3<sup>o</sup> que , dans l'inoculation , ils surviennent toujours du côté où l'on a fait l'insertion , quand on l'a faite à un seul bras ou à une seule jambe ; & , quand on l'a faite aux deux bras ou aux deux jambes , c'est toujours du côté où l'incision a été plus profonde , & où la plaie est devenue plus grande ; 4<sup>o</sup> enfin qu'ils n'arrivent jamais , quand , à l'endroit de l'insertion , il n'y a point eu de plaie , mais seulement des boutons. Le cinquieme inconvenient , non moins considerable que les autres , attaché à la méthode ordinaire d'insérer le virus , est la difficulté où l'on est quelquefois de décider si la petite vérole a pris ou non : ceci mérite quelque explication.

L'inflammation qui survient à l'endroit où l'on applique le virus , quelques jours après l'opération , quand elle n'est pas produite par d'autres causes que par l'action du virus même , est regardée comme un signe certain que la petite vérole a pris , & que le sujet aura cette maladie , s'il en est susceptible. Mais , pour que ce signe soit certain , il faut être sûr qu'il est l'effet du virus , & non de quelqu'autre cause : or il

est souvent très-difficile d'avoir cette certitude dans l'insertion faite à la manière ordinaire. Outre les effets de l'incision & du virus, il y a ceux d'un corps étranger comme le fil ; ceux de la matière variolique même, qui agit comme corps étranger, & comme corps étranger d'une mauvaise nature ; ceux de l'emplâtre & ceux de l'air. Ces dernières causes peuvent enflammer & faire suppurier l'incision, & même l'envenimer & produire cette espèce d'escarre blanchâtre que les inoculateurs prennent pour un signe décisif que la petite vérole a pris : souvent même l'inflammation devient éréthysélateuse ; & , comme dans les autres éréthysélateuses, il y survient des boutons qui naissent, suppurent & disparaissent presque le même jour.

La ressemblance quoiqu'imparfaite de ces effets avec ceux qui sont produits par l'action du virus, a quelquefois induit en erreur les inoculateurs qui les ont attribués à cette dernière cause, ont cru leurs inoculés à l'abri de cette maladie, & ont négligé, en conséquence, de répéter l'insertion. Mais la petite vérole naturelle, qui est survenue ensuite, a prouvé que ces signes étoient trompeurs ; que les symptômes qui ont paru, n'étoient pas l'effet du virus, mais de quelque autre cause ; que l'inoculateur a décidé trop légèrement ; & l'inoculation a souffert des fautes de l'inoculateur, ou plutôt de

l'incertitude attachée à la méthode ordinaire d'insérer le virus.

Tels sont les principaux inconvéniens que M. Gatti trouve à la maniere ordinaire de pratiquer l'inoculation. On les avoit attribués, avant lui, à l'inoculation en général : il est le premier qui ait montré leur véritable cause. Il ne se dissimule pas qu'on peut faire quelques objections contre sa doctrine : les deux principales sont, 1<sup>o</sup> qu'une insertion faite par une simple piquure, & non par une ou plusieurs incisions ne formant point de plaie, ne fournira point au virus variolique cet écoulement abondant qu'on lui donne par la méthode ordinaire, & qui est le plus grand avantage de l'inoculation. Il n'a pas cru devoir rien ajoûter à ce qu'il avoit déjà dit dans ses *Réflexions sur les Préjugés*, sur ce prétendu avantage de l'écoulement du virus variolique par les plaies. Voyez cet ouvrage, pag. 192 & suiv.

2<sup>o</sup> Qu'une insertion aussi legere ne communique pas la petite vérole aussi sûrement que la méthode ordinaire. A cela il répond, 1<sup>o</sup> que l'inconvénient de ne pas donner la petite vérole, est de moindre conséquence que les accidens qui peuvent suivre de la méthode ordinaire : quand l'opération manque de communiquer la maladie, elle n'a d'autre effet que celui d'une piquure simple ; & alors on doit la répéter, 2<sup>o</sup> On peut faire

l'insertion qu'il propose en plusieurs endroits.

3° L'insertion manque quelquefois son effet, quelque méthode qu'on suive; & il ne croit pas qu'elle manque plus souvent dans celle qu'il a adoptée, que dans toutes les autres.

Voici les règles que M. Gatti propose, pour donner à cette opération toute la perfection & toute la facilité possible. 1° Il faut choisir du virus frais; plus il est frais, plus sûrement il communique la petite vérole. On doit préférer de prendre ce pus dans un bouton qui commence à suppurer, parce qu'alors il est plus fluide, moins consistant, plus propre, en conséquence, à se détacher de la pointe de l'aiguille, & à rester dans la piquure.

2° Au lieu de piquer tout simplement la peau, on doit tâcher d'introduire la pointe d'une aiguille trempée dans le pus d'un bouton, entre l'épiderme & la peau, l'espace de deux ou trois lignes. L'aiguille trempée dans le pus variolique, conserve sa vertu pendant plusieurs jours, si on a l'attention de ne pas la frotter avec d'autres corps; mais il est toujours plus sûr de s'en servir le plutôt qu'on peut.

3° Au défaut de boutons, on peut se servir d'un fil de coton ou de soie qu'on aura gardé quelque tems, & frotté avec la matière des croûtes, réduite en poudre, en le faisant passer entre la peau & l'épiderme, l'espace

l'espace de deux ou trois lignes , par le moyen d'une aiguille , mais sans le laisser.

4<sup>o</sup> Il n'y a point d'inconvénient à se servir de la pointe d'une lancette , au lieu d'une aiguille , pour insérer le virus ; & , si l'on n'a que des croûtes , on peut , avec la lancette , détacher l'épiderme de la peau , & frotter sur la peau vive un peu de cette poudre , ayant ensuite l'attention d'abaisser l'épiderme qu'on a soulevée , & de la presser un peu avec le doigt , pour qu'elle puisse s'attacher à la peau.

5<sup>o</sup> Qu'on emploie l'aiguille ou la lancette , on doit avoir attention à ne faire qu'appliquer le virus sur la peau vive , sans la percer ou la déchirer.

6<sup>o</sup> La matiere variolique ainsi appliquée à la peau vive qui est sous l'épiderme , l'épiderme elle-même servira à la contenir ; & il ne faut jamais employer d'emplâtre.

7<sup>o</sup> La partie du corps la plus propre à recevoir l'insertion , est entre le pouce & l'index , au-dehors de la main.

8<sup>o</sup> Cependant on peut faire l'insertion ailleurs , sans courir un grand risque. En général , il est mieux de la faire dans quelque partie du bras , que par-tout ailleurs ; mais il faut éviter de la faire aux jambes , parce que , selon notre auteur , c'est-là où les boutons ont plus de peine à sécher ; c'est-là où , dans une éruption confluente , il se forme

plus aisément des ulcères ; & que c'est-là enfin , que ces ulcères sont plus difficiles à guérir.

Nous avons jugé à propos de nous étendre un peu sur ce chapitre de l'ouvrage de M. Gatti , parce qu'il contient l'essentiel de sa méthode , que nous avons cru important de faire connoître : nous allons passer au troisième chapitre qui contient la méthode qu'il propose pour le traitement de la petite vérole inoculée.

Avant de donner les règles qui doivent conduire l'inoculateur dans le traitement , il a cru nécessaire de fixer les idées sur la nature & sur le cours de cette maladie. Pour cet effet , il y distingue quatre périodes , celui de l'*insertion* , celui de l'*éruption locale* , celui de la *fièvre* , enfin celui de l'*éruption générale*.

La légère inflammation qui paroît à l'endroit de l'insertion , au commencement du second période , est , selon lui , une véritable éruption d'un ou plusieurs boutons varioliques. Elle est exactement de la même nature que celle qu'on voit dans les autres parties du corps , quand l'éruption commence. C'est une tache rouge ou un amas de taches qui ressemblent à la morsure d'une puce. Ces taches s'élèvent ensuite , & prennent la forme de boutons de petite vérole , en ont le cours , & en font en effet ; d'où il

infere que le virus commence à agir, avant tout, sur la partie même où il a été appliqué, & que l'effet de son action est, dans cette partie comme dans les autres, une éruption de boutons. Il remarque, à ce sujet, que, « quand, au lieu de faire l'in-  
 »sertion avec une piquure, on l'a faite par  
 » une incision, alors l'éruption se fait sur  
 » l'incision même, & tout autour, & forme  
 » cette inflammation qu'on regarde comme  
 » un signe que la petite vérole a pris. Mais  
 » l'incision & la maniere de la traiter, ne  
 » laissant pas paroître l'humeur variolique  
 » sous la forme de boutons, ont empêché  
 » les inoculateurs de saisir la nature de cette  
 » inflammation, & de connoître ce période  
 » d'éruption locale, dans le cours de l'ino-  
 » culation.

Le troisieme période est marqué par l'in-  
 vasion de la fièvre ou par le mal-aise, la  
 douleur aux aînes ou aux aisselles, la pesan-  
 teur de tête, ou un mal aux reins; sympto-  
 mes toujours legers, & qui manquent quel-  
 quefois. Cette fièvre cesse, aussi-tôt que  
 l'éruption générale, qui caractérise le qua-  
 trieme période, est faite. Les symptômes  
 qui surviennent ensuite, ne sont plus l'effet  
 de l'action immédiate du virus, qui a fait  
 toute son explosion par l'éruption; mais ils  
 sont l'effet de l'inflammation & de la suppu-  
 ration des boutons. Pour prouver cette



affertion, M. Gatti observe que ces boutons sont autant de petites tumeurs inflammatoires; que, quand il y en a un grand nombre, quand tout le corps en est couvert, leur inflammation & leur suppuration doivent nécessairement produire la fièvre & tous les autres symptômes des maladies inflammatoires. Il prétend que le même effet auroit lieu, si, par quelque cause que ce fût, on pouvoit couvrir le corps d'un sujet de semblables boutons, quoique d'une nature & d'une origine différente.

Il résulte de la doctrine que nous venons d'exposer, que le virus qu'on applique par l'insertion, donne la petite vérole à la partie même où il a été appliqué; que cette petite vérole locale agit ensuite sur le total de l'œconomie animale, & donne la petite vérole générale; le total de l'œconomie animale n'est donc pas affecté, pendant les deux premiers périodes de l'inoculation; par conséquent, l'inoculé n'a rien à changer dans son système ordinaire de vie. Il n'y a donc que les deux derniers périodes qui constituent proprement *la maladie de la petite vérole*; nom qui, selon M. Gatti, embrasse deux maladies tout-à-fait différentes entr'elles par leur nature & par leur cause, comme aussi par leurs symptômes & par leur durée. L'une appartient à l'action immédiate du virus; l'autre à l'inflammation

& à la suppuration des boutons : l'une est nerveuse ; l'autre est inflammatoire.

Il fait remarquer qu'il y a cependant , à l'endroit de l'insertion , une inflammation & une éruption qui a précédé le premier période de la maladie , & qui se prolonge & s'augmente même quelquefois , & qui doit , par conséquent , mêler ses effets à ceux qui appartiennent à l'action immédiate du virus sur le total de l'œconomie animale. Cette remarque est d'autant plus importante , qu'elle nous fait sentir la principale différence qu'il y a entre la petite vérole inoculée & la naturelle. Dans celle-ci , comme le virus dispersé dans l'air , est presque toujours porté , par la respiration , dans les poumons , ou , par la déglutition , dans l'estomac , la partie de ces viscères où il est appliqué , doit être affectée de la même manière que la partie extérieure , dans l'inoculation. En effet , les symptômes de la petite vérole naturelle , quand la maladie est forte , nous annoncent que le foyer est dans l'estomac ou dans les poumons ; & l'ouverture des cadavres montre que l'éruption qui se fait dans l'intérieur de ces viscères , semblable à celle que nous voyons à l'extérieur , a été la cause de la mort. Cette éruption & l'inflammation locale , qui en ont été la suite , lors même qu'elles sont légères , étant dans les poumons ou dans l'estomac , doi-

vent produire des effets sensibles qui se mêlent avec ceux du virus, & faire prendre à la maladie, dans ce premier période, un caractère inflammatoire qu'elle n'auroit pas sans cela.

Dans la petite vérole inoculée, comme l'inflammation qui est à l'endroit de l'insertion, est toujours très-peu considérable, sur-tout si l'insertion a été bien faite, & qu'elle n'est pas sur un organe délicat & essentiel à la vie, elle peut être regardée comme nulle; & l'on peut, en conséquence, regarder la fièvre & les autres symptômes de ce période comme appartenant uniquement à l'action immédiate & inconnue du virus, sans que d'autres causes y mêlent leurs effets; par conséquent, on peut considérer les deux derniers périodes de la petite vérole inoculée comme appartenant à deux causes différentes, & qui agissent en deux tems différens. Nous l'avons déjà dit : l'une est l'action du virus; l'autre, l'inflammation & la suppuration. C'est un axiome en médecine, dit M. Gatti, que plus la fièvre, c'est-à-dire la maladie produite par l'action immédiate du virus, est forte, plus forte est l'éruption. Quand l'éruption est faite, ajoute-t-il, ses suites sont inévitables, ou presque inévitables; d'où il conclut que tous les efforts de l'art doivent tendre à diminuer la maladie dans ce pre-

mier période. Les règles qu'il propose pour cela , sont simples & faciles ; & il prétend qu'elles conviennent également à la petite vérole inoculée & à la naturelle.

La premiere de ces règles , est qu'*on doit faire respirer un air frais au malade*. La raison qu'il donne de cette règle , c'est que le froid doit nécessairement diminuer & retarder l'assimilation de nos humeurs à la matiere variolique , assimilation qui fait l'essence de la petite vérole ; comme il retarde & affoiblit la fructification d'une plante , la fermentation , &c. & , par conséquent , contribuer à diminuer la maladie ; but que le médecin doit se proposer dans ce période. Il appuie d'ailleurs ce précepte de l'autorité de Sydenham & de plusieurs auteurs célèbres qui ne recommandent rien tant que de faire respirer un air frais aux malades attaqués de la petite vérole.

La seconde est qu'*il faut donner à l'esprit du malade le plus de dissipation qu'il est possible* , parce qu'il n'est aucune maladie dans laquelle les mouvemens de l'ame aient autant d'influence que dans celle-ci. La raison & l'expérience concourent également à prouver l'utilité de cette dissipation ; on observe , en effet , qu'indépendamment de la crainte dont les malades sont quelquefois affectés , la plupart éprouvent un abbatement , une tristesse , un mal-aise , une inquié-

#### §04. RÉFLEXIONS SUR LA PRATIQUE

tude plus ou moins grande , plus ou moins marquée , qui semblent annoncer que ce principe actif, qui préside à notre conservation, est menacé de quelque danger : or il est important de détruire ces mouvemens de l'ame ; ce qu'on ne peut obtenir que de la dissipation. M. Gatti a vu des enfans, dans ce période de la petite vérole inoculée, abandonnés à eux-mêmes dans leur lit, souffrir toutes les angoisses qui accompagnent cet état ; & il a vu tous leurs maux diminuer & cesser presque entièrement, aussitôt que leur esprit a été tiré, pour ainsi dire, hors d'eux-mêmes par quelques discours, par quelque objet qui les amusoit. Il a vu la diminution & la cessation de ces symptômes d'une manière encore plus marquée, lorsqu'on leur a fait quitter leur lit, qu'on les a invités à danser, à se promener, à jouer, & qu'on a ajouté aux distractions de l'esprit le mouvement & l'exercice modéré.

Indépendamment de ces deux règles, notre auteur conseille encore l'usage des anti-spasmodiques dans ce premier période : il a toujours vu qu'ils en calmoient tous les symptômes, sans jamais produire aucun mauvais effet. Il a essayé aussi, sur deux sujets, de faire plonger dans l'eau froide la main à laquelle avoit été faite l'insertion ; & il prétend, par ce moyen, que, dans tous les deux, la fièvre n'a paru que le

fixieme jour après l'éruption locale ; qu'elle a été presque insensible , & n'a duré que quatre ou cinq heures. Il a hazardé cette pratique d'après l'opinion où il est que le virus , qui agit immédiatement sur le total de l'œconomie animale , n'est pas celui qu'on a appliqué dans l'insertion , mais celui qui est contenu dans les boutons de la premiere éruption ; opinion à laquelle il a été conduit , après avoir observé que l'éruption locale , à l'endroit de l'insertion , précédoit , au moins de trois jours , la fièvre , & que plus la fièvre tarδοit à arriver après cette éruption , plus la maladie étoit legere & bénigne , toutes choses étant égales d'ailleurs ; d'où il résulte que , s'il est quelque moyen de retarder cette fièvre , ce retardement doit rendre la maladie plus legere. Mais nous devons avertir que M. Gatti ne donne ceci que comme une conjecture : il exhorte seulement les inoculateurs à répéter son expérience.

Voilà à quoi se réduit tout ce qu'il dit sur le traitement de la petite vérole inoculée , pendant le premier période de la maladie , c'est-à-dire pendant la fièvre. Il prétend que l'inoculé , qui a été conduit d'après ces principes , après avoir passé ce période , sans presque s'appercevoir qu'il étoit malade , aura certainement une éruption très-legere , ou n'en aura point du tout. Dans le

premier cas, comme il n'y a aucun des symptômes qui accompagnent une éruption abondante, le second période de la petite vérole n'est pas, dans le fait, une maladie; & l'inoculé est guéri, dès l'instant même que l'éruption est faite; à plus forte raison l'est-il dans le second cas, lorsqu'il n'y a aucune éruption générale.



## L E T T R E

*Sur le Tissu muqueux ; par M. DE PICAMILH, écuyer, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin de l'hôpital militaire de l'isle de Rhé, ci-devant médecin des armées du roi & de l'hôpital militaire du Fort-Royal, isle de la Martinique.*

Un professeur de Montpellier, (*M. Venel*), avoit bien voulu, Monsieur, me faire part de quelques observations sur le tissu cellulaire; j'ai senti, dans ma pratique, le prix & l'utilité de ces observations; je remercie aujourd'hui en mon particulier *M. De Bordeaux*, auteur des *Recherches sur le Tissu muqueux*, ouvrage dont vous avez donné un Extrait utile, & très-bien raisonné, dans votre Journal de Mars de la présente année. Plus j'ai avancé dans la pratique, plus

j'ai été persuadé de l'action du tissu muqueux ou cellulaire, non-seulement de celui des parties supérieures entr'elles, mais encore de celui des parties supérieures avec les inférieures : j'ai vu, dans un pleurétique, ( les crachats étant supprimés, ) appliquer à la partie intérieure des cuisses des vésicatoires, dont l'écoulement suppléoit aux crachats : le tissu cellulaire, qui accompagne les gros vaisseaux de la cuisse, fournissoit peut-être à la nature une route pour cette évacuation.

Mais voici un fait qui doit, à mon avis, éclairer tout le monde sur l'action du tissu muqueux, & qui me paroît même la prouver incontestablement. Un malade, attaqué d'un mal de gorge violent, ne pouvant presque point respirer, & se trouvant dans le cas où nous aurions ordonné la bronchotomie, a recours à un remède usité dans des contrées où nos dogmes sont inconnus. Deux Nègres forts & vigoureux prennent chacun un de ses bras ; ils l'oignent avec du beurre de cacao, & le frottent, sans discontinuer, si fort & si long-tems, que les deux bras deviennent gros comme les cuisses ; le mal se dissipe, à proportion que les bras grossissent : on renouvelle de tems en tems le beurre de cacao ; enfin le malade se trouve très-bien guéri en peu de tems. Peut-il y avoir une preuve plus palpable de la con-



nexion que M. *De Borden* a si bien établie entre le tissu muqueux de la gorge & celui des bras ?

Comme, suivant le même auteur, la poitrine a des connexions singulieres avec les bras, on pourroit, je crois, essayer, pour la pleurésie, le remede qu'on fait, en Amérique, pour l'angine : l'application des ventouses & des topiques, à laquelle de grands médecins de tous les siècles ont eu recours, a beaucoup de rapport avec le frottement dont il est question ; il vaudroit peut-être mieux que les saignées qu'on réitere tous les jours avec tant de courage.

J'ai eu l'honneur d'en parler à M. *Richard* qui m'a recommandé de faire toutes les observations possibles à cet égard. Je vous communiquerai celles que j'ai déjà faites, si vous le trouvez bon, & j'y joindrai quelques petites remarques sur le pouls : vous voudrez bien, Monsieur, me mettre dans le nombre de ceux qui, sans avoir jamais eu aucun préjugé contre la doctrine du pouls, l'ont suivie & vérifiée sur les malades. J'étois à Montpellier, lors des disputes sur cette matiere ; & je ne suis point étonné que d'aussi bons esprits, tel que l'est M. *Robin*, dont vous avez parlé dans le Journal du mois de Février dernier, soient revenus sur leurs pas. Quant à moi, je continuerai à suivre une route qui ne m'a jamais égaré : je dois

OBSERV. SUR UNE FIÈVRE, &c. 509  
ce témoignage à l'auteur des *Recherches sur le Pouls*, & à sa doctrine, de même qu'à un de ses zélés partisans, M. *Fouquet*, docteur de Montpellier, qui travaille sur cet objet, & dont je dois attendre l'ouvrage, avant de publier mes observations.

---

## OBSERVATION

*Sur une Fièvre continuë-périodique, produite par une fausse pléthore; par M. HOUSSET, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société royale de la même ville, médecin des hôpitaux, bibliothécaire & ancien directeur de la société des sciences & belles-lettres d'Auxerre.*

Dans le commencement de ma pratique, je voyois, dans le couvent de la Visitation de Sainte-Marie, madame Marie d'Avigneau, religieuse, qui, depuis l'âge de quinze ans, & à la suite d'accès de migraine dont elle avoit été tourmentée, dès l'enfance, étoit attaquée, tous les trois mois, d'une fièvre continuë-vaporeuse, occasionnée par une fausse pléthore, appelée, dans les écoles, *plethora ad vires*. Cette dame étoit pour lors âgée d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, & d'une constitution fort délicate, étoit réglée tous

les quinze jours , buvoit & mangeoit peu ; & faisoit , comme les autres religieuses , les exercices de dévotion & d'office du monastere : cette vie sobre , régulière & exercée , ne l'empêcha pas néanmoins d'être travaillée de cette es'pece de maladie que j'ai désignée. Six semaines avant d'en être attaquée , elle avoit des pressentimens qui ne la trompoient jamais ; & le jour fixe arrivé , où commençoit la triste scène qui devoit m'occuper , elle tomboit dans un accablement général : sa fièvre étoit des plus vives ; son pouls pouls dur & brûlant : elle se plaignoit d'un point de cô-é , d'un mal de gorge , d'une douleur de tête insupportable qui lui ôtoit , pour ainsi dire , l'usage des sens ; sa voix étoit presque éteinte ; ses yeux fermés , les premiers jours , ne s'ouvroient qu'avec bien de la difficulté ; & sa tête penchée sur l'oreiller , y restoit collée jusqu'à ce qu'on lui eût procuré du soulagement : dans cet état , point d'appétit , plus de desir d'alimens ; quelques bouillons legers suffisoient pour la soutenir : telle étoit la triste situation où se trouvoit réduite cette religieuse , quatre fois pendant le cours de l'année ; & comme l'expérience de mon pere (a) ,

(a) Pierre-François Houffet , médecin des hôpitaux d'Auxerre , & docteur de Montpellier , en 1726 , mort en 1757 , âgé de cinquante-quatre ans.

qui l'avoit traitée, m'avoit appris que la quantité des saignées étoit un des remèdes le plus spécifique pour changer son état, je pensai ne pouvoir mieux faire que de suivre pied à pied la route qu'il m'avoit tracée, à quelques variations près, suivant l'exigence des cas : c'est pourquoi je la faisois saigner jusqu'à seize & dix-sept fois, à la maniere accoutumée : les deux dernières saignées se faisoient ordinairement au pied ; mais toutes se pratiquoient à-peu-près dans la même proportion, relativement aux especes de rechutes auxquelles elle étoit assujettie ; & de quatre que l'on traitoit dans l'année, deux correspondantes étoient plus longues que les deux autres. A la suite de cette maladie, il survenoit une leucophlegmatie qui ne s'étendoit que depuis l'ombilic jusqu'aux extrémités inférieures : rarement ai-je aperçu les bras œdématisés ; phénomène qu'il n'est pas difficile de prévoir, lorsque l'on est obligé de tirer une si grande quantité de sang dans un sujet aussi délicat. Cette hydropisie étoit précédée d'un écoulement de sérosités par le nez : dans ce cas, on venoit aux purgations plusieurs fois réitérées, aux tisanes apéritives & hydragogues ; par ce secours, on parvenoit à lui procurer la convalescence, & enfin une guérison apparente, jusqu'à la fin d'un trimestre ; époque d'un nouvel accès. On peut juger par ce

que je viens de dire, du nombre prodigieux de saignées qui ont été faites à cette dame : or il est arrivé que, dans une de ses rechutes, notre malade a été travaillée d'une insomnie que les rafraîchissans & les legers calmans ne pouvoient dissiper ; & , comme elle me sollicitoit pour lui procurer du sommeil, ou diminuer au moins les vives agitations dont son esprit étoit fatigué, je crus ne pouvoir mieux remplir l'indication que ce nouveau phénomène présentoit, que de lui faire prendre, sur les neuf heures du soir, une demi-once de syrop diacode, mêlé avec autant d'huile d'amandes-douces. L'effet du remede répondit assez bien à mon attente : le sommeil persévéra depuis neuf heures & demie jusqu'au l'endemain matin. La malade auroit été pleinement satisfaite, si, à son réveil, elle ne se fût apperçue que son bras étoit engourdi, & comme paralysé. La communauté, alarmée de ce surcroît de mal, me prie d'en prévenir les suites. Je me ressouvins pour lors du conseil salutaire que mon grand-pere (a) donne dans une de ses observations manuscrites,

(a) Etienne Houfflet, pere du précédent médecin des hôpitaux d'Auxerre, docteur de Montpellier en 1689, mort en 1728, fils de Gervais Houfflet, aussi médecin des hôpitaux de la même ville, docteur de Montpellier en 1658, décédé en 1689.

*que les préparations de pavot ne convenoient pas à un corps épuisé ou affoibli. Mais j'étois jeune médecin ; & la réflexion avoit été trop tardive : je n'avois pas de ressource plus prochaine que de ressusciter le mouvement perdu : la saignée du pied me parut le remède le plus efficace pour réparer la faute dans laquelle mon peu d'expérience m'avoit fait tomber : le succès calma mes inquiétudes. Dans la suite, j'entrepris de la guérir & d'empêcher que la maladie ne revînt à tems marqués : j'imaginai que la nature, s'en étant fait un jeu, auroit peine à se détourner de la route qu'elle avoit prise, à moins qu'on ne l'y forçât ; je m'avisai, en conséquence, d'user d'un moyen que peu de médecins auroient voulu tenter : j'attendis une nouvelle rechute qui ne manqua pas d'arriver au tems indiqué ; je fis pratiquer les saignées ordinaires : l'enflure survint : je m'y attendois ; mais, au lieu de la traiter selon l'usage que l'on avoit religieusement observé jusqu'alors, je la laissai augmenter jusqu'à un certain point ; j'employai ensuite quelques purgatifs, pour la diminuer un peu, sans vouloir la dissiper ; je laissai durer cette maladie pendant plus de sept mois, quoiqu'on me pressât de la guérir ; & , lorsque je crus que les solides étoient assez relâchés, & la masse du sang assez divisée pour pouvoir espérer*

de détruire cette malheureuse habitude, je mis en usage les purgatifs hydragogues, les apéritifs & autres remèdes propres à évacuer les sérosités dont notre religieuse étoit inondée; je réussis : elle revint en parfaite santé; &, depuis plus de sept ans, elle n'a plus été attequée de pareille maladie; & les saignées qu'on a été obligé de lui faire, ont été en très-petit nombre, respectivement à celui auquel elle avoit été habituée l'espace de vingt années, si vous en exceptez une seule fois, il y a environ un an, que j'ai été contraint de lui en ordonner dix ou douze, par rapport aux mêmes accidens qui étoient revenus.

---

## EXTRAIT DU MÉMOIRE

*Sur une Dyssenterie épidémique qui a régné à Pléaux dans la haute Auvergne, en l'année 1765; par M. DAPEYRON DE CHEYSSIOL, docteur en médecine.*

La dyssenterie épidémique, dont nous allons donner des observations, devoit moins son origine à des miasmes, à des exhalaisons pestilentiellles de l'air corrompu sous le ciel qui l'a vu naître, qu'à des alimens grossiers, & à une mauvaise nourriture : elle com-

mença à se manifester, dans le cœur de l'été. Il y avoit, cette année-là, une quantité prodigieuse de fruits très-mauvais; le pays n'est pas des meilleurs; il n'est que trop fertile en poires âpres, en prunes austères; l'on y cueille des pommes plus propres à faire du cidre, que bonnes à manger; le raisin y tient du verjus; & les meures y viennent en abondance. Les gens de la campagne, dont la nourriture ne consiste guères qu'en cochon salé, laitage, fromage, & en mauvais pain de seigle avec quelques gâteaux de farrazin mal fermenté, ne manquent pas d'user de nos fruits; plusieurs en mangent copieusement; il en est même certains qui s'en gorgent. Les plus aisés les prennent, pour se rafraîchir, tandis qu'ils se délassent de leurs travaux, ou qu'ils se reposent de leurs fatigues; d'autres, moins accommodés des biens de la fortune, & hors d'état de se procurer en entier le frugal ordinaire, sont charmés du moyen de se sustenter que leur fournit la nature. Chacun s'applaudit de l'abondance de ses fruits, ne prévoyant pas qu'ils doivent payer fort cher le soulagement passager qu'ils trouvent à leur indigence.

On observe communément, dans nos enfants, que la bile & les autres humeurs sont d'une viscosité surprenante; on les voit tantôt inertes, acescentes, vappides, porrâs;



cées, tirant sur l'érugineux, très-peu alkalinescentes ou exaltées. Il n'étoit pas rare d'observer les phlogoses à un certain degré se terminer par la gangrene, le sphacele, dès les premiers jours de notre épidémie. En effet, c'étoit un vrai Prothée que ce cruel flux de sang, il imitoit la synoque; on l'a vu se transformer en fièvre continuë-putride; se déguiser en fièvre maligne: elle paroïssoit tantôt sous la forme de *dyssenterie blanche*, tantôt sous celle de *cholera-morbus*, enlevant le malade du quatrième au cinquième, ou le septième jour, au plus tard: d'autres fois, elle s'étendoit jusqu'au quatorzième, comme les fièvres putrides: si la fièvre se soutenoit jusqu'au vingt-unième, le pronostic n'étoit pas plus fâcheux; elle se prolongeoit quelquefois jusqu'au quarantième ou cinquantième jour, ou même jusqu'à deux mois, à l'imitation de la fièvre maligne. Au surplus, il n'a point échappé à la vigilance des praticiens, que, lorsque cette fatale maladie attaquoit plusieurs viscères, la tête & la poitrine en même tems, ( ce qui est fort commun aux fièvres continuës-inflammatoires du pays, ) elle n'étoit pas si formidable; il paroïssoit qu'alors elle affectoit beaucoup moins l'*abdomen*.

Ses symptomes les plus familiers étoient la face Hippocratique, le grincement des dents, la langue aride, noire; le hoquet,

des vomiffemens énormes, de violentes douleurs à l'estomac ; au bas-ventre, des tranchées, des épreintes & le ténefme. Les malades avoient des déjections fréquentes, muqueufes, fanguinolentes ; on voyoit en eux les fignes d'un vrai *cholera* ; & c'étoit la dyffenterie blanche : il furvenoit de fréquentes fyncope ou des défaillances notables ; le pouls fe monroit intestinal, petit, avec les extrémités froides, fur-tout les inférieures ; il furvenoit des exanthêmes, des puftules miliaires, des éréfipeles qui rentroient fouvent.

Je ne finirois pas, fi je voulois faire l'énumération de tous les fymptomes qui accompagnoient cette cruelle maladie : elle faifoit fes plus grands ravages parmi le peuple. Les plus riches des campagnes n'étoient point fi maltraités. Elle paroiffoit plus ou moins meurtriere dans chaque village, à raifon de l'affluence ou de la difette des fruits dont nous avons parlé. Les vieillards & les enfans en réchappoient difficilement.

On penfe bien, fans que je le dife, que le pronoftic de cette cruelle maladie ne pouvoit être que très-fâcheux : communément elle moisfonnoit les deux tiers des adultes qui en étoient attaqués, fix fur neuf ; elle étoit encore plus meurtriere pour les femmes.

Les remedes qui ont fervi à détruire ce fléau, méritent une attention finguliere.

Les saignées ont été bannies du traitement ; on en sent la raison. Accoutumés à traiter des fièvres aiguës, continuës, où, pour l'ordinaire, la putridité est surabondante, les médecins du pays n'avoient garde d'égorger leurs malades par des phlébotomies multipliées : ils sçavent trop bien connoître, estimer ou mesurer les forces des personnes qu'on leur confie, pour prodiguer le sang ; nous ne saignons donc pas.

*L'ipécacuanha* & le *simarouba*, si vantés par quelques maîtres de l'art, étoient également pros crits, au moins le dernier. C'est en vain qu'on les eût employés. Il eût été dangereux d'arrêter des excré tions moins symptomatiques que critiques. En outre, ils n'eussent pas opéré les effets que M. De Jussieu remarqua, à Paris, en 1718 ; ni même ceux qui furent observés dans Pléaux, en 1719, par le médecin Dapeyron : celle de 1765 étoit d'un autre genre. Quelque fois, il est vrai, on débutoit par la racine du Brésil comme vomitif, mais infructueusement ; il falloit recourir aux antimoniaux, aux minoratifs ; mettre en usage les cardiaques ou les calmans.

Ce qui a réussi le mieux, c'est le *verre d'antimoine ciré*, donné à plusieurs reprises, & avec circonspection.

Immédiatement après, venoit le gâteau de *sureau* fait avec les baies de ce fruit, ex-

primées, & la farine de froment, en façon de biscuit de mer, ou mieux torréfié : on le donnoit pulvérisé, à la dose de deux à quatre gros, dans un bouillon de mouton ou de volaille.

L'électuaire de *cartame* occupoit la troisieme place parmi les évacuans que l'on prescrivoit seuls ou associés avec les hypnotiques ou avec les cordiaux.

Le *camphre*, au lieu du *diascordium*, faisoit des merveilles.

Le quinquina, comme anti-putride, a eu beaucoup de succès : il n'en étoit pas ainsi des anti-putrides minéraux, le soufre ou le vitriol, j'entends leurs esprits ; quoiqu'adoucis, ils étoient presque un vrai poison ; aussi nous est-il tombé entre les mains fort peu de cas où des empyriques s'en fussent servi.

Il ne suffit pas, dans les épidémies, comme dans les autres maladies, d'évacuer, de corriger la malignité de l'humeur ; il faut, dans bien des circonstances, la détourner ailleurs, en faire une diversion : dans cette vue, on a tenté l'usage des diaphorétiques, des sudorifiques ; & leur heureuse épreuve a démontré la justesse des raisonnemens. Les plus utiles remèdes, pris dans ces classes, ont été le kermès minéral à petite dose, souvent réitéré ; les sels, les esprits volatils de vipere, de corne-de-cerf, le *scordium*, la scorso-

nere & la faſſe-pareille en tiſane. Les ſantaux, en tant que toniques, n'ont pas été oubliés, ainſi que l'impératoire, l'angélique & la zédoaire, ſur-tout lorsſque la maladie avoit la marche des fièvres malignes. Nous obſervions que, lorsſqu'il y avoit quelque peu de diſſolution putride dans le ſang ou les humeurs, les alkalis volatils mitigés réuſſiſſoient mieux que les incraſſans, les teſtaccées, & que les abſorbans : ſi nous oſons même le dire, nous avons arrêté plus d'une fois des bévues qu'on alloit faire en ce genre, ou nous y avons remédié, après qu'on les a eu faites. Je paſſe ſous ſilence les aſtringens proprement dits que l'on a propoſé & qu'on n'a que trop ſouvent employé.

Quoique les lavemens ne paſſent guères indiqués, vu le ſiége de la douleur qui étoit ſouvent dans les inteſtins grêles, on s'eſt aviſé néanmoins d'en donner avec le quinquina; & ils ont aſſez bien réuſſi. On a uſé des topiques réſolutifs, carminatifs, &c. en fomentation, liniment & cataplaſme. Les venvouſes ſèches à l'épigatre, aux régions ombicale & hypogaſtrique, ne ſe ſont pas trouvées inutiles : on peut dire la même choſe des ſinapiſmes, des véſicatoires, du *moxa* des Chinois, appliqués aux endroits conſentables. On a fait tous ſes efforts pour entrer dans les vues de la nature, bien variées aſſurément ; on a tâché de ſuivre ſes

indications, & de les remplir, en évacuant, corrigeant, & en détournant, par toutes sortes de moyens, la matiere maligne qui entretenoit ce fléau : j'ai eu le bonheur de me rencontrer avec des médecins de réputation ; je veux parler principalement de M. *Laviolle*, intendant des eaux & bains du Mont-d'Or : après une longue conférence sur la maladie en question, cet habile praticien est convenu qu'il a employé les mêmes remèdes que moi, ou à peu de chose près : quoiqu'il ait traité l'épidémie à neuf ou dix lieues des confins de l'Auvergne, ma patrie, nous nous sommes communiqués nos Mémoires.

Nous allons ajoûter quelques observations qui répandront plus de jour sur l'exposé que nous venons de faire de la maladie & de son traitement.

I<sup>re</sup> OBSERVATION. Une jeune demoiselle de dix-sept à dix-huit ans, d'un tempérament assez robuste pour son âge, sanguine, fort bilieuse, se plaint tout-à-coup de colique vague, violente, autour du nombril ; la douleur augmentant, se fixe à l'hypogastre : il survient des rots, des nausées ; le vomissement paroît ; & le hoquet se met de la partie : à cela succèdent des déjections par le bas, porracées, jaunes, ensuite teintes de sang : leur fréquence excite des tranchées, des épreintes, le ténésme : le pouls

paroît ferré , concentré , perdu ; on ne le trouve presque plus : s'il se fait sentir , l'inégalité approche de l'intermittence. Appelé sur la fin du second jour , on m'apprend que l'*ipécacuanha* a été employé sans succès ; je prescis , sur le champ , l'antimoine ciré , avec quelque confection : l'effet surpasse mon attente ; l'estomac & le reste des premières voies se dégagent , au-delà de ce qu'on avoit osé espérer , sans trop de fougue : après l'action du remède , le camphre apaise l'irritation ; & , le lendemain , la malade se trouve mieux. Il n'en est pas de même , le quatrième , ou vers la fin de ce jour critique : un redoublement marqué s'annonce ; mais notre calmant dissipe encore l'orage. Les cinquième & sixième , on profite des momens , pour faire passer des minoratifs mariés avec des fortifiants ou des calmans , au besoin : ces derniers même sont mis plusieurs fois en usage , autant que l'irritation & l'évacuation de l'humeur morbifique le demandent. Durant l'administration de ces différens secours , le septième jour se passe avec moins d'orage qu'on ne croyoit : la bonne tournure de cette synoque dysentérique se déclare évidemment ; elle diminue de sa force , chaque jour , jusqu'au douzième ou quatorzième , qu'elle se termine & disparaît entièrement , par le moyen de la sage méthode d'évacuer , de deux jours

l'un ; d'aider ou réprimer la nature ; en la guettant , la suivant pas-à-pas,

C'étoit aussi à-peu-près l'état de la demoiselle Lavialle, selon le jugement que nous en portâmes, M. son pere & moi : nous craignons grandement pour elle une inflammation gangreneuse au bas-ventre.

II. OBS. Un garde du corps de S. M. âgé d'environ trente ans, vigoureux de son naturel, fut attaqué de la maladie régnante : elle prit la forme de la dyssenterie blanche ; elle approchoit du *cholera-morbus* sec, je jugeai qu'après nos évacuans, le verre d'antimoine ciré & le gâteau de sureau, l'on pouvoit tenter une diversion, sans rien craindre ; je ne me trompai pas : les diaphorétiques & les sudorifiques réussirent mieux que les cordiaux, les calmans & les anti-septiques : la maladie toutefois ne fut terminée que le vingt-unieme jour.

Je pourrois parler, dans cet article, d'un capitaine de Grenadiers, un peu fluët : sa maladie a duré, l'espace d'un mois, par sa faute ; il n'a fait presque aucun remède : j'ose assurer qu'il eût pu guérir, & que c'est bien volontairement qu'il courut à sa perte ; il a péri misérablement.

III. OBS. La petite demoiselle D\*\*\*, nièce d'un chevalier de S. Louis, fut atteinte de notre épidémie, dans un âge fort tendre, (vers sa neuvieme année :) tout augmente



violemment jusqu'au quatrième jour ; & tout diminue notablement , à mesure qu'on parvient au septième , ainsi qu'une maladie inflammatoire , dont la terminaison est heureuse , sans abcès , &c. Cette prompte guérison est dûe au gâteau de sureau , avec les restrictions , les réserves & les modifications pour la dose , qu'exigent l'enfance & le sexe.

IV. OBS. Il s'agit d'une mélancolique-hypocondriaque point mariée , qui est dans l'hôpital de Pléaux , depuis cinq à six ans : sa maladie s'est terminée le septième jour ; elle a été bénigne. Peut-être que cette fille , qui est mal réglée , & sujette à un vomissement périodique qui donne de très-grandes marques d'acidité , a été moins affectée par l'habitude que son estomac & ses intestins avoient à produire ou contenir des sucs acens , acides. Dans ce cas , la correction de la matière morbifique a été opérée par les anti-acides , le quinquina & la charille ; le café n'a pas été d'un petit secours ; mais , après les évacuans , l'*asarum* , en tant que vomitif , a produit d'aussi bons effets que notre verre d'antimoine ciré.

V. OBS. Une fille en service , âgée de vingt-cinq ans , un peu homasse , fut attaquée de l'épidémie avec des symptômes fort aggravans. On avoit de la peine à la servir ; on ne trouvoit point de garde : j'en appro-

chois toujours avec quelque répugnance, ainsi que le chirurgien : ( c'est la seule fois que j'ai soupçonné une maligne influence, à en juger par la puanteur de la chambre de la malade, malgré les parfums mis en usage. ) Elle en a rechappé cependant, après deux mois de maladie. Le verre d'antimoine a été prescrit cinq fois les neuf & dix premiers jours ; ensuite le gâteau de sureau a été employé jusqu'au vingt-unieme. On a suivi le traitement le plus méthodique & le plus recherché pour sa guérison radicale : il y a eu du danger jusqu'au fixieme septenaire.

VI. OBS. La maladie épidémique, que nous avons dit avoir commencé au mois de Juillet, ne se borna pas à l'automne : sans presque rien perdre de sa vigueur, elle s'étendit au-delà de l'autre solstice. Dans le fort de l'hyver de 1766, par ce tems rude, dont il n'est guères d'exemple, une dévote septuagénaire en ressentit les plus furieux assauts ; &, ce qu'il y a de plus surprenant, elle fut délivrée par la diaphorèse, après les remedes généraux.



EXTRAIT D'UNE LETTRE

*De M. DE SARRADAS, curé de l'Estelle ;  
sur une Colique néphrétique , guérie  
par l'infusion de semences de daucus ou  
carotte sauvage.*

MONSIEUR,

Voici le détail de ma maladie dont vous desirez être instruit. Il y eut deux ans le mois d'Août dernier, que je fus attaqué d'une colique néphrétique des plus violentes qu'on puisse éprouver. Deux médecins, qui furent appelés, me firent saigner plusieurs fois, parce qu'on craignoit l'inflammation. Ils m'ordonnerent beaucoup de calmans & des remedes aussi inutiles que dégoûtans. Après que la colique fût passée, je ressentis une pesanteur dans la vessie, avec des ardeurs d'urine, insupportables. Je pris une tisane avec de la pariétaire, des baies d'alkekenge & de la graine de lin. Huit jours après, je rendis trois pierres de la grosseur d'un pois chiche. Je crus, après cet événement, être guéri; mais quelle fut ma surprise, lorsque, deux mois après, j'eus une nouvelle attaque qui me réduisit à toute extrémité, & qui me fit souffrir les douleurs les plus violentes ! Je pratiquai les mêmes remedes ; jusai

même, pendant six mois, des pilules de savon que je fis venir de Paris, de la racine de *pareira-brava*, de la buferole que je fis ramasser sur la montagne de Canigou; enfin j'éprouvai tous les diurétiques, soit chauds ou froids. Je prenois, les trois premiers jours de la nouvelle lune, une tisane faite avec la racine de chauffe-trape; je me purgeois tous les mois, & je joignois à tous ces remèdes une vie fort frugale. Malgré tous ces remèdes & toutes ces précautions, la colique me reprenoit régulièrement de deux en deux mois, & me tourmentoît toujours à l'ordinaire. J'avois toujours des grandes douleurs aux reins, rétention & ardeur d'urine. Je ne pouvois pas monter à cheval, sans m'en trouver très-incommodé: mes urines devenoient bourbeuses. Je rendis, dans l'espace de deux ans, plus de cent pierres, & habituellement du sable; telle a été ma triste situation jusqu'au 16 du mois de Juillet dernier que je commençai l'usage de l'infusion des semences de carotte sauvage, & dont j'ai pris exactement, chaque jour, quatre gobelets, deux à jeun, & deux autres avant de me coucher. Depuis ce tems, je n'ai pas eu le moindre soupçon de douleurs néphrétiques, & je n'ai rendu qu'une seule fois des pierres, & cela, sans souffrir aucunement. Mes urines sont nettes; mes douleurs aux reins ont beaucoup diminué;

& je monte & je vais à cheval, fans en être incommodé. Il est vrai que je viens d'avoir une attaque de goutte ; mais, quelque douloureuse que soit cette maladie, j'aime-rois mieux être goutteux toute ma vie, que d'être néphrétique un quart d'heure.

---

## NOUVELLE MANIERE

*De pratiquer l'Opération de la Taille par le haut appareil, sur-tout dans les fem-mes ; démontrée, aux écoles de médecine, par M. BASEILHAC, chirurgien de Paris, & substitut du premier chirurgien de l'hôpital de la Charité.*

M. Grandclas, docteur-régent de la Faculté de médecine, & professeur de chirurgie latine, m'ayant fait l'honneur de me choisir, pour exécuter les opérations du cours qu'il étoit chargé de faire selon l'usage, je profitai de cette occasion, pour démon-trer, le 29 Mars, une nouvelle maniere de pratiquer l'opération de la taille par le haut appareil, sans courir le risque d'intéresser le péritoine, & sans le secours d'aucune collection de fluide, pour étendre la capa-cité de la vessie, comme il a été enseigné & pratiqué jusqu'ici, par tous les gens de l'art, qui l'ont tenté ; j'ai cru que cette mé-thode pourroit mériter l'attention de vos lecteurs ;

lecteurs; ce qui m'a engagé de vous l'adresser, pour en faire part au public. Elle est avantageuse, particulièrement pour les femmes, dont le trajet de l'urètre est fort court, & auquel il reste presque toujours quelque vestige de relâchement, après l'opération pratiquée par ce canal, quelle que puisse être la méthode employée, c'est-à-dire, soit qu'on ait recours à l'incision ou à la dilatation, quoique cette dernière soit, sans contredit, plus dangereuse que la première, tant pour la vie, que pour l'incontinence d'urine, qui résulte nécessairement du déchirement forcé qui en est la suite inévitable.

On exécute cette opération par le moyen de plusieurs instrumens différens. Ayant placé son sujet horizontalement, le dos sur une table matelassée, un oreiller sous la tête, les fesses seulement un peu élevées par un drap plié en plusieurs doubles, & placé en travers sous la région sacro-lombaire, deux aides tiennent les mains, & deux autres saisissent les extrémités inférieures qui ne portent sur rien, les écartent, suivant le besoin relatif à la manœuvre de l'opération.

On fait, en premier lieu, avec le bistouri droit ordinaire, sur le milieu de l'hypogastre, entre les muscles pyramidaux, une incision qui divise les tégumens & les graisses jusqu'aux aponévroses qui constituent la ligne

blanche. Cette incision est de deux pouces de long ou environ ; son angle inférieur se termine sur le rebord , ou quelques lignes au-dessous des os pubis ; son angle supérieur s'étend jusqu'au milieu de l'intervalle qui est entre cet os & le nombril.

Le second instrument est un vrai trois-quart ordinaire : la méche a trois pouces & demi de long ; cette méche est fendue à jour dans toute sa longueur, depuis la base de la pointe jusqu'à son manche. Cette fente est destinée à loger une lame de même largeur, tranchante d'un seul côté, & assujettie à sa pointe par une vis très-fine à tête perdue, un peu au dessous de la base de la pointe de la méche. Cette lame a une queue qui fait un angle avec elle, & qui vient se placer à côté du manche du trois-quart ; de cette manière, la lame n'excede pas la fente qui la loge. Lorsqu'on veut se servir de cet instrument, l'opérateur porte le doigt indicé d'une main à la partie inférieure de l'incision, pour y reconnoître le bord de l'os pubis ; & , à la faveur de ce doigt, il plonge la pointe de ce trois-quart le long de la face interne supérieure de cet os, & la dirige vers le col de la vessie, sans cependant intéresser cet organe ; il l'enfonce plus ou moins profondément, suivant l'âge des sujets, &c ; alors il dirige le tranchant de la lame du côté de la

ligne blanche ; & il l'écarte de sa gaine , pour inciser ce corps aponévrotique d'environ un pouce.

Le trois-quart retiré , on prend un bistouri droit , garni , à son extrémité , d'une lentille plate , large d'environ deux lignes : ce bistouri n'est tranchant que d'un côté seulement ; on l'introduit perpendiculairement dans la partie inférieure de la plaie : la lentille se place sous la ligne blanche , entre cette ligne , & le péritoine , le tranchant dirigé du côté de l'ombilic ; on fait marcher alors ce bistouri qu'on tient suspendu d'une main , en appuyant un doigt sur le dos de sa lame ; & , observant de ne point trop peser sur le péritoine , on divise la ligne blanche jusqu'au degré à-peu-près de l'angle supérieur de l'incision déjà faite aux tégumens & aux graisses.

Cette incision externe finie , on introduit par l'urètre , dans la vessie , une sonde d'argent , figurée comme l'algale ordinaire , creuse , ouverte du côté concave , par une crenelure prolongée jusqu'à la racine de sa courbure ; la crenelure ou ouverture commence en talu , à cinq ou six lignes du bout de la sonde. Au lieu du stylet , qu'on a coutume de mettre dans les sondes creuses , on a mis dans celle-ci une flèche d'acier ou d'argent forgé à froid , qui ressemble assez à la sonde plate & flexible dont on s'est servi



long-tems , pour embrasser l'anse des fistules à l'anus. Elle est plate de même, cannelée, sur le tiers de sa longueur, par le bout qui répond à la concavité de la sonde. Ce même bout est armé d'une petite pique de cinq à six lignes de longueur sur une ligne & demie de largeur dans son milieu : sa base est ronde & taraudée, pour s'adapter au bout de la flèche qui est terminée par une vis ; elle y est ajustée de maniere qu'un de ses tranchans regarde la concavité de la sonde, & l'autre, sa convexité. Cette pique, fixée au bout de la flèche, comme il est dit, va & revient dans le corps de la sonde, où elle se cache à volonté, comme elle en sort, quand on veut, en poussant ou en retirant la flèche par son talon. Cette flèche est libre dans la sonde dont elle excède la longueur d'un bon tiers ; son talon est terminé par un bouton rond & plat qui est fixé ou laissé mobile par un écrou, si l'on veut.

Cette sonde introduite dans la vessie, l'opérateur la tient ferme de la main droite, pendant qu'il porte le doigt indicateur de la gauche au fond de la plaie, le long de la face interne du pubis, pour y observer le bout de cette sonde, présenté par l'autre main, & poussé doucement au dehors, du côté de la plaie de l'hypogastre, pour y amener insensiblement la vessie, & la pré-

senter le plus près possible de l'ang'le supérieur de l'incision , ayant soin de repousser la cloison du péritoine avec le doigt observateur , afin qu'il ne devance point , par aucun repli , le bout de la sonde qui ne doit présenter que la paroi antérieure de la vessie , dont on voit communément la texture très-distincte dans ce moment.

On pousse alors la queue de la flèche , pour faire sortir la pique qui forme sa pointe , au travers du corps de la vessie , d'environ deux pouces ; on dévisse la pique , pour éviter d'en être blessé ; & , avec la main gauche , on saisit ce bout de la flèche , pour su pendre la vessie , pendant qu'on incise de l'autre main avec un bistouri courbe , fixé à son manche , comme un scalpel , lequel on fait glisser dans la crenelure de la flèche & celle de la sonde ; & , par ce moyen , on ouvre la vessie jusqu'à son col.

L'opérateur alors introduit le doigt indice de sa main gauche dans la capacité de la vessie , y reconnoît la pierre , & , le doigt en place , retire de l'autre main la sonde de la vessie , après y avoir fait rentret la flèche. Il prend une tenette , & l'introduit , à la faveur du doigt placé , dans la vessie , saisit la pierre , & en fait l'extraction.

La malade portée dans son lit , on rapproche les lèvres de la plaie avec quelque

médicament agglutinatif, & on introduit une sonde ou cannulle dans l'urètre, qu'on laisse jusqu'à la réunion complète de la plaie, afin que les urines coulent au dehors, à mesure qu'elles sortent des ureteres, & qu'elles ne portent aucun retardement à la formation de la cicatrice.

On a jusqu'ici exécuté vingt tailles par cette méthode : j'ai assisté à toutes ; M. Grandclas a été présent à plusieurs ; MM. Menjeon & Laforest, chirurgiens de Paris, & plusieurs autres sçavans chirurgiens & élèves en chirurgie ont assisté à ces tailles. Sur ce nombre, il est mort deux malades de causes étrangères à l'opération. Les femmes opérées de cette manière, étoient âgées depuis deux ans & demi jusqu'à celui de soixante-quatre. La première opérée par cette nouvelle méthode, se nomme *la veuve Pichard*, âgée de soixante ans, de la ville de Melun : elle vit encore, & réside à l'abbaye du Lys ; elle fut taillée le 4 Mars 1758.

Par cette méthode, il ne reste aucune incontinence d'urine, ni autre infirmité relative à l'opération. On donnera de plus amples détails, avec la figure gravée des instrumens, dans un Traité complet, où sera rapportée la liste des cures qui seront faites jusqu'à ce jour.

Dans la leçon suivante, le 31 Mars, je fis l'opération de la taille latérale avec le lithotome caché; j'y démontrai, en même tems, & comparai le premier lithotome qui a été fait, avec un des derniers, fabriqués tous deux par le même ouvrier, dont la marque est une ancre, afin de détromper les élèves sur des prétendues corrections de cet instrument, publiées par différens écrivains.

M. Grandclas, témoin oculaire des succès de ce lithotome, a fortement combattu les faussetés imputées à l'usage qui s'en fait journellement, par la plus grande partie des lithotomistes qui le connoissent, tant en France, que chez les étrangers : il s'est amplement étendu contre la prévention de ses adversaires; prévention que quelques-uns ont portée jusqu'à lui attribuer la mort de deux ecclésiastiques, dont l'un n'a jamais existé (a), & l'autre a survécu plus de dix ans à sa taille, en parfaite santé (b).

On se borne à ces deux traits frapans & incontestables qui feront connoître la foi que

(a) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, 1757.

(b) M. l'abbé De Bouillé, depuis évêque d'Aun, qu vient de mourir d'apoplexie : on l'a dit mort d'hémorragie, lors de son opération, dans un ouvrage publié par M. Lecat.

tant d'autres méritent, en attendant que l'auteur de l'instrument les apprécie lui-même dans un ouvrage qu'il se propose de publier.

---

## OBSERVATIONS

*Sur un Polype du Nez, guéri par le suif fondu, par M. JUDOKIUS DE ROOSE, chirurgien à Lebbeke, près de Tendermonde.*

M. Dumont fils, maître chirurgien à Bruxelles, communiqua au public, il y a trois ans, par la voie du Journal de Médecine, une observation sur un polype muqueux, guéri par du suif de chandelle, fondu, dans laquelle il avance que le polype se dissipa, sans qu'il parût aucun écoulement ni fonte; ce qu'il ne rapporte que sur le témoignage de la malade qui n'avoit vraisemblablement pas observé la chose avec beaucoup d'attention. L'observation suivante pourra jeter quelque jour sur cette méthode.

Une fille d'environ trente ans, d'un tempérament sanguin, & d'une humeur gaie, fut attaquée, au commencement du mois de Juin de l'année passée, d'un catarrhe pour

lequel elle eut recours à moi : je lui conseillai des fumigations de mastic & de succin, ou des vapeurs d'eau chaude. Elle fit usage du premier moyen deux ou trois fois ; & le catarrhe parut s'évanouir. Peu de tems après, il lui survint une douleur au côté gauche du front ; & elle éprouva de la difficulté à respirer par le nez ; ce qui la mit dans la nécessité de dormir la bouche ouverte ; à cela se joignit un écoulement de matiere blanche & puante par le nez, & un larmoyement de l'œil gauche ; ce qui l'obligea de me consulter pour cette nouvelle maladie. J'examinai l'intérieur des narines ; & je n'eus pas de peine à appercevoir, dans celle du côté gauche, un polype à trois branches, qui paroissoit attaché à sa paroi externe, & boucher exactement toute cette narine.

Je crus qu'il convenoit plutôt de travailler à fondre & à consommer cette excroissance, que d'en tenter l'extirpation. J'essayai, dans cette vue, plusieurs remèdes proposés par les auteurs ; mais toutes mes tentatives furent inutiles. Enfin je me rappelai le remède indiqué par M. Dumont ; je crus devoir le tenter. Je fis donc des tentes d'un pouce & demi de longueur ; je les trempai dans du suif de chandelle, fondu : à peine en eus-je introduit trois, que la douleur de tête dimi-

nua, & que la malade parut respirer un peu par la narine, lorsque je retirois la tente; ce qui m'encouragea à continuer ce secours. J'exhortai donc la malade à en faire un usage assidu; ce qu'elle fit exactement. Il sortoit tous les jours une matiere grumelée & caillée comme du lait battu cuit; le polype parut se dissiper peu-à-peu, au bout de trois semaines: ce qui en restoit encore, sortit entier, fondu, puant, & un peu tenace. La malade se trouva délivrée de cette excroissance incommode, dont, depuis ce tems, il ne reste plus aucun vestige.

---

## OBSERVATION

*Sur une Blessure au Bas Ventre, traitée d'une maniere très singuliere par un médecin Indien, communiquée par M. BOURDIER, médecin à Pondichery.*

Un soldat Indien eut quelque sujet de mécontentement de sa femme: dans sa colere, il la tua, & voulut se détruire lui-même. Il se donna un coup de cataric dans le bas-ventre. Cette arme, qui est une espece de large poignard, produisit la sortie des intestins. Un médecin du pays les fit rentrer; &, pour les contenir, il se servit d'un stræ-

tagème assez ingénieux. Il disséqua entre les tégumens & les muscles, (comme un jardinier sépare l'écorce de l'arbre, pour écussonner,) & y introduisit une plaque de plomb, ensuite fit des points de suture aux lèvres de la plaie; ce qui a contenu suffisamment les intestins : les bandages ne furent d'aucun usage. La plaie a été guérie en peu de tems : la plaque de plomb n'étoit point incommode. Quelque tems après, la justice s'est emparée de l'homicide qui a été pendu. A l'ouverture du cadavre, M. Bourdier s'est assuré du fait plus particulièrement ; il a trouvé la plaque de plomb comme incrustée entre les muscles & les tégumens.

Ne pourroit-on pas employer la méthode de ce médecin Indien dans la cure des différentes hernies que l'on regarde comme presque incurables ? Je n'entreprendrai point de citer les différens cas où cette méthode pourroit être employée : le discernement judicieux des chirurgiens sçaura la placer à propos ; le zèle & l'émulation qui les conduit présentement en tout, la perfectionnera.





## L E T T R E

*A M. ROUX, auteur du Journal de Médecine; par M. PORTAL, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, démonstrateur d'anatomie de Mgr le Dauphin; contenant l'Extrait d'un Mémoire sur le Danger qu'il y a de se servir de machines dans le traitement des luxations.* ✱

MONSIEUR,

Vous allez voir le destructeur de son propre ouvrage : la vérité a tant de charmes pour moi, que je ne saurois m'y refuser, toutes les fois qu'elle se découvre : il faut être de bonne foi. La rétractation publique que je vais faire, est le plus léger sacrifice de mon amour-propre ; j'ai vu mon erreur, & je vais la combattre ; je suis même intéressé à la détruire, puisqu'elle peut causer des maux à l'humanité.

Il y a long tems qu'on s'occupe à perfectionner les machines propres à réduire les membres luxés dans leur place naturelle. Dans cette vue, il y a trois ans que j'en présentai une de mon invention, à l'Acadé-

mie royale des sciences de Montpellier : elle fut reçue , je ne crains pas de le dire , avec applaudissement , ou plutôt avec bonté. Encouragé par un suffrage qui me flatoit infiniment , je composai , à ce sujet , une Dissertation , pour prouver les avantages qui résulteroient de l'usage d'une pareille machine : le Mémoire eut tout le succès qu'on en devoit attendre ; & l'on en fit fabriquer de semblables. Je dois l'avouer ; l'application qu'on en fit sur le corps humain , ne fut pas toujours heureuse : quoique sujette à moins d'inconvéniens que toutes celles dont on s'est servi jusqu'à présent , elle ne laisse pas néanmoins que de faire de fortes contusions aux membres sur lesquels on l'applique ; & le secours qu'elle procure , est même insuffisant pour la réduction parfaite des membres luxés. C'est en vain qu'aimoureux de mon ouvrage , j'ai essayé plusieurs fois de le perfectionner , soit en augmentant , soit en diminuant le nombre des ressorts & des dents des roues. En réfléchissant sur les inconvéniens de son application , c'est pour lors que la vérité s'est présentée à moi dans tout son jour , & que je me suis convaincu que l'application d'une machine quelconque ne peut avoir lieu sur le corps humain. Je fis part de mes réflexions à l'Académie de chirurgie ; mon Mémoire fut reçu dans tous ses points. M.M. Fabre

& Dupouï avoient déjà lu à la même compagnie un Mémoire sur cet objet ; mais cela n'étoit pas un obstacle pour le mien où je traitois la matiere sous un autre point de vue ; & d'ailleurs mes preuves étoient fondées sur la structure même & la connexion des parties. Les objections que me fit l'un de ces MM. ne furent d'aucune force ; j'eus pour moi le suffrage de cette illustre compagnie. La vivacité que fit paroître M. Fabre, étoit déplacée ; il n'est pas le premier qui ait écrit sur le danger des machines. M. Louis s'étoit déjà expliqué sur les mauvais effets qu'elles produisent , dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête des *Maladies des Os* de M. Petit : il m'avoit fait part d'ailleurs de sa façon de penser dans une lettre particuliere qu'il m'écrivit à ce sujet.

Cependant , malgré l'aveu public que j'ai déjà fait de l'insuffisance & même du danger qu'il y avoit de se servir de ma machine , quoiqu'elle fût la plus parfaite , j'apprends que quelques chirurgiens s'opiniâtrent à s'en servir , & toujours au préjudice du malade ; on pourroit même dire à la honte de l'art. J'ai cru qu'il étoit de mon devoir de rendre mon Mémoire public une seconde fois : votre Journal remplit parfaitement mon intention. Je vous prie d'y insérer l'Extrait que je vous envoie.

Ce Mémoire se réduit à trois objections que je fais aux partisans des machines. Dans la première, je prouve *qu'il faut un plus grand degré de force de la part des machines, que de la part des mains, pour produire le même effet*, & cela à cause de leur mauvaise application ; dans la seconde, *que les machines font sur les membres de plus grandes contusions, souvent même des ruptures des muscles* ; dans la troisième, *que les rhabilleurs & charlatans réduisent un plus grand nombre de luxations, que les chirurgiens en général.*

Voici en abrégé les preuves de mes propositions. Pour prouver la première, je dis qu'en appliquant les bandes dont on fait l'extension & la contre-extension dans le pli de l'aîne ou de l'aisselle, d'un côté & d'autre, sous les condyles des os luxés, on partage les muscles en deux parties, dont l'une, comprise entre les ligatures, est exposée au tiraillement, tandis que l'autre est à l'abri de l'extension : les ligatures qui sont destinées à cet usage, comprimant avec force les muscles contre les os, produisent cet effet. Ce fait reçu, je dis qu'il faut un plus grand degré de force de la part des machines, qu'il n'en faut de la part des mains, parce qu'il faut une plus grande force pour tendre une corde longue, qu'une corde courte. Le produit des extensions, suivant les expériences

que je rapporte, sont toujours en raison des longueurs des corps que j'ai soumis aux épreuves. Ainsi un demi-pied de la peau d'un cadavre, à l'extrémité de laquelle on a attaché un poids de dix livres, ne s'est allongé que de deux pouces; au lieu qu'une bande de peau d'un pied, ayant la même largeur que la précédente, tirillée par le même poids, s'est allongée de quatre pouces. Je fais l'application de ces expériences au corps humain, & je dis que, lorsqu'on passe la bande sous l'aisselle, pour faire la contre-extension, on divise le grand pectoral en deux parties; celle qui se trouve appliquée sur les côtes, qui n'est point tirillée, & celle qui est comprise entre les ligatures, & qui supporte seule l'effort de la machine; & comme celle-ci n'est qu'environ la quatorzième partie du muscle, j'avance qu'il faut quatorze fois plus de force de la part des machines, qu'il n'en auroit fallu de la part des mains, qui auroient étendu les muscles depuis leur origine jusqu'à leur insertion. Il faut encore faire une autre remarque; c'est que les parties tendineuses résistent plus à l'extension, que les musculieuses, & que précisément les tendons se trouvent près des extrémités.

Cet exemple posé, je passe aux luxations de la cuisse; & elles me donnent lieu aux mêmes objections: je concilie pour lors la  
pratique

SUR LE DANGER DES MACHINES. 545  
pratique de MM. Fabre & Dupouï à ma  
théorie.

Les preuves de ma seconde objection suivent évidemment de ce que je viens de dire. Il faut nécessairement, quand on fait la réduction du bras, (supposez toujours qu'on fasse l'extension & la contre-extension suivant les principes de l'art, ) que le grand dorsal glisse sur la bande qui fait la contre-extension, si elle n'est pas bien appliquée contre les côtes, comme le fait une corde sur une poulie; ce qui donne lieu aux contusions les plus fortes, & ordinairement peu connues.

Je dis, à ce sujet, que j'ai trouvé, dans les cadavres des sujets morts, après ces tristes épreuves, les muscles de l'articulation rompus, déchirés entre les ligatures; j'évalue, en même tems, la force qu'ont les muscles, la peau & les tendons; & j'examine jusqu'à quel point ils peuvent s'étendre, avant de se rompre.

Je vais vous faire part de la troisième objection: quoique très-simple, elle m'a paru très-concluante sur l'inutilité & même le danger des machines: la voici telle qu'elle est dans mon Mémoire.

*Les charlatans, les rhabilleurs réduisent un plus grand nombre de luxations, que ne font les chirurgiens en général. Il est étonnant que ces sortes de gens aient presque*

toujours un succès plus heureux que les personnes de l'art, dans le traitement des luxations, & qu'ils remettent dans leur place naturelle des os, dont ils ne connoissent ni la structure ni la véritable position : c'est bien ici le cas de dire, avec Hippocrate :  
*» Qui igitur prævio consilio nihil prospiciunt, sæpè nihil peccant.*

Ne peut-il pas se faire qu'à force d'agiter le membre avec les seules mains, sans le secours des machines, ils rencontrent la cavité ? ou bien, ce qui paroît plus probable, ne peut-il pas arriver que le membre, mis en mouvement, se replace de lui-même ? Tout muscle distendu au-delà de sa longueur naturelle, résiste à une plus grande force, & tâche de se raccourcir, tant par sa force musculaire, que par sa force élastique, jusqu'à ce que son action soit contre balancée par d'autres puissances, c'est-à-dire par des muscles antagonistes ; ainsi, s'il y a une luxation du bras en arrière, & qu'on dégage la tête de l'*humerus*, le grand pectoral, qui étoit plus distendu que le grand dorsal, se contractera jusqu'à ce que ce dernier lui résiste, pour établir l'équilibre des puissances ; & cela n'arrivera que lorsque l'os sera dans sa position naturelle, c'est-à-dire qu'il sera réduit. La réduction de ce membre arrivera donc par le secours d'une force purement naturelle qui tend toujours à conserver

l'ordre & l'harmonie dans les parties, tandis que l'opérateur n'a fait que l'aider. Il est aisé alors d'expliquer pourquoi les rhabilleurs réussissent sans machines, & que ceux qui y ont recours, n'en retirent pas des avantages : c'est que ces derniers, en empêchant les muscles de se contracter avec égalité, & s'opposant à la direction où ils tendent, l'os ne peut pas être dirigé de lui-même dans la cavité. Les machines pourroient avoir quelque activité dans certains cas : je les crois cependant si rares, qu'ils n'existent peut-être pas, sur-tout lorsque le chirurgien est appelé à propos, & s'il joint à la pratique de son art une théorie saine & les connoissances qui lui sont nécessaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## OBSERVATION

*Sur une Opération de la Pierre, qui fut précédée & suivie par des accidens singuliers ; par M. PAMARD fils, chirurgien à Avignon, &c.*

Les malheurs, en général, ne sont pas à souhaiter ; mais il arrive cependant quelquefois qu'il en résulte des avantages qu'on n'auroit obtenus que difficilement, par les plus sages précautions.



Le fils du nommé *Jacques*, batelier, employé au bureau des fermes du roi à Villeneuve-lès-Avignon, souffroit de la pierre depuis sa naissance : cet enfant, parvenu à l'âge d'onze ans, étoit dans un état si pitoyable, qu'il ne paroïssoit pas prudent aux personnes de l'art les plus éclairées d'entreprendre l'opération qui pouvoit seule lui sauver la vie. Pour détailler tous les symptômes qui accompagnoient son état, il faudroit faire l'histoire de tous les maux rassemblés ; car un tempérament bien constitué, qui se dégrade par les seules douleurs de la pierre, dans la vessie, passe peu-à-peu par tous les degrés du dépérissement : je dirai seulement qu'outre la fièvre habituelle & la maigreur excessive, les urines étoient souvent mêlées de sang & de pus : ç'en étoit assez pour faire craindre des suites funestes ; mais falloit-il abandonner ce malade à la rigueur de son sort, de peur de compromettre l'art de guérir : jadis ces ménagemens inhumains ont pu paroître nécessaires ; mais aujourd'hui la chirurgie est parvenue à un tel période de célébrité, qu'il n'est que peu de villes où il n'y ait des chirurgiens qui jouissent de l'entière confiance du public. Dans la vue d'y avoir quelque part, je résolus d'entreprendre le traitement de cet enfant : il me parut si foible, qu'une saignée fut la seule préparation que je lui prescrivis, Par une fatalité

qui n'eut, sans doute, jamais d'exemple, on lui piqua l'aponévrose du biceps ; cette malheureuse saignée fut suivie des accidens ordinaires, mais d'autant plus plus violens, que le genre nerveux, continuellement agacé par les douleurs de la pierre, étoit devenu plus irritable : ce ne fut qu'après la cinquieme saignée, la diète la plus sévère, les fréquens lavemens, la plus copieuse boisson, & l'application des topiques appropriés, que le gonflement phlegmoneux du bras, & les douleurs se dissipèrent. Le malade accablé souffroit moins de la pierre, qu'avant cet accident, par la raison qu'il étoit plus affoibli. La détente des solides étoit générale ; & j'observai, d'après M. Pomme, qu'il faudroit citer, à chaque instant, que le ventre se débarrassoit, chaque jour, d'une bile noire & calcinée que les humectans avoient délayée. La tranquillité de ce pauvre malade n'auroit pas été de longue durée, tant par le retour des douleurs, que par l'augmentation des suc qui, vu l'état de sécheresse des organes, ne pouvoient qu'être mal élaborés. Je crus devoir profiter de ces momens de calme, pour le tailler, persuadé que les suites de cette opération seroient moins orageuses que dans tout autre tems. La décision des grands hommes dans les cas épineux, sert de beau-

# § 50 OBSERV. SUR UNE OPÉRATION

coup pour nous encourager : je me rappellai, dans ces circonstances, de l'avis de feu M. Faget qui, consultant, à la Charité, pour un cas d'amputation de la jambe, devenue nécessaire par une carie, prononça hautement, contre les craintes de l'état de marasme du malade, que c'étoient, en général, les plus foibles qui guérissent le mieux. Ce fut le 17 Novembre 1761, qu'ayant taillé mon malade, je lui tirai une pierre murale de couleur brune, grosse comme une noix, & hérissée de plusieurs rosettes composées de sable grossier. Après cette opération, il n'y eut aucun accident inflammatoire; le malade dormit, ce qu'il n'avoit pas fait depuis six mois; & les urines coulerent librement. L'eau de riz fut, pendant quatre jours, toute sa nourriture; & de crainte d'effaroucher le velouté de l'estomac & des intestins par le bouillon seul, ses premiers alimens solides furent de la crème de riz, cuite à l'eau, qu'on rendoit peu-à-peu plus consistante, en augmentant la dose, & mêlant peu-à-peu quelques cuillerées de bouillon qui, ainsi enveloppé, se digere plus facilement: par cette pratique, j'ai constamment évité les fièvres inflammatoires-putrides, & les bouffissures qui suivent les opérations de la pierre, & autres chez les enfans. Vers le septieme jour de l'opération,

que les escarres procurés par la contension du tissu cellulaire , & autres parties exposées au frottement des instrumens & de la pierre dans le trajet de l'incision , acheverent de se détacher : il se fit un ou plusieurs trous de communication entre le *rectum* & la plaie ; & bientôt des matieres excrémentielles , délayées par les urines , sortirent indifféremment par l'anus , par la verge & par la plaie qui dégénéra , en peu de jours , en un ulcere affreux , bordé de pustules : ce ne fut plus qu'un cloaque de misere qui ne laissoit aucun espoir : j'avoue qu'alors j'eus du regret de l'avoir entrepris. Cependant , par des lavages & de fréquentes injections dans ces parties , avec de l'eau & du vin miellé , & beaucoup de propreté , on rendoit l'état de ce pauvre malheureux moins insupportable ; il ne souffroit plus : ne connoissant pas son état , il avoit l'esprit tranquille ; on lui donnoit des alimens ; l'appétit & le sommeil étoient bons ; il prit des chairs ; ainsi la nature , simple dans ses opérations , simple dans ses écarts , débarrassée de la cause physique qui la dévorait , sçut si bien reprendre ses droits , qu'au terme d'environ trois mois , malgré la rigueur de l'hyver , cet enfant guérit sans fistule & sans incontinence d'urine : son tempérament resta foible pendant près de trois ans ; mais aujourd'hui , cou-

# 552 OBS. SUR UNE OPÉRATION, &c.

rant la cinquieme année de l'opération, il jouit d'une santé si vigoureuse, qu'il a pris le métier de son pere.

Il n'est pas rare de voir guérir les fistules qui restent quelquefois après les opérations de la pierre, dès que les malades reprennent de l'embonpoint, & que le chirurgien a soin de détruire les mauvaises chairs, lorsque le cas l'exige. Mais, pour revenir à mon objet, aurois-je osé faire cinq saignées à cet enfant, pour prévenir les accidens de l'opération ? L'aurois-je tenu plusieurs jours à l'eau de riz pour toute nourriture ? Aurois-je pu obtenir, par d'autres moyens que les humectans outrés, le relâchement général, annoncé par l'évacuation bilieuse qui favorisa la résolution de l'engorgement du bras ? L'application scrupuleuse du système de M. Pomme aux opérations chirurgicales est, à mon avis, le moyen le plus assuré de prévenir les accidens, de les parer, lorsqu'ils arrivent. Mon petit taillé seroit mort, sans la catastrophe du bras, dont je puis juger, sans prévention pour prouver ma thèse, que ce malheur lui sauva la vie.



LETTRE

*De M. G A M E T , maître en chirurgie à  
Lyon , sur la Mort de l'une des Femmes  
qui ont fait usage de son remede contre  
les maladies cancéreuses , dans la maison  
de Saint-Joseph.*

MONSIEUR,

La nommée *Catherine Servet* est morte ,  
il y a quelques mois , dans un de nos hôpi-  
taux : cette mort a fait impression à ceux que  
l'envie de mes succès affligent ; car il est ,  
Monsieur , des ames dures qui s'attristent  
de tout ce qui peut contribuer au bonheur  
de l'humanité ; qui se saisissent avidement  
d'un fait isolé , & qui , trouvant le moyen  
de le lier injustement avec l'objet principal ,  
pourroient faire impression sur ceux qui ne  
démêlent pas le motif secret de leur action.  
*Catherine Servet* est morte ; cela est vrai :  
elle a été une des malades de Saint-Joseph ;  
cela est encore vrai : elle est morte , lorsque  
la brochure constatoit qu'elle étoit guérie ,  
& en bonne santé : voici , Monsieur , où  
l'envie laisse percer sa malignité. Vous avez

dû vous appercevoir que tous ceux qui se sont intéressés dans cette affaire, ont été de la plus grande impartialité sur les succès & sur les non-succès de mon remède.

La Note de la onzieme page en est une preuve irrévocable ; & la Servet n'auroit pas été insérée dans les observations, si on ne s'étoit pas fait une loi de ne rien changer à tout ce qui s'étoit passé à Saint-Joseph. Vous pouvez vous rappeler, Monsieur, le certificat du 22 Juillet 1765 : la Servet voulut absolument sortir, malgré les instances qui lui furent faites : elle ne souffroit plus. Mais le certificat de ce jour annonce qu'on n'a pas trouvé de changement notable dans la grosseur des glandes, excepté celle de l'aisselle, qui étoit un peu diminuée. Je m'en rapporte à vous, Monsieur : avez-vous jugé que la Servet fût guérie ? Vous êtes trop éclairé pour n'avoir pas prévu qu'une fille, dans l'état attesté par le procès-verbal du 23 Mars 1765, étoit destinée à périr bientôt d'un cancer, en cessant de faire usage du remède qui l'avoit soulagée : on le lui avoit prédit ; & on l'avoit menacée de ne jamais la laisser rentrer à Saint-Joseph : rien ne put faire impression sur cette fille ; & on fut obligé de la laisser sortir : sa guérison n'étant que commencée, elle en fut

la victime. M. Pestalozzi l'avoit prédit : elle n'étoit donc pas comprise dans le nombre de celles, dont les certificats constatent la bonne santé : hé ! comment ces certificats pourroient-ils la regarder , puisque celui qui précède sa sortie , déclare positivement que les glandes subsistent dans presque toute leur grosseur ? Il y auroit une contradiction ridicule ; ainsi, Monsieur, la mort de la Servet est un événement attendu, & qui ne peut être enchaîné avec l'état des autres malades. Ces dernières sont guéries : elle ne l'étoit pas : elles sont restées à Saint-Joseph tout le tems qu'on a voulu : la Servet en sortit malgré ceux qui dirigeoient cet hôpital ; aussi ces filles continuent-elles de jouir de la meilleure santé ; & la Servet est morte , comme elle devoit mourir , du même mal dont elle n'avoit pas voulu être guérie ; tel est le fait dans la plus exacte vérité : je me hâte de vous en faire part , parce que l'envie & la malignité pourroient aisément lui donner un tour odieux , quoique l'exemple des autres filles est un préjugé que la Servet auroit été guérie, si elle avoit eu la même constance.





## EXTRAIT D'UNE LETTRE

*De M. CORDON, médecin à Palluau ;  
au sujet de trois Enfans de la même  
mere, nés avec une partie des extrémités,  
dénudée de peau.*

J'ai cru devoir vous faire part d'un Mémoire à consulter, adressé, par M. G. Butaud, chirurgien à La-Cheze-le-Vicomte, à M. Caillé, médecin au Poiré, qui a eu la complaisance de me le communiquer, vu la singularité des faits qu'il contient. Je vous prie d'avoir la bonté de le faire insérer dans votre Journal, si vous jugez qu'il y mérite une place : voici ce dont il s'agit.

Une femme de trente & quelques années, très-saine & très-bien constituée, ainsi que son mari, a eu six enfans : les deux premiers naquirent bien sains, bien constitués ; les couches furent heureuses, ainsi que la troisième ; mais l'enfant, quoique bien formé d'ailleurs, étoit dépourvu de peau, depuis les genoux jusqu'aux orteils, & depuis les poignets jusqu'à l'extrémité des doigts. Le quatrième naquit bien formé, & se porte bien ; le cinquième & le sixième sont nés dépourvus de peau, comme le troisième. Ces trois enfans ne tettoient point ; les par-

ties dénuées de peau suppueroient pendant deux ou trois jours ; & ils mouroient le quatrième ou le cinquième. La mere , depuis sa troisième couche , s'apperçoit d'une tumeur dans l'hypocondre gauche ; elle attribue les accidens de ces trois enfans aux regards fixes qu'elle portoit sur une plaie qu'avoit une truie à la gorge , & qu'elle pansoit tous les jours , dans le cours de sa troisième grossesse. Mais , dans ses trois dernières grossesses , cette femme assure n'avoir jamais songé à cette plaie : d'ailleurs le quatrième enfant est né bien sain , bien conformé , & vit encore : les deux suivans sont nés avec le même défaut que le troisième. Actuellement cette femme est grosse de six mois ; elle demande quelle peut être la cause de ces accidens , & les moyens de les prévenir ?



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: A V R I L 1767.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11	13 $\frac{3}{4}$	12	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
2	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28 3	28 3	28 3
3	10 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	9	28 3	28 3	28 $2\frac{3}{4}$
4	7 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	8	28 2	28 $1\frac{3}{4}$	28 $1\frac{3}{4}$
5	4 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
6	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	28	28	28
7	7 $\frac{1}{2}$	7	6	28	28 $1\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{4}$
8	6	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 2
9	4 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 $2\frac{1}{2}$
10	5	13 $\frac{1}{2}$	8	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$
11	6	14 $\frac{1}{2}$	9	28 2	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$
12	7	15 $\frac{1}{2}$	10	28 $1\frac{3}{4}$	28 2	28 2
13	7 $\frac{1}{2}$	14	10	28 2	28 $1\frac{1}{2}$	28
14	6 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8	28	28	28
15	4 $\frac{1}{2}$	8	5	28 $1\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{4}$	28
16	3	7 $\frac{1}{2}$	0	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28
17	0	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
18	0 $\frac{3}{4}$	5 $\frac{3}{4}$	1	28 $\frac{1}{2}$	28	28
19	0 $1\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	27 11	27 $10\frac{1}{4}$	27 $10\frac{1}{4}$
20	1 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 $10\frac{3}{4}$
21	2 $\frac{1}{4}$	10	6 $\frac{1}{2}$	27 $9\frac{3}{4}$	27 9	27 $8\frac{3}{4}$
22	5 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{3}{4}$	7 $\frac{3}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 9
23	8	12 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$
24	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{4}$	27 11	28 $1\frac{1}{4}$
25	7	9 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	28 2	28 3	28 3
26	6	10	7	28 3	28 $2\frac{3}{4}$	28 $1\frac{3}{4}$
27	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 1	28 $1\frac{1}{2}$
28	5	9 $\frac{1}{2}$	5	28 $2\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 5
29	3	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28 $5\frac{1}{6}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 6
30	4	11	5 $\frac{1}{2}$	28 $6\frac{1}{2}$	28 6	28 6

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 21 h.</i>
1	O-S-O. pet. pluie. couv.	O. pet. pluie. couvert.	Couvert.
2	N-O. couv.	N. nuages.	Nuages.
3	N-O. pluie. couvert.	N-N-O. c. nuages.	Couvert.
4	N. couvert.	N. nuages. b.	Serein.
5	N-E. serein.	E. serein.	Serein.
6	E. leg. nuag.	N. nuages.	Couvert.
7	N-N-O. c.	N. couvert.	Couv. pluie.
8	N. br. cou- vert.	N. n. gr. pl. grêle. éclairs. tonnerre.	Nuages.
9	N-E. beau.	N-E. nuag. petite pluie.	Serein.
10	N. beau.	N-E. nuages.	Serein.
11	N-N-E. b. nuages.	N-E. nuages. beau.	Serein.
12	N-N-E. b. nuages.	N-N-E. n.	Nuages.
13	N-E. beau. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
14	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
15	N-N-E. n.	N-N-E. nua- ges. vent.	Beau.
16	N. nuages.	N. couv. v.	Beau.
17	N-N-E. n. neige. vent.	N-N-E. neig. vent. nuag.	Beau.
18	N-N-E. n.	N. nuages.	Beau.
19	N. couvert.	N. couv. pl. neige.	Nuages.
20	O. nuages.	N-E. n. beau.	Nuages.
21	E. couvert.	S-S-E. nuag. gr. pluie.	Couvert.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	S. nuages.	S-S-O. n. pl.	Pluie.
23	O. pl. nuag.	S-O. couv.	Pluie.
24	O-N-O. pl. contin.	N-O. couv. nuages.	Couvert.
25	O. couvert.	O. couvert.	Nuages.
26	O. couvert.	© N-O. pl. continue.	Pluie.
27	N-O. couv.	N-O. nuag. pet. pluie. b.	Pluie.
28	N. n. couv.	N. c. nuages.	Beau.
29	N-E. nuages.	N-E. n. beau.	Beau.
30	N. leg. nuag.	N. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $15\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $1\frac{1}{2}$  degré au-dessous de ce même terme : la différence entre ces deux points est de  $17\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $6\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du N.

5 fois du N-N-E.

7 fois du N-E.

3 fois de l'Est.

1 fois du S-S-E.

1 fois du S.

1 fois du S-S-O.

1 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

# MALADIES REGN. A PARIS. 561

Le vent a soufflé 5 fois de l'O.  
 1 fois de l'O-N-O,  
 4 fois du N-O.  
 2 fois du N-N-O;  
 Il a fait 5 jours serein.  
 16 jours beau.  
 1 jour du brouillard.  
 25 jours des nuages.  
 16 jours couvert.  
 12 jours de la pluie.  
 2 jours de la neige.  
 1 jour de la grêle.  
 1 jour des éclairs & du tonnerre.  
 2 jours du vent.

---

## *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1767.*

Les affections catarrhales, qu'on avoit commencé à observer dans le mois précédent, se sont multipliées pendant celui-ci, & ont même paru prendre un caractère inflammatoire; ce qui a obligé d'avoir recours à la saignée, pour en prévenir les suites. Il a régné aussi des maux de gorge & des péripneumonies véritablement inflammatoires.

On a vu quelques fièvres continuës ou rémittentes du genre des putrides, & un assez grand nombre de dévoiemens qu'on avoit déjà observés dans les mois précédens.

Les maladies éruptives ont paru moins nombreuses : il y a eu cependant encore quelques petites véroles & des rougeoles , à la vérité en petit nombre.

---

*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois de Mars 1767 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Quoique la liqueur du thermometre n'ait été observée qu'un seul jour au terme de la congelation , elle s'est trouvée presque tous les matins au voisinage de ce terme , si l'on en excepte les deux derniers jours , qu'elle s'est portée à  $12\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ce même terme , dans le milieu du jour.

Il y a eu plusieurs jours de pluie ; mais elle n'a été abondante que trois ou quatre jours vers le milieu du mois , & à la fin.

Dans la premiere moitié du mois , le barometre a été plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces , qu'au-dessous de ce terme ; mais ensuite il a été constamment observé au-dessous de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de  $12\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de  $\frac{1}{2}$  degré au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

4 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

6 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

6 jours de brouillards.

3 jours de neige.

2 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité au commencement du mois , & de la sécheresse à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Mars 1767.*

La fièvre tierce & la double-tierce ont encore été les maladies dominantes de ce mois. La fièvre continuë , qui régnoit aussi , avoit , dans presque tous , le caractère de la double-tierce : dans l'une & l'autre , la tête se trouvoit plus ou moins attaquée ,



tantôt essentiellement, par congestion fluxionnaire ou catarrheuse, & tantôt symptomatiquement, par l'effet d'une saburre tenace & visqueuse, amassée dans les premières voies. Après les saignées employées proportionnellement à la pléthore sanguine & à l'étranglement du genre vasculaire, le plus prudent étoit d'insister sur l'usage des délayans savonneux, ( du genre des végétaux, ) avant que d'en venir aux évacuans, soit émétiques, soit purgatifs.

Nous avons eu beaucoup de fièvres catarrheuses portant à la poitrine, avec les symptômes de la pleuro-pneumonie dans quelques-uns, mais qui avoient le plus souvent un foyer dans les premières voies, comme dans la fièvre continuë-putride. Les pleurésies, tant vraies que fausses, ont aussi été assez communes : il en a été de même des coliques de l'estomac.

La plupart des personnes sujettes à l'asthme & au rhumatisme, en ont eu des retours d'accès plus ou moins violens. Quelques vieux asthmatiques ont succombé : il en a été de même des phthisiques & pulmoniques, dont le nombre se trouvoit très-grand, en conséquence de fluxions de poitrine & de rhumes négligés.



## LIVRES NOUVEAUX.

Epidémiques d'*Hippocrate*, traduites du grec, avec des réflexions sur les constitutions épidémiques; suivies de quarante-deux histoires rapportées par cet ancien médecin, & du Commentaire de Galien sur ces histoires. On y a joint un Mémoire sur la mortalité des moutons en Boulonnois, dans les années 1761 & 1762, & une Lettre sur la mortalité des chiens, dans l'année 1763, dans laquelle sont développées les vues d'*Hippocrate* sur les constitutions. Par M. *Desmars*, médecin-pensionnaire de la ville de Boulogne. A Paris, chez la veuve *D'Houry*, 1767, in-12.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier; par feu M. *J. Astruc*, médecin-consultant du roi, ancien professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, docteur-régent de celle de Paris, & professeur royal: revus & publiés par M. *Lorry*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez *Cavelier*, 1767, in-4°.

Traité des Maladies des gens de mer; par M. *Poissonnier Desperrières*, conseiller-médecin ordinaire du roi, censeur royal,

366 LIVRES NOUVEAUX.

& médecin de la grande chancellerie, avec cette épigraphe :

*Quod vidimus testamur.*

A Paris, chez *Lacombe*, 1767, in-8°.

Essai sur l'Usage & les Effets de l'écorce du Garou, vulgairement appelé *sain-bois*, employés extérieurement contre des maladies rebelles & difficiles à guérir; ouvrage à la portée de tout le monde. Par M. A. L. *Le Roi*, docteur en médecine, apothicaire-major des hôpitaux militaires & des camps & armées du roi, pendant la guerre de 1760, avec cette épigraphe :

*Non tam moles, quàm virtus.*

A Paris, chez *Didot le jeune* & *Delalain*; 1767, in-12.

Méthode générale d'Analyses, ou Recherches physiques sur les moyens de connoître toutes les eaux minérales; traduit de l'anglois, par M. Coste, conseiller, docteur en médecine, & ancien médecin des gardes de S. M. le roi de Prusse. A Paris, chez *Vincent*, 1767, in-12.

Dictionnaire portatif de Cuisine, d'Office & de Distillation, &c. On y a joint des observations médicales qui font connoître la propriété de chaque aliment, relativement à la santé, & qui indiquent les mets les plus convenables à chaque tempéra-

ment; ouvrage pouvant servir de suite au Dictionnaire domestique. A Paris, chez *Vincent*, 1767, gros in-8°, en deux parties, de près de 400 pages chacune.

Lettre de M. *Demours*, médecin de la Faculté de Paris, médecin-oculiste du roi, censeur royal, & ancien démonstrateur & garde du cabinet d'histoire naturelle du Jardin du roi, à M. *A. Petit*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, membre des Académies royales des sciences de Paris & de Stockholm, de la Société d'agriculture, & ancien professeur d'anatomie, de chirurgie, & de l'art des accouchemens; en réponse à sa Critique d'un rapport sur une maladie de l'œil, survenue après l'inoculation de la petite vérole, contenant de nouvelles observations sur la structure de l'œil, & quelques remarques générales de pratique, relatives aux maladies de cet organe. A Paris, chez *Didot le jeune*, & *Deffain junior*, 1767, brochure in-8°.

Dissertation sur les Maladies vénériennes; ouvrage pratique traduit de l'anglois du docteur *Turner*. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1767, in-12, deux volumes.

Ant. De Haën, *consiliarii & archiatri S. C. R. A. majestatis, nec-non medicinæ practicæ in universitate Vindobonensi professoris primarii, Ratio medendi in noso-*

568 LIVRES NOUVEAUX.

*comio practico, tomus v, partes nonam & decimam complectens.* C'est-à-dire : Méthode de traiter les maladies, usitée dans l'hôpital de pratique ; par M. *A. De Haën*, conseiller-médecin de S. M. R. A. & professeur de médecine-pratique dans l'université de Vienne en Autriche ; tome v, contenant les parties 9 & 10. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1767, in-12.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés, &c. Par M. *P. J. Buchoz*, ancien médecin du feu roi de Pologne, &c ; tome vj. A Paris, chez *Durand* neveu ; & à Nancy, chez *Lamort*, 1766, petit in-8°.



# T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT des <i>Nouvelles Réflexions sur la Pratique de l'Inoculation.</i> Par M. Gatti, médecin. Page 483	
<i>Lettre sur le Tissu muqueux.</i> Par M. Picamilli, médecin. 506	
<i>Observation sur une Fièvre continuë périodique, causée par une fausse Pléthore.</i> Par M. Houfflet, médecin. 509	
<i>Extraits d'un Mémoire sur une Dyssenterie épidémique qui a régné à Pléaux dans la haute Auvergne, en 1765.</i> Par M. Dapeyron de Cheylliol, médecin. 514	
<i>Extrait d'une Lettre de M. De Sarradas sur une Colique néphrétique, guérie par l'infusion de semences de daucus ou carotte sauvage.</i> 526	
<i>Nouvelle Manière de pratiquer l'Opération de la Taille par le haut appareil.</i> Par M. Basseillac, chirurgien. 528	
<i>Observation sur un Polype du Nez, guéri par le suif fondu.</i> Par M. Judokius de Roose, chirurgien. 536	
<i>— sur une Plaie au Bas-Ventre, traitée d'une manière singulière par un médecin Indien, communiquée par M. Bourdier, médecin.</i> 538	
<i>Lettre de M. Portal, médecin, contenant l'Extrait de son Mémoire sur le Danger qu'il y a de se servir de machines dans le traitement des luxations.</i> 540	
<i>Observation sur une Opération de la Pierre.</i> Par M. Parnard fils, chirurgien. 547	
<i>Lettre de M. Gamet, chirurgien, sur la Mort de l'une des Femmes qui ont fait usage de son remède contre les maladies cancéreuses.</i> 553	
<i>Extraits d'une Lettre de M. Cordon, médecin, au sujet de trois Enfans de la même mere, nés avec une partie des extrémités, dénuée de peau.</i> 556	
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois d'Avril 1767.</i> 558	
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1767.</i> 561	
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Mars 1767.</i> Par M. Boucher, médecin. 562	
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars 1767.</i> Par le même. 563	
<i>Livres nouveaux.</i> 565	

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin 1767. A Paris, ce 23 Mai 1767.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E  
G E N E R A L E  
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers  
Mois du Journal de Médecine  
de l'année 1767.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- MÉMOIRES pour servir à l'Histoire de la Faculté  
de médecine de Montpellier. Par feu M. Astruc,  
médecin ; publiés par M. Lorry, médecin.* 565
- Traité de pathologie, quatrième édition. Par le  
même.* 284
- Les Œuvres d'Harvée, nouvelle édition.* 478
- Epidémiques d'Hippocrate, traduites du grec,  
avec des réflexions. Par M. Desmars, médecin.* 565
- Avis au Peuple sur sa santé. Par M. Tissot, mé-  
decin.* 284
- Recherches sur le tissu muqueux, ou l'organe cellu-  
laire, & sur quelques maladies de la poitrine.  
Par M. De Borden, médecin.* 92
- Traité des affections vaporeuses des deux sexes,  
troisième édition. Par M. Pomme, médecin.* 379

## TABLE GÉNÉR. DES MAT. 571

<i>Traité des maladies du poulmon.</i> Par M. Coste, médecin.	477
<i>Traité des maladies des gens de mer.</i> Par M. Poissonnier Desperrières, médecin.	565
<i>Méthode de traiter les maladies, tome v.</i> Par M. De Haën, médecin.	567
<i>Dissertation sur les maladies vénériennes, traduite de l'anglois de M. Turner, médecin.</i>	Ibid.
<i>Journal des inoculations de M. Nicolas.</i>	189
<i>Lettre de M. Petit, médecin, sur quelques faits relatifs à l'inoculation.</i>	284
<i>Nouvelles Réflexions sur la pratique de l'inoculation.</i> Par M. Gatti, médecin.	479
<i>Lettre de M. Desmours, médecin, sur une maladie de l'œil à la suite de l'inoculation.</i>	567
<i>Lettre d'un citoyen de Lyon, sur les effets d'un remède contre les maladies cancéreuses.</i>	380
<i>Lettre de M. Tartreux, médecin, sur l'usage de la ciguë.</i>	477
<i>Essai sur l'usage &amp; sur les effets de l'écorce du garou.</i> Par M. Le Roi, apothicaire.	566

## CHIRURGIE.

<i>Dissertation sur l'excellence &amp; la sûreté de la méthode de pratiquer la taille latérale de M. Leccat.</i> Par M. Grollard, chirurgien.	92
---	----

## CHYMIE & HISTOIRE

### NATURELLE.

<i>Méthode générale d'analyser les eaux minérales; traduite de l'anglois.</i> Par M. Coste, médecin.	566
<i>Formules des médicamens usités dans les différens hôpitaux de Paris.</i>	189
<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine.</i> Par M. Buchoz, médecin; tome vj.	568



# 572 TABLE GENERALE

## M É L A N G E S.

*Leçons de physique.* Par M. Sigaud de la Fond. 285  
*Dictionnaire portatif de cuisine, d'office & de distillation.* 566

## E X T R A I T S.

*Les Vapeurs & Maladies nerveuses, &c; traduit de l'anglois de M. Whytt.* Par M. Le Begue de Presse, médecin. *Premier Extrait.* 3  
*Second Extrait.* 99  
*Recherches sur le tissu muqueux, ou l'organe cellulaire, & sur quelques maladies de la poitrine.* Par M. De Bordeu, médecin. 195  
*Mémoires & Observations de médecine, première partie.* Par M. Le Roi, médecin. 291  
*Précis de la chirurgie pratique.* 387  
*Nouvelles Réflexions sur la pratique de l'inoculation.* Par M. Gatti, médecin. 483

## O B S E R V A T I O N S.

### M É D E C I N E.

*Extrait d'une Lettre de M. Cordon, médecin, au sujet de trois enfans de la même mere, nés avec une partie des extrémités, dénuée de peau.* 556  
*Observations sur une espece particuliere de vapeurs.* Par M. Dablin, médecin. 32  
*Observations sur l'usage des humectans.* Par M. Delabrouffe, médecin. 39  
*Lecture de M. Mareschal de Rougeres, chirurgien, sur l'usage des humectans dans les maladies vaporeuses.* 44  
*Observations sur l'usage des humectans dans les maladies vaporeuses.* Par M. Brun, médecin. 52  
*Réponse à la Lettre de M. Pomme.* Par M. Dejean, médecin. 231  
*Réponse à la Lettre de M. Dejean sur l'usage du quinquina dans les affections vaporeuses.* Par

## DES MATIERES. 573

M. Pomme, médecin.	348
Observation sur un tetanos essentiel. Par M. Pujol, médecin.	223
— sur un vertige vermineux. Par M. Rofiere de la Chassagne, médecin.	430
Mémoire sur les effets de la vapeur du charbon. Par M. Nachet, chirurgien.	434
Observations sur la prédiction de plusieurs crises par le pouls. Par M. Strack, médecin.	64
— sur le pouls. Par M. Robin, médecin.	147
Lettre sur le pouls critique. Par M. Gardane, médecin.	399
Observation sur une hydrocéphale. Par M. Deslandes, chirurgien.	74
— sur une hydropisie ascite, guérie par les pilules toniques. Par M. Bacher, médecin.	119
— sur une ascite avec anasarque, guérie par le même moyen. Par le même.	131
— sur une fluxion catarrhale de la vessie. Par M. Landeutte, médecin.	136
Lettre sur les dartres. Par le même.	335
— sur l'inoculation. Par M. Gery.	154
Observation sur une ophthalmie vineuse dans un enfant mal élevé. Par M. Grignon, médecin.	236
Lettre sur le tissu muqueux. Par M. Picamilh, médecin.	506
Réponse de M. Postel de Franciere à la Lettre de M. Robin sur le tænia.	415
Observation sur une fièvre continuë-périodique, causée par une fausse pléthore. Par M. Houllët, médecin.	509
Description d'une épidémie de fièvres intermittentes. Par M. Delabrousse, médecin.	315
Extrait d'un Mémoire sur une dysenterie épidémique qui a régné à Pléaux dans la haute Auvergne, en 1765. Par M. Dapeyron de Cheyssiol, médecin.	514

# 574 TABLE GENERALE

*Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1766.* 88

*Décembre 1766.* 185

*Janvier 1767.* 280

*Février 1767.* 375

*Mars 1767.* 473

*Avril 1767.* 561

*Maladies qui ont régné à Lille, observées par M. Boucher, médecin, pendant le mois de*

*Octobre 1766.* 90

*Novembre 1766.* 187

*Décembre 1766.* 282

*Janvier 1767.* 376

*Février 1767.* 473

*Mars 1767.* 563

*Extrait d'une Lettre de M. De Sarradas sur une colique néphrétique, guérie par l'infusion de semences de daucus ou carotte sauvage.* 526

## CHIRURGIE.

*Observations sur les inconvéniens des spiritueux dans les plaies d'armes à feu. Par M. Bayle, chirurgien.* 79

*Observation qui démontre la possibilité des fractures incomplètes des os cylindriques. Par M. Renault, chirurgien.* 159

*Réflexions sur un article du Dictionnaire de Chirurgie, avec une méthode de réduire les luxations de la cuisse. Par M. Dupouï, chirurgien.* 170

*Lettre de M. Portal, médecin, contenant l'Extrait de son Mémoire sur le danger qu'il y a de se servir de machines dans le traitement des luxations.* 540

*Observation sur un sarcôme. Par M. Telmon de Saint-Joseph, chirurgien.* 164

*— sur une carie de cause externe. Par M. Daunou, chirurgien.* 244

*— sur une fracture particulière du crâne. Par M. Martin, chirurgien.* 269

# DES MATIERES. 575

- Observation sur des accidens survenus à la suite du trépan.* Par M. Caestryck, chirurgien. 362
- *sur un dépôt au cerveau à la suite d'un coup de sabre.* Par M. Nollefon fils, chirurgien. 455
- *sur deux polypes arrachés à la même personne.* Par M. Icart, chirurgien. 459
- *sur un polype du nez, guéri par le suif fondu.* Par M. Judokius Roole, chirurgien. 536
- *sur un ulcère chancreux à la lèvre inférieure.* Par M. Bayle, chirurgien. 256
- *sur un abcès considérable à la mâchoire inférieure, guéri sans incision.* Par M. Ruby, chirurgien. 177
- *sur l'ouverture de la carotide externe.* Par M. Caestryck, chirurgien. 452
- *sur une plaie de l'abdomen avec solution de continuité à l'intestin.* Par M. Laffey fils, chirurgien. 448
- *sur une plaie au bas-ventre, traitée d'une manière singulière par un médecin Indien, communiquée par M. Bourdier, médecin.* 538
- Lettre de M. Seucerotte, chirurgien, contenant une observation sur un placenta enkysté.* 266
- *de M. Piet, chirurgien, sur l'usage des forceps dans les accouchemens.* 350
- Observation sur une ischurie vésicale, causée par une fève introduite dans le canal de l'urètre.* Par M. Coste, médecin. 266
- Réponse de M. Martin, chirurgien, à la Lettre de M. Scherer sur les rétentions d'urine.* 440
- Lettre de M. Pouteau fils, chirurgien, sur quelques objets relatifs à la taille.* 174
- Observation importante sur la taille.* Par M. Le Mercier, chirurgien. 261
- Nouvelle Manière de pratiquer l'opération de la taille par le haut appareil.* Par M. Baseillac, chirurgien. 528

# 576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

<i>Observation sur une opération de la pierre. Par M. Pamard fils, chirurgien.</i>	547
<i>— sur une plaie considérable à un des doigts. Par M. Leautaud, chirurgien.</i>	168
<i>Lettre sur les effets de la momie. Par M. Mareschal de Rougetes, chirurgien.</i>	466
<i>— de M. Gamet, chirurgien, sur la mort de l'une des femmes qui ont fait usage de son remède contre les maladies cancéreuses.</i>	553

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

<i>Faites à Paris, pour le mois de</i>	
<i>Novembre 1766.</i>	85
<i>Décembre 1766.</i>	182
<i>Janvier 1767.</i>	277
<i>Février 1767.</i>	371
<i>Mars 1767.</i>	470
<i>Avril 1767.</i>	558
<i>Faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant le mois de</i>	
<i>Octobre 1766.</i>	89
<i>Novembre 1766.</i>	186
<i>Décembre 1766.</i>	281
<i>Janvier 1767.</i>	376
<i>Février 1767.</i>	474
<i>Mars 1767.</i>	562

## AVIS DIVERS.

<i>Prix proposé par l'Académie royale de chirurgie, pour l'année 1758.</i>	93
<i>Avis aux jeunes chirurgiens.</i>	95
<i>Avis sur les hernies.</i>	189
<i>Avis sur des sondes creuses de nouvelle invention.</i>	286
<i>Cours de chymie.</i>	191

Fin de la Table;